





ESSAI
D'ÉTYMOLOGIE
PHILOSOPHIQUE

OU

Recherches sur l'origine et les variations des mots qui expriment les
actes intellectuels et moraux,

PAR

L'ABBÉ CHAVÉE,

BACHELIER EN THÉOLOGIE.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—
1844

ESSAI

D'ÉTYMOLOGIE

PHILOSOPHIQUE.



ESSAI

D'ÉTYMOLOGIE

PHILOSOPHIQUE

OU

RECHERCHES SUR L'ORIGINE ET LES VARIATIONS DES MOTS QUI EXPRIMENT
LES ACTES INTELLECTUELS ET MORAUX

PAR

l'abbé Chavée,
BACHELIER EN THÉOLOGIE.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE,.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1843

PRÉFACE.

L'étude comparative et raisonnée des langues porte le nom de *linguistique*.

Cette science présente trois branches bien distinctes :

L'ÉTYMOLOGIE, qui recherche l'origine et les variations des mots.

La GRAMMAIRE, qui s'occupe des flexions ou désinences mobiles dans leurs rapports avec les diverses combinaisons de la pensée.

La SYNTAXE, qui traite de la disposition et de la coordination des mots.

Notre livre est une application des principes généraux d'Étymologie à l'histoire des mots les plus importants du langage, à ceux qui peignent les actes de l'homme intellectuel, sentimental et instinctif.

Nous envisageons toujours notre sujet sous le double rapport de l'anthropologie et de la linguistique. Nous essayons de montrer le mutuel appui que se prêtent ces deux branches des connaissances humaines.

Nous avons pris les mots que nous citons dans les principales langues indo-européennes et sémitiques ¹. Cependant la famille romane ou gréco-latine fait la base de notre travail; c'est elle aussi qui fournit le plus de résultats pratiques. Comme nos idiomes d'Europe sont tous, à l'exception du Basque et du Finnois, issus d'une souche indienne, nous avons eu soin de donner, toutes les fois qu'il nous a été possible de le faire, le mot indien ou sanscrit avec sa racine verbale correspondante : bref, nos rapprochements sont aussi étendus que le permettaient les bornes d'un simple *essai*.

Notre introduction comprend cinq chapitres :

Le premier traite des éléments du mot, ou des sons et des lettres. Suivent quelques données sur l'origine de l'écriture et sur la valeur des caractères alphabétiques grecs, romains et sanscrits.

¹ On sait que la région sud-ouest de l'Asie est occupée par deux familles de peuples : la famille indienne, entre le Gange et l'Indus, et la famille persane, entre l'Indus et le Tigre. Or la linguistique a prouvé que ces deux familles asiatiques ne formaient avec les familles romane, germanique, slavonne et celtique, qu'une seule tribu ethnographique, un même groupe de peuples qu'elle a nommé groupe indo-européen. De là six divisions ou familles de langues japhétiques.

- | | |
|---------------------------|---|
| I. Langues indiennes : | Sanscrit. Pracrit. Pali, etc. |
| II. Langues persanes : | { Zend. Parsi. Persan .
Pehlvi (chez les Mèdes et les Parthes).
Phrygien. Thrace. (Il n'en reste que des noms propres.) |
| III. Langues romanes : | { Grec. Romaine.
Étrusque (dans des inscriptions monumentales).
Latin. Roman. Italien. Espagnol, etc.
Tudesque. Allemanique. Allemand.
Saxon ou Bas-Allemand. Hollandais. |
| IV. Langues germaniques : | { Angle. Anglo-saxon. Anglais.
Normannique. Suédois. Danois.
Gothique. |
| V. Langues slavonnes : | { Esclavon. Russe. Serbe. Carnique.
Bohémien. Polonais. Venède.
Prussique. Lithuanien. Letton. |
| VI. Langues celtiques : | { Gaélique. Irlandais. Écossais.
Cymrique. Gallois. Bas-Breton. |

Après avoir considéré les sons en eux-mêmes, nous les étudions dans leurs rapports avec les sensations qu'ils expriment. Nous démontrons par des faits nombreux la valeur significative de chaque articulation, de chaque geste de la bouche. Vous verrez, il y a plus de plaisir qu'on ne le pense à refaire soi-même les syllabes radicales du langage et à se dire avec admiration : C'est bien cela !

Les lois de la dérivation et de la composition occupent le troisième chapitre.

Les deux derniers chapitres font connaître les diverses modifications que les mots subissent dans leurs sons et dans leur sens.

Nous finissons en priant nos lecteurs de ne pas regarder cette première partie de notre travail comme un traité complet sur la matière, mais de vouloir bien se placer au point de vue où nous nous sommes mis nous-même pour l'écrire et pour la publier.



ESSAI D'ÉTYMOLOGIE PHILOSOPHIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

DU MOT.

I

ÉLÉMENTS DU MOT.

Les modulations et les articulations de la voix sont les éléments du mot. Nous dirons d'abord comment elles se forment; nous les disposerons ensuite, selon l'ordre des organes, en un vaste alphabet naturel. Cet alphabet sera pour nous un terme de comparaison auquel nous rapporterons tous les autres. Dans un second paragraphe, nous parlerons des signes graphiques qui représentent ces sons dans les principales langues indo-romanes.

I. — sons.

La voix humaine est le produit d'un instrument particulier appelé larynx. Cet instrument est une espèce de boîte oblongue et quadrangulaire que forment cinq cartilages distincts unis ensemble par des muscles. Il est situé au sommet de la trachée-artère et présente, à la gorge, une saillie plus ou moins prononcée désignée vulgairement sous le nom de *pomme d'Adam*. A la partie supérieure de ce larynx se trouve une fente triangulaire et mobile appelée glotte. C'est en se brisant contre les replis membraneux qui ceignent cette ouverture que l'air chassé des poumons

devient sonore et produit la voix. Essayez de siffler et vous remarquerez que le courant d'air fera vibrer vos lèvres, comme il fait vibrer, dans la formation de la voix, les lèvres de la glotte. Assez sur un *quomodo* auquel, s'il faut en croire Bichat, on ne répondra jamais d'une manière très-satisfaisante.

En s'échappant du larynx, l'air sonore arrive immédiatement dans le pharynx ou gosier. Les contractions de cet organe contribuent beaucoup à la formation des voyelles. Mais, de ce tube unique, la voix passe aussitôt par un double tuyau : les fosses nasale et la bouche. La structure des fosses nasales, la courbure qu'elles présentent à la partie supérieure du nez, les vibrations de la mince cloison qui les sépare, modifient singulièrement les sons vocaux. C'est en forçant l'air sonore à se refouler tout entier dans les narines que la langue et les lèvres nous donnent *n* et *m*.

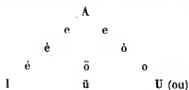
La bouche est le principal tuyau modificateur de la voix.

Faites-vous une juste idée de cette partie de l'instrument vocal. Remarquez en haut la voûte palatine. Au bord de cette voûte est attaché le voile du palais. C'est une expansion charnue, qui, libre et flottante dans l'arrière-bouche, se continue par ses replis latéraux avec la langue et le gosier. En avant et sur les côtés, les arcades dentaires présentent à la langue une barrière solide contre laquelle elle peut se jouer de vingt manières différentes. A l'extérieur, les lèvres, par leur compression et leur séparation brusque, impriment à l'air sonore des mouvements d'un genre tout particulier. Dans la bouche interne, c'est la langue, organe flexible, qui touche, presse, attaque ou heurte l'immobile clavier des dents et du palais. Dans la bouche externe, au contraire, vous avez deux bords musculaires qui se compriment mutuellement, tantôt pour arrêter le son, tantôt pour le lancer au dehors avec explosion.

Toutes ces parties de l'instrument de la parole ont leur jeu particulier, comme vous pouvez très-bien l'observer sur vous-même ; mais tous leurs produits se réduisent à deux genres différents, la modulation ou voyelle et l'articulation ou consonne.

En variant les poses de la bouche, et en contractant plus ou

moins le gosier, vous obtiendrez les modulations dont voici le tableau.



A, le son le plus plein, est aussi le plus facile à former dans la voix chantée comme dans la voix parlée.

I, le son le plus aigu, et U (ou), le son le plus grave, portent le nom de voyelles extrêmes.

Entre A et I, nous trouvons e sourd, è ou ai, et é.

Entre A et U, les principales nuances sont e sourd, ò clair o profond.

La voyelle ü, notre u français, participe de I et de U. Les Latins atténuaient quelquefois leur u (ou) en ü, qu'ils prononçaient et écrivaient rarement i : *lubet, lübet, libet*.

Une autre modulation, õ, tient de o et de é. C'est notre *eu* dans *jeune*.

Voulez-vous comprendre parfaitement l'action de la bouche dans la formation des voyelles? Prononcez-les à voix basse ou plutôt à voix nulle. En ne chassant que de l'air dans les moules des voyelles A, I, U, vous obtiendrez des bruits analogues à ces mêmes sons; ce qui prouve assez que la voix laryngienne est complètement indifférente à telle ou telle modulation.

La voyelle est le premier élément de la parole. Seule, elle suffit à exprimer tous les sentiments vifs, subits ou profonds. L'admiration, le désir, l'effroi, la douleur ont pour écho involontaire un ó ou un à. Du reste, les voyelles présentent peu d'importance en étymologie. Ainsi, lorsqu'on veut comparer deux mots pour juger de leur affinité ou de leur identité, il ne faut pas trop s'arrêter aux voyelles, mais bien aux consonnes qui peuvent seules fixer la forme du mot.

Lorsque deux voyelles de classes différentes se rencontrent, il en résulte un son mixte appelé diphthongue. Les sons mixtes *ieu* dans *Dieu*, *io* dans *Dio*, *ei* dans *réveil*, *ai* dans *travail*, *au* dans l'allemand *Haus*, sont de véritables diphthongues, parce que les deux sons bien distincts qu'ils font entendre, sont prononcés d'une seule émission de voix.

Mais *ei* dans *reine*, *ai* dans *lait*, *au* dans *haut*, sont de simples voyelles ayant une valeur phonique égale à *è*, *é*, *ô*.

Passons aux consonnes.

Les consonnes ou articulations sont des contacts, tantôt purs, comme dans *k*, *t*, *p*, et tantôt accompagnés de sifflement ou de nasalité, comme dans *s*, *ch*, *f*, et *n*, *gn*, *m*. Ces contacts sont rendus sonores par les voyelles; ils forment trois grandes classes : les gutturales représentées par *K*, les dentales représentées par *T*, et les labiales représentées par *P*. Chacune de ces trois classes se compose de deux sifflantes, de deux sourdes avec leurs aspirées respectives, et d'une nasale.

CLASSE K.

Sifflantes	{	H	
		H	
Sourdes	{	G	G'
		K	K'
Nasale		Ñ	

La sifflante gutturale faible H est notre *h* aspiré dans *héros*. H peint la sifflante gutturale forte; c'est le *ha* allemand dans *Haus*.

La sourde gutturale, faible dans G, forte dans K, représente notre *g* et notre *c* durs (*gue* et *ke*).

Les aspirées G' et K' représentent *gh* et *kh* aspirés, et quelquefois le *ch* allemand fort ou faible.

La naso-gutturale Ñ a le son de *ng* ou *gn*.

C'est ici qu'il faut placer les articulations palatales qu'on pourrait appeler dento-gutturales parce qu'elles tiennent à la fois des gutturales et des dentales. Ces articulations, inconnues aux Grecs et aux Latins, sont très-employées dans les langues de l'Inde et dans plusieurs langues de l'Europe; les voici :

Sifflantes	{	J	
		ç	
Sourdes	{	J	J'
		C	C'
Nasale		N	

J, sifflante palatale faible, est le *j* français dans *joli*.

ç, sa forte correspondante, peint notre *ch* dans *chéri*. Les Anglais expriment très-bien cette chuintante par la fusion des deux sifflantes dentale et gutturale : ship, shoe, shop, etc.

Les palatales sourdes et aspirées J, J', C, C', résument les consonnes mixtes *dj*, *djh*, *tch*, *tchh*. On connaît la facilité avec laquelle les langues néolatines substituent ces articulations mixtes aux gutturales pures. Comparez le latin *ego* et le wallon *JI*; *cantare* et *CANTER*; le Français va bien plus loin, il affaiblit les palatales sourdes du roman-wallon en palatales sifflantes, et il dit mollement *je* pour *JI*, *chanter* pour *CANTER*.

La naso-palatale Ñ indique le son de *nj* ou *jn*.

Nous oublions de parler de la palatale vocalisée Y. C'est une demi-consonne que le Français fait entendre quand il prononce ces mots : *il y a* — *il i ya*. Cette sifflante liquide sert de transition entre la voyelle aiguë I et la sifflante palatale faible J; elle est souvent remplacée par cette dernière dans les langues de l'Europe latine. C'est ainsi que le latin *juro* (YURO) devient *giuro* en italien, *JURE* en roman-wallon et *jure* en français.

CLASSE T.

Il y a les dentales ordinaires et les dentales emphatiques que nous appelons linguales. Peignons d'abord les premières.

Sifflantes	{	Z	
		S	
Sourdes	{	D	D'
		T	T'
Nasale		N	

La sifflante dentale faible Z équivaut à notre *z* ; la sifflante forte S à notre *s*.

D et T représentent *d* et *t* français ; les dentales aspirées D', T', outre *dh* et *th* aspirés , indiquent encore *th* anglais faible ou fort.

La naso-dentale N ne diffère pas de notre *n* ordinaire.

Comme les linguales ne sont que des dentales renforcées, nous les figurerons par les mêmes caractères que nous renforcerons partout d'un point souscrit indiquant emphase, intensité.

Sifflantes	{	Z	
		S	
Sourdes	{	D	D'
		T	T'
Nasale		N	

La naso-linguale Ṇ, ou *n* dur, est particulière aux langues de l'Inde.

Au demeurant , la dénomination de linguales ne dit pas que ces articulations reconnaissent un autre mode de formation que les dentales , car les unes et les autres résultent de divers mouvements de pression ou de choc de la langue contre l'arcade dentaire

supérieure et le palais. Cependant, dans la production des linguales, la majeure partie de la surface supérieure de la langue s'applique contre le palais et les dents pour obtenir ainsi, par une pression plus forte, une explosion plus intense; tandis que, dans la prononciation des dentales, la pointe seule de la langue attaque les touches osseuses et la voûte qu'elles garnissent.

Avant d'énumérer les consonnes de la troisième classe, il nous reste à dire un mot sur les deux consonnes liquides R et L. Elles participent également aux deux classes des gutturales et des dentales et n'appartiennent exclusivement à aucune d'elles. Dans plusieurs langues, le R est guttural et grasseyant; mais le plus souvent, il est léger, tremblotant; c'est notre *r* habituel dans *roi*, *rire*, etc.

Le premier imprime au gosier de rudes secousses, le second frappe à petits coups redoublés contre les dents supérieures. Quelquefois, il se module et devient presque voyelle, comme dans une foule de mots anglais. Nous le représentons alors par un *r* minuscule.

La liquide ordinaire L peut être emphatique comme le *l* barré polonais, ou modulée comme dans quelques mots indiens où nous la figurerons par *l* minuscule.

CLASSE P.

Les articulations labiales se rattachent aux modulations graves U, Ü, par l'intermédiaire de la consonne vocale W (w anglais). Cette labiale vocalisée, si fréquente en hollandais et en anglais, a été souvent remplacée par la sifflante labiale faible V.

Sifflantes	{	V	
		F	
Sourdes	{	B	B'
		P	P'
Nasale		M	

Le V est faible : *vous, votre* ; le F est fort : *foi, fils*, etc.

B et P représentent *b* et *p* français ; B' et P' peignent *bh* et *ph* aspirés.

La naso-labiale M, qui comprime les lèvres et refoule le son dans les narines, ne diffère pas de notre *m* ordinaire.

Ici finit la description des consonnes simples.

Mais, de même qu'il y a des modulations mixtes, il existe aussi des articulations mixtes consistant en deux consonnes prononcées d'une seule émission de voix. Nous citerons les combinaisons suivantes : *ks, sk, ng, hn, hl, hr, ts, st, nd, sn, ps, sp, mb, sm, bd, pf, pt*. Il est facile d'apprécier la valeur de chacun de ces groupes quand on connaît la prononciation des éléments qui le composent.

Tels sont les éléments du mot classés selon l'ordre des organes qui les forment. Pour les figurer, nous avons employé l'alphabet romain dont nous avons multiplié les lettres au moyen de certains signes diacritiques. C'est ainsi que l'apostrophe marque constamment l'aspiration, le point souscrit, l'emphase, le trait, la dentale parasite qui s'attache à certaines consonnes. Ces moyens de transcription si faciles et si simples, sont dus aux inspirations du savant philologue Eichhoff dont les écrits ont fait la base de nos études en matière d'étymologie.

II. — LETTRES.

La première écriture traçait la figure d'un objet pour en rappeler le souvenir. Un premier progrès fut de représenter un acte, soit physique, soit moral, au moyen du portrait grossier d'un objet qui y avait rapport. Cette écriture, toute symbolique, figurait des armes pour rappeler un combat, un œil pour indiquer la prévoyance, etc. Elle ne peignait pas les mots, mais les idées. Elle était donc purement idéographique, comme l'est encore l'écriture chinoise, et n'exigeait pas, pour être lue, l'intelligence de la langue parlée. Bientôt cependant l'hiéroglyphe cessa de désigner tel objet pour ne plus représenter que le son initial du nom de

cet objet. Le passage de l'écriture symbolique à l'écriture phonétique est très-sensible dans l'alphabet phénicien. Cet alphabet, qui a produit ceux de l'Europe et de l'Asie occidentale, se compose d'une vingtaine d'hiéroglyphes. On y voit la figure d'une maison avec la valeur du son initial du nom *Beit*, *maison*. Pé, *une bouche*, y équivaut à la consonne P. L'image des ondes agitées, reconnaissable encore dans les ondulations de *M*, y peint la consonne première de *Meim*, *mer*. Un crochet, *Wau*, représente les sons W et U. Un hameçon, *Sadé*, exprime l'articulation S. Une porte de tente, *Dalct*, indique le son D; cette figure est mieux conservée dans le grec Δ. Reconnaissez-vous encore un fouet, *Lamed*, dans la figure Λ ou L? N'est-ce pas un œil que le O, O'ïn? Assez de paléographie!

Nous allons maintenant classer les lettres des alphabets grec, romain et sanscrit dans l'ordre des sons de l'alphabet naturel, et nous exprimerons leur valeur phonique par les caractères de transcription que nous avons adoptés dans le paragraphe précédent.

ALPHABET GREC.

Dans la disposition de cet alphabet et des suivants, la voyelle aiguë et les articulations gutturales occupent la première colonne; les voyelles moyennes et les dentales, la seconde; la voyelle grave et les labiales, la troisième. Aux deux côtés de la ligne qui sépare les gutturales des dentales, nous avons placé les liquides R et L, parce que ces deux consonnes n'appartiennent exclusivement ni à l'une ni à l'autre de ces deux classes.

			A				
I			E	O	T		
ει	αι	οι	H	Ω	ου	αυ	ευ
(')			Σ		(')		
X			Θ		Φ		
Γ			Δ		Β		
Κ			Τ		Π		
Ξ			Ζ		Ψ		
σκ			στ		σπ		
γγ			νδ		μς		
Γ			Ν		Μ		
P			Λ				

Parmi ces vingt-quatre lettres, huit sont d'une origine plus récente : ce sont H et Ω pour E et O longs ; X, Θ, Φ pour KH, TH, PH, (H est l'ancien esprit rude) ; Ξ, Ζ, Φ pour KS, TS, PS. Cette addition aux seize signes de l'alphabet primitif n'a fait que rendre la lecture du grec plus difficile, sa prononciation plus douteuse et l'étude de ses formes beaucoup plus compliquée. Du reste, ces nouveaux caractères, tant pour le nom que pour la forme, sont pris ou imités de l'hébreu, et c'est en vain que des fables, qui se contredisent d'ailleurs, font à Simonide l'honneur de leur invention.

Quant à la prononciation de ces lettres, nous ferons seulement remarquer que l'esprit rude (') vaut H et que l'esprit doux (') est un souffle léger des lèvres analogue au W qu'il remplace très-souvent dans la transcription de l'indien. Nous ajouterons que X équivaut à K' ou à *ch* allemand ; Γ, qui représente aussi la nasogutturale Ñ, à G ; Θ au *th* anglais, représenté par D' ou T', selon qu'il est faible ou fort ¹.

¹ Voyez sur la valeur des lettres grecques, P. Buttmann, *Ausführliche griechische Sprachlehre*, Berlin, 1819, 1825, 1827.

ALPHABET ROMAIN.

Les Grecs et les Romains reçurent des Phéniciens la connaissance des signes graphiques. Mais, tandis que les premiers conservaient, sans les comprendre, les noms des lettres asiatiques, les grammairiens latins substituaient à ces noms barbares le son même de chaque articulation accompagné d'une simple voyelle. Malheureusement, au lieu d'adopter une méthode uniforme, celle par exemple de placer un *e* sourd après chaque articulation, ils ont fait tantôt suivre et tantôt précéder la consonne d'une voyelle quelconque, *bé, ka, el, ef*, etc. Impossible de calculer les mauvais résultats de cette distinction bizarre, tant sur les études de l'écolier que sur celles du linguiste.

I	A		U
	E	O	
ae			au
oe			eu
J			V
H		S	F
G		D	B
C K Q		T	P
X			
sc		st	sp
ng		nd	mb
N		N	M
R	L		

Donnons quelques lignes à l'exposé de la vraie prononciation de ces lettres.

L'U latin équivalait à l'*u* italien, ou à notre *ou*. Les Grecs le transcrivaient par *ou*, car leur *τ* ne représentait que le son atténué *ū*, notre *u* ordinaire.

La voyelle mixte **au** sonne *aou* et non *o*.

Les diphthongues **ae** et **oe** sont une mutation de l'ancienne orthographe **ai**, **oi**, mais la prononciation n'a pas changé, elle fut toujours celle de *ai* et *oi* italiens ; on trouve *lunai* et *lunae*, *animai* et *animae*, *terrai* et *terrae*, *Oinone* et *Oenone*, *coilum* et *coelum*, *Coilius* et *Coelius*, *coiperit* et *coeperit*, etc.

Les Latins possédaient la palatale vocalisée, I articulé, figuré chez nous par J et prononcé abusivement comme j chuintant dans *je*. La même lettre était donc, chez eux, tantôt voyelle, tantôt consonne. Devant une voyelle, l'I avait toujours cette dernière valeur : *iacio* ou *jacio*, prononcez YAKIO.

Il en est de même de la lettre V qui représentait non-seulement la voyelle U, mais encore la labiale vocalisée W. C'est ainsi que les Romains écrivaient PVRVS ce qu'ils prononçaient PURUS, et VOLO ce qu'ils prononçaient WOLO.

G ne peint que le son G (gue).

C, K et Q n'expriment que le son K. Les anciens Latins employaient indifféremment ces trois lettres d'une même valeur : *squilla* et *scilla*, *coqui* et *coci*, *qura* et *cura*, *kaeso* et *caeso*, *kalendae* et *calendae*, *Karthago* et *Carthago*, *kaput* et *caput*. Vous savez assez comment les langues romanes et germaniques vous altèrent le G et le C (gue et ke) devant les voyelles e et i. Les Français en font J et S ; les Italiens les défigurent moins dans J et C (*dj* et *tch*) ; les Allemands convertissent le C en TS, ce qui, dans leur lecture, rend souvent impossible la mesure des vers latins.

Le X qui fait siffler le χ grec entre les dents, KS, au lieu de le faire siffler dans l'arrière-bouche, était inconnu aux anciens Latins. Ils écrivaient *regs* et *pacs* ce qu'ils écrivirent plus tard *rex* et *pax*.

T reste toujours la dentale dure et ne s'altère jamais en sifflante.

S, comme Σ , équivaut toujours à notre S et jamais à Z.

La prononciation des autres consonnes est la même que celle des lettres françaises correspondantes. Si nous n'avons pas parlé

de Y et de Z, c'est que ces lettres n'ont été accueillies que très-tard dans les mots importés du grec : Y valait Ū, et Z, TS ou DS ¹.

Ces quelques données suffisent à rectifier les principaux abus que les modernes ont introduits dans la prononciation du latin. Convaincus de l'importance de cette réforme, nous la demandons de tous nos vœux. Comme elle faciliterait l'étude des mots en rendant les rapprochements plus nombreux et plus naturels! Comme elle simplifierait l'étude de la prosodie et de la grammaire en nous montrant comme inévitable un tas de principes qui ne sont que des conséquences de la prononciation romaine! Comme les hommes lettrés de tous les pays seraient heureux d'avoir partout à leur disposition un moyen de communication intellectuelle, que des systèmes arbitraires de prononciation locale rendent si souvent inutile ou presque impraticable!

ALPHABET INDIEN.

Nous donnons ici tous les sons simples et mixtes de l'alphabet indien représentés par les caractères de transcription dont la valeur a été fixée dans l'alphabet naturel.

¹ Cf. N. L..., *De la prononciation du grec et du latin*, Bruxelles, Vogel, 1840. Ce petit livre, fruit des investigations les plus curieuses, devrait se trouver entre les mains de tous les humanistes.

K. L. Schneider, *Ausführliche Grammatik der lat. Sprache*, 1^{re} section, Berlin, 1819, 1821.

		A			
		Â		U	
I				Û	
Î				AU	
AI				ÂU	
AI					
Y				W	
H	Ç	S	Ş		
G'	J'	D'	Ð'	B'	
K'	C'	T'	Ṭ'	P'	
G	J	D	Ḑ	B	
K	C	T	Ṭ	P	
ks		ts		ps	
sk		st		sp	
ng		nd		mb	
Ñ	Ṇ	N	Ṇ	M	
hn		sn		sm	
R		L			
er		el			
ér		él			

Les Indiens possèdent en outre deux assonances : une assonance nasale et une assonance sifflante. L'assonance nasale, ñ, n, m, sera constamment représentée par un **n** minuscule ; nous figurerons l'assonance sifflante, h, ç, s, r, w, par un petit **s**.

Nos lecteurs nous pardonneront l'aridité de ces détails en faveur de leur importance. La juste appréciation des éléments de la parole est, en effet, la base des études étymologiques. Ne faut-il pas étudier le mécanisme de son instrument et faire longtemps des gammes avant que d'essayer la moindre mélodie ? Nous parlons d'un enseignement méthodique.

II

FORMATION DU MOT.

L'étude approfondie des langues nous montre deux espèces de mots primitifs, sources de tous les autres mots. Ces syllabes radicales du langage sont les types pronominaux et les racines verbales. Nous laissons de côté quelques cris inarticulés qui peignent les émotions profondes ou inattendues.

Les pronoms, tant personnels qu'indicatifs, sont identiques dans toutes les langues de même nature. Dans le système indo-européen, les types fondamentaux *m*, *t*, *s*, sont reproduits partout pour désigner la personne qui parle, celle à qui l'on parle et celle de qui l'on parle. C'est de ces trois types, combinés avec leurs voyelles ou remplacés par elles, que résultent les autres pronoms personnels, soit individuels, soit possessifs ¹. Les pronoms indicatifs ont

¹ AHAN, *éγω*, ego, *ich*; MÂ, *με*, me, *mich*; WAYAN, ..., ..., *wir*; ASMAN, *ἡμεῖς*, *ἡμεῖς*, *ἡμεῖς*, *ἡμεῖς*, ..., *uns*; NÂs, *γὰρ*, nos, ...; TWAN, TWA, *σὺ*, *τοῦ*, *σεῖ*, *τε*, tu, te, *du*, *dich*; YŪYAN, YUSMAN, *ὕμεις*, *ὕμεις*, *ὕμεις*, *ὕμεις*, ..., *ir*, *euch*; WAS, *σφες*, vos, ...; SWAYAN, *ἑ*, se, *sich*. La première personne présente cinq types où dominant *m* et *a* : A, MA, WA, NA. Trois types appartiennent à la seconde personne : TU, YU, WA, dans lesquels dominant *t* et *u*. Un type unique caractérise la troisième personne, considérée dans un sens réfléchi et comme régime. Lisez, comparez, et vous penserez comme M. Eichhoff que le type dominant, qu'on peut regarder comme la racine primitive, est celui de l'accusatif ou cas régime. (Eichhoff, *Parallèle*, p. 107.)

quatre types primitifs en indien : le démonstratif TA, le déterminatif I, le relatif YA et l'interrogatif KA. Comme les pronoms personnels, les pronoms indicatifs sont identiques dans toutes les langues sœurs ; comme eux aussi, ils diffèrent essentiellement dans les langues opposées. Si nous voulions donner un exemple de cette identité parfaite d'un côté et de cette disparité complète de l'autre, nous citerions l'interrogatif indien KAs qui a produit le latin *quis*, le gothique *hwas*, le tudesque *hwer*, l'allemand *wer*, l'anglo-saxon *hwa*, l'anglais *who*, le lithuanien *kas*, le russe *koi*, le gaélique *co*, etc., etc., et nous ferions remarquer que, dans le système sémitique, ce n'est plus l'articulation gutturale qui représente la forme interrogative, mais bien l'articulation labiale *m* ; *mi* et *ma* étant les pronoms interrogatifs des langues araméique, hébraïque et arabe.

Assez sur ces petits mots. Nous ne hasarderons pas sur leur origine mystérieuse des conjectures sans but et sans utilité ; mais nous parlerons immédiatement du mot primitif par excellence, de la racine verbale.

La racine verbale, c'est-à-dire le verbe dépouillé de ses flexions, exista longtemps isolée. Toujours monosyllabique, elle peignit l'action, l'être permanent qui la faisait et la qualité de cet être. Nous la voyons encore aujourd'hui, chez certains peuples de l'Asie orientale, jouer le triple rôle de verbe, de substantif et d'adjectif. On conçoit que le geste et l'accent déterminaient la valeur un peu vague du monosyllabe primitif. Nous dirons, au chapitre suivant, comment le mot se développa et devint polysyllabique. Ce qu'il nous importe d'examiner maintenant, c'est l'origine même de ces racines verbales. Posons nettement la question :

Y a-t-il un rapport intime entre les sons des racines verbales indo-européennes et les actions qu'elles représentent ?

En d'autres termes :

Peut-on, par la comparaison des racines entre elles et avec les idées qu'elles expriment, reconnaître les lois qui ont présidé à leur formation ?

Oui. Partons de faits bien constatés.

L'instrument de la parole n'offre que des sons et des mouvements : il ne peut donc imiter que des sons et des mouvements. *Résonner* et *mouvoir* sont aussi les deux idées fondamentales du langage. Les trois quarts des racines indiennes, outre leur signification spéciale, ont encore l'un ou l'autre de ces deux sens larges : *se movere*, *sonum dare* ¹. Souvent même, vous trouverez les deux valeurs réunies dans la même racine. C'est que dans toute syllabe il y a du son et du mouvement. D'un côté, les articulations ne sont qu'accessoires et peignent simplement la sensation rude ou douce, forte ou faible, que procure tel bruit, tel son. De l'autre, c'est le mouvement organique qui préoccupe, car il imite plus ou moins parfaitement le mouvement de l'action qu'on veut exprimer.

Les racines verbales produites par imitation de son, sont très-faciles à reconnaître. N'est-il pas vrai que vous devineriez bien ce que signifient *coucouer*, *coasser*, *croasser*, etc., si, toutefois, vous avez déjà entendu le coucou, la grenouille et le corbeau ? Pour reproduire les secousses convulsives du rire, auriez-vous dit autrement que KAKAK', rire, *καχαζω*, *cachinnor* ; JAKŞ, rire, *ιαχω*, *jocor* ? Et les longs retentissements du son, pourrait-on mieux les rappeler que par les vibrations prolongées des nasales finales : AN, retentir, *αυνω* ; SWAN, *sono* ; TAN, *τεινω*, *τονω*, *tono*, *tinnio* ; KAN, chanter, retentir, *cano*, *canto* ; KUṆ, K'WAN, KAṆ, D'AN, D'WAN, D'RAṆ, PAṆ, BAṆ, B'AN, B'RAṆ, *frendo*, MAṆ, RAṆ, WAṆ, *ονω*, *ονημι*, WRAN ?

Si le son est sourd, l'Indien dira U, retentir d'où *aw* et *ovo* ². Puis, par imitation du mouvement qui accompagne le son perçu, il fera KU, G'U, KŞU, STU, ÇRU, MU, NU, RU, qu'on retrouve dans *κοχω* ; *γοχω* et *gemo* ; *στενω* ³, *στενομαι* ; *κρουω* ; *μωω*, *μυζω*, *μυθω* ; *γανω* ³, *ruo* ³.

¹ F. Rosen, *Radices sanscritæ*, Berlin, 1828, in-8°.

Wilkins, *The radicals of the sanscrita language*, Londres, 1815, in-4°.

² Mot latin *ovare*, faire *ovation*.

³ L'astérisque indique les formes vieilles ou inusitées.

Si le son est criard ou déchirant les R, les BR, les CR, les TR se présenteront comme autant d'échos fidèles de la sensation rude et pénible que nous éprouvons : GÉR, crier, γηρω, *garrío*; KUR, crier, *queror*; B'ARW, rompre, φαρω, *ferio*, *foro*; B'RASJ, frire, φρυω, φρυσσω, *frigo*, *fris*; B'erÇ, briser, πριζω, *frago**, *frango*; PARD, bruire, peter, περδω. N'auriez-vous jamais ressenti un secret plaisir à prononcer ces mots si vrais d'expression, tout gâtés qu'ils sont : *BRiser*, *BRoyer*, *TRouer*, *CREuser*, *GRatter*, *RAcler*?

Mais, si le son est clair et pénétrant, c'est au rapide L à l'imiter : KAL, crier, appeler, κελω, καλεω, *calo*, *clamo*; ÇÂL, κλειω, *claro*.

L'explosive P fait le fond de tous les mots qui marquent frapement, explosion. KLAP est un verbe indien dont je vous laisse à deviner le sens : il vaut bien nos *pif!* *paf!* *pouf!*

Les imitations de mouvement sont plus fréquentes.

Les diverses fonctions de la bouche et de l'appareil vocal sont rendues par des mouvements analogues à ceux de ces fonctions. Lécher et parler sont deux fonctions principales de la langue, voyez aussi comme ce petit faisceau de muscles lèche le palais dans LIH, lécher, λειχω, *lingo*; LAG', LAUK, LAP, LUT, énoncer, parler, et leurs représentants européens λεγω, ληκεω, *lego*, *loquor*; λαπω, λαπιζω; λιτω, λιτομαι, *laudo*.

La fonction de la déglutition est très-bien reproduite par GAL, avaler, *glutio*; G'AS, manger, γευω, *gusto*.

Comme nos pères, vous eussiez peint le bâillement par la sifflante forte du gosier : HAS, bâiller, χαω, χασκω, *hio*, *hisco*.

On boit, on souffle, on crache avec les lèvres, de là :

PÂ, boire; ποω, πωμι; *poto* (*potus*, *potio*, *poculum*).

PÂ, soutenir, nourrir; παω; *pao**, *pasco* (*panis*).

PÎ, boire; πιω, πινω; *bo**, *bibo*.

PÛ, souffler, nettoyer; πυεω, πτυω; *puro*, *spuo*.

SPer, respirer; *spiro*.

P'WAL, souffler, respirer; φλαω, φλυω; *flo*.

Les dents fendent, mordent, mâchent, de là :

AD, dévorer, manger; εδω, εσθω; *edo*.

DAÇ, mordre, couper; δακω, δακνω.

DÂ, diviser, δαω, δαισμαι (DANTAs, οδους, οδων, dent).

Tous les mouvements des actions extérieures sont représentés par des mouvements organiques analogues qu'on doit considérer comme les gestes de la bouche. Traçons une esquisse de la valeur significative de ces gestes dans l'ordre que nous avons établi au chapitre précédent : K, R, L, T, P.

K.

HA, qui creuse le gosier et laisse la bouche béante, peint *ouvrir, lâcher, être vide* :

HÂ, être vide, priver; χαω, (χας, χαυνος).

HI, vider, verser; χεω, χειω.

HU, verser; χυω, χευω.

HAL, creuser, labourer, κλαω, κολαω; colo, coelo.

HUL, être creux, contenir; κλειω, κωλυω; culo, celo.

GA ou AG fait effort, pousse et meut; rappelez-vous *ago, angio, vigeo, egeo, vago*, etc.

KA ou AK heurte et pique; vous connaissez *ico, acuo, aceo, pecco*, etc.

R, L.

AR, IR, UR, eomme AL, IL, UL, expriment un mouvement rapide et léger dans toutes les directions; mais AL vole lorsque AR ne fait que courir.

ÎR, lancer, mouvoir; ερρω, erro.

UR, mouvoir, étendre; ορω, orior.

CAR, mouvoir, avancer; χωρεω, curro.

IL, mouvoir, hâter; ελαω, ιαλλω;

UL, darder; ειλεω.

ÇAL, lancer, pénétrer; κελλω, cello; (*excelllo, praeccello*).

SAL, mouvoir, jaillir; αλεω *, αλλομαι; salio.

AL, jaillir, croître, remplir; έλω, ουλω; alo, oleo, olesco.

WAIL, voler, tourner; *ειλω, volo, volvo.*

TUL, élever, enlever; *ταλω, tollo, tuli, tolero.*

D'un autre côté, RA, RI, RU tremblent et frémissent, tandis que LA, LI, LU coulent et passent mollement; relisez et comparez :

Terreo, agiter, faire trembler ;

Horreo, se troubler, avoir horreur ;

Fremo, frémir ;

Tremo, trembler ;

Frigeo, trembloter, avoir froid ;

Rigeo, trembler, frissonner ;

Comme la tremblotante RA répète fidèlement l'action perçue !

Vous avez rencontré cent fois dans vos lectures :

Luo, couler, dissoudre ;

Lavo, couler, laver ;

Fluo, couler, affluer ;

Pluo, couler, pleuvoir ;

Fleo, couler, pleurer ;

Pleo, couler, verser ;

Colo, couler, enduire, coller ;

Lino, enduire ;

Liqueo, couler, être clair ;

La fluidité de la liquide LI peint admirablement le mouvement coulant des eaux.

T.

La sifflante dentale S ou Ș reproduit à merveille le déchirement de l'air par le passage rapide d'un projectile :

SU, lancer ; *συνω, σινω.*

AS, darder, briller ; *αζω.*

AS, lancer ; (ASIs, ensis).

IS, lancer, poursuivre ; *ίεω* (ISUs, flèche, ις).

S rappelle également le souffle de la respiration et réveille l'idée de la vie :

AS, vivre, exister ; (ASTI, *εστι, est*).

Dans ses gestes DA, TA, STA, la langue en se refoulant contre une barrière osseuse remet en sensation l'idée de *pousser contre ce qui est immobile*; de là l'idée de l'immobilité et de la résistance :

D'Â, placer, poser; *θεω, τιθημι.*

D'er ou D'RU, fixer, tenir, être stable; *θραω, τηρεω; duro* (D'ARAT, stable; *δωρος, durus, durans.* D'ARÂ, terre, *terra*).

ST'Â, se tenir, se placer; *σταω, ιστιμη; sto, sisto.*

STÂI, serrer, comprimer; *στω, στενω.*

Ajoutez-y *στερω, στεγνωω, stagno; στελω, στερω, στρωω, stipo, stupeo; στελλω, στηλω, etc.*

Douce et coulante quand elle est suivie d'une voyelle, la nasodentale signifie en général *couler, répandre* :

NU ou NIW, répandre, couler; *ναω, νανω; no, nivo.*

SNÂ, baigner, humecter.

SNU, couler, arroser.

P.

AB, AP, AM joignent, réunissent; BA, PA, MA frappent ou compriment. Voici des faits :

UB', amasser, réunir; *οβνω.*

YAB', joindre, unir; *οιρεω.*

ÂP, saisir, tenir; *ἀπω, ἀπτω; apio*, apiscor, habeo.*

SAP, joindre, combiner; *ἀπω, sepio.*

SAM, joindre, confondre; *ῥμοω, sumo, similo.*

ÇAM, unir, concilier; *κομew, como.*

B'AD', frapper, nuire; *πατεω*, πατασσω; batuo.*

BAD' ou BAND' comprimer, serrer, lier; *πεδαω, pedio* (all. *binden*, d'où notre *bander, bande*).

PAT', fouler, marcher; *πατεω, spatior.* (PAT'As, *πατος, passus*).

PAD, fouler, marcher; *πετω*, πεξευω* (PAD, *πους, pes*).

PAÇ, lier, tenir; *παγω*, πηγνυω; pago*, pango.*

PÎL, comprimer, fouler; *πιλεω, pilo.*

MÛ, comprimer, serrer; *μωω.*

MAL ou MALL, comprimer, tenir; *μωλλω, μαλλισσω; molo, mollio.*



MÛL, fixer; *molior* (*moles*).

On le voit, la loi de génération des racines verbales, n'est guère difficile à saisir. Cette loi, qui n'est que l'expression résumée des faits que nous venons de citer, peut être ainsi posée :

D'une part :

Sons et mouvements perçus par les sens extérieurs ;

De l'autre :

Sons et mouvements des organes vocaux imitatifs des sons et des mouvements perçus.

Parmi les nombreuses conséquences de ce fait-principe, nous ferons seulement remarquer les suivantes :

1° Les sensations qui nous viennent des nerfs internes ne peuvent être exprimées que par leur assimilation à des sensations analogues provenant des nerfs externes. Tout ce qu'on appelle instincts, penchants, affections, sentiments, pensée, tout cela a été assimilé aux actions les plus ordinaires de la vie extérieure. Vous verrez.

2° Les états de repos, d'immobilité ou de non-activité ne peuvent être exprimés que comme résultats d'un mouvement et par le verbe qui marque ce mouvement. C'est ainsi, que tous les verbes passifs représentent l'idée d'un *état-effet* en modifiant légèrement le verbe qui indique l'*action-cause*.

III

DÉVELOPPEMENT DU MOT.

L'organisation des langues les plus anciennes prouve assez que le premier langage fut entièrement monosyllabique. Analysez les langues des peuples sémitiques, disséquez avec soin tous les mots de l'antique Aramaïque, et vous resterez convaincu qu'ils se réduisent à un petit nombre de syllabes radicales dont quelques types pronominaux et trois à quatre cents racines verbales¹. Soumettez ensuite à vos investigations anatomiques le Sanscrit, ou Indien primitif, cette source commune de toutes les langues de l'Europe et de l'Inde, et vous obtiendrez les mêmes résultats. A côté de sept types pronominaux indispensables, vous trouverez cinq cents racines verbales, toutes monosyllabiques. Ce n'est qu'après avoir ainsi décomposé, pièce par pièce, l'admirable ouvrage de nos pères que vous pourrez essayer de le refaire. Vous suivrez alors le développement successif du mot depuis sa création jusqu'aux dernières ramifications de son arbre généalogique. Alors

¹ Les racines sémitiques qui sont bisyllabiques en Hébreu et trisyllabiques en Arabe sont néanmoins monosyllabiques dans l'idiome primordial : l'hébreu QATAL et l'arabe QATALA viennent de l'aramaïque QTAL, tuer.

vous saurez pourquoi ce que vous dites signifie ce que vous voulez dire.

Les mots primitifs se sont développés de deux manières : par dérivation et par composition. En variant les formes du mot, la dérivation représente les différentes formes d'une même idée. De son côté la composition réunit plusieurs mots en un seul pour les nuancer ou les compléter l'un par l'autre. Chacun de ces deux modes de développement des racines aura son paragraphe spécial ¹.

I. — DÉRIVATION.

Le développement du mot est analogue à celui de l'idée. L'idée, générale et indéterminée dans la racine verbale, s'individualise en se particularisant de vingt manières différentes dans les substantifs, les adjectifs et les prépositions. Le fond de l'idée reste le même, mais la forme change. C'est ainsi que l'idée *nourrir*, ΠΑ, παω, pao et pasco, s'individualise dans *pater*, *panis*, *pabulum*, *pascuum*, *patrius*, *paternus*, *patruus*, *patruelis*, *patronus*, etc. Partout la racine avec l'idée fondamentale reste invariable, mais les formes variables de cette idée sont représentées par diverses désinences.

Un mot sur les désinences.

Considérées comme moyen de dérivation, les désinences sont vocales ou syllabiques. Les premières présentent une voyelle suivie ou non d'une assonance ; telles sont : As, A, An ; ας, α, εν ; us, a, um ; Is, Is, I ; ις, ι, ις, ις, e. Les désinences syllabiques sont des racines verbales que l'usage a trop abrégées, trop gâtées pour qu'on puisse toujours les reconnaître ; nous citerons : LAKSYAs, Â, An ; λικος, λικη, λικον ; *licus*, a, um, *lis*, *lis*, *le*, du verbe LAKS, briller, paraître : cette origine explique l'idée de *ressemblance*,

¹ Il ne sera question, dans ce chapitre, que de racines verbales, les dérivations pronominales présentant peu d'intérêt et n'offrant, pour notre but, aucune espèce d'utilité. On sait, du reste, que les adverbes de temps, de lieu, de manière et diverses espèces de conjonctions sont d'origine pronominale.

d'apparence attachée à cette terminaison. SAs, SÂ, SÂn; *σας, σα, σου*; *sus, sa, sum*, véritables débris du verbe AS, vivre exister. TARAs, TARÂ, TARAn et TARAT; *τερος, τερα, τερον*; *terus, tera, terum*, ou *terior, terior, terius*, sont des désinences marquant priorité ou progrès comme le verbe Tcr, traverser, devancer, qui leur a donné naissance.

Faites attention que nous distinguons les désinences formatives des noms des désinences mobiles qui, dans la déclinaison, caractérisent les genres, les nombres et les cas. Le substantif ÂTMAN, formé de AT par la terminaison MAN, (*μα, men*) existe indépendamment de ses flexions diverses ÂTMANAn, à l'accusatif, ÂTMANAs, au génitif, ÂTMANI, au datif, ÂTMÂ, au nominatif, etc. Il est bon de remarquer ici que le nominatif n'est qu'une modification souvent très-éloignée du radical, ou nom prototype. Le rôle des désinences casuelles n'en est pas moins très-important : M. Eichhoff l'expose ainsi dès le seuil de sa grammaire : « Parmi les huit cas qui constituent la déclinaison complète dans tous les genres et dans tous les nombres, les quatre premiers se forment par finales, c'est-à-dire par l'adjonction d'une assonance ou par un simple allongement de voyelle. Ainsi, à peine issu du radical, le nominatif ou sujet reçoit au masculin l'assonance sifflante, consonne pure et sonore qui peint bien la vie et la force, tandis qu'au féminin la voyelle se prolonge avec une mélodie pleine de grâce, et qu'au neutre un contact vague et sourd marque l'état d'immobilité. Le vocatif ou appellatif, aussi bref et absolu que possible, n'est souvent que le radical lui-même dans sa concision primitive. L'accusatif ou régime, destiné comme le neutre à peindre la condition passive, adopte l'assonance nasale, qui est une négation de la vie. Enfin le génitif ou possessif reproduit la forme du nominatif masculin, qu'il étend et qu'il accentue comme pour marquer plus d'insistance. Les quatre autres cas sont d'origine différente, ayant pour base des prépositions modifiées et réduites graduellement à l'état de suffixes, dans lequel elles sont presque méconnaissables. Toutefois, en remontant à la langue indienne,

et surtout à la flexion pronominale qui est, sans contredit, la plus ancienne de toutes, on reconnaît que la syllabe intercalaire *ma* marquait originairement l'obliquité des cas dans les noms, comme elle indique encore le passé dans les verbes. Avec cette syllabe, ou indépendamment d'elle après sa disparition, on reconnaît pour signe du locatif et du datif singulier les terminaisons *in* et *i*, que nous croyons identiques à la proposition NI, en, sur ¹. Au causatif et à l'ablatif singulier, on distingue les terminaisons *d* et *at*, qui rappellent les prépositions À, vers, ATI, au delà. Le locatif pluriel offre la terminaison *su*, que l'on peut comparer à la préposition SAM ou SA, avec; tandis que le causatif, le datif et l'ablatif du pluriel et du duel adoptent uniformément les terminaisons *bhis*, *bhyas*, *abhya*, qui rappellent la préposition AB'I, autour ². Telles sont au moins les conjectures les plus probables que suggère à nos yeux la comparaison des cas. »

Cette distinction bien établie entre les désinences formatives des noms et les désinences casuelles, nous pouvons parler des diverses applications des premières à la formation des dérivés.

Il est deux espèces de dérivés : les dérivés immédiats et les dérivés éloignés.

Les dérivés immédiats sont des tiges partant directement de la racine verbale; nous les appellerons radicaux.

Les dérivés éloignés sont des rejetons des tiges. Voilà deux degrés de dérivation, étudions-les.

¹ Comparez *μαῖ*, *τω*, et *τα*, *εἰ* et *τε*, *τω* et *τε*; *pedi*, *dominoi* et *domino*, *rosai* et *rosae*, *manui*, *diei*. Consultez, pour l'ancienne orthographe des mots grecs et latins : *Inscriptionum antiquarum liber*, accessit *auctarium* à Justo Lipsio. Lugduni Balavorum, CIO 13, in-folio.

² Rappelez-vous les terminaisons *abus*, *ibus*, *obus* des datifs et ablatifs pluriels latins. C'est la désinence du locatif indien, SU, qui a formé les terminaisons *αι*, *εις* des datifs pluriels grecs, désinences qu'on retrouve aussi en latin dans les déclinaisons génériques.

α. RADICAUX.

Le radical ne diffère de la racine verbale que par sa forme. PLAWAs, ce qui coule, *πλος*, *fluvi*us, n'est qu'une forme de la racine PLU, couler, *πλεω*, *flu*o. La racine verbale dit l'action, le nom désigne la substance qui fait ou qui reçoit cette action. Comparez :

SWAN, retentir, et SWANAs, son ; *sono* et *sonus* ; *αινεω* et *αινος* ; SWANAs, *sonus* et *αινος* rappellent bien l'idée retentir, mais comme dépendante de l'idée de la substance qui retentit.

KUP, couvrir, enclore, et KÛPAs, coupe, (ce qui enclôt) ; *κυπω** et *κυρος* ; *cupo* et *cupa*.

DÂ, donner, offrir, et DÂTer, donneur, bienfaiteur ; *δοω* et *δοτηρ* ; *do* et *dator*.

RI, mouvoir, couler, et RAYAs, cours, torrent ; *ρεω* et *ροος* ; *ruo* et *rivus*.

AÑG, rapprocher, resserrer, et AÑKAN, angle rentrant ; *αγγω* et *αγκων*, *αγκυλον* ; *ango* et *angulus*.

TWAC, couvrir, enclore, et TWACAn, couverture, abri ; *ταγω**, *τειχεω* et *τερος* ; *τειχος* ; *tego* et *tectum*.

MUŞ, broyer, ronger, et MÛŞAs, rat, souris, (le rongeur) ; *μυς*, *mus*.

MAÇ, gronder, bourdonner, et MAÇAs, mouche, (la bourdonnante), *μυια*, *musca*.

Ces noms ont la signification active et désignent ce qui résonne, ce qui couvre, celui qui donne, ce qui coule, ce qui va en se resserrant, ce qui protège, celui qui ronge, celle qui bourdonne.

D'autres noms ont la signification passive, comme :

JNÂ, rompre, fléchir, et JANUs, genou ; *γων*, *genu*.

Ker, diviser, dépecer, et KRAWYAn, chair, *κρεας*, *caro*.

PUS, nourrir, élever, et PUTRÎ, fille ; *παις*, *puta*, *puella*.

PAT', fouler, marcher, et PATAs, chemin, route ; *πατος*, *passus*.

Ces noms, vous le voyez, équivalent aux idées suivantes : ce qui est fléchi, ce qui est dépecé, celle qui est élevée, ce qui est foulé.

On trouve aussi des noms qui désignent l'instrument à l'aide duquel se fait l'action marquée par le verbe ; TRAN est leur désinence la plus ordinaire :

PÂ, boire, abreuver, et PÂTRAN, bocal, patère ; *πότηρον, pateron*.

B'RASJ, rôtir, frire, et B'RÂȘTRAN, rôtissoir ; *φρυγέτρον, frizorium*.

MÂ, mesurer, répartir, et MÂTRAN, mesure ; *μέτρον, metrum*.

Viennent ensuite les noms abstraits qui rappellent une *action-cause*, abstraction faite du sujet, ou un *état-effet*, abstraction faite de l'objet. Ces mots ne sont que trop communs dans le domaine de la parole : amour, haine, vertu, vice, misère, bonheur, malheur, etc., etc.

Relisez tant que vous voulez les vocabulaires, refaites à loisir tous les noms substantifs, et vous verrez partout la même loi présider à leur création. Cette loi peut s'énoncer ainsi : TOUT ÊTRE REÇOIT SA DÉNOMINATION D'UNE ACTION DONT IL EST CAUSE, MOYEN OU EFFET.

C'est à reconnaître cette action et le verbe qui l'exprime que doivent tendre tous nos efforts. Nous comprendrons le nom comme celui qui l'a fait quand nous en aurons découvert la racine verbale. Nous saurons quelle idée il s'était faite de l'objet qu'il nommait, car nous la retrouverons tout entière dans le nom. Nous la ferons nôtre, cette idée, et quand un enfant nous demandera *pourquoi* on appelle *cela* une mouche, nous nous garderons bien de dire *pour cela* ou de marmotter savamment un *sic voluere patres*, car, après son *pour quel cela*, l'enfant se résignerait à regarder ce mot comme un vain symbole, comme un signe purement arbitraire.

La dérivation des noms adjectifs est la même que celle des noms substantifs. Leur signification est tantôt active et tantôt passive. DIW, briller, et DÂIWAs, divin, *divus*. (C'est-à-dire brillant ; on

sait que l'être brillant par excellence, le soleil, était le dieu des Indiens, au moins dans les temps les plus reculés. Dans les hymnes au soleil les plus anciens, on voit, à n'en pouvoir douter, dit Chézy, que la fameuse triade de BRAHMAN, WISNUS, ÇIWAS, n'est autre que le soleil même considéré comme créateur, conservateur et destructeur de tous les êtres de la nature ¹. De là : DAIWAS, dieu, *θεος, deus*, expressions bien pâles à côté du nom du vrai Dieu IEOWA *il a été, il est, il sera!*)

PUL, amasser, emplir, et PULAS, plein; *πλεω et πλεος; pleo et plenus*.

KerT, couper, fendre, et KerTAs, coupé, court; *curto et curtus*. On trouve aussi *καρτος*.

MAH, croître, prévaloir, et MAHAT, grand, puissant; *μεγας, μεγαλος, magnus*.

BAH, croître, grossir, et BAHUs, gros, compacte; *παχυσ, pinguis*.

PÛ, nettoyer, purifier, (souffler), et PUTAs, pur; *putus, purus*. Le même verbe a donné PUNYAs, vertueux, d'où le latin *bonus* ².

Les adjectifs ne diffèrent des substantifs qu'en ce qu'ils portent principalement l'attention sur l'action elle-même, tandis que les substantifs rappellent avant tout la substance, l'être qui fait l'action.

Enfin, il n'est pas d'adjectif qui n'ait son opposé de sens. On voit que ces noms ont tous été créés par antithèse : grand et petit, long et court, chaud et froid, bon et mauvais, riche et pauvre, fort et faible, rude et doux, jeune et vieux, maigre et gras, etc., etc.

Les noms issus immédiatement des racines n'ont pas tous les mêmes formes extérieures.

Il y a des radicaux qui ne diffèrent de la racine verbale que par une altération légère de sa voyelle ou de sa consonne finale ; quel-

¹ A. L. Chézy, *la Reconnaissance de Sacountala*, drame sanscrit et praeit de Calidasa, etc. Note du septième acte, p. 275.

² La plupart des langues possèdent une foule de noms dont les racines ne se trouvent pas chez elles. Sous ce rapport, le Grec et le Latin seraient souvent inexplicables sans l'Indien.

quelquefois même il y a identité de sons. WÂC, voix, *vox*, du verbe WAC, énoncer, parler ; PAD, pied, *πους*, *pes*, du verbe PAD, aller, marcher, sont des radicaux de cette première espèce.

Il y a des radicaux formés de racines verbales par l'adjonction d'une syllable caractéristique, terminée, comme nous l'indiquions plus haut, par une des articulations *n*, *t*, *s* ou *r*. Le radical ATMAN, âme, formé de la racine AT, mouvoir, et le radical PITER, père, issu de la racine PÂ, nourrir, sont des exemples de cette espèce de dérivés immédiats.

Restent tous les radicaux qui ne font qu'ajouter une simple voyelle à la racine verbale, et ceux-là sont très-nombreux ; tels sont PATI, maître, de PAT, dominer, (nominatif PATIs, *potis*) ; ÂÇU, vif, de AÇ, pénétrer, (nom. ÂÇUs, *αυς*) ; SWANA, son, de SWAN, retentir, (nom. SWANAs, *αυς*, *sonus*) ; D'ARA, *terra*, terre, sol, du verbe D'er, fixer, tenir ; YUGA, joug, de YUJ, lier, (nom. YUGAn, *ζυγον*, *jugum*).

Une même racine verbale peut supporter plusieurs tiges ou radicaux, car l'idée indéterminée qu'elle exprime peut être individualisée de plusieurs manières. Mais cette idée verbale, une fois individualisée dans le radical, présente peu d'individualisations possibles. Prenons un exemple de ceci dans les produits latins d'une racine latine :

ANG, approcher, resserrer, *ANG*o a donné

1° *ANG*or, oppression, chagrin ;

2° *ANG*ustus, étroit, resserré ;

3° *ANX*ius, inquiet ; remarquez, en passant, que l'angoisse et l'anxiété ont pour principal symptôme un *resserrement* douloureux à l'épigastre ; c'est alors qu'on a le cœur serré.

4° *ANG*ulus, angle, coin ; l'objet anguleux va en se rétrécissant.

5° *ANG*uis, couleuvre ; elle serre dans ses anneaux.

6° *AN*Con, jointure.

Voilà six radicaux où l'idée resserrer, ANG, se trouve individualisée de six manières différentes par six terminaisons distinctes.

6. REJETONS.

Le rejeton est le dernier degré d'individualisation. Ainsi, dans l'exemple proposé, quatre des six radicaux ont poussé des rejetons, les voici : *angustus* a donné *angustia*, oppression, besoin ; l'adverbe *angustè* est le même que l'adjectif *angustus*, mais il est privé comme les autres adverbes de son espèce de terminaisons génériques. *Anxius* a produit le rejeton *anxietas*, anxiété, inquiétude. Du radical *anguis* s'élèvent le diminutif *anguiculus*, le nom *anguilla*, anguille, autre diminutif, et les adjectifs *anguinus* et *anguineus*, qui appartient à la couleuvre. *Angulus* a donné *angularis*, angulaire, et *angulatus*, anguleux.

Mais tous ces rejetons ne peuvent plus produire de nouveaux mots : leur idée est trop individualisée.

Si le radical est un substantif, le rejeton sera un adjectif : *angulus* et *angularis*, *hiems* et *hiemalis*. Si le radical est un adjectif, le rejeton sera un substantif : *anxius* et *anxietas*, *fortis* et *fortitudo*. Toutefois, il est des substantifs qui donnent naissance à d'autres substantifs, mais c'est qu'alors un nom de personne est formé d'un nom de chose ou réciproquement : *civis* et *civitas*, *mater* et *matri-monium*, *pullus* et *pullarius*, *rheda* et *rhedarius*, etc.

C'est ici qu'il faut parler de certaines dérivations où il ne s'agit pas seulement d'indiquer les rapports des idées d'action et d'état, mais où l'on veut encore exprimer des rapports de temps, de manière et même de grandeur.

Pour marquer la fréquence ou la répétition de l'action on a imaginé les verbes fréquentatifs ou itératifs comme : *dictito* de *dico*, *αἰτίζω* de *αἰτέω*. On a même essayé de peindre le début de l'action dans quelques verbes inc-hoatifs : *tremisco* de *tremo*, *ἡσασκω* de *ἡσάω*.

Puis, vous avez rencontré plus d'une fois de ces mots qui, à l'idée principale qu'ils énoncent, ajoutent encore l'idée accessoire de la manière : *esurio*, verbe désidératif, formé de *esum*, supin de *edo*, signifie avoir envie de manger. *Edax*, *vorax*, *rapax*, etc., qui

impliquent excès, avidité ; *fragilis, docilis, habilis, agilis*, etc., qui insinuent l'idée de facilité pour , d'aptitude à , appartiennent à la même espèce de dérivés.

Le besoin de peindre les rapports de grandeur et parfois le goût pour les choses mignonnes ont enrichi certaines langues d'une foule de diminutifs. L'Italien en fourmille et l'Allemand en fait encore tous les jours. Les Latins étaient peu riches en diminutifs : *cantillo*, chanter à voix basse, de *canto*, *parvulus* de *parvus*, *anguilla* et *anguiculus* de *anguis*, *auricula* de *auris*, *tantillum* de *tantum*. Le Français ne le cède qu'à l'Italien pour l'abondance de ces jolis mots : paille et paillette, manche et manchette, fourche et fourchette, auricule, follicule, etc.

La langue italienne et la langue russe possèdent en outre des augmentatifs : *violone*, un grand violon, *violoncello*, un très-grand violon ; *vermicello*, grand ver, vermicelle.

En finissant ce paragraphe sur les dérivés, nous ferons remarquer que plusieurs langues modernes et notamment les langues néolatines (le Roman, l'Espagnol, le Portugais, l'Italien et le Français), ont quelquefois fait de la dérivation en dépit de la logique et des lois organiques du langage. Vous avez un exemple de cet abus dans la formation des noms *patriote* et *patriotique* que le Français a entés sur le nom patrie, *patria*, *patria terra*, rejeton du radical *pater* : pour que patriote signifiât qui aime sa patrie il fallait y joindre un mot qui marquât zèle, attachement, amour.

II. — COMPOSITION.

La composition fait une idée de plusieurs idées, un mot de plusieurs mots. Avec les idées *couler* et *joindre*, la composition fera l'idée unique *couler ensemble* ou *confluer*. Avec les racines PLU, couler, et SAM, joindre, elle a fait SAMPLU, *συμπλεω*, *confluo*.

Au moyen de désinences ou de quelque altération de la voyelle de la racine, la dérivation reproduit les différentes formes d'une même idée : *FLUo*, *FLUvius*, *FLUvialis*. Au moyen de mots acces-

soires qu'elle accole au mot principal, la composition multiplie une idée pour en faire plusieurs autres différentes par leur espèce : *confluo*, *diffluo*, *circumfluo*, *defluo*, *effluo*, *influo*, *perfluo*, *præterfluo*, *profluo*, *affluo*. Voilà la différence qui existe entre ces deux modes de développement du mot : le premier ne varie que des formes, le second varie des idées.

Parlons d'abord des verbes composés.

Une racine verbale apposée à une racine verbale pour en modifier le sens, tel fut le premier verbe composé.

Ce que nous appelons aujourd'hui préfixes, prépositions, était originellement des racines verbales. Ce fut la continuelle rencontre de ces racines qui finit par les faire regarder comme de simples particules marquant jonction, séparation ou quelque direction dans l'espace. Toujours inséparables en Indien, ces particules, à l'exception de quelques-unes, furent employées plus tard comme mots isolés, tantôt pour marquer les rapports des noms entre eux ou des verbes avec les noms, tantôt pour échelonner le discours en qualité d'adverbes prépositifs.

Au surplus, le fait le plus intéressant que présente l'histoire des préfixes, c'est l'individualisation du sens de la racine qui leur a donné naissance. Lisez et vous nous comprendrez.

AB, aller, mouvoir, a produit APA, loin; *απο*, *ab* ou *a* (et non *a* ou *ab*, car le *b* est essentiel et ne disparaît que par euphonie). L'Indien dit aussi AWA, mais les Grecs et les Romains le représentent également par *απο* et *ab*.

AT, mouvoir, jaillir, a donné AD'I, sur, vers; *ες*, *εις*, *ad*. Le même verbe a produit AD'A, sous, vers, *de*.

AN, mouvoir, aller, a laissé les préfixes ANU, après, sur, *ανα*; *Α*, vers, et ANTAR, entre, *εντος*, *inter*.

Du verbe UB', réunir, est sorti UPA, auprès, sous; *υπο*, *sub*. De là encore AB'I, auprès, autour, *αμφι*, *amb-*; et UPARI, sur, au-dessus, *υπερ*, *super*. Ces trois préfixes emportent l'idée de proximité, de dépendance.

La racine Per ou PUR a fourni plusieurs préfixés marquant tra-

versée, tendance, progrès, priorité : PARÂ, à travers, au delà, *παρα*, *per* (*πορω*, *porru*) ; PRATI, vers, *προς*, *πρоти*, *pro*, *prod*-¹ ; PRA, devant, avant, *πρῶ*, *præ*, *pro*- ; PRATAR, tôt, plutôt, *πρῶτα*, *προθεν*, *præter*.

Le verbe Ter, pénétrer, traverser, a donné TIRAS, à travers, *trans*, *tra*-.

SAM, joindre, réunir, a produit SAM, SA, SAn, avec ; *συν*, *ξυν*, cum. SAMAn, ensemble, *simul*.

UC, accroître, étendre, a formé UT, sur, hors (ascension, départ) ; *εκ*, *ἐξ*, *ex*, *e*.

DAU, couper, séparer, a laissé *δια* et *dis*.

WerT, tourner, devenir (*verto*) a produit *versus*, vers.

De PAS, lier, fixer (*πῆσσω*, *poso*), dérive PAÇCAT, après, *pos*-, *post*, *pone*. Vous le voyez, l'idée de succession est intimement liée à celle d'adjonction, et quand je dis : le second suit le premier, vient après le premier, c'est comme si je disais : le second est le plus proche du premier. Notre après vient corroborer ce que nous disons de PAÇCAT, car il est formé de *ad* et de *premo*, comprimer, rapprocher, *adpressus*, joignant à, succédant à.

API, PI, près, sur, *επι*, *ob*, du verbe ÂP, serrer, tenir (*απω*, *apio*). Comparez *pressus*, près, de *premo*.

NI, sous, dans, *εν*, *ενι*, *in*, du verbe NI, mouvoir, diriger.

ATI, au delà (en avant, à l'opposite), *αυτι*, *αυτα*, *ante*, d'où *abante*, *avante*, avant, du verbe AT, mouvoir, jaillir.

WI, sans, *ω*, *ve*-, particule marquant départ, disette, du verbe WI, mouvoir, passer.

Tels sont les principaux préfixes indo-romans auxquels nous aurons soin de rapporter les prépositions germaniques ou slaves que nous rencontrerons dans la seconde partie.

Ces particules ne marquent pas seulement des rapports de situation ou une direction quelconque dans l'espace ; elles indiquent encore, par analogie, des rapports de temps et de cause. Voyez plutôt les faits suivants :

¹ Le trait qui suit quelques préfixes indique qu'ils sont toujours inséparables.

I, aller, en grec *Ιεναι*, en latin *Ire*, présente douze compositions verbales d'un usage très-fréquent.

ATÎ, précéder, *αντειμι*, *anteo*; de ATI, devant, au delà, et de I, aller.

ANWI, rejoindre, *ανειμι*; de ANU, après, sur, et de I.

ANTARI, périr, *intereo*; de ANTAR, dans, entre, et de I.

APAI, s'éloigner, *απειμι*, *abeo*; de APA, loin, de, et de I.

ABÎ, parcourir, *ambio*; de ABÎ, auprès, autour, et de I. ABÎ signifie aussi approcher.

ÂI, assaillir; de Â, vers, à, et de I.

UPAI, entrer, *υπειμι*, *subeo*; de UPA, auprès, sous, et de I.

PARI, tourner, *περιμι*, *pereo*; de PARI, autour, par, et de I.

PRAI, devancer, *πρειμι*, *præeo*; de PRA, devant, avant, et de I.

PRATI, avancer, *προσειμι*, *prodeo*; de PRATI, vers, à, et de I.

WÎ, sortir, s'éloigner; de WI, hors, sans, et de I.

UDI, sortir, *εξειμι*, *exeo*; de UT, sur, hors, et de I.

Le verbe ST'Â, se tenir, se placer, *στω*, *ίστημι*, *sto*, *sisto*, reçoit de son union avec les préfixes les nuances de signification suivantes :

ADIST'Â, dominer, *adsto*; de ADÎ, sur, vers, et de ST'Â, se tenir.

ANUST'Â, approcher, *ανασταω**, *ανισταμαι*; de ANU, après, sur, et de ST'Â.

APAST'Â, s'isoler, *αποσταω**, *αφισταμαι*, *absto*; de APA, loin, de, et de ST'Â.

ÂST'Â, approcher; de Â, vers, à, et de ST'Â.

UTT'Â, se lever, *εκσταω**, *εξισταμαι*, *exsto*; de UT, sur, hors, et de ST'Â.

NIŠT'Â, entrer, *ενσταω**, *ενισταμαι*, *insto*; de NI, sous, dans, et de ST'Â.

UPAST'Â, subsister, *υποσταω**, *υφισταμαι*, *substo*; de UPA, auprès, sous, et de ST'Â.

PRAST'Â, précéder, *προσταω**, *προσταμαι*, *præsto*; de PRA, devant, avant, et de ST'Â.

PRATIST'A, assister, *προτιστω**, *προσισταμαι*, *prosto*; de PRATI, vers, à, et de ST'Â.

SANST'Â, s'assembler, *συνσταω**, *συνισταμαι*, *consto*; de SAN (SAM, SA), avec, ensemble, et de ST'Â.

AWAST'Â, s'isoler, *αἰσπημι*; de AWA, loin, sous, et de ST'Â.

Ces deux exemples nous paraissent suffisants pour montrer toute la puissance des préfixes verbaux. Si vous voyez les verbes I et ST'Â admettre autant de combinaisons, c'est qu'ils expriment des idées d'autant plus susceptibles d'être individualisées qu'elles sont d'abord vagues et indéterminées.

Passons aux noms composés.

Il est deux sortes de noms composés : les noms composés au moyen de particules prépositives, et les noms composés par agglomération de plusieurs substantifs ou adjectifs.

Parmi les noms de la première espèce, nous devons distinguer ceux qui proviennent directement de verbes composés, de ceux qui sont formés de la combinaison d'un nom simple avec une particule privative ou qualificative.

Comme les verbes simples, les verbes composés ont aussi leurs dérivés :

PRAST'As, supérieur, chef, de PRAST'Â, précéder.

ANTARITAn, destruction, de ANTARI, périr.

NIDAIÇAs, indication, de NIDIÇ, indiquer, *ενδεικνυω*, *indico*.

SANNATIs, salutation, de SANNAM, s'incliner, saluer, *συννευω*, *connuo*.

SAMPLAWAs, confluent, de SAMPLU, confluer.

SANSKerTAs, perfectionné, de SANSKer, achever, *concreo*. C'est le nom donné à la belle langue des brahmanes, le *Sanscrit*.

Παραυξησης, accroissement, de παραυξω, accroître; αυξω, *augeo*, UC.

Ἐποδειγμα, exemple, de ὑποδεικνυμι, montrer; δεικω, *deicnuw*, dico, DIÇ.

Ἐπερβολη, exagération, de ὑπερβαλλω, jeter au-dessus, βαλλω, *pallo*, PAL, lancer.

Interitus, destruction, de *intereo*, périr.

Connexio, connexion, rapprochement, de *connecto*; *necto*, ΝΑΗ, joindre.

Distinctio, distinction, de *distinguo*; *stinguo*, -*stigo*, σιζω, STAK, piquer.

Obex et *objex*, empêchement, de *objicio*, *objecto*, jeter devant, arrêter; *jacio*, YUG, lancer.

Tous les noms composés qui contiennent un préfixe verbal supposent toujours un verbe composé préexistant. Ayez donc soin de ne laisser passer aucun dérivé de cette espèce sans remonter au verbe dont il tire toute sa valeur significative.

En plaçant devant un nom une des deux particules privatives AN ou NA, on marque l'absence ou le contraire de ce que ce nom affirme par lui-même. Si les Grecs ont fait *αναξιος*, indigne, de *αξιος*, digne, les Latins ont dit aussi *indignus* comme opposé à *dignus*. Les premiers retranchent le ν devant les adjectifs à consonne initiale : *αγνος*, ignorant, qui ne sait pas, de *αν* et *γνος*, sachant; les derniers modifient leur *n* selon la nature de la consonne qu'il précède : *in-mitis* pour *inmitis*, non doux, cruel; *ir-ritus* pour *inritus*, non solide, faux; *ill-æsus* pour *inlæsus*, non blessé, intact. Remarquez que c'est par erreur que plusieurs grammairiens parlent d'un α privatif, en se réservant de considérer le ν qui le suit comme purement euphonique. Il ne fallait rien moins que l'étude comparée des langues indo-européennes pour prouver l'identité du *αν* des Grecs avec le AN des Indiens, le *in* des Latins, le *un* des Allemands et le *an* des Celtes, tous dérivés du verbe AUN, retrancher, ôter.

Moins usitée que AN, la particule privative NA joue cependant le même rôle. Vous avez, en grec par exemple, *νηκερας*, qui n'a pas de cornes, de *νη*, non, et *κερας*, -*κερω*, corne. Le latin offre aussi des combinaisons analogues : *nequis*, pas un, personne, en indien NAKAs; *nemo* (*ne* + *homo*), pas un homme, personne; *nequam*, pas une chose, rien, en indien NAKIn; on connaît cette singulière apposition : *homo nequam*, pour dire un homme de rien.

Les hellénistes sont très-familiarisés avec l'emploi des particules qualificatives *ευ* et *δυσ*. *Ευ*, bien, facilement, en Indien *SU*, du verbe *SU*, lancer, atteindre (réussir), est approbatif, comme dans *ευμορφος*, bien conformé; *ευληπτος*, facilement prenable, etc. *Δυσ*, mal, difficilement, représentant l'Indien *DUṢ* ou *DUR*, du verbe *DUṢ*, nuire, gâter, est improbatif, comme dans *δυσμορφος*, mal conformé, *δυσληπτος*, inaccessible, etc.

Nous avons peu de chose à dire des compositions purement nominales. Comme elles sont le plus souvent binaires, l'analyse en est très-facile. Rarement on a du doute sur le vrai sens du nom composé lorsqu'on a bien apprécié la valeur respective des noms composants. En général, la composition se fait de l'une de ces deux manières : ou l'adjectif précède le substantif et le qualifie, ou le substantif précède l'adjectif et lui sert de complément.

Voici des exemples du premier cas.

Æquinoctium, équinoxe, de *æquus*, égal, et de *nox*, nuit.

Ορθογραφία, orthographe, de *ορθος*, correct, et de *γραφη*, écriture.

TRIPAD, à trois pieds, *τριπους*, *tripes*, de *TRI*, trois, et *PAD*, pied.

Les exemples suivants donnent une idée de la seconde manière.

Homicida, homicide, de *homo* et *-cida* = *cædens*, de *cædo*, tuer : vous voyez que le premier nom est un véritable régime du second : *homicida* est la même chose que *hominem-cædens*.

Causidicus, avocat, vaut *causam-dicens*.

Laniger, brebis, égale *lanam-gerens*.

Φυσιολογος, naturaliste, remplace *φυσιν-λεγων*, disant ou sachant la nature.

DWÂRAPÂLAS, portier, équivaut à *DWÂRAN-PÂLANT*, gardant la porte.

Telles sont les lois de la dérivation et de la composition des mots. Nous les avons exposées succinctement, mais sans négliger

les exemples. Il nous reste à engager tous ceux qui veulent faire des progrès rapides dans l'intelligence de la parole à méditer ces quelques pages en appliquant à tous les mots qu'ils se rappelleront les procédés analytiques que nous y avons employés.



IV

VARIATIONS DES SONS DANS LES MOTS.

Jusqu'ici qu'avons-nous fait ?

Nous avons étudié les gestes de la bouche et le mécanisme de leur production ;

Nous avons recherché la valeur significative de ces gestes dans les racines verbales ;

Nous venons de voir comment , par la dérivation et la composition , les autres mots procédaient de ces racines.

Reste une double question bien importante.

Quelles sont les modifications que subit le côté phonétique du mot dans la succession des temps et des lieux ?

D'après quelles lois se font , dans les mots, les transformations de sens ?

Nous renvoyons cette dernière question au chapitre suivant ; mais nous nous saisissons de la première pour y répondre de suite.

Souvent le premier et le dernier son d'un mot sont renforcés par un son accessoire qui s'attache à la racine pour la rendre ou

plus significative ou plus facile à prononcer. Ce renforcement du son fera l'objet de notre premier paragraphe.

Un fait important, et qui domine toute la science étymologique, c'est que les sons de même classe s'échangent fréquemment entre eux. Nous parlerons de ces mutations dans un second paragraphe.

Les langues modernes, celles qui se sont formées, dans des temps d'ignorance et de barbarie, des riches débris des langues anciennes, présentent à chaque ligne de leurs vocabulaires des altérations de son qui font peine. Les terminaisons se gâtent, les racines perdent leur force native, les préfixes sont écourtés, des mots entiers sont renversés, défigurés jusqu'à devenir méconnaissables. Nous dirons les principales altérations des sons dans un troisième et dernier paragraphe.

I. — RENFORCEMENT DU SON.

Tout renforcement a pour but de faire ressortir le son ou d'en faciliter la prononciation. Ce renforcement peut affecter : 1° la voyelle initiale d'un mot, 2° sa voyelle finale, 3° sa consonne initiale, 4° sa consonne finale.

S'il s'agit du renforcement de la voyelle initiale, nous voyons qu'il s'opère toujours au moyen d'une sifflante ou d'une consonne vocalisée. Cette sifflante ou cette demi-consonne est une véritable appoggiature facilitant l'intonation du mot. C'est tout à la fois un agrément et un point d'appui. Voyez plutôt :

En Indien : Er et Ser, aller, mouvoir.

AP et SAP, joindre, combiner.

AS et WAS, mouvoir, vivre.

AJ et WAJ, mouvoir, darder.

AN et WAN, retentir, résonner.

En Grec : Ἀρᾶ et αἰρᾶ, élever, enlever.

Ἀσθᾶ et ἡσθᾶ, goûter, savourer.

Ἀυδᾶω et ὑδᾶω, parler, chanter.

Cette langue a une prédilection toute particulière pour le renforcement de la voyelle initiale par la sifflante gutturale ou esprit rude, tandis que le Latin préfère *v* et *s*. Quand l'Indien dit SerP, ramper, SÂMI, demi, le Grec dit *έρπω, ήμι* ; mais le Latin retient la sifflante dentale originaire dans *serpo* et *semi*. Pour représenter WADIs, orateur, l'un dit *ύδης* ; l'autre, plus fidèle, le reproduit dans *vates*.

Secondement, il faut faire attention aux renforcements que reçoivent les voyelles finales. On les voit assez fréquemment suivies d'une sifflante ou d'une consonne vocalisée, quelquefois même d'une consonne sourde. Vous avez des exemples de ce renforcement dans les verbes qui suivent :

SI et SIW, lier, coudre (*suo*).

DAU et DWIS, couper, fendre : *δαιω* et *δαιζω*.

B'Â, et B'AS, briller, brûler : *φωω*, *φωζω*.

Xαω et *χεζω*, *χαζω*, *χαινω*, *χαλπω*, ouvrir, vider.

Bλυω et *βλυζω*, couler.

Φαω et *φαζω* : *for** et *fateor*, dire.

Nηω et *νηβω* : *neo* et *necto*, rapprocher.

NU et NIW, couler, neiger ; *nuo** et *nivo*.

Διω et *διωκω*, *δαινω*, mouiller.

Πω, ποω et *πινω*, boire.

Φθιω et *φθινω*, sécher.

Ce renforcement par le N est le plus fréquent en Grec. On trouve encore en Indien :

Ker et KerW, rompre, atténuer.

Ker et KerÇ, fendre.

Le troisième mode de renforcement est celui de la consonne initiale. Il est commun à toutes les langues indo-européennes.

P'AL et SP'AL, mouvoir, dévier (*σφαλλω*, *fallo*).

RAṆ et WRAN, retentir, résonner.

TAN et STAN, retentir, gronder.

NU et SNU, couler.

Pour C'ID, fendre, le Grec a *σχίζω*, le Latin, *scido** et *scindo*,

avec la sifflante dentale comme appoggiature¹. Aussi bien le Grec représente-t-il le sanscrit C'AD, couvrir, par σκιαζω, et emploie-t-il indifféremment μικρος et σμικρος, παραγδος et σμαραγδος, μιλαξ et σμιλαξ, etc.

Les langues néo-latines vont plus loin : elles séparent la sifflante *s* de la consonne initiale qu'elle renforçait, et elles en font une syllable à part au moyen de l'e sourd dont elles l'accompagnent. Chez elles, *stare*, être fixé, se tenir, devient *estlar*, *estre*, puis *être*. *Scribere* se change en *escriver*, *escrire*, *escrire*, puis *écrire*. *Stella* se métamorphose en *estelle*, *estoile*, *étoile*. *Statua* devient *estatua*; *stipulum*, *estatuto*; *stipendium*, *estipendio*; *sternum*, *ester-non*, etc.

L'Italien et le Roman-wallon sont plus latins, plus vigoureux : *scriber*, *scrire*; *stella*, *stoile* et *sitoile*, quoique ce dernier admette parfois les *es* des Espagnols et des troubadours : *nos estans*, *il esteuve* (*stamus*, *stabat*). Il est bon de remarquer que la langue wallonne et sa fille la langue française ont commencé par faire disparaître le *s* initial des mots latins, non de l'orthographe, mais de la prononciation. On écrivait *estat* (*status*) et l'on prononçait *état* ou *etat*. Plus tard on a remplacé ce *s* par un accent et cet acte d'étourderie n'a eu qu'un résultat, celui de rendre les étymologies françaises moins accessibles aux jeunes philologues.

Vous savez ce qu'on appelle en grammaire *augment* et *redoublement*. Il n'est pas inutile de remarquer ici que ce double genre de renforcement a lieu hors de la conjugaison du verbe et sans modifier le sens de la racine. C'est ainsi qu'on rencontre σπαιρω et ασπαιρω, δαξ et οδαξ, θελω et εθελω, μερδω et αμερδω, avec l'augment syllabique ; et γιγνωσκω, τετανω, μιμνηστω, διδασκω, etc., avec le redoublement initial.

Enfin, la quatrième espèce de renforcement du mot est le renforcement de la consonne finale : τυπω et τυπτω, κρυζω et

¹ Ce mot rend si bien notre idée ! L'*appoggiatura* des *maestri* vient de *appoggiare* = appuyer, du latin *ad* sur, auprès, et *pugnus*, poing (verbe *pugno*, frapper, battre).

κρυπτῶ, τεκῶ et τικτῶ, καλυῶ et καλυπτῶ, καμῶ et καμῶ, τεμῶ et τεμῶ, etc.

Mais le renforcement le plus remarquable de la consonne finale est celui qui se fait par l'insertion d'une nasale : *pago** et *pango* (*pepigi*) ; *pugo** et *pungo* (*pepugi*) ; *tago** et *tango* (*tetigi*) ; *tudo* et *tundo* (*tutudi*) ; *fudo** et *fundo* (*fudi*) ; *fido** et *findo* (*fidi*) ; *cubo** et *cumbo*, etc. : *αγω* et *αγχῶ*, *τευχῶ* et *τυγχανῶ*, *θῆγω* et *θηγγανῶ*, *ληθῶ* et *λανθανῶ*, etc. Les Indiens connaissent aussi ce renforcement. *AÇ* et *ANÇ*, pénétrer, traverser (*aceo*, *acuo*) ; *AG* et *ANÇ*, resserrer (*αγχῶ*, *ango*) ; *AB* et *AMB*, aller, marcher (*ambulo*) ; *BAD'* et *BAND'*, lier ; *BAH* et *BAÑH*, grossir ; *PIJ* et *PIÑJ*, tracer, *PAB* et *PAMB*, aller, mouvoir, etc.

Tels sont les différents modes de renforcement qu'on rencontre dans les mots des langues indo-européennes. Nous n'avons cité que des racines verbales parce que, seules, elles peuvent être renforcées. Nous avons cru qu'il suffisait de montrer comment la mouille pouvait s'attacher aux souches, c'est à vous, lecteur, de les en dépouiller si vous aimez d'en apprécier les formes.

II. — MUTATION DES SONS.

Il importe de bien distinguer la mutation d'un son, qui est permanente, de sa modification accidentelle exigée par une position passagère.

Dans la composition, les mots subissent certains changements nécessités par l'euphonie. Si deux consonnes de classes différentes se rencontrent, vous verrez souvent la première se modifier pour devenir, autant que possible, semblable à la seconde et ne plus choquer l'oreille par leur disparité. Ainsi, le préfixe *συν* changera sa naso-dentale *ν* en la naso-labiale *μ* devant les articulations des lèvres : *συνβάλλω* pour *συνβαλλῶ*, *συνπλησσω* pour *συνπλησσω*, *συνμειρω* pour *συνμειρω* ; ce *ν* se convertira même en naso-gutturale devant les consonnes de la gorge : *συνχρησμαι* pour *συνχρησμαι*, *συνγραψω* pour *συνγραψω*. Le même *συν* ne manquera pas de s'adoucir en *σολ*, devant *λ*,

et en *συρ*, devant *ρ* : il veut couler avec les liquides. Voyez *συλλαμῖσθαι*, *συλλεγω*, *συρρέω*, *συρρήγγυμι*, etc. Tout cela n'est que de l'euphonie. Il y aurait de la gêne à prononcer *συλλερω*; on ne veut pas de gêne et l'on dit *συλλεγω*. C'est par la même raison que le Grec a fait *γραμμα* de la racine *γραφ-* et de la terminaison *μα*; *γραμμα* eût été trop dur. C'est encore par euphonie que les verbes simples changent leur voyelle dans la composition. Les verbes *ago*, *cado*, *cipio*, *salio*, *teneo*, etc., changent en la voyelle aiguë; les voyelles moyennes de leurs racines, *e*, *a* : *exigo*, *incido*, *incipio*, *prosilio*, *contineo*, etc.

Mais ce n'est pas de ces changements-là qu'il s'agit ici. Nous voulons parler de ces nuances de prononciation qu'amènent la succession des générations et le passage des mots d'une nation à une autre. En joignant nos observations à celles qui ont été faites avant nous, nous allons tracer les principaux traits de ce second plan du tableau des vicissitudes de la parole.

Les voyelles sont si légères, si fugitives qu'on voit souvent le même mot, dont la forme d'ailleurs est bien déterminée par les consonnes, adopter successivement toutes les modulations de l'échelle vocale. Tenez-vous donc pour prévenu, et, dans vos études comparatives, ne donnez pas aux sons modulés une importance qu'ils ne peuvent avoir. N'oubliez pas cependant que les voyelles extrêmes s'échangent moins facilement, précisément parce qu'elles sont plus articulées, et qu'elles se rapprochent ainsi davantage des consonnes. Ce que nous disons ici des voyelles simples s'applique également aux voyelles mixtes ou diphthongues : les diphthongues *AI*, *ÂI*, *ei*, *ai*, *ae*, *oe*, formées par la voyelle aiguë, se remplacent bien entre elles, mais elles ne remplacent que très-rarement les diphthongues *AU*, *ÂU*, *au*, *eu*, *ou*, *eu*, formées par la voyelle grave.

Les articulations de même classe peuvent s'échanger entre elles sans que l'essence du mot en soit altérée. Toutefois, les articulations fondamentales *K*, *T*, *P* varient moins que leurs aspirées *K'*, *T'*, *P'*, celles-ci moins que les faibles *G*, *D*, *B*, et ces dernières sont

plus stables que leurs sifflantes et aspirées correspondantes. Cela se conçoit : plus la prononciation d'un son est forte et décidée, et plus il est difficile de le confondre avec un autre son, soit homogène, soit d'une sphère organique différente.

Donnerons-nous des exemples d'un fait si commun ?

Tous les jours vous remplacez la gutturale forte des Latins, le *c* (*ke*), par la sifflante palatale *ç* ou *ch*, et vous dites chanter pour *cantare*, cheval pour *caballus*, cher pour *carus*, chaud pour *calidus*, chair pour *caro*, chambre pour *camera*, chameau pour *camelus*, châtaigne pour *castanea* ; il en est de même de la gutturale faible *g* (*gue*), qui devient aussi une sifflante palatale faible : *genu* et *genou*, *germen* et *germe*, *gens* et *gent*, *gerere* et *gérer*. Le Wallon comme l'Espagnol disent *C* au lieu du *ç* français et l'Italien met des *Ci* et des *CE*, des *JI* et des *JE* où le Français a des *ci* et des *ce*, des *gi* et des *ge*. Dans les langues germaniques, la sifflante gutturale *H* remplace souvent les sourdes *K* et *G* : le Hollandais dit *hennep* et *kennep*, chanvre (*cannabis*), que l'Allemand dit *Hanf* et l'Anglais, *hemp*. Si le Sanscrit dit *KUḍis*, enveloppe (*कुट*, *cutis*), le Tudesque dira *hut* et *hiute*, le Suédois *hud*, le Hollandais *huid*, l'Anglais *hide* et l'Allemand *Haut*. Mais donnons un tableau synoptique de ces mutations des gutturales.

INDIEN.	GREC.	LATIN.	GOTHIQUE.	ALLEMAND.	FRANÇAIS.
K	κ	c, q	h, k	h, k	c, ch, qu
K'	κ, χ	c, q	h	h	ch, qu, ch
G	γ	g	k, g	k, g	g, c
G'	κ, γ	g	g, k	k, ch	ch, g
H	χ, γ	h, g	g, h	g, h	h, g
Ñ Ñ	ν	n	n	n	n
C	κ, χ	c	h	h	c, ch
C'	σκ, σχ	sc	sk	sch	sc, ch
J	γ, ζ	g	k	k	g
J'	κ, γ	g	g	k	g, j
Ç	κ, σκ	c, sc	h, sk	h, sch	c, s, sc
Y	ι, ζ, (')	j	j	j	j

Si nous avons donné les modifications que subissent, chez les Goths et chez les Allemands, les consonnes indiennes, c'est que, plus tard, nous aurons à citer bon nombre de noms germaniques qu'il faudra mettre en parallèle avec les mots gréco-latins correspondants. Nous allons faire la même chose pour les dentales et les labiales.

INDIEN.	GREC.	LATIN.	GOTHIQUE.	ALLEMAND.	FRANÇAIS.
T, Ṭ	τ	t	th, d	d, t	t
T', Ṭ'	τ, θ	t	th	d	t, th
D, Ḍ	δ, θ	d	t, d	z, t	d, th
D', Ḍ'	θ	d	d, th	t, d	d, th
S, Ṣ	σ, ('), (')	s	s	s, sch	s
s final.	ς	s, r	s	r	. . .
N, Ṇ	ν	n	n	n	n
n final.	ν	m	n	n	. . .

Inutile de vous entretenir des altérations du *t* latin dans les mots italiens, espagnols, portugais, romans et français où cette consonne s'altère en sifflante devant les diphthongues *ie*, *ia*, *io*, *ieu*, *iu*, *ie* : Lat. *donatio* (*t* dur), Ital. *donazione*, Esp. *donacion*, Port. *donação*, Franç. *donation*, qu'on écrit encore avec un *t*, mais qu'on prononce comme s'il y avait un *s* fort. Passons aux changements des consonnes labiales.

INDIEN.	GREC.	LATIN.	GOThIQUE.	ALLEMAND.	FRANÇAIS.
P	π	p	f	f, v	p, v
P'	π, φ	p	f	f, b	p, ph
B	β, π	b, p	p, b	p, b	b, p, v
B'	φ	f, p	b, f	b, f	f, ph
M	μ	m	m	m	m
W	υ, F, (')	v	w	w	v

Singulier effet des caprices de l'oreille, le Français convertit *habere* en *avoir* et il laisse subsister le *b* dans *habit*, de *habitus* ; il dit *devoir* de *debere*, et il fait *débiteur* de *debitor* au lieu de *déviteur* ; il traduit *crepare* par *crever*, et *crepitatio* par *crépitation* et non par *crévitation* !

Vous avez encore les liquides R et L qu'on trouve parfois substituées l'une à l'autre.

Les consonnes sont d'autant moins sujettes aux variations que nous indiquons qu'elles ont plus de valeur logique dans le mot. Telles sont les articulations constituant la racine, surtout celles qui portent principalement l'idée, comme ST dans STUB', fixer. Dans cette racine, nous voyons bien le B' se modifier en φ et en p dans les représentants grec et latin *στυπω* et *stupeo*, mais le ST reste intact dans toutes les langues avec l'idée de fixité qui en est inséparable.

Quelques philologues font grand bruit de la mutation des sons

appartenant à des classes différentes. Sans doute, des changements de cette nature ont eu lieu dans les consonnes de certains mots, mais ils sont très-rares, surtout dans les langues indo-européennes. Vous trouverez *Δακρυμα* et *lacryma*, larme; *Wilhelm* et Guillaume, *ἵππος* (*equus*) et *ἵππος*, *ἀρῆ* et *aqua*, *πεντε* et *πεντε*, *quinque*, etc. Dans les langues sémitiques, on voit plus souvent le K tenir lieu du T et le P s'altérer en K.

III. — ALTÉRATION DES SONS.

Les variations de la forme du mot par mutation des voyelles et des consonnes sont communes à toutes les langues : la loi de la mutation des sons homorganiques est l'expression d'un grand fait, d'un fait général.

Mais à côté de ces modifications légères et si facilement reconnaissables, viennent se placer, chez les langues modernes, ces nombreuses et profondes altérations du matériel du mot.

La mutation mettait un *p* à la place d'un *b*, un *v* à la place d'un *p*; l'altération va plus loin, elle est désorganisatrice, elle fait disparaître la consonne ou la syllabe et ne laisse plus que des restes défigurés.

Qu'on nous permette d'assigner l'unique cause de cette dégradation des vocables anciens.

Tant que l'homme conserve une juste idée de l'organisation des mots, tant qu'il aperçoit le rapport intime des sons de la racine avec la sensation dont ils sont l'écho, tant qu'il apprécie les valeurs des préfixes dans la composition et celles des désinences dans la dérivation, la déclinaison et la conjugaison, l'homme prononce bien, il prononce tout. Il sait comment chacun des éléments constitutifs du mot concourt, pour sa part, à la manifestation complète de son idée. Il a du respect pour les formes orales comme pour le plus beau produit de l'intelligence humaine.

Mais à mesure que l'homme désapprend à penser, il désapprend

à parler. Comme il ignore les lois qui ont présidé à la formation des termes qu'il emploie, les mots ne sont plus pour lui que des signes arbitraires et de pure convention. On le voit alors sacrifier la vérité d'expression aux caprices de son oreille et éliminer du corps du mot lui-même des articulations essentielles. Trop souvent la longueur d'un mot lui est fastidieuse, il faut qu'il le contracte, c'est-à-dire qu'il le mutile, qu'il le détruise. Bref, altérations de consonnes caractéristiques, altérations de syllabes entières, rien ne coûte à l'homme qui ne sait pas *comment* ce qu'il dit exprime ce qu'il veut dire. Fera qui voudra le tableau des altérations si variées des beaux mots des langues latine, gothique, lettone, etc., depuis les temps de barbarie jusqu'à nos jours, pour nous, nous n'en ferons pas même l'esquisse et nous nous contenterons de citer les faits les plus saillants.

Les noms n'étant plus compris dans leurs racines verbales perdirent souvent leur accent tonique originaire. On sait que cette manière d'appuyer sur la racine en élevant la voix (*ad canere, accinere, accentus*, accent) met parfaitement en relief la partie principale du mot et laisse moins apparente la partie accessoire ou secondaire, la désinence. Eh bien! dans les langues néo-latines nous voyons cet accent tonique ou se perdre entièrement, ou se placer sur la terminaison en quittant la racine. Vous connaissez les noms italiens *bontate* et *bontà*, *pietate* et *pietà*, *cittate* et *città*, *estate* et *està*, etc., et les noms français *bonté*, *pitié*, *cité*, *été*, où l'accent affecte si déraisonnablement la désinence.

Parmi les altérations de consonnes, nous indiquerons les plus fréquentes : le changement de L en i et celui de R en palatale vocalisée. Les racines indiennes LÎ et PLU, couler, sont représentées en Latin par *LUo* et *FLUo*. La liquide *l* est ici l'articulation essentielle, c'est elle qui peint et rappelle le mouvement coulant des eaux. Lorsque, au moyen de la terminaison *men* (chose), les Latins firent *FLUmen*, chose qui coule, fleuve, ils savaient ce qu'ils faisaient; mais les Italiens ne savent pas ce qu'ils font

lorsqu'ils altèrent *flumen* en *fiume*. Remarquez qu'ils ont fait la même chose pour tous les *l* précédés d'une articulation initiale : *fiamma* pour *flamma*, *piego* pour *plico*, *piaga* pour *plaga*, *chiaro* pour *claro*, *chiave* pour *clavis*, *chiudo* pour *claudio*, *piano* pour *planus*, *pieno* pour *plenus*, etc., etc. Il faut ajouter que cette corruption du *l* dépare une foule de mots français, anglais et hollandais.

Nous prononçons et nous écrivons *haut* pour *altus*, *aube* pour *alba*, *cou* pour *collum*, *mou* pour *mollis*. Nos voisins d'outre-mer font comme nos ancêtres, ils conservent l'orthographe pour ne vicier que la prononciation; ils disent *woud* et ils écrivent *would*, ils prononcent *shoud* ce qu'ils orthographient *should*. Les Hollandais et les Flamands font comme nous, ils corrompent le son et la lettre : *oud* pour *old* (ALITAs, *altus*, du verbe AL, grandir); *koud* ou *kout* pour *kold* ou *kalt* (*gelidus*, gelé, froid), etc.

L'altération du *R* est plus rare et ne se remarque guère que dans la prononciation. Le Roman le change en *i* et l'Italien en *j* : *Bietoin* pour *Bertoin*, *Bietrumé* pour *Barthélemi*, *piesse* pour *percha*, *perche*; *mujo* pour *morior*, *Febrajo* pour *Februarius*.

Enfin, l'altération la plus forte que le mot puisse subir dans sa partie phonétique, c'est le retranchement d'une ou de plusieurs syllabes. Quand il a lieu au commencement du mot ce retranchement s'appelle aphérèse : *storia* pour *historia*, *oncle* pour *avunculus*, sont des exemples d'aphérèse.

La suppression d'une syllable au milieu du mot, ou la syncope, se rencontre à chaque page du dictionnaire français. Que retrouve-t-on du *benedicere* latin, dire de bonnes choses à quelqu'un, dans l'insignifiant *bénir*? Que reste-t-il des noms *molendinarius*, *Sequana*, *Augustus*, dans *meunier*, *Seine*, *Août*?

Et puis, ces syncope vous mettent souvent dans l'embarras : votre *louer* français, vient-il de *laudare* ou de *locare*? Il vient de l'un et de l'autre, c'est-à-dire que deux verbes latins bien distincts se confondent en un seul verbe français.

Le retranchement des finales, ou l'apocope, est encore plus

fréquent. Vous avez *dom* pour *dominus*, *dam* pour *damnum*, *terme* pour *terminus*, *foi* pour *fides*, *ai* pour *habeo*.

Nous quittons avec joie ce terrain de destruction pour aborder le plus beau chapitre de notre introduction, la question du développement des idées par individualisation et par assimilation.

V

VARIATIONS DU SENS DANS LES MOTS.

En finissant notre chapitre sur la formation du mot, nous avons déjà signalé ce fait important que les racines verbales ne pouvaient représenter directement que des actions physiques facilement appréciables par les sens extérieurs, et dont le mouvement ou le bruit pouvait être imité par un geste sonore de l'organe vocal.

Et pour les autres idées ?

S'il s'agit d'un acte dont le mouvement ne pourrait être imité sur l'instrument de la parole, le langage l'assimile à un autre qu'il exprime facilement. Doit-il, par exemple, peindre le mouvement de la lumière ? l'homme l'assimile au mouvement du son ou à celui d'un projectile et il dit *briller* par *retentir* et quelquefois par *éclater*, *darder*. L'idée change, le mot reste le même. Rien n'égale la fréquence de ces mutations d'idées et la justesse des comparaisons qui les ont amenées. Ne vous étonnez pas non plus si vous trouvez parfois ce genre d'échange entre les idées, alors qu'il n'est nullement nécessaire : LAG', parler, λεγω, perdra chez les Latins son sens primitif pour ne plus rappeler que la lecture, *lego* ; WÂÇ, crier, traduira encore chez eux deux idées de nuance différente dans *vagio* et *voco*, je vagis et j'appelle ; les Grecs diront aboyer

pour crier : *βωξω*, et, comme leurs voisins, ils répéteront *crier* pour appeler : *καλέω*. Toutefois, lorsqu'il y a mutation entre deux idées verbales, c'est qu'il y a entre ces idées une ressemblance frappante, c'est que l'une est cause et que l'autre est effet : apprendre (*disco*) et apprendre (*doceo*) ; c'est que l'une est moyen et que l'autre est fin : *WÂÇ*, crier, et *voco*, j'appelle.

Mais tous ces actes de la vie intime, de la vie intellectuelle et morale, comment les peindre aux oreilles ? Encore par mutation d'idées. Tantôt le langage dira *rire* pour être content, *pleurer* pour être triste, *parler* pour penser, *trembler* pour craindre, en désignant l'acte interne par le mot qui représente sa manifestation extérieure. Tantôt il assimilera l'acte psychologique à un phénomène quelconque ayant une existence matérielle dans la nature, et il exprimera *penser* par *peser* (*pensare*), *distinguer* par *fendre*, *désirer* par *attendre*, *haïr* par *rejeter*, *aimer* par *joindre*, etc., etc. On le voit, le talent d'imitation a jeté les fondements du langage en créant les premières racines verbales ; la faculté de comparaison l'a rendu capable de tout dire, et il dit tout.

Souvent aussi l'on remarque que le sens d'un verbe se restreint et l'on sent alors que l'idée se particularise en devenant moins générale. Ordinairement, cette individualisation de l'idée verbale se fait par l'intermédiaire des préfixes. *Ire* dit aller dans toutes les directions ; joignez-lui des préfixes qui précisent la direction du mouvement et vous individualiserez l'idée première de votre verbe, vous aurez *ADire*, visiter, aller auprès, *TRANSire*, passer, aller à travers, *INTERire*, *PERire*, périr, aller parmi les morts, *OBire*, rencontrer, *INire*, entreprendre, entamer, *EXire*, sortir, etc. Nous devons dire ici que les verbes purement subjectifs, comme aller, marcher, etc., deviennent fréquemment objectifs en composition, c'est-à-dire qu'ils ont alors un objet auquel se termine leur action : *CEDere*, marcher, *CONCEDere*, donner, accorder ; *SEDere*, s'asseoir, *POSSIDere*, s'asseoir auprès ou sur ; posséder ; en Allemand, *besitzen*, posséder, vient également de *be* ou *bei*, auprès, et de *sitzen*, s'asseoir.

Il suit de là :

Qu'une idée est d'autant plus susceptible d'individualisation qu'elle est moins déterminée : ainsi *fero* compte plus de composés que *tollo* (enlever), *fundo*, plus que *fleo*, et *serpo*, ramper, en a beaucoup moins que *moveo*, *eo*, *celo*.

Telles sont les deux lois constantes d'après lesquelles se font , dans les mots, tant de variations de sens; d'une part :

ASSIMILATION et MUTATION des idées ;

De l'autre :

INDIVIDUALISATION de ces idées.

Pour vous donner une juste idée des effets de ces lois, et surtout de la première qui est la plus importante , nous avons essayé de tracer un tableau des idées fondamentales du langage , dans lequel , à côté de chaque idée première, nous avons indiqué les principales variations qu'elle a subies. Notre tableau n'est qu'une méchante esquisse , nous le savons mieux que personne , mais il pourra peut-être vous servir de guide, au moins dans les commencements , et vous donner goût de le compléter, sinon de le refaire à neuf.

I.

Famille RETENTIR.	{	Crier, rugir, hurler.
		Rire, jouer, folâtrer.
		Gémir.
		Murmurer, gronder, se taire.
		Chanter.
		Parler, dire, lire.
		Entendre.

II.

Famille BRILLER.	{	Voir, paraître.
		Colorer, rougir, animer.
		Récréer, jouir.
		Orner.
		Brûler.

III.

Famille COULER. .	{	Arroser, pleuvoir, dégoutter.
		Boire, imbiber, nourrir.
		Dissoudre, puer.
		Laver, purifier.
		Enduire, coller, colorier.

IV.

Famille SOUFFLER.	{	Venter.
		Nettoyer, purifier.
		Respirer, vivre, être.
		Fumer, exhaler.

V.

Famille LANCER. .	{	S'élancer, élever, croître.
		Vomir, produire, naître.
		Tourner, devenir.
		Tomber, dévier, manquer.

VI.

Famille ALLER . .	{	Marcher, ramper, glisser.
		Courir, hâter.
		Mener, conduire, diriger.
		Remuer, travailler.
		Trembler.

VII.

Famille JOINDRE. .	{	Presser, manier, faire.
		Fixer, poser, reposer.
		Tenir, avoir, occuper.
		Fermer, obstruer, boucher.
		Lier, attacher, coudre.
		Réunir, concilier, adapter.
		Couvrir, cacher, protéger.

VIII.

Famille DÉTRUIRE.	{	Fendre, couper, partager.
		Creuser, pénétrer, traverser.
		Broyer, moudre, mâcher.
		Rompre, ployer, courber.
		Blessar, tuer, mourir.

Pénétrons maintenant dans l'intérieur de chaque famille, et voyons comment les individus y changent facilement de figure.

I. — Famille RETENTIR.

1. Au genre *crier* se rapportent les espèces *rugir*, *hurler*, *mu- gir*, etc. Avec quel art, avec quel bonheur de ressemblance les hommes ont su imiter les cris des animaux tant sauvages que domestiques ! Il faut lire la *Philomela* ou la traduction qu'en a donnée M. Ch. Nodier¹ pour se faire une idée des ressources de l'organe vocal : *ULULAt* *lupus*, *RUGIt* *leo*, *MUGIt* *taurus*, *HINNIt* *equus*, *BALAt* *ovis*, *GRUNNIt* *porcus*, *BAUBAtur* *canis*, *GLOCIt* *gallina*, *PIPIt* *pullus*, etc., etc.

WÂÇ, résonner, crier ; *ῥαγω*, *vagio*, d'où notre *vagir*. Le Grec *ῥαγω*, retentir, a laissé *ῥχος*, son, et *ῥχω*, écho.

WAN, résonner, crier, devient chez les Grecs *décrier*, avilir, *αναμαι*, *ανομαι*, *ανεδος*, *ανεδιζω* ; tandis que les langues du Nord restreignent son sens à celui de pleurer, gémir, Goth. *winna*, All. *weine*, Holl. *weene*, Angl. *whine*.

JARJ et CARC, crier et quereller ; *jurgor*, *jurgium*, vous savez le sens déjà si différent de *objurgor*.

ÇÂL, crier, devient *appeler* chez les Grecs, *καλεω*.

2. RIRE, jouer, folâtrer, se réjouir ; puis, être content et se moquer.

¹ *Onomatopées françaises*, un vol. in-8°. Paris.

JAKS, rire, *jocor* d'où *jocus*, jeu, jeu, jouer; *jocosus*, railleur, qui se joue; *jucundus*, qui fait rire, qui plaît.

JUS, se réjouir; γηθew, *gaudeo*, se gaudir, jouir, joie, joyeux, gai, gaieté.

Γελαω, rire et se rire, se moquer.

Rideo, rire et se rire, badiner, railler. Voy. *derideo*, *derisio*, dérision.

SP'UT, rire, jouer, badiner, et SP'UTAT, se rire de, vilipender.

3. GÉMIR, soupirer, se plaindre, et par assimilation : *être triste*, *être chagrin*.

4. MURMURER, gronder, bourdonner.

B'RAŃ, *fremo*, frémir, *frendo*.

MUC, murmurer, μωζω, *musso*, *mutio*, *mutus*, car il faut bien que le langage dise *se taire* par *parler bas*, rendre un son sourd.

MURC', troubler; μαρραω, *μαρρανω*; MÛRC'À, stupeur, μαρρη, *moria*; MÛRK'As, stupide, étonné; μαρρος, *morus*. Souvenez-vous que *attonitus* vient de *tono*, et comparez.

MerJ, murmurer, μωρω, *μωρομαι*; *mæreo*, gémir, être triste; All. *murre*. MARMARAs, *murmur*, *μωρμωρον*, *murmur*.

5. CHANTER, louer, célébrer. La mutation la plus remarquable de cette idée est celle qui reproduit l'*incantari* latin, enchanter, fasciner quelqu'un, le suspendre au charme de sa voix, de sa parole. Comparez βελω, crier, parler, et βασκανω, enchanter; γωω, crier, et γωγ, enchanteur. Au demeurant l'idée d'enchanter est aussi souvent rendue par *lier*, *saisir*, car il y a réellement des sentiments, des passions qui vous prennent au corps, qui vous *saisissent* (*sacio* de *SAH*), qui vous *captivent* (*capio*), qui vous *retiennent* (*teneo*), qui vous *subjuguent* (*jugum* de *jungo*), qui vous *ravisent* (*rapio*)! N'est-ce pas qu'on est alors *fasciné* (*fascis*, lien, *fascinari* de *PAS*)?

6. PARLER, dire, ordonner, avertir, demander, prier, saluer.

WAC, parler, ordonner (WAC, *voco*) et par assimilation WAC', souhaiter, désirer; ωρχω, *ωρχομαι*; *voveo*, faire des vœux pour, *de-*

vowee, consacrer, singulière individualisation que reproduit l'Allemand *weihe* et l'Anglais *woo*. Avec le sens de souhaiter, nous trouvons en All. *wünsche* et en Angl. *wish*.

PRAC', énoncer, demander ; *πράζω*, je dis et je pense ; *precor*, je demande, d'où *preces*, prières. L'Allemand *frage* demande et interpelle.

LUT, énoncer, parler, devient *prier* dans le Grec *λυτῶ*, *λυτομαι*, d'où *λυταρεια*, prière, litanie, tandis qu'il *cite*, *raconte* et *loue* en Latin, dans *laudo* et son dérivé *laus*, louer, donner des louanges. L'Allemand *lante* ne signifie que résonner : *der Laut*, le son.

MAN ou MÂN, dire, informer ; *μενω*, *moneo*, *mando* d'où mander, mandement, mandat, etc. L'Allemand dit *mahne*, d'où *ermahne*, exhorter, le Hollandais *maane* et l'Anglais *mind*.

Prenez garde que la pensée se manifestant au dehors par la parole, on a dit *penser* par *parler* : MAN, penser, réfléchir (MAN, dire) ; *μενω* *, *μενεσθαι* ; -*meniscor* dans *reminiscor* (*rapinser*), *commisiscor* ; -*mentor*, *commentor*, *commentatio*, *commentarius* ; l'insulte *meno* a donné le parfait *memini*, j'ai pensé ou je me souviens ; de là le substantif *mens*, ce qui pense, esprit, intelligence, et l'adjectif -*mens*, pensant, intelligent, qu'on retrouve dans *amens*, *amentia*, *demens*, *dementia*. Mais laissons cela pour le reprendre dans la seconde partie.

Comparez à MAN, *μενω*, *meno*, le Gothique *man*, penser, l'Allemand *meine*, penser, opiner, et l'Anglais *mean*.

C'est WAN, résonner, énoncer, qui a donné au Grec *ωνω*, citer, d'où *ωνομα*, le nom, *ωνομαζω*, dénommer.

N'allez pas croire que *nomen*, nom, vienne de là ; non, *nomen* pour *gnomen*, dérive de *gnoo* *, *gnosco*, *noo* *, *nosco* ; le nom en latin est ce qui fait connaître.

Entendre se dit par *retentir*, c'est en effet le même acte considéré sous un rapport différent. *Retentir* implique l'idée du son, abstraction faite du sujet qui le perçoit ; *entendre* indique un rapport subjectif et dirige l'attention sur l'acte de la perception du son.

CRU, résonner et entendre ; κρουω. On lui assimile obéir : ακουω , entendre et obéir ; ακροασις, audition et obéissance.

Le verbe κλω signifie aussi retentir, entendre et obéir. Au sens de retentir se rattache la mutation en *renommer*, *vanter* : κλω , κλυτος , επικλυτος , renommé, célèbre. De son côté le latin *clueo*, *cluo* a donné *inclutus* ce qui n'a pas empêché un emprunt inutile, car on trouve *inclytus* (εγκλυτος). Vous retrouverez ce genre de mutation dans WAN ou SWAN , αυνω , sono , qui a fourni au Grec son αυος , son , parole, et aussi renommée , gloire , honneur ; sans compter le *sonus* et le *honus* des Latins. *Honos* , honneur, a été assimilé à *pudor* : de là le français *honte*, *honteux*.

Il y a longtemps que vous savez que *comprendre* s'assimile à *entendre* : je n'y entends rien ; un homme bien entendu, etc.

II. — Famille BRILLER.

Nous l'avons déjà dit, cette idée ne pourrait être exprimée directement, aussi la trouve-t-on toujours assimilée à *retentir* ou à *éclater*, *darder*. Voici des preuves de cette mutation de sens :

B'AS ou B'ÂS, crier, parler ; παω , παζω ; *for*, *fateor* ; et B'AS ou B'Â', briller, brûler ; παω , φωζω ; *foveo*, *-foco*.

LAUK ou LAG', parler , retentir ; λεγω , ληκεω ; *lego*, *loquor* ; et LAUK, LAUC ou LAG', briller, luire, paraître ; λαω , λευσω ; *liqueo*, *luceo*.

CIW et DIW, retentir, et CIW et DIW, briller, récréer. De là DIWAs, *dies*, jour, et DAIWAs, soleil, dieu , θεος , *deus*.

NAD, retentir et briller.

Puis, en assimilant à des dards les rayons lumineux :

SUR, darder et briller ; σειρω ; d'où SURIs, SÛRYAs, soleil ; σειρ , σειρος , ήλιος ; *sirius*, *sol*.

AS, lancer et AS, briller ; *asso*. ÂSTRAN, lumière, αστρον , *astrum*.

AIJ, jaillir et briller ; αυσω.

NAT, lancer et briller ; νιτω , *nitidus*, *net*.

Voyons quelques mutations.

1. BRILLER, paraître, voir, sembler, ressembler. C'est ainsi qu'on trouve :

B'AS ou B'Â, briller ; *φαω*, *φαινω*, briller et paraître, sembler ; *φαυραζω*, faire paraître.

LAUC, briller et voir, considérer. Le latin *luceo* conserve le sens primitif de *luire* ; tandis que l'anglais *look* présente les sens échangés de paraître et de voir. Inutile de dire que la remarque que nous avons faite sur le passage de l'idée objective *retentir* à l'idée subjective *entendre* s'applique également à la mutation de *paraître*, *luire* en *voir*, *regarder*.

On a souvent assimilé *savoir* à *voir*. On a dit :

WID, voir et savoir ; *ειδω*, je vois, et *οιδα*, je sais. Mais WID n'a que le premier sens dans *video*, comme il ne conserve que le second dans le goth. *wait* et dans l'all. *weiss*.

SÛC, voir, discerner ; *sagio* d'où *sagus*, sage, *sagacitas*, sagacité ; *scio* d'où *scientia*.

Les langues germaniques ont bien comme correspondants *sche* et *schaue* en Allemand, *see* et *show* en Anglais, mais ces verbes ne signifient que voir, contempler. Notre *savoir* vient de *sapere*, (saper, couper), mâcher, manger, goûter, et par assimilation, discerner, apprécier, avoir bon goût ; vous trouverez : *sapere*, discerner, être savant, *sapiens*, observateur judicieux, *sapientia*, sapience, sagesse.

2. COLORER, rougir, blanchir.

RÂJ, briller et RAJ, animer, colorer ; *rubeo*, je rougis et *rabio*, j'enrage. RAKTAs, coloré ; *ῥουσιος*, *ῥουσσαίος* ; *russus*, *rutilus*, *rufus*, (*ῥόδον*, *rosa*). Holl. *rood*, *root*, *ros*, All. *roth*, Angl. *red*, *russet*.

JWAL, briller, brûler, a donné des adjectifs qui signifient être brillant de la couleur du feu ; *gilvus* et *helvus* d'où *giallus*, jaulne et jaune ; All. *gelb*, Holl. *geel*, Angl. *yellow*. De B'LÂÇ, resplendir, All. *blicke*, est issu le nom *blank*, commun à toutes les langues germaniques et dont l'Espagnol a fait son *blanco*, l'Italien, son *bianco* et le Français son *blanc*.

LAKS, briller, a produit λευκος, blanc, clair, auquel il faut ajouter γλαυκος, resplendissant, et spécialement, bleu, bleu céleste (*cæsius*).

Vous n'avez pas été jusqu'ici sans savoir que *viridis*, vert, vient de *vireo*, être vigoureux, en Indien WÎR; c'est la couleur des jeunes plantes, c'est la couleur de la jeunesse et de la force.

3. RÉCRÉER, égayer, se réjouir.

C'est là un effet de la lumière connu de tout le monde. L'allégresse est brillante et la tristesse est sombre. On sait la couleur du deuil et ce que veut dire un noir chagrin. Chez les Grecs λευκος signifie également *brillant* et *joyeux*.

B'AD, briller et se réjouir, a produit B'ADRA, φαειρος, brillant et prospère, content, d'où φαειρω et φαειρωνω.

CAD, resplendir et rendre gai.

TerP et DerP, briller et charmer, satisfaire; τερπο, τερπομαι, τερψις, τερπνος.

4. ORNER, vénérer, être magnifique.

RÂJ, briller et exceller, être magnifique; ραγιω, *rego*. RÂJ, roi, *rex*; RÂJNÎ, souveraine, *regina*.

DerP, briller et être fier (*il magnifico*).

CUB', briller et orner.

KAIW ou CAIW, briller et respecter; en Latin *caveo*.

5. BRÛLER, chauffer, sécher.

B'AS, briller et brûler; βασω, *foveo*, je réchauffe, -*foco*, je brûle, d'où *focus*, feue, feu, foyer; de là encore *fax*, lumière, torche allumée.

BLÂÇ, briller et brûler; βλεγω, φλογω, φλεξις, φλοξ, φλογισ; *fulgeo*, *flagro*, *fulgur*, *fulgor*, *fulmen*, *flamma*. L'Allemand offre *blicken* et *blitzen*.

JWAL, briller et brûler; κηλω, κηλεος; *calco*, *color*, *calidus*. Voy. en Allemand *kole**, brûler, d'où *Köhler*, charbonnier, *kohle*, charbon, en Néo-latin *hulla*, *hylla*, houille. Comparez encore avec JWAL, l'allemand *glühe*, je brûle, le hollandais *gloeijen* et l'anglais *glow*.

Mais *brûler* se rend plus souvent par *détruire*. Nous verrons cela plus loin.

III. — Famille COULER.

Les articulations douces et coulantes comme *R, L, N*, l'imitation de l'acte lui-même, tels sont les moyens d'expression les plus ordinaires pour rendre les idées qui appartiennent à cette famille.

1. ARROSER, pleuvoir, dégoutter, neiger.

RÎ, couler, dégoutter; *ρεω*.

PLU, couler, pleuvoir; *πλεω, ελπω*; *fluo, pluo*; All. *fliesse*, Angl. *flow*.

NU ou NIW, couler, répandre; *νω, ναιω*; *no, nato*. Voyez-vous comme l'idée *couler* de NU se modifie dans le Grec et le Latin : *νωω, νωω, no*, je nage, je surnage, et *ναυς, navis*, vaisseau, d'où le verbe *naviguer* et le nom *nacelle* (*navicella, nacella*).

SNA, couler, humecter.

SNU, couler, arroser; *νωω, nive, nix, neige*; All. *schneie*, Angl. *snow*.

UD ou UND, couler, mouiller; *ύω, undo*. UDAn, eau, *ύδης, ύδωρ, unda*. UDRAs, amphibie, *ύδρος, udra*, hydre. WAUDAn, liquide; Goth. *wato*, All. *Wasser*, Angl. *water*.

2. BOIRE et ses résultats nourrir, soutenir.

PÂ, boire; *πω*, πωμι; poto*.

PÎ, boire, abreuver; *πιω*, πινω* (pinte); *bo*, bibo*.

Comparez encore : D'AI, boire, abreuver, *δωω, τθεωω*, et DAI, soutenir, nourrir; *διαω, θαω*. DÂI, signifie baigner, humecter; *διανω, δυνω*.

3. DISSOUDRE, pourrir, puer.

PUY, dissoudre, pourrir; *πωω, πυθω; puteo, putreo* : *putrere**, *putrescere* a laissé pourrir, et *putere* a donné puer.

KNUY, liquéfier, puer.

4. LAYER, purifier (faire couler sur).

LĬ, couler, devient λουσ et *lavo*, je lave, *lavatum*, *lautum*, *lotum*, *lavatio*; *lautus*, lavé, propre, élégant; *lautitia*, élégance.

5. ENDUIRE, coller, colorier.

Le Latin *tingo* signifie indifféremment je mouille et je teins (teings); il en est de même de son correspondant τεγγω.

Le Grec βαπτω a aussi le double sens de jeter à l'eau et de teindre.

Comparez Wer, humecter et WÂRI, eau, avec WARN, enduire, colorier, εφο, vario, varius, varietas.

Color, couleur, et colla, colle, ont une origine verbale commune, colo, couler.

IV. — Famille SOUFFLER.

Pour rappeler cette action l'homme fait le geste de l'insufflation : PU, B'U, FU, FLA, WA. Il se sert de la sifflante S pour dire respirer, voire même de la nasale N, car le nez sert de passage à l'air vivifiant

1. VENTER.

WÂ, souffler, venter, mouvoir; αεω, αημι; venio; All. wehe. WÂYUs, air, αηρ, aer. WATAs, vent, ventus; All. Wind, Angl. wind.

P'WAL, souffler, φλαω, φλωω; flo, flatus; Ital. flauto, flûte. Flo a quelques individualisations importantes : *adflo* ou *afflo*, *afflari spiritu divino*, être inspiré (*inspiro*, souffler dedans), ô métaphore! *Conflare* souffler ensemble et provoquer, faire; *difflare*, *efflare*, *inflare*, enfler, gonfler; *perflare*, *proflare*, *reflare*; *sufflare*, d'où souffler. L'Allemand dit *blähen* et *blasen*; l'Anglais, *to blow*.

2. RESPIRER, vivre, exister, être.

PÛ, souffler, respirer; πνεω, πτωω *. PAWÂKÂ, souffle, ψυχη; toujours le signe de la vie pour la vie, inconnue dans son essence.

AS, vivre, exister : ASTI, il vit, il existe, il est; εστι, est; All. er ist, Angl. he is.

WAS, vivre, exister; Goth. wisa, All. wese *, ich war, j'étais, Angl. I was, j'étais; All. die Wesenheit, l'existence.

B'Û (comme PÛ), vivre, exister et commencer à vivre, naître; *φύω, φέω; fuo, facio*. *Fuo* a donné son parfait au verbe *sum (esum)*, *fui*, j'ai vécu, j'ai été, je *fus*. Chose remarquable! à un verbe déjà si irrégulier, le Français a encore ajouté une nouvelle irrégularité, car il dit *estre* ou *être* pour *esse*; cet *estre* de *estar, stare, ST'Â*, être fixé, se tenir, reparaît au participe du présent *étant, estant*, et à l'indicatif de l'imparfait *j'étais, j'étais*; nous oublions le participe passé *été, esté*.

AN, respirer, vivre; *αν*. ANAs, souffle, *αεμος, animus, anima*. A plus tard les dissertations sur ces mutations d'idées.

SPer, respirer, vivre; *σπαιρω, spiro*, d'où *spiritus*, souffle, esprit. Remarquez les individualisations *conspiro*, je conspire, je réunis ma force à celle des autres; *adspiro*, j'aspire, je désire; *exspiro*, je rends le dernier souffle, j'expire; *inspiro*, je souffle dans, j'inspire, je suggère; *respiro*, je reprends haleine; *suspiro*, je soupire.

Le grec *πνεω* signifie également souffler, respirer et vivre. *Πνευμα*, souffle, esprit. *Πνευμων* ou *πλευμων, pulmo*, poulmon, poumon, représente indifféremment l'haleine, la trachée-artère ou l'organe pulmonaire.

3. NETTOYER, purifier.

PÛ, souffler et nettoyer; *puro*, d'où *purus*, net, pur. PUNYAs, vertueux, *bonus*. *Malus* vient d'un verbe qui signifie ternir, souiller. *Ψω. μελας*, noir.

4. EXHALER, fumer, flairer.

*Fuo**, souffler, a donné *fumus*, fumée, vapeur, d'où *fumare*, fumer, exhaler. *Πνεω* a aussi le sens d'exhaler; rappelez-vous ces vers du quatrième chant de l'Odyssée :

ἀμείροσθην ὑπὸ ῥίνα ἑκαστω θῆκε φέροντα
ἦδ' οὐ μάλα ΠΙΝΕΙΟΤΕΑΝ, ὅλεσσε δὲ κητεος ὀσμὴν.

Comparez les verbes allemands *rauchen*, fumer, et *riechen*, exhaler, avec l'hébreu *RUH*, souffler, *RUAH*, souffle, vent, et avec

l'arabe RIH, vent et odeur, RAHA, respiration, RUH, âme, vie, esprit.

V. — Famille LANCER.

Mouvement rapide dans toutes les directions. Il s'individualise de quatre manières principales :

1° Lancer en haut = s'élancer, élever, croître.

2° Lancer dehors = vomir, produire, naître.

3° Lancer autour = tourner, envelopper.

4° Lancer en bas = tomber, dévier, manquer.

Voici quelques verbes où l'idée *lancer* ne se trouve pas individualisée :

AG ou AJ, darder, mouvoir ; *αγω, αωσω* ; *ago*.

ÂJIs, lutte, *αγων, agonia*, agonie. AJAs, bouc, *αξ* (chèvre), *agnus*. AGNIs, feu, *αγλη, ignis*.

YUG, lancer, lâcher ; *jacio, jacto*, -jeter, jeter. YAKerT, foie, *jecur*.

Î, lancer, mouvoir ; *έω, ήμυ*.

IL, hâter, précipiter ; *αλλω* ; All. *eile*, Holl. *ijle*.

PIL ou PAL, lancer ; *παλλω, βαλλω* ; *pello, pulso*.

PILUs, trait, *παλος, pilum*. PALAs, paille, *palea*.

SU, lancer ; *στω, στω, έω, σω **, *sero **.

1. S'ÉLANCER, élever, croître (AL et AR).

Il y a souvent mutation entre *élever* et *croître*, quoique cette dernière idée soit plus souvent représentée par *joindre*, *amasser*.

AL, s'élever, croître, remplir ; *ωλω, alo*, croître et faire croître, nourrir, *alimentar* ; -oleo, dans *adoleo, adolesco, adolescentia, adolescentulus, adultus* ; *soboleo, sobolesco, suboles* (non *soboles*) ; *proleo **, *proles* ; *aboleo, abolesco*, renverser ce qui s'élève. ALAn, beaucoup, *αλς*. ALIs, excessif, *έλος* ; All. *all, alle*. ALITAs, accru, *altus, hault, haut* ; que l'Allemand varie en vieux, âgé : *er ist alt*, il est vieux ; l'Anglais fait de même : *he is old*.

DUL, élever, soulever : la douleur est assimilée à un fardeau ; de là *doleo*, je souffre (*fero*) , je supporte (*porto*) ; *dolor*, douleur. Le

Gothique a *thalan*, le Holl. *dulden*, l'All. *dulden*. Rapprochez ce verbe du suivant.

TUL, lever, soutenir, peser; *ταλαω*, *tollo*, *tuli*, *tolero*. TÛLÂ, balance, devient *poids* en Grec et en Latin : *ταλεντον*, *talentum*, talent; maintenant on appelle talent une capacité, une faculté éminente, pas toujours éminente.

Er, ér et erD', s'élever, croître, *ερω*, *orior*, *ορθωω*, *ordior*. *Orior* dit aussi commencer à croître, naître, et *ordior* commencer une œuvre, faire qu'elle s'élève, qu'elle grandisse; c'est alors le sens de l'individualisé *exordior*, d'où *exordium*, commencement, exorde.

B'er, élever, soutenir; *φερω*, *φορεω*; *fero*.

Bèr, élever, soutenir, nourrir; *βρωω*, *βριωω*.

2. VOMIR, produire, naître.

WAM, lancer, vomir; *εμεω*, *vomo*. WÂMAS, WÂMÂ, sein, femme; Goth. *wamba*, All. *Wamme* *, Angl. *woman*.

SU ou SÛ, lancer, produire; *στυω*, *sao*, *sero*; *sao* a donné *semen*, semence, d'où *semino* et *seminarium*, pépinière. SÛNÛS, fils, produit; *υις*; Goth. *sunus*, All. *Sohn*, Angl. *son*. SUNAS, soleil, producteur; Goth. *sunna*, All. *Sonne*, Angl. *sun*. SWASer, sœur, *soror*, Goth. *swistar*, All. *Schwester*, Angl. *sister*. SUs, élan, *σους*. SUs, sanglier, *σως*, *sus* (porc).

JAN, produire, naître; *γενω* *, *γενναω*, *γγινομαι*; *geno* *, *gigno*, *gnascor* (*nascor*); Goth. *keina*, *-ginna*; All. *kenne* *, *das Kind*, l'enfant, et *-ginne*, je nais, dans *beginne*, je commence; Angl. *kin* *, *-gin* dans *begin*. De là les noms *γενος*, *genus*; *γενεσις*, *gens*, race et nation; *γονεως*, et *γοναιξ*, *genitor* et *genitrix*. Notre *naistre* ou *naître* ne diffère pas du *nasci* latin, pour *gnasci*; *natus*, *nat*, *net*, *né*, etc.

3. TOURNER, rouler, envelopper (couvrir, protéger, soigner, aimer).

Tourner, jeter autour, *circumjicere*, est toujours une individualisation de lancer, et il s'exprime aussi par les syllabes qui imitent si bien la projection rapide, par AR, IR, AL, IL. Voyez plutôt :

WerT, tourner, devenir; *ερτω*, *verto*, *versor*, d'où notre *verser*, *renverser*, etc. *Verbo* a des individualisations de sens assez cu-

rieuses : *perverto*, retourner entièrement quelque chose, pervertir quelqu'un; *converto*, faire retourner à l'état qu'on avait abandonné, convertir; *inverto*, renverser, intervertir; *revertor*, s'en retourner; *adverto*, *averto*, etc. Comme l'objet qui tourne montre des faces différentes, on a eu raison de dire *devenir* par *tourner* : *bonum sæpe vertitur in malum*; cela *tournera* à rien.

WAIL ou WAILL, lancer, tourner; *ελαω*, *ειλεω*; *volo*, *volvo* : l'oiseau qui fait mille cercles dans les airs *volat*; la boule qu'on lance *vertitur ac volvitur*.

WALL, tourner, envelopper; *ειλω*, *ελω*, *ελλω*; *ειλαρ*, couverture et protection. Lat. *velo*, voiler, *velamen*, *velamentum*. Joignez-y :

WAL, couvrir, fortifier; *vallo*, *valeo* : *vallus* couvre et fortifie, *valor* est la force elle-même. Comparez l'All. *walle* *, *walte*, et l'Angl. *wall*, *wield*.

WAL ou WLI, garder, conserver, et par assimilation aimer, choisir, vouloir; *ελω* *, *ελδομυ*; *volo*, je *veux*; en All. *wahle*, je choisis, et *will*, je *veux*. L'Anglais dit *will*.

C'est ici qu'il faut que nous disions que l'idée *couvrir* est toujours exprimée par l'une de ces trois actions *tourner*, *joindre*, *creuser*, comme en étant un résultat plus ou moins immédiat. Vous couvrez, vous protégez (*tego*, couvrir) en entourant; vous couvrez un objet en lui *superposant* un autre objet; enfin toute cavité, tout creux *couvre*, *recèle* ou *cache*. Cacher se dit aussi par mettre loin des yeux : *abscondo* (*condo ab*).

4. TOMBER, manquer.

ÇAD, tomber; *χαδω* *, *cado*; All. *-schehe*. Comparez *geschehen*, verbe allemand, avec *accidere*, verbe latin, et vous trouverez la même idée des deux côtés : *es geschah*, *accidit*. De *cadere*, nos pères ont fait *choir*, *échoir*, *déchoir*.

ÇAI, mouvoir, tomber; *careo*, je *manque*. CÂTAs, tombé, rappelle le *κατα* des Grecs.

SÂI, tomber, affaïsser, cesser, périr; *εαω*, *ειαω*, lâcher, laisser; *sio* * (*sivi*, *situm*), *sino*, lâcher, laisser tomber, puis permettre *permittere*, jeter au loin). SÎTAs, affaïssé, *situs*; SÂYAn, soir, *déclin* du

jour, *serum* ; nous avons déjà dit que la nuit et l'obscurité représentent souvent la tristesse ; le soir, ou le crépuscule, peint le *sérieux*, le morose : *serius*, *serio*. SANNAs, épuisé, *senis*, *senex* ; en Gothique, *sineigs*. SANAs, résidu ; *sanies*, sanie. On comprend que *sio* *, tomber, cesser, ait donné *sine*, d'où notre *sans*, et l'Italien *senza*.

PAT, tomber, se lancer sur, voler ; *πετω* *, *πετομαι*, je tombe et je vole, *πιτνειω*, *πετωω* ; de là : *πετωων*, *πετεινος*, volatile ; *πεταλον* et *πτερον*, feuille, aile, *pétale*, *-ptère*. Le Latin possède *peto*, se ruer sur, et *pendeo*, tomber, pendre ; ce qui est suspendu est très-bien assimilé à ce qui est tombant. Le transitif *pendo*, je suspends, a une forme fréquentative, *penso*, je soulève, je suspends à plusieurs reprises, je pèse, et par mutation, je *pense*, je pèse, j'apprécie (*pretium*) la valeur des arguments *pour* et des arguments *contre*. La chose ainsi pesée prend le nom de *pensata*, pensée. Assez pour le moment ! mais nous n'avons pas dit que *pendo* avait donné *pondus*, et, par lui, *ponderare*, etc.

SK'AL, dévier, manquer ; *σκολιωω*. SK'ALAT, SK'ALITAn, manque, défaut, *σκολων*, *scelus* d'où *scelero*, *sceleratus*, *scelerosus*, *scelestus*.

SP'AL, mouvoir, dévier ; *σφαλλω* ; *fullo*, je fais tomber, et particulièrement, je fais tomber en erreur, je trompe. Notre *faillir* prouve assez que *fallere* n'avait pas toujours le sens causatif. Si *φῆλος*, *fallax*, signifie *qui fait errer*, trompeur, *falsus* dit *qui est tombé*, *faulx*, *faux*, par opposition à ce qui est *rectum*, stable, vrai, solide, certain, sûr. Une autre reproduction de *fallere*, c'est *falloir*, manquer, être nécessaire, être obligatoire. Ce double sens de *faillir* et de *falloir* se retrouve dans les verbes allemands *fallen* et *fehlen*. Ce dernier a cinq significations chez nos voisins : 1° manquer le but, 2° faire une faute (faute, de *fallo*), 3° frapper à faux, 4° être absent, manquer au poste, 5° rendre quelqu'un malade. Mais pour ce qui est de son représentant anglais, nous vous renvoyons, lecteur, aux longs commentaires du savant Johnson ¹.

¹ Samuel Johnson, *A Dictionary of the english language*, etc., aux mots

NAP, tomber et s'asseoir ; *ναω, ναυταω*. NIDAs, nid, *nidus*.

SAD, affaisser, baisser, asseoir ; *ἔδω **, *ἔδος*, base ; *ἔδρα*, siège ; *προεδρος*, président ; *ἔζω, ἑζομαι* et *ἔζω, ἔζομαι* : le premier dit *s'asseoir* et le second, *donner assiette*, placer. Le Latin possède *sedeo*, *sedo*, l'Allemand a *sitze*, *setze*, et l'Anglais, *sit* et *set*. L'indien SADMAN, *fond*, est représenté en Latin par *sedimen*, sédiment.

VI. — Famille ALLER.

Toute syllabe radicale étant un mouvement, il est clair qu'elle peut toujours signifier *se mouvoir*. Mais il y a des racines verbales originairement créées pour peindre les mouvements des animaux, tels que la marche, la course, le saut, etc. Eh bien, voilà les mots qui font partie de cette famille sixième. A côté de l'idée *aller*, vous trouverez le causatif *faire aller*, mener, conduire, diriger, opérer, travailler. Le mouvement vif, heurté et sacadé de l'agitation a aussi ses expressions tremblotantes qui se rattachent à cette première idée *aller*.

1. I, aller, marcher ; *εω **, *ειμι, ιων, ἔως* ; *eo*, *iens*, *itus*, *iter*.

WÎ, aller, passer ; *ειω, ειμι* ; *vio, via, vita*. Remarquez cette mutation entre *aller* et *viure*, *vio* et *vivo*, entre *chemin* et *vie*, *via* et *vita*, entre *voyageur* et *vivant*, *viator* et *viator* ; il faut bien le dire, la vie ne nous apparaît que comme un ensemble de *mouvements* organiques, voilà tout ce qu'on en sait au sein des académies de médecine.

AY, aller, passer. AYUs, temps (ce qui passe), *αιες, αιων, ævum*, *æternus* pour *æviternus*, qui existe dans le passé, le présent et le futur, *æternitas*, et ce pléonasme *sempiternus* pour *semper + æternus*. AYÂU, toujours, *αιει*. AYÂTIs, durée, *ætas*. Faites attention que la diphthongue latine *æ* se prononçait *aï* et non *é*.

YÂ, aller ; *εω, ιεμαι*.

to fail et *to fall*. Vous ne trouverez à ce dernier que 65 nuances de signification, rien que cela.

IK', aller, se mouvoir; *ικω* et *ικνω*, chez les poètes, *ήκω*.

IC, poursuivre, désirer; *ίω*, *ίμαι*; *egao*, *egens*, *egestas*; All. *eische* *, *heische*, Angl. *ask*.

SAIK, aller, approcher; *sequor*, *sequundus* et *secundus*, second, qui suit; *secundum*, suivant; All. *suche*, je poursuis, je cherche, Angl. *seek*.

GÁ, mouvoir, marcher; *κω*, *cio*, *cito* (*excito*, *concito*); Goth. *ganga*, All. *gehe*, Holl. *gae*, Angl. *go*.

PAT', fouler, marcher; *πατεω*, *spatior*, d'où *spatium*, espace. PAT'As, chemin, *πατος*, *passus*, marche, *pas*.

PAD, aller, marcher; *πετω**, *πεζευω*. PAD, PÂDAs, pied, *πους*, *pes*; All. *Fuss*, Holl. *voet*, *poot*, Angl. *foot* : de là encore l'espagnol *pata* et le français *patte*.

SerP, aller, ramper; *ερω*, *serpo*. SARPAs, SARPIN, serpent, *εραπετος*, *serpens*.

SKAND, aller, sauter; *scando*, *ascendo*, *descendo*, etc.

ÎR, se mouvoir, errer; *ερω*, *erro*, *error*; All. *irre*, Angl. *err*. ÎRYÂ course. IRÂ, terre.

CAR, courir, avancer; *χωρεω*, *curro*, *currus*, *cursus*.

RAY, courir; *ρω*, *ruo*; All. *reite*, Angl. *ride*. De là RAT'As, roue, *rota*.

LAIP, courir; *λειπω*, *labor*; *lapsus* (ce verbe latin marque mouvement rapide dans tous les sens, mais principalement de haut en bas); All. *laufe*, Holl. *loopen*, Angl. *leap*.

TerKS, courir; *τερω*, *τρεσκω*. Croirez-vous avec le philologue Gesenius : qu'il y a ici imitation du broiement du sol ?

2. AGIR, diriger, conduire.

Comparez ErC, aller *ερχω**, *ερχομαι*, avec ErJ, diriger, *αρχω*.

TUJ, agir, effectuer; *τεω**, *τικτω*, *τευχω*; All. *zeuge*, *die Zeugung*, *die Erzeugung*, qu'il faut rapprocher de *τεκος*, *τεκνον*.

TIJ, animer, soutenir; *deceo*, d'où *decus*, force, honneur; All. *tuuge*, Holl. *deuge*, *dooge*. Les dérivés de *deugd*, chez les Bas-Alle-

* Voyez son *Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum*, au mot DARAK.

mands, et *die Tugend*, chez les Allemands, sont des synonymes du *decus* latin et rappellent les idées de valeur, de dignité, de vertu.

DUH, conduire, tirer; *δεχω**, *δεχομαι*, *δεχνομαι*; de là *δεξιος*, droit (*directum*), en Latin *dexter*, et son verbe dérivé *δεξιομαι*. *Duco* et ses individualisés *abduco*, *conduco*, *adduco*, *perduco*, *produco*, *deduco*, *induco*, *educu*, *reduco*, je conduis, je produis, j'induis, je réduis, etc. Le Gothique disait *tiuha*, l'Allemand dit *ziehe*. De là DUHITer, fille, *θυγατηρ*; Goth. *dauchtar*, All. *Tochter*, Holl. *dochter*, dogter, Angl. *daughter*.

WAJ ou WIJ, mouvoir, agir; *υγιεω*, *υγιανω*, *υγεια*, *υγιης*; *vigéo*, *vigor*, *veges*; All. *wache*, Angl. *wake*.

MAG', mouvoir, agir; *μογεω*, *μηχανασμαι*, *μηχανη*, *μαχανη*, *μηχανικος*; *machinor*, *machina*, *machiner*, *machine*, *mécanique*; All. *mache*, Angl. *make*.

YAT, travailler, exercer; *οθω**, *οθομαι*; *utor*, *usus*, d'où notre *user*, faire *usage*.

ÇAN, agir, servir; *κονεω*, *κονος*, *διακονος*; *conor*, *conatus*.

3. TREMBLER, agiter, craindre, frissonner.

Nul geste, nul signe ne remettrait mieux en sensation le tremblement que ne le fait le R, seul ou renforcé par quelque consonne.

B'RÎ, craindre, redouter; c'est encore le phénomène nerveux interne représenté par son symptôme extérieur le plus appréciable. La crainte, l'horreur provoquent, dans tout notre être, un tremblement involontaire, et le langage, ne pouvant peindre ces affections, les rappelle par ce qui les trahit au dehors.

B'RAIS, trembler, craindre; *φρισσω*, *frigeo*, je frissonne; All. *friere* et avec le premier sens *fürchte*; Angl. *freeze*, *fright*. *Frigus*, *frigidus*; Ital. *freddo*, froid.

HRÎ, trembler, s'émouvoir; *horreo*, *horror*. MerD, MerDAYAn, cœur (le palpitant), *καρ*, *καρδια*, cor; Goth. *hairto*, All. *Herz*, Holl. *hart*, *hert*, Angl. *heart*.

DerB', craindre, fuir; *ταρβεω*, *trepido*, *trepidus* et *intrepidus*.

DRAM, mouvoir, agiter; *τρεμω*, *tremo*, *tremor*, *tremulus*, *tremulare* = trembler. Vous avez déjà remarqué que l'u qui suit l'm dans

les mots latins *cumulare*, *simulare*, *tumulus*, *tremular*, etc., se changeait en *b* dans *combler*, *sembler* (*tumbel*, *tombel*), *tombeau*, *trembler*, etc.

TRAS, craindre, agiter; *τρεω*, *ταρασσω*; *terreo*, d'où *terror*.

RIG, trembler, dévier; *ργεω*, *rigeo*, *ringor*; All. *recke*, *ringe*.

VII. — Famille JOINDRE.

Joindre et détruire, réunir et séparer, additionner et soustraire, se rapprocher et s'éloigner, aimer et haïr, tout cela représente les deux grandes familles d'idées dont nous allons faire l'histoire naturelle.

La famille JOINDRE, dont nous nous occuperons d'abord, offre sept idées cardinales¹ auxquelles se rapportent toutes les autres dans la famille.

Voici ces idées :

1. PRESSER, prendre, toucher, manier, faire.
2. FIXER, poser, reposer, coucher, dormir, croupir, languir, gésir et gir.
3. TENIR, posséder, avoir, occuper, habiter, habituer.
4. FERMER, obstruer, boucher.
5. LIER, attacher, coudre.
6. RÉUNIR, concilier, adapter, ajuster, assembler, ressembler.
7. COUVRIR, protéger, soigner, aimer.

Nulle part les mutations d'idées ne sont aussi fréquentes que dans cette famille et dans celle qui va suivre. Ce n'est pas tout : il est peu de racines verbales qui appartiennent exclusivement à chacune des idées cardinales que présentent ces familles. Aussi avons-nous pris la résolution d'abandonner, dans nos citations, l'ordre idéologique, pour ne plus suivre que des analogies dans

¹ C'est à M. Becker que nous devons cette expression. Voyez l'ouvrage intitulé : *Organism der Sprache*, 2^e édit., sect. III. Nous remercions ici M. Becker de nous avoir ouvert la route que nous avons parcourue.

les éléments phonétiques des mots que nous rapprochons. A côté de la racine MÛ, comprimer (*ba, pa, ma* compriment les lèvres et ferment la bouche), vous lirez MUR, obstruer, MÛL, fixer, MAL, tenir, MAL ou MLÂI, couvrir, MUJ, exprimer, MAN, arrêter, etc., afin de vous rendre plus facile le parallèle à établir entre les nuances de son et les nuances de sens. Ajoutez à cela que vous retiendrez aisément tous ces mots, car l'un vous rappellera l'autre; résultat mnémonique des plus importants pour tous ceux qui sont convaincus que l'on ne sait bien que ce que l'on a retenu.

α. JONCTION DES LÈVRES : AP, AB, AM.

ÂP, tenir, occuper; *ἄπω**, *ἄπτω, ἀπρω*, et les dérivés *ἄπτος, ἄψις, ἄψος*; *ἄπιο**, *ἄπισcor (adipiscor)*; *ἄπτο*, fréquentatif de *ἄπιο* nous a donné *adapter*. Comparez *aptus*, qui se joint bien, qui s'adapte et *ineptus*, qui n'est pas *apte* à. A cette racine indienne se rattache encore le latin *habeo*, l'allemand *habe*, le hollandais *heb*, et l'anglais *have*. Son fréquentatif latin *habito* signifie occuper, habiter. Le dérivé *habitus* (ce que l'on tient) représente également un *habit* ou un costume, une *habitude* ou une coutume (costume).

SAP, joindre, combiner; *σέπιο*, d'où *sepes*, *septum* et *sepimentum*.

WAP, coudre, tisser; *ἔπω, ὕπρω, ὕπαινω*; All. *webe*, der *Weber*, Holl. *weve*, Angl. *weave*. WÂPAs, WAPUs, tissu, substance; *ὕψος*, *opus* et *ops*. *Opus*, *operis*, a donné *operari*, opérer.

SWAP, être affaissé, reposer, dormir; *ὑπνος*, sommeil, en Indien SWAPNAs : de là *ὑπνω*, reposer, dormir. Le latin *sopio* compte parmi ses dérivés *sopor*, *supinus*, *somnus*, et par mutation, *somnium*, rêve, songe, *somniare*, songer; Goth. *slepa*, All. *schlafe*, Angl. *sleep*.

YAB', unir, accoupler; *σῑρεω*.

SKAB', affermir, appuyer; *σκηπω, σκηπτω* d'où *σκηπτρον*, *sceptrum*, sceptre.

UB' ou UMB', amasser, réunir ; *οπιω, οπιω* ; UB'AU, tous deux , *αμφο, ambo*.

LUB', aimer, désirer ; *λιπω **, *λιπτω, λιπτομαι* ; *lubeo, libeo*, d'où *lubido, libido, lubens, lubenter* ; All. *liebe*, Holl. *lieve*, Angl. *love*.

YAM, tenir, serrer ; *γεμω*. YAMAN, couple, *γεμος, γαμος*. YAMANAS, jumeau, *geminus*.

ÇAM, unir, concilier ; *κομew, como **, *comis*. ÇAMAN, repos, *κωμα, coma*.

SAM ou SÂM, réunir, confondre ; *sumo **, *similo* ; All. *samme **, *sammle*. SAMAS, même, *δμος* d'où *δμω*. SAMYAs, égal, *δμοιος*. Όμου et άμα disent *conjointement*, comme le *simul* latin dit *avec, en même temps*. *Similis* a produit *simulare* = sembler, faire semblant.

IW ou IMW, tenir, occuper ; *emo, -imo*.

AW, maintenir, couvrir ; *οιω **, *οισω*. AWIs, béliet, *οις, ovis*.

AW, soigner, aimer, désirer ; *οιω, aveo*, d'où *avidus, avide, aviditas, avarus, avaritia*.

Vous verrez trois ou quatre fois l'idée de *couvrir, protéger, soigner* remplacer l'idée *aimer, respecter* : AW, AM, TAY, Wer, PÂL.

6. COMPRESSION DES LÈVRES : PA, BA, MA.

PAS, lier, fixer ; *πιεζω, πησσω* ; *poso ** d'où *posui, postus, postis* (bloc), et la forme *pono*, je pose ; All. *fasse*.

PAÇ, lier, tenir ; *παγω **, *πηγνυω* ; *pago **, *pango* ; All. *fahe, fange* ; Angl. *fang*. PÂÇAs, lien, *παγη*, -pages (*compages*). PAÑKTIs, cohésion, *πηξις, pactio*. PAÇUs, animal, *πω, pecus*, pécore ; All. *Vieh*. PAKSAs, aile, oiseau ; Goth. *fugls*, All. *Vogel*. N'oublions pas l'allemand *packen*, mettre en *paquet*, et *pachten*, faire pacte, affermer.

SPAÇ, serrer, rétrécir ; *σπινγω, spico, spica, spicum* ; All. *spitze*.

PYÂI ou PIW, croître, grossir (effet de la réunion) ; *πιαω, πιανω*. PIWAN, gras, *πιων*.

PÂI, croupir, languir ; *παυω*, *pauso*, *pausa*.

SP'AY, accroître, étendre ; *σπαω*, *σπιζω* ; *spisso*, *spissus*, *espais*, épais.

PÎL, comprimer, fouler ; *πιλεω*, *pilo*.

PUL, amasser, accroître ; *πλεω**, *πλημι*, *πληθω* ; *-pleo* (*impleo*, *repleo*, *compleo*), *plenus*, *plein*. PULAs, gros, *πολυς*, *πλεος*, *plus*. Le Gothique a *fullia*, l'Allemand *fülle* et l'Anglais *fill*.

PÂL (couvrir), soigner, aimer ; *φιλεω* d'où *φιλος*, *φυλασσω* d'où *φυλαξ*, qui protège, qui garde.

BAD' ou BAND', serrer, lier ; *πεδαω*, *-pedio* (*impedio*, *expedio*, *præpedio*) ; Goth. *binda*, All. *binde*, Angl. *bind*. BAND'As, lien, Goth. *bandi*, All. *Band* d'où *bandeau*, *bande*, *bander*.

BAH ou BANH, croître, grossir. BAHUS, gros, *παχυς* d'où *παχυνω*, *pinguis* d'où *pinguesco*.

MAH, augmenter, croître, prévaloir ; *μαω**, *meo*, *macto**, Goth. *mag*, All. *mag*, Angl. *may*. MAHAT, grand, *μεγας*, *magnus*, *-magne*. Cette racine a fourni à l'Allemand son verbe *môgen*, être fort, pouvoir (*vermögen*), et son substantif *die Macht*, la puissance.

MÂ ou MAs, rapprocher, mesurer ; *μεω**, *metior*, *messus* ; All. *messe*, Angl. *mete*. MÂTRAn, mesure, *μετρον* d'où *μετρεω*, *metrum*. Joignez-y :

MAD ou MID, adapter, concilier ; *μεδω*, *μεδομαι*, *μοδος*, *mesure*, *modus*¹. Le Latin a *medeor*, je rajuste, je raccommode, je répare, de là : *medicor*, *medicus*, *medicina*. MAD'YAn, milieu (ce qui joint deux choses), *μεσον*, *medium* ; Goth. *midums*, All. *die Mitte*.

MAIT', adapter, réunir. MITRAs, amical, *mitis* d'où *mitiesco* et *mitigo*. MITAS, ensemble ; *μετα* ; Goth. *mith*, All. *mit*, Holl. *met*.

MAL ou MALL, tenir, comprimer ; *μωλλω*, *μωλασσω* ; *molo*, de là *mola*,

¹ Ce *modus*, mesure, a donné naissance à des dérivés très-variés. *Modius*, muid. *Modulus* d'où *modulor*, chanter en mesure ; l'harmonie emploie abusivement ce mot pour dire passer d'un ton à un autre. *Modicus*, mesuré ; *modice*, avec mesure. *Moderor*, mesurer, modérer, *moderator* et *moderatus*. *Modestus*, modeste, qui a de la mesure, de la retenue dans ses manières. *Admodum*, à mesure pleine, beaucoup. *Commodus*, qui a la mesure convenable, commode ; de là *commodare* et *accommodare*.

meule, *molinum*, moulin (mouldre, moudre, moulu); All. *mahle*, Angl. *mill*. De là encore *mollis* qui se laisse comprimer, d'où *mollio*, mollir, amollir.

MAL ou MLÂI, couvrir, ternir; *μολυνω*; All. *male*, Angl. *moil*. MALAN, tache. MALAs, MALINAs, souillé, méchant, *μελας*, *malus*, *malignus*.

MAN, arrêter, serrer, restreindre; *μενω*, *maneo*.

MÛ, comprimer, serrer; *μωω*. MÛKAs, MÛTAs, serré, muet, *μυκος*, *μωδος*, *mutus*.

MUR, obstruer, enclore; *moror*, *mora*. MURAn, enceinte, *murus*. Munio, en Latin, a encore ce sens.

MÛL, fixer, planter. MÂULÎ, fondement, masse, *moles*. On connaît *molior*, jeter les fondements, faire une entreprise difficile.

MUJ ou MUNJ, exprimer, nettoyer; *μυζεω*, *mungo*, *mundo*.

γ. RESSERREMENT, CONSTRICTION = KR, RK.

ErC, couvrir, enclore; *ειργω*, *εργω*; *arceo*, d'où *arca*, coffre, et *arcanus*, caché, secret.

PerC, presser, toucher; *πραγω**, *πρασσω*, je comprime, je manie, je fais; *presso**, *premo*.

SPerC, tenir, serrer; *σπαργω*.

WerK, saisir, absorber; *ορυσσω*; *voro* d'où *vorax*; All. *würge*, Angl. *worry*.

Her, saisir, prendre; *χραω*; le moyen *χραομαι*, je manie, je fais usage, et les formes *χρανω*, *χρασσω* sont dignes de remarque. Les représentants latins de ce verbe sont *gero* et *hæreo*.

HWer, courber; *χραυω*, *curvo*; All. *kehre*.

Ker, manier, faire; *κρεω*, *κραινω*; *creo*, je fais, je crée. KARAs, main, *χειρ*. KRIYÂ, affaire, *cura*. Comme *ποιεω* a donné *ποιημα*, ainsi Ker a produit KARMAN, *carmen*. KRIYAMÂNAn, soin, *cærimonía*, cérémonie.

ÛRJ, presser, agir; *εργαω**, *εργαζομαι*; *urgeo*; Goth. *waurkia*,

All. *würke*. Comparez aussi *εργον*, All. *werk*, Angl. *Work*, travail.

δ. CHOC, PRESSION CONTRE L'IMMOBILE = *DA*, *TA*, *STA*.

D'Â, poser, effectuer; *θεω*, *τιθῆμι*; All. *thue*, Holl. *doen*, Angl. *do*.
D'ÂMAN, structure, *δωμα*, *domus*.

DAD, tenir et donner (faire tenir); *dedo*.

DÂ, donner, offrir; *δω**, *διδωμι*; *do*, *dono*.

DAM, tenir, dompter; *δεμω*, *δαμαω*; *domo*, *domito*, je dompte;
Goth. *tamia*, All. *zähme*, Angl. *tame*. Parmi les dérivés de *domo*,
remarquez *domitio*, répression, et *dominus*, maître.

D'er ou DRU, fixer, tenir; *θραω*, *τηρεω*, je tiens, je garde. D'ARAT,
fixe, stable, *durus* et *durans*, *durare*; l'All. a *daure* et l'Angl. *dure*.
D'ARÂ, terre, *terra*.

DRÂI, reposer, dormir; *δαρβεω*, *δαρβανω*; *dormio*. L'allemand *träu-*
men signifie seulement rêver; voyez *somnium* et *somniare* de *som-*
nus, Rac. SWAP.

TAN, presser, étendre; *τεινω*, *τανυω*; *teneo*, *tendo*, je tiens, je tends;
All. *dehne*.

TAS, presser, étendre; *ταω*, *ταζω*.

TAY, couvrir, protéger, respecter; *τιω* d'où *τιμη*, *τιμαω*; *tueor*.
Ce dernier donne *intueor*, comme *garder* donne *regarder*.

ST'Â (fixer), se tenir, se placer; *σταω*, *ίστημι*; *sto*, *sisto*; Goth.
standa, All. *stehe*, Angl. *stand*. ST'IRAS, ferme, *στερεος*. ST'ÛNÂ,
bloc, *στιον*, All. *Stein*, Holl. *steen*.

ST'As, fixer, placer; *σταω*, *στατίζω*; *statuo*; All. *statte*.

STÂI, serrer, enclore; *στυω* d'où *στυσις* et *στυμα*; All. *staue*, Angl.
stow. STANAs, serré, *στενος* d'où *στενωω*, je resserre.

ST'AG, couvrir, obstruer; *στερω*, *στεγνωω*; *stagnō*; All. *stecke*,
stocke, Angl. *stick*.

ST'AB' ou STUB', fixer, condenser; *στεῖζω*, *στεφω*, *στυφω* d'où
στυμμα, bouchon; *στυπη*, *στυπη* et le latin *stuppa*, estoupe, étoupe;
στυπος, tronc; *στυφελος*, serré; *stipo* d'où *stipes*, tronc, et *stupeo* d'où
stupor, stupeur (immobilité causée par la frayeur); All. *Stappe**,

stampfe, *stopfe*, *steppen*, Holl. *stampe*, *stoppe*, Angl. *stamp*, *stop*. Le germanique *stampen* a laissé *stampare* aux Italiens, *estampar* aux Espagnols, et *estamper* aux Français.

STer, étendre (toujours comme effet de la pression); στρεω, στερω, *strao* *, d'où *stratus*, *stratum*, *stramen*. L'adjectif *στρωννυς* a produit *στρωννυω*.

STerH, presser, éteindre; σταγγεω, *stringo*; All. *streiche*, *-strenge*, Angl. *strike*, *string*.

STAL ou ST'ÛL, fixer, amasser; στηλω, στηλη; All. *stelle*. ST'ALAN, siège, appui, Néol. *staulus* et *stallus*, une stalle, All. *Stuhl*, Holl. *stoel*. ST'ÛLITAS, massif, épais, *stolidus*, *stultus*; rapprochez cette expression de *stupidus*, STUBD'As, hébété, stupide, Rac. STUB', fixer.

ε. EFFORT, PRESSION, ADHÉSION = AG, ADJ, AK.

AG ou AÑG, resserrer, approcher; αγω, *ango*; All. *-enge*.

AJ ou AÑJ, presser, oindre; ungo d'où *unguen*, *unguentum*. Voyez χραω, presser, manier, et χρω, enduire, oindre.

LAG, adhérer, approcher; λεγω, λέχω; loco d'où *locus*, site; notre *loger* vient de là; Goth. *liga*, *lagia*, All. *liege*, *lege*, Angl. *lie*, *lay*.

LAGNAs, attendant, *longus*; Goth. *langs*, All. *lang*.

LIG, joindre, approcher; λυγω, *ligo*, d'où notre *liër*.

LAG', saisir, atteindre; λαγχανω, *lego* *, *eligo* (prendre hors), choisir, *diligo*, choisir, préférer, aimer, *seligo*, etc. *Legere* a donc, outre le sens de *lire*, celui de *prendre*, et c'est ce que l'on a trop peu remarqué.

LIH, lécher, goûter; λειχω, *lingo*; All. *lecke*, Angl. *lick*. Il diffère peu de

LUM, être alléché, désirer; λειχω *, λυχαζω; Goth. *laika*, All. *leiche* *, *lange*, Angl. *like*, *long*.

SAH, tenir, fixer; σηκωω, *sacio* *, *sancio* d'où *sanctus*, stable, solide: *lex sancta*, *legem sancire*, rendre une loi stable, assurer son exécution en attachant une peine à sa violation; cette peine porte

elle-même le nom de *sanction*. A l'idée de *stabilité* a été assimilée celle d'intégrité : *homo sanctus* = *integer vitæ scelerisque purus, vita sancta*. Le verbe *sacio* a donné en outre l'adjectif *sacer* d'où *sacro*, rendre saint, vouer à Dieu, *sacerdos*, qui fait les choses saintes, etc.

NAH, joindre, rapprocher ; *νηω, νηθω*; *neo, necto*; All. *nahe, nahe*, Angl. *nigh*. La même racine explique le *noch* allemand, encore, ajouté à; le *nach* de la même langue, après (*presso, adpressus*). NAHAs, cohésion, *nexus*.

WAI, enlacer, entourer ; *είμαι, vicio* d'où *vimen, vitis, vicia*, vesce : la *vigne* et la *vesce* tiennent leur nom de ces pousses en spirale avec lesquelles elles s'attachent aux corps qui les avoisinent ; ces organes ont été appelés *vrilles*.

SAC ou SASJ, joindre, adhérer ; *σαγω**, *σασσω* d'où *σαγή*, en Latin *saga*, cotte, *σακκος, saccus*, sac. De *saccus* on a fait *saccire* envelopper, saisir. SAC est représenté chez les Latins par *socio* qui leur a donné *socius*, ami, et *societas*, société.

SKU, couvrir, entourer ; *σκειω, σκευαζω*; All. *schütze*, Angl. *shut*.

UC, accroître, augmenter ; *αυζω, αυζω*; *augeo*; All. *auche** d'où *auch*, avec, aussi; Angl. *eke*. C'est le nom *augmentum* qui a fourni aux Français leur *augmenter* par *augmentare*. UKŞAN, bœuf, *vacca*, vache; Goth. *auhs*, All. *Ochs*, bœuf, Angl. *ox*.

KUÇ, serrer, enclore ; *κωχλω, cingo* (je ceings), je ceins. KUKŞAs, aine, *coxa*, aine, *cuisse*.

YUC, croupir, languir ; *jaceo*, je gis.

PUC', croupir, languir ; *pigeo* d'où *piger, pigritia*.

ÇÎ, coucher, dormir ; *κειω, κειμαι* ; *quieo**, *quiesco, quies*, repos et *quietus*, paisible. Toujours vous verrez cette mutation de l'idée être fixe, être immobile avec l'idée reposer, coucher, dormir ; c'est qu'en effet la situation est la même des deux côtés. Comparez SWAP, DRÂI, YUC, PUC, ÇI.

YUJ, joindre, lier ; *ζευγω, ζευγνυω* ; *jungo* (je joings), d'où *jugum*, joug, *junctura*, jointure, *jugamentum*, *jugiter*, continuellement

(teneo); *conjungo* a laissé *conjux*, *conjugis*, *conjugium*. Joignez à ce verbe :

YU, joindre, accroître; *juvo*. YUTAs, adapté, *jutus*, *justus*. Ce *justus* qui dit simplement ce qui est adapté, ce qui est *ajusté*, est souvent employé pour exprimer ce qui est convenable, ce qui *va avec* (*convenit*), ce qui est d'accord avec les principes : cet accord ou cette conformité avec la vérité s'appelle en Latin *jus*, droit (*dreict*, *direct*, *directum*). YUWAN, jeune, *juvenis*; All. *jung*. Si *juvo* dit *secourir*, c'est qu'il suppose qu'on se joint à, qu'on seconde : *auxilium*, secours, vient bien de *augere*.

WAKS, réunir, accroître; *vegeo*; All. *wachse*, Angl. *wax*.

ÎÇ, tenir, posséder; *εχω*, *ισχω*; All. *eige**, *hege*, Angl. *owe*.

TWAC, couvrir, enclorre; *ταγω**, *tego*, *protego*, je protège; All. *decke*, Angl. *deck*. TWACAn, abri, *τειχος*, mur, d'où *τειχω*.

VIII. — Famille DÉTRUIRE.

Struere, joindre, réunir, *construire*, a pour opposé *destruere*, séparer, désunir, *détruire*. Voici la filiation naturelle des idées appartenant à cette famille.

1. FENDRE, couper, séparer, partager, donner.
2. CREUSER, pénétrer, traverser, fouiller, scruter; enfouir, cacher, couvrir; consumer, brûler.
3. BROYER, moudre, mâcher, manger, nourrir.
4. BRISER, rompre, ployer, courber.
5. BLESSER, frapper, tuer, mourir.

α. COUP DE DENT, MORSURE = DA, AD.

DÂ, couper, diviser; *δαω*, *δαομαι*. DAT, dent, *οδους*, *οδων*, *dens*; All. *Zahn*.

DAÇ, couper, mordre; *δακω*, *δακνω*; All. *zacke*, Angl. *tack*. Voy. AÇ.

DAH, brûler, consumer; *δαω*, *δηω*; la flamme dévore, etc.

DAL, couper, fendre ; *δαλεω, δαλω* ; *dolo* d'où *dolium* ; Goth. *dailia*, All. *theile*, Holl. *deele*, Angl. *deal*. DALAs, rameau, feuille, *θαλλος*.

DÛ ou DUŞ, détruire, gâter ; *δυναω* d'où *δυνα*.

DAU ou DWIS, couper, séparer ; *δαίζω* ; All. *zweie*. DWI, DWÂU, deux, *δυο, duo*. DWAYAn, alternative, *dubium*.

DÎ, diminuer, manquer ; *δεω, δεομαι*.

DYÂI, rejeter, repousser ; *διω, διωκω*.

AD, manger, dévorer ; *εδω, εσθω* ; *edo, comedo* ; Goth. *ita*, All. *esse*, Angl. *eat*.

SWAD, mâcher, goûter, savourer ; *αδω, ήδω*. SWÂDUS, doux, *ήδους, suavis* ; All. *süss*, Holl. *zoet*, Angl. *sweet*.

SWAD, fendre, couper.

SK'AD, rompre, détruire ; *σκεδαω* ; All. *schade*, Angl. *scath*.

K'AD', fendre et K'AD', manger.

C'ID, couper, fendre ; *σχίζω, scido **, *scindo*, je scinde ; Goth. *skaida*, All. *scheide, schneide*.

B'ID, trancher, rompre ; *φαίζω, fido **, *findo, fodio*. *Fido* a donné *fidis*, filament ; *fodio* a produit *fossa*.

WID', diviser, séparer ; *ειδω, -vido, divido, viduus*, séparé, veuf. WIDD'As, isolé, *ιδιος* d'où *ιδιω*.

TUD, TU, frapper, détruire ; *θυω, θυσσω, θεινω* ; *tudo **, *tundo* ; All. *töde, tödle*, Angl. *die, dead*.

TUD, couper, broyer ; *τενδω, tondeo*, je tonds.

TAUD, rejeter, éviter ; *tædeo* d'où *tædium*.

ÇAT, blesser, nuire ; *κηδω, σκεδαω* ; *cædo* d'où *-cida, -cidium*.

HAT, vexer, nuire ; *κατεω* ; All. *hasse*, je hais, Angl. *hate*.

KAT ou KUT, percer, pénétrer ; *κεαζω, κεντεω* ; *-cutio*. KUNTAs, lance, *κοντος, contus*. KÎTAs, insecte, *κίς*. Le même KUT signifie couvrir, par mutation de l'idée du moyen avec l'idée de l'effet. Voyez :

KUT ou KUD, couvrir, contenir ; *κευθω* d'où *κευθος, κοτυλος, κυτος* ; All. *-kutte, hûte*, Angl. *coat, heed*. KÛTAs, enceinte, maison, *casa*. KUTAs, vase, *καδος, caldus*. KUDIs, enveloppe, *cutis*.

C. GESTE *KR*, *TR* : LA LANGUE GRATTE ET CREUSE.

Kêr, fendre, diviser, discerner ; *κείρω*, *κρίνω* ; *caro*, *cerno*. Voir a été souvent rendu par *distinguer*, *discerner*, c'est-à-dire par *séparer*, *couper*, *fendre*. Ce qui n'est pas séparé, distinct (*dis stigo*, *stinguo*), est confus, embarrassé, embrouillé, et l'on ne peut pas dire qu'il soit perçu nettement. A cet acte de la perception visuelle a été assimilé l'acte de la discrimination intellectuelle, l'appréciation des différences entre les objets, le discernement.

KerW ou KerP, rompre, atténuer ; *καρπώ* *, *carpo*, *decerpo*, *discerpo*, *excerpo*, *concerpo*, *carptim* ; All. *kerbe*, Angl. *carve*.

KerÇ, fendre, creuser ; *χαράσσω*, *crucio*, je creuse ; All. *kraue*, *kratze*, Angl. *crush*. KerÇAs, creusé, *circus*. KerKAs, gorge, *gorges*.

KerŞ ou KerT, couper, fendre ; *curto*. KerTTAs, coupé, tronqué, *καρτος*, *curtus* ; All. *kurz* du verbe *kürze*. Nous avons, nous, *court*, *écourter*, *raccourcir*.

SÛR, couper, rompre ; *σαυρώ*, *sarrío* ; All. *sehre*.

KŞUR, couper, raser ; *ξυράω*, *κουρεύω* ; All. *schere*, Angl. *shear*.

ÇRÂ, brûler, cuire ; *cremo*.

Têr ou TÎR, pénétrer, traverser ; *τραῶ*, *τερεῶ* ; *tero* *, *tritus*, *trans*, *tres*. TARMAN, extrémité, *τερμα*, *termen* d'où *terminus* et *terminare*.

TerH ou TerÑH, rompre, briser ; *τρύχω* *, *τρύχυνω* ; *trunco*, je tronque ; All. *drücke*.

TerN, broyer, rompre ; *τρώω*, *τρώνυσω* ; All. *trenne*.

TerŞ, brûler, sécher ; *τερσῶ*, *θερῶ* ; *torreo*, je taris ; All. *durstle*, j'ai soif, *dorre* ; Angl. *thirst*, *dry*.

TRUŞ, rompre, blesser ; *τρωῶ*, *tero*, *trituro* ; Goth. *thriuta*, *-driesse*.

TRUP, couper, percer ; *τρύπω* *, *τρύπασω* ; *terebro*.

TURW, heurter ; *θορῶ*, *θορυβέω* ; *turbo*, je trouble ; All. *trübe*.

ARW, rompre, fendre ; *αρῶ*, *aro* ; Goth. *aria*, All. *äre*, Angl. *are*.

BARW, rompre, heurter; *παρω*, *ferio*, *foro*, je fore; All. *bohre*, Angl. *bore*.

ARB, frapper, détruire; *ἀρπαω*, *orbo* d'où *orbus*.

Mer ou Mèr, trancher, rompre; *μειρω*, *μορεω*; All. *mere*, *merze*.

Mer ou Mèr, tuer, mourir; *morior*, je meurs; All. *morde*, Angl. *murder*. MerTIs, mort, *mors*.

MerD, briser, broyer; *μορεω*, *μεριζω*; *mordeo*, je mords.

MerÇ, discerner, distinguer; *μερρω*; *miror*, je mire *, jè vois; All. *merke* d'où notre *marquer*.

γ. AK ET KA HEURTENT, PIQUENT ET PERCENT.

AÇ ou AŃÇ, pénétrer, traverser; *aceo*, *acuo*, *acies*, *acer*, *acidus*, *acus*, *acumen*.

NAÇ, détruire, périr; *νοσσεω*, *νυσσω*; *neco*, *nex*; *noceo*, *nocuus*, *nox* (temps où tout semble détruit, NIÇ, *νυξ*).

NAKK, percer, dépouiller; All. *nage*, Angl. *nick*. NAK'As, ongle, *ονυξ*. NAGNAs, nu, *nudus*.

AG', détruire, nuire; *ακχω* et *αχος*, mal.

SAG', couper, rompre; *seco*, je scie; All. *sage*, Angl. *saw*.

ÇI, couper, amincir; *κειω*, *κειω*.

ÇAU, couper, réduire; *cavo*; All. *haue*, *kaue*, Holl. *houwe*, *kuauwe*, Angl. *hew*, *chew*.

KAS, couper, pénétrer; *κεαζω*.

KAÇ, couper, fendre; KAÇAT, tranchant, *κακος*, *κακων*.

KUP (piquer), irriter, se passionner; *cupio*, *cupidus*, *cupido*. Comparez le Gothique *hwopa*, l'Allemand *hoffe*, je désire, j'espère, et l'Anglais *hope*.

δ. ASS, SIS BRISENT, ÉCLATENT ET DÉCHIRENT.

UŞ, percer, pénétrer. UŞÂ, cavité, *ουσ*, *ausis*, *auris*.

UŞ, brûler, briller; *αω*, *uro*, *ussi*.

ÇUŞ, brûler, sécher ; *sitio, sicco*, je sèche. Le Latin possède *sitis* de *sitio* et *siccus* de *sicco*.

LUŞ, couper, rompre ; *λῆζω* ; *laxo*, je lâche ; All. *löse*, Angl. *loose*.

MUŞ, rompre, broyer ; *μασσω*, *μιστυλλω* ; *mutilo*, je mutile ; All. *mutze*.

MAŞ, couper, rompre ; *meto*, *messis*, moisson ; All. *metze* *, *Messer*, *mähe*, Holl. *mes*, couteau, *maaije*, je moissonne, Angl. *mess*, *mow*. MANSAn, viande, mets, *μαζα*, *mensa*.

PIŞ, broyer, moudre ; *πτισσω*, *piso*, *pinso*.

PSÂ, broyer, manger ; *ψαω*, *ψωω*.

KŞI, rompre, détruire ; *ξηω*, *κτεω*.

RİŞ, couper, trancher ; *ρησσω* ; *rodo*, *rado*, je rase ; All. *reisse*.

ε. *TAP, KAP, PAK* = FRAPPEMENT, EXPLOSION.

TUP, heurter, frapper ; *τυπω* *, *τυπτω* ; je tape ; All. *tupfe*, *tapfe*, Angl. *tap*, *tap*.

CAP, briser, rompre ; *κοπω* *, *κοπτω* ; je coupe ; All. *kappe*, Angl. *chop*.

PIJ ou PICC, heurter, blesser ; *πεικω*, *πυκτεω* ; *pugo*, *pungo*, *pecco*.

BAD', frapper, nuire ; *πατασσω*, *batuo*, je bats.

KLAP, battre, frapper ; *κολαπτω*, *culpo* * ; All. *klopfe*, Angl. *clap*. Rappelez-vous encore le *colpus* des Latins, le *culp*, le coup.

Vous pouvez, lecteur, prendre le pinceau et ajouter à ce portrait de la parole les traits secondaires que nous avons négligés. Ce portrait deviendra dans vos mains beaucoup plus ressemblant si, en face de chaque racine verbale, vous vous posez cette question : Quel est l'effet des différents préfixes sur la valeur primordiale de cette racine ? Puis : Quels sont les principaux dérivés tant de la racine simple que de ses composés ? Faites cela et vous serez obligé d'agrandir souvent votre toile. S'il se présente des individus neufs, forcez-les à poser devant vous et faites connaissance avec eux. Vous ne tarderez pas à reconnaître la famille à laquelle ils ap-

partienient et vous les y rapporterez. Voilà *frango*, *frago* *, *πρῶω*, All. *breche* et BerÇ, où le placerez-vous? Sans doute à côté des *trunco*, des *foro*, des *terebro*, au sein de la famille DÉTRUIRE. Voici *ῥαγω*, *ῥηγω*, *ῥωγω*, *ῥηγνυμι*, *ῥασσω*, *runco*, je ronge et RUJ, rompre; *ῥυσσω*, *rugo*; et RUKŞ, rider, hérissier; *ῥογᾶω*, *rumpo* et RIP', briser; mais vous voyez bien que ce sont là autant de parents à la même physionomie, vous ne sauriez vous y tromper.

Nous vous laissons donc, lecteur, pour vous parler tout à l'heure de notre étude favorite, celle de la vie intellectuelle et morale de l'homme.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ESSAI

D'ÉTYMOLOGIE PHILOSOPHIQUE.

SECONDE PARTIE.

DES MOTS QUI EXPRIMENT LES ACTES INTELLECTUELS ET MORAUX.

VIE, ÂME, ESPRIT,

ou

Étude préliminaire.

A l'exception de quelques particules, tous les mots du langage sont issus de racines verbales.

Les racines verbales sont des syllabes imitant toute espèce de son, toute espèce de mouvement.

Tout ce qui n'est pas son ou mouvement ne peut être reproduit, c'est-à-dire imité, par l'instrument de la parole, qui n'offre à la sensibilité humaine d'autres moyens d'imitation que des sons et des mouvements.

Les actes intellectuels et moraux sont du nombre de ceux que le langage ne peut exprimer qu'*indirectement*, c'est-à-dire en les assimilant à quelque action matérielle qui puisse, elle-même, être rendue par un monosyllabe imitatif ou racine verbale.

Il y a alors assimilation et mutation d'idées, le mot restant physiquement le même.

C'est à rechercher ces assimilations et ces mutations d'idées que

nous avons consacré les pages de cette seconde partie de notre travail. Nous expliquerons la facture des mots qui peignent les actes de la vie intime, et nous dirons l'usage et l'abus que les hommes ont faits de ces mots. Nous marquerons les principales variations de sens et de son que ces termes, comme tous les autres, ont subies, soit dans la succession des temps, soit dans la succession des lieux. Nous ne séparerons jamais l'étude du fait de l'étude de son expression vocale. Nous ferons de la philosophie et de l'Étymologie ou, si vous aimez mieux, de l'Étymologie philosophique.

Avant que d'appliquer cette méthode à l'examen des phénomènes spéciaux de l'instinct, du sentiment et de l'intelligence, nous la suivrons, dès ce moment, dans nos recherches préliminaires sur la vie et sur les dénominations de sa cause inconnue.

Il serait très-logique de commencer ici par la définition de la vie. Malheureusement, nous ne savons pas ce qu'est la vie en elle-même; nous ne la connaissons que par ses caractères extérieurs, par ses résultats perceptibles et par ses modifications appréciables. Ainsi, nous voyons chez l'homme chaque organe, ayant son mode à part d'existence, se mouvoir et fonctionner selon certaines lois; nous voyons aussi les actions particulières de tous les organes se concentrer en un seul acte, en un seul mouvement collectif résultant de tous les mouvements partiels, et cet acte unique, ce mouvement collectif, nous l'appelons *VIE*.

Ce terme est identique au latin *via, vita*, dérivé du verbe *Wĭ*, aller, se mouvoir, *vio* ², *vivo* ¹. Les langues du Nord doivent à la racine verbale *LAI*P, se mouvoir, courir, les expressions de l'idée vivre : Tud. *lipa*, Goth. *liba*, All. *leben*, Holl. *leve*, Angl. *live*, je suis actif, je me remue, je vis; les Allemands disent *das Leben*, la vie; les Hollandais, *het leven*; les Anglais, *the life*. La racine sanscrite *JĭW*, agiter, vivre, d'où *JĭWĀ* et *JĭWĪTAN*, vie, existence, fut

¹ Le Latin dit encore *bĭbo* pour *bĭo*, Ind. Pl. *acĕ*, *acĕss*. Quant aux formes *vĭctum* et *vĭxi* pour *vĭcĭ*, elles appartiennent à la racine *Wĭ*, mouvoir, agir, p. 74.

conservée non-seulement par les Grecs dans ζω, je vis, d'où ζω, la vie, mais encore par les peuples slaves, car on trouve en Lithuanien **gyvoyu**, je vis, et **gyvata**, la vie, représentés en Russe par **živu**, **život** (jivu, jivot), et en Polonais par **żyłę**, **żywot** (jyien jyvot).

En laissant de côté l'abstraction *vie* pour ne s'occuper que de l'homme vivant, il est facile de distinguer chez lui trois sortes de fonctions : celles qui concourent à la nutrition de son corps, celles qui le mettent en rapport avec la création, et celles qui ont pour objet la conservation de l'espèce. L'ensemble des premières a été nommé *vie organique*, *vie végétative*, *vie nutritive* ; l'ensemble des secondes a reçu le nom de *vie animale* ou *vie de relation*.

Ici je craindrais de manquer de respect à mon lecteur en paraissant lui apprendre des choses qu'il ne peut pas ignorer. La *vie organique* lui est sans doute connue. Il sait bien qu'après avoir été mâché, imbibé de salive et avalé, l'aliment est porté dans l'estomac par un long tube appelé œsophage pour y être transformé, par l'action des sucs gastriques, en une espèce de bouillie que les physiologistes ont nommée *chyme*. Il n'ignore pas que ce chyme, en quittant la poche membraneuse où il a été formé, passe immédiatement dans l'intestin grêle pour s'y mêler avec les humeurs épreintes de ses parois et avec deux liquides particuliers, la bile et le suc pancréatique, sécrétés l'un par le foie, l'autre par le pancréas, deux glandes voisines de l'estomac. Il a compris que le chyle résultant de ce mélange avance dans l'intérieur de l'intestin par les contractions de cet organe, analogues à celles de l'estomac et semblables en tout aux mouvements que fait en rampant le ver de terre. Il connaît cette importante fonction par laquelle des vaisseaux prenant naissance à la surface interne de l'intestin y absorbent le chyle à l'aspect laiteux pour le porter à travers les ganglions du mésentère dans le canal thoracique, tandis que les matières non nutritives sont abandonnées au gros intestin où elles s'accumulent pour être, peu de temps après, rejetées au dehors. Il a remarqué, sans doute, que la séparation du chyle de ce qui n'a

pu le devenir peut seule être désignée sous le nom de *digestion*, substantif dérivé du verbe *digerere*, *digestum*, porter en différents sens, distribuer. Il sait ensuite qu'en s'élevant de l'abdomen à côté de l'artère aorte, le canal thoracique porte à la veine sous-clavière gauche, dans laquelle il se termine, le chyle fourni par l'absorption, et que ce chyle, ainsi mêlé au sang charrié par la veine, arrive avec lui à l'oreillette droite du cœur. Il s'est fait une juste idée du cœur, de ce muscle creux, gros à peu près comme le poing, divisé par une cloison verticale en deux moitiés dont chacune offre deux cavités superposées, une oreillette en haut et un ventricule en bas, communiquant entre elles par un large orifice. Il a souvent admiré ce mécanisme de la circulation qui, par une suite de compressions et de dilatations successives, pousse chaque ondée sanguine de l'oreillette droite du cœur dans le ventricule droit, du ventricule droit dans l'artère pulmonaire et par elle dans les vésicules du poumon où le sang devient rouge et vivifiant au contact de l'air respiré, des vésicules du poumon dans l'oreillette gauche, et cela par le canal des veines pulmonaires, de l'oreillette gauche dans le ventricule qui lui correspond, et enfin du ventricule gauche dans la grosse artère aorte, immense arbre creux dont les branches, les rameaux et les ramuscles précipitent jusqu'aux extrémités du corps la chair coulante du sang. Il a vu, pour ainsi dire, les vaisseaux capillaires, ces dernières ramifications de l'arbre artériel, s'aboucher avec les extrémités des veines et leur confier le sang qui, pour redevenir vivifiant, devait être recharrié par elles jusqu'au cœur droit et lancé de nouveau par celui-ci dans les vésicules pulmonaires. Il sait encore que les autres liquides de l'économie animale proviennent tous du sang, soit par l'action sécrétoire et excrétoire des glandes, soit par une espèce de filtration de l'intérieur des vaisseaux sanguins vers le dehors, ce qu'on appelle *exhalation*. Il comprend enfin que toutes ces fonctions de nutrition dépendent d'un système de nerfs particulier présentant, au devant de la colonne vertébrale et depuis la tête jusqu'au bassin, une double chaîne de petites masses nerveuses bien

distinctes (ganglions), réunies entre elles par des cordons médullaires et distribuant à l'estomac, aux intestins, aux poumons, au cœur, ainsi qu'aux parois des veines et des artères, une foule de filets nerveux qui leur communiquent la sensibilité et la vie. Il peut jeter un coup d'œil sur ce travail de composition et de décomposition de son corps; il peut méditer sur ce vaste ensemble de fonctions où rien ne s'explique quand il est isolé; il peut réfléchir sur le mystérieux renouvellement de tous ses tissus; il connaît sa vie organique.

Non, je n'ai pas la prétention de rien apprendre à mon lecteur sur les fonctions de la vie organique, et ce n'est que par manière d'acheminement à l'étude de la vie de relation, que je me suis permis de résumer ici quelques-unes de ses connaissances sur la matière.

Les actes de la vie de relation, c'est-à-dire les actes intellectuels et affectifs, ainsi que les mouvements soumis à la volonté, sont tous sous la dépendance d'un système nerveux particulier, plus vaste et plus compliqué que celui qui préside à la nutrition des organes. Le cerveau, le cervelet et la moelle épinière logés dans une longue gaine osseuse formée par le crâne et la colonne vertébrale, sont comme le tronc de l'arbre nerveux. De ce tronc cérébro-spinal partent, par des trous situés entre les vertèbres et à la base du cerveau, quarante-trois paires de branches nerveuses qui établissent une communication directe entre lui et les parties du corps où elles se distribuent. Ainsi, c'est le nerf de la première paire qui, répandu dans la membrane muqueuse des fosses nasales, reçoit les impressions des molécules odorantes, et c'est pour cette raison qu'on le nomme *olfactif*. C'est le nerf de la deuxième paire qui vient s'épanouir au fond de l'œil pour y constituer la rétine et rendre la vision possible, d'où lui vient son nom de *nerf optique*. C'est une des trois branches de la cinquième paire, la linguale, qui est le nerf spécial du sens du goût. C'est le nerf de la huitième paire qui, après avoir traversé un petit conduit osseux, se termine dans les poches membraneuses de l'oreille et devient l'agent des

sensations sonores, ce qui lui a valu sa dénomination de *nerf acoustique*. C'est la foule des ramuscules nerveux répandus à la surface de notre corps, qui lui communiquent cette sensibilité tactile plus ou moins délicate et qui reçoit, à la main, le nom de *toucher*, etc., etc.

Le cerveau est l'organe central chargé de percevoir toutes les sensations dont les nerfs ne sont que les conducteurs, soit qu'ils aboutissent au cerveau, soit qu'ils se rendent à la moelle épinière qui elle-même se termine dans le cerveau.

Toute perception reçoit le nom d'*idée*. Nous dirons en son lieu l'abus qu'on a fait de ce mot en l'étendant aux affections, aux connaissances et aux notions.

Comme la perception, ou l'idée, est un phénomène secondaire à la sensation, de même l'émotion instinctive ou sentimentale se manifeste seulement à la suite d'une perception, soit actuelle, soit reproduite par la mémoire. Permettez un exemple : je vois un malheureux (sensation ou action de la rétine et du nerf optique dérivant des tubercules bijumeaux ¹, puis perception de cette sensation par les organes de la région inférieure du front); j'éprouve aussitôt de la compassion pour cet homme (émotion sentimentale, secondaire à la perception, et dont la région supéro-antérieure et moyenne de la tête est le siège). Demain, je pourrai faire renaître en moi les mêmes sentiments de pitié, en me rappelant l'idée ou la perception qui les provoque aujourd'hui.

Je m'arrête : car aussi bien j'entends que vous marmottez déjà la terrible épithète de *matérialiste*, effrayé que vous êtes de voir un prêtre deviser des idées et des affections sans faire jouer à l'âme humaine le moindre petit rôle. Je le vois bien, il faut que je m'explique sur ma manière de traiter l'anthropologie.

L'anthropologie, c'est pour moi la science de l'homme, non pas

¹ Cfr. P. Flourens. *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés*. Paris, Baillière, page 100 de la 2^e édition.

de l'homme intellectuel et moral seulement, mais de l'homme animal, de l'homme enfant, de l'homme vicillard, de l'homme idiot, de l'homme privé de plusieurs fonctions vitales, de l'homme sain, de l'homme malade, de l'homme déchu de sa dignité originaire, de tout l'homme en un mot tel qu'il est aux yeux de la philosophie, de la physiologie et de la religion.

Le tort des philosophes, c'est d'avoir négligé l'étude de l'organisation.

Le tort des physiologistes, c'est d'avoir trop souvent négligé l'étude des faits de conscience et les données si précieuses de la révélation.

Étude approfondie de l'organisation humaine dans les différents états qu'elle présente, observation attentive et personnelle des opérations de la vie intime, vérités révélées, je ne veux rien séparer ici, car je suis convaincu que l'exclusivisme est la plaie de toute science, et principalement de la science de l'homme.

Assise sur cette triple base, l'anthropologie s'offre à nous comme le premier chapitre d'un cours de bonne philosophie. Mais, quel-qu'un l'a dit, nous ne savons le tout de rien, et l'anthropologie, comme les autres sciences, présente des choses certaines, des choses probables et d'autres tout à fait ignorées.

Il est certain que l'âme de l'homme survit à la mort de son organisation.

Il est certain que, pendant la vie, l'âme ne peut rien sans le cerveau auquel elle est intimement unie.

Il est certain qu'il y a un rapport constant entre le développement des organes cérébraux et le développement des facultés intellectuelles et affectives.

Il est certain que ces facultés, en se développant graduellement, suivent le développement graduel des organes ou régions du cerveau.

Il est certain que la diminution du cerveau, chez les vieillards par exemple, entraîne la diminution des facultés de l'âme.

Il est certain que la perfection des actes intellectuels de l'homme

n'est nullement en rapport avec la perfection de ses sens, comme l'avaient prétendu les disciples de Locke et de Condillac. L'idiot avec ses sens bien ouverts n'en reste pas moins idiot.

Il est certain que l'encéphale réagit sur le système nerveux des viscères : cœur, estomac, foie, etc.; comme il est certain que les viscères ont une action incessante et par moments très-puissante sur l'encéphale.

Il est certain qu'un fluide analogue à l'électricité parcourt le système nerveux de l'homme vivant; que cette électricité vitale a pour pôle supérieur le cerveau, et les organes des sens externes pour pôles inférieurs; que, dans certaines maladies, l'épigastre remplace à lui seul, comme pôle collectif, tous les pôles partiels des sens, ce qui permet, par exemple, au cataleptique qui ne perçoit ni les sons par ses oreilles, ni les rayons de lumière par ses yeux, ni les odeurs par ses narines, de percevoir, par le creux de son estomac, ces mêmes sons, ces mêmes rayons lumineux, ces mêmes odeurs; que la déviation de ce fluide amène l'insensibilité de la partie qu'il ne pénètre plus; enfin que son augmentation ou sa diminution peut se faire d'individu à individu, et produire les phénomènes si variés de somnambulisme artificiel et de l'extase magnétique.

Il est probable que le cerveau n'agit pas tout entier dans les actes de chaque faculté fondamentale: par exemple, il est très-probable que la région du cerveau qui est le siège du sentiment de vénération, n'est pas aussi celle qui est le siège du besoin d'alimentation. Quoi qu'il en soit, nous sommes sûrs de rester dans le vrai en désignant sous le nom d'organe d'une faculté la partie du cerveau à la prédominance de laquelle correspond constamment la prédominance de cette faculté.

Il est très-probable que la monomanie, cette folie d'une faculté, tient à un état morbide de la région du cerveau qui est l'instrument de cette faculté. Les faits pathologiques abondent en faveur de cette proposition.

On ne sait rien sur la nature de l'âme. Tout ce qu'on peut en

dire, c'est qu'elle est la cause essentiellement une des phénomènes cérébraux, n'ayant ni étendue, ni forme, ni impénétrabilité, c'est-à-dire telle que nous ne pouvons la concevoir.

On ne sait rien sur le *quomodo* des fonctions cérébrales. Les physiologistes ont constaté une foule de faits curieux, mais ils n'ont rien expliqué jusqu'au bout.

Il suit de là :

1° Que la connaissance de ce qui appartient à l'âme et de ce qui appartient au cerveau dans les manifestations intellectuelles et affectives, est encore le secret de DIEU ;

2° Qu'il est absurde, en anthropologie, de séparer un seul instant les opérations de l'âme des opérations du cerveau ;

3° Que la psychologie de nos philosophes doit tomber vis-à-vis de la science de l'homme telle que nous la présentons ;

4° Que les phrénologistes isolent trop le cerveau du reste de l'organisme, car un bon physiologiste doit tenir compte et du mode spécial des actes vitaux résultat du tempérament général de l'individu, et des influences viscérales si déterminantes sur le cerveau, surtout dans les cas d'affection morbide ou passionnelle ;

5° Que l'anthropologie ne doit pas constamment parler d'un homme type, âgé d'environ trente-trois ans et jouissant de l'usage complet de toutes ses facultés ; mais qu'elle doit étudier les hommes de toutes les races, de tous les pays, de tout âge et de toute condition, dans l'état normal comme dans la maladie, en faisant toujours la part de l'éducation et des habitudes.

Vous tirerez vous-même les autres conséquences de nos prémisses. Toutefois, comme nous avons emprunté plus d'un fait, plus d'une réflexion aux phrénologistes, bien que nous ne partagions pas sur tous les points leurs opinions, nous croyons qu'il importe d'indiquer ici les faits fondamentaux de la phrénologie.

La phrénologie est la science des fonctions du cerveau.

En comparant les têtes avec leurs produits intellectuels et moraux, elle a découvert qu'avec la prédominance de telle région

du cerveau coïncide la prédominance de telle faculté, et, en moins de cinquante ans, elle a pu dire :

Les lobes cérébraux antérieurs inférieurs que recouvre le bas du front sont dévolus aux facultés perceptives. Et cela est bien établi. Elle a trop subdivisé, trop vite surtout, c'est vrai, mais elle était jeune alors.

Elle a dit encore :

Les lobes cérébraux antérieurs supérieurs recouverts par le haut du front sont les organes des facultés réflexives.

Elle a dit avec non moins de vérité :

Les organes des facultés instinctives, celles dont l'ensemble constitue l'homme animal, occupent les parties latérales inférieures et postérieures inférieures de la tête.

Et encore :

Les sentiments de l'estime de soi, du besoin d'approbation, de la fermeté, de la conscience, de la vénération, de l'espérance et de la bonté, ont leurs organes situés à la partie supérieure et postéro-supérieure de la tête.

Enfin, elle a localisé les facultés artistiques du talent d'imitation, du talent de construction, du sens du beau dans les arts et de l'imagination.

On peut dire que cette belle partie de l'anthropologie est fondée en principe, qu'elle a beaucoup fait, sans doute, mais qu'il lui reste encore beaucoup à faire.

Après ces prolégomènes, peut-être un peu longs, mais indispensables, nous aborderons la seconde question étymologique de notre étude préliminaire.

La voici :

Quelle fut l'origine, quelles furent les variations des dénominations de l'âme ?

L'importance de la respiration comme fonction vitale porta les premiers hommes à regarder l'haleine comme la cause de la vie. Ils dirent vivre par respirer, et le nom du souffle fut aussi celui du principe de la vie.

Ainsi, de leurs verbes NāFaS' (rac. FaS'), NāS'aM (rac. (S'aM), RUaH, souffler, respirer, les Hébreux ont dérivé NeFeS', souffle et âme, Arab. NaFson ; NS'āMA', souffle, âme, esprit ; RUaH, souffle, âme, vie, esprit ; Arab. RUMon. Plus tard, NeFeS' désigna plus souvent l'âme la plus grossière, celle qui réside dans le sang (langage d'alors), NS'āMA', le *spiraculum vitæ*, ou l'âme la plus noble, et RUaH, l'esprit, l'intelligence. Certains Rabbins nous représentent la NS'āMA' voltigeant sous forme d'oiseau au-dessus de son GUF (corps) dont elle s'est séparée, et entretenant avec lui de chaleureuses conversations. Pour moi, j'avoue que l'âme-oiseau me plaît autant que l'âme-souffle ou l'âme-vapeur.

Dans l'Inde, ÂTMAN, souffle, haleine, du verbe AT, lancer, mouvoir, représenta aussi l'âme, l'esprit. ÂTMAN se retrouve encore avec son premier sens dans le grec *ατμη*, le gothique *ahma* et l'allemand *Athem*. Presque tous les philosophes de l'Inde s'accordent à considérer l'âme comme une émanation de la grande âme universelle, PARAMÂTMAN. Et savez-vous quelle est cette grande âme ? lisez : « AIKĀIWA MAHĀN ÂTMĀ DAIWATĀ : SA SŪRYA ITI ĀCAKṢTAI, SA HI SARVABHŪTĀTMĀ, » c'est-à-dire : « il n'y a qu'une seule divinité, c'est la grande âme : le soleil reçoit ce nom parce qu'il est l'âme de toutes choses ¹. » On sait que les Indiens personnifièrent sous trois noms différents, BRAHMAN, WIṢṆU et ĀIWA, les trois principaux attributs du soleil, ceux de créateur, de conservateur et de destructeur de toutes choses. Pour leurs théologiens, ces trois personnes forment une triade divine, AUM, n'ayant qu'une seule essence, ne constituant qu'un seul principe, âme et moteur de l'univers, PARAMÂTMAN. Tout ÂTMAN anime pendant quelques années un corps formé des cinq éléments qui sont la Terre, l'Eau, le Feu, l'Air et l'Éther. A la mort, l'ÂTMAN, s'il est pur, est réuni au PARAMÂTMAN dont il n'était qu'une émanation. Telle est la clef de voûte du système plus moderne des

¹ Extrait du NIRUKTĀ, ou glossaire des Védas. Voyez *Asiatic Researches*, tome VIII, page 596, édition de Londres.

Brahmes, philosophie, du reste, bien supérieure au matérialisme des Indiens primitifs ¹.

Le vocabulaire grec est riche en expressions qui trouvent ici leur place : *πνευμα*, *ψυχη*, *θυμος*, *νοος* et *φρων* sont des substantifs qui méritent toute notre attention. Si, par hasard, vous nous trouviez trop concis, vous pourriez relire les pages 66 et 67 sur la famille SOUFFLER et sur la création de ses membres.

Πνευμα, souffle, haleine, vent, désigna aussi l'esprit, l'âme, la vie. C'est un radical de *πνεω*, *πνυω*, formé au moyen de la terminaison *μα*, Lat. *men*, Ind. MAN. L'articulation nasale N qui, en refoulant l'air sonore dans les narines, peint, dans la racine ΠΝΕ, la respiration bruyante, se retrouve encore avec la même signification dans la racine AN, respirer, vivre.

Le verbe *ψυχω*, souffler, respirer, de l'ancien *ψω*, Ind. PŪ, p. 67, *ψυζω* *, *ψυγω* *, a donné aux Grecs leur *ψυχη*, haleine, âme, Ind. PAWĀKĀ, souffle, air. Longtemps après sa formation, les philosophes de la Grèce ont fait dire à *ψυχη* toutes espèces de choses. Pour les disciples d'Anaxagore, c'était un fluide aériforme. Pour les stoïciens, c'était un *πνευμα θερμον*. Pour Pythagore et Platon, c'était aussi une sorte de gaz (*αυρα*) extrêmement ténu et, par cela même, imperceptible aux sens. Pour le précepteur d'Alexandre le Grand, la question n'était pas claire et l'on ne saurait préciser ce qu'il croyait de la nature de l'âme et de son immortalité. Toujours est-il que, depuis Platon, la *ψυχη* fut généralement partagée en deux parties : le *νοος* ou partie haute, et le *θυμος* ou partie basse ; ce philosophe parle même d'une troisième partie, *επιθυμια*, qui fait rechercher les plaisirs des sens. Le *νοος* habitait la tête, tandis que le *θυμος* et l'*επιθυμια* étaient relégués dans les viscères. Sans nous arrêter ici aux locutions qu'a produites cette localisation, examinons la généalogie des expressions *νοος* et *θυμος*.

¹ Voyez, pour les variantes, P. Pons, *Lettres édif.*, t. XXVI, p. 244 ; Roger (ministre hollandais), *Mœurs des Bramins*, p. 190 ; et encore : *Über die Sprache und Weisheit der Indier*, de Fréd. Schlegel, Berlin, 1808.

Nous, contracté de νοος, est une reproduction du NAYAs indien, *direction, ordre, intelligence*, dérivé lui-même du verbe NÎ ou NAY, mouvoir, diriger, νειω, νειμαι. Vous comprendrez mieux cette origine de νοος lorsque vous aurez entendu Plutarque résumer ainsi l'opinion de Platon sur l'âme : « ψυχὴ γὰρ αὐτὰ κινήσεως καὶ ἀρχή, νοὺς δὲ, ΤΑΣΕΩΣ καὶ ΣΥΜΦΟΝΙΑΣ περὶ κίνησιν ; l'âme, en effet, est la cause et le principe du mouvement ; l'esprit est le principe de l'ordre et de l'ensemble dans le mouvement. » Περὶ τῆς ἐν Τιμαίῳ ψυχολογίας, VII, 4.

Θυμός a une souche plus productive et non moins curieuse.

A côté de la racine verbale D'Û, frapper, secouer, agiter, le Sanscrit nous offre deux noms dérivés dont l'un, D'ÛKAs, signifie vent, souffle, l'autre, D'ÛMAs, veut dire (vent) vapeur. On conçoit que le vent reçoive son nom du verbe agiter. On sait en outre que le langage dit vapeur, fumée par vent, souffle, p. 67.

D'ÛKAs, souffle, a été conservé par les Slaves pour représenter tantôt le souffle, tantôt l'âme, l'esprit : *DUCH, DUSZA* en Russe ¹, *duszia* en Lithuanien, *duch* et *dusza* en Polonais ont cette double signification.

D'ÛMAs, vapeur, conserve sa valeur originaire dans le Lithuanien *dumas* et dans le DYM des Russes et des Polonais. Littéralement transcrit dans θυμός, D'ÛMAs n'a eu dans l'ancien Grec que la signification d'âme, signification qui a reçu ensuite la plus grande extension. Réservant les détails pour un autre endroit, nous dirons seulement ici que les Grecs ayant reproduit dans θω le D'Û des Indiens avec la signification de frapper, agiter, n'ont jamais séparé du radical θυμός, âme, cœur, l'idée de trouble et d'agitation qu'exprime la racine.

Autre preuve du génie des Hellènes :

Entre le ventre et la poitrine, il y a un muscle mince mais très-

¹ La même langue dit encore VOZDUCH, air, et DUIU, je souffle. Le préfixe russe VOZ est le même que l'allemand *aus*, le latin *ex*, etc., p. 34. Peut-être n'est-il pas déplacé de citer ici les noms des dix langues qui constituent la famille slave : Esclavon, Russe, Serbe, Carnique, à l'est ; Bohémien, Polonais, Venède, à l'ouest ; Prussique, Lithuanien, Letton, au centre.

large qui, par ses contractions et ses dilatations successives, concourt puissamment à la respiration : c'est le diaphragme. Ce muscle de séparation avait reçu des Grecs le nom de *φραν* ou *φρην*, cloison, du verbe *φραω* *, *φρασσω*, clore, lorsqu'on imagina, vu son rôle important, d'en faire le siège de la *ψυχη*. Bientôt le diaphragme donna son nom au principe de vie qui résidait en lui : *φραν* ou *φρην* signifia tour à tour l'âme, l'esprit, le cœur et l'intellect, sans compter mainte petite signification de contrebande.

A Rome, on traduisait *ψυχη* par *anima*, *θυμος* par *animus*, *νοος* par *mens*, *πνευμα* par *spiritus*, et *φρην* n'avait pas de correspondant qui lui fût propre.

Animus et *anima* sont deux radicaux provenant de la racine indienne AN, respirer, vivre, conférée plus haut avec le verbe *πνεω*, je souffle, je respire. AN a procuré aux Indiens leur ÂNAS, ANILAS, souffle, vie, comme il a fourni aux Grecs leur *ανεμος*, souffle, vent. *Anima* est très-employé pour exprimer l'haleine et la vie, voire même le principe de la vie. *Animus* désigne l'âme qui pense, qui sent et qui veut ; jamais il n'est usité avec la signification de souffle de son correspondant grec *ανεμος* ; jamais il n'est confondu avec *anima*, sa sœur jumelle.

Les langues de l'Europe latine ont toutes gardé l'*anima* des Romains dans Ital. *anima*, *alma*, Espagn. *anima*, *alma*, Port. *alma*, Franç. *âme* (*anme*) ; toutes aussi ont conservé l'*animus* dans leur *animo*, si vous en exceptez le Roman-wallon qui, par sa misérable prédilection pour la finale *e* sourd, n'a formé d'*animus* et d'*anima* qu'un seul *anme* (prononcez la première syllabe comme *an* dans antique), en lui faisant porter les diverses valeurs significatives de sa double souche latine. Et la fille du Roman-wallon, la langue française, hérita son *âme* de sa mère, en se réservant de faire totalement disparaître le N constitutif de la racine, quitte à le remplacer par un accent circonflexe. Il faut ici le répéter, rien, dans les formes orales, ne paraît essentiel à l'homme qui en ignore la facture et la raison d'être.

Encore une âme-souffle : c'est la dernière.

Spiritus, souffle, haleine, Ind. SPerTAn, du verbe *spiro*, je souffle, Ind. SPer. De là cette locution très-usuelle : *spiritum ducere*, la même chose que *animam ducere*, reprendre haleine. Aux beaux temps de la langue des Cicéron et des Virgile, *spiritus* présente, mais rarement, les autres significations de son correspondant *πνευμα*.

Mais depuis le christianisme et dans les langues qui se sont formées sous son influence, *spiritus* et ses copies néo-latines ont eu deux, trois, quatre sens, une infinité de sens différents. Que ne valent pas à dire le *spirito* des Italiens, l'*espíritu* des Espagnols, l'*espírito* des Portugais, et surtout l'*esprit* des Français ? Dieu, ange, démon, homme, génie, attention, intention, intelligence, raison, humeur, caractère, disposition, produit de distillation, etc., etc., *esprit* signifie tout cela !

Quant à *mens*, nous avons fait son histoire en donnant le tableau de la famille RETENTIR : voyez, p. 60 et 61, la sixième idée cardinale de cette famille et les mutations qui s'y rattachent. MAN veut dire retentir (p. 17) ; MAN ou MÂN signifie dire, informer, *μηνειν*, *monere* ; puis en rappelant l'action de penser par le signe de la manifestation orale de la pensée, MAN, qui n'a d'autre signification naturelle que celle de résonner, retentir, exprime encore *réfléchir*, *penser*. Avec ce dernier sens, MAN ou MNÂ est reproduit dans le grec *μενω* *, *μνωω*, dans le latin *meno* *, *memini*, *-meniscor*, dans le gothique *man* et dans l'allemand *meine*. De cette racine verbale, le Sanscrit avait dérivé entre autres noms ceux de MANAs, esprit, *मेनस्*, et de MATIs, pour MANTIs, intelligence. Ce dernier a été emprunté par les Grecs dans leur *μντις*, par les Lithuaniens dans leur *mintis*, et par les Latins dans leur *ment-*, au nominatif, *mens*. *Mens* représentait l'âme, mais en tant qu'elle est intelligente ; ce mot disait aussi l'intelligence comme pouvoir, comme attribut de l'âme, et plus souvent encore les produits de cette intelligence, tels que l'opinion, le dessein, la résolution, etc.

Mais voici, pour finir, une particularité frappante : les peuples germaniques, envisageant l'âme comme la cause du mouvement

vital, l'ont exprimée par *moteur*, *force motrice*. Du verbe *saiwa* *, All. *seiwē*, je meus, le Gothique a dit *saiwala*, *âme*, *vie*, Anglo-sax. *sawul*, *saul*, Angl. *soul*, All. *Seele*, Holl. *ziel*, Suéd. *siäl*, Norwég. *saal*, *sael*. De même, JAIS, mouvoir, aller, Goth. *geisja* et *gaisja*, Island. *geisa*, Suéd. *gaesa*, est la souche verbale du tudesque *gheist*, All. *Geist*, Holl. *geest*, Anglo-sax. *gaest*, Angl. *ghost*. Ces cinq noms identiques ajoutent à la double signification de *saiwala* les principales acceptions de notre mot *esprit*.

Telles sont dans les langues japhétiques et sémitiques les dénominations curieuses de l'âme, considérée comme principe de la vie et comme foyer des idées et des émotions affectives.

Le grand tort des penseurs a été de répéter si longtemps ces dénominations en se faisant illusion sur les faits. Au lieu de dire : l'homme pense, telle partie du cerveau de l'homme pense, ils ont préféré dire : l'âme pense, l'esprit pense, etc.; et ils ont cru faire de la science ! Ils n'ont pas vu que le seul moyen d'être logique était d'étudier le cerveau vivant dans son union intime avec l'être immortel procréé avec lui, et son inséparable coopérateur depuis la conception jusqu'à la mort. Ils ont préféré leurs fictions et leurs rêveries à l'observation des faits physiologiques. Ils ont prétendu démontrer, sans la Révélation, l'existence de l'âme et son immortalité; mais quel est l'observateur de la nature que leurs sophismes ont convaincu ? Et de nos jours encore, d'où viennent aux philosophes et cette indifférence pour l'histoire naturelle de l'homme, et cette démangeaison d'abuser du langage pour définir ce qu'ils ne peuvent connaître ? Pourquoi ne savent-ils, quand il le faut, se taire et adorer ? Ah ! que nous leur dirions volontiers avec un prêtre qui n'a pas assez profité de la bonne leçon qu'il donne : « Sachons donc ignorer lorsqu'il faut ignorer, et rappelons-nous « sans cesse que l'on ne compromet pas moins la vraie science par « des négations hâtives que par des affirmations hasardées ¹. »

¹ Lamennais, *Esquisse d'une philosophie*, II^e partie, liv. I^{er}, chap. 6, p. 444, édit. de Pagnerre.

I

INSTINCTS.

Instinct est synonyme d'*impulsion*, mais il n'a pas le droit de l'être, c'est un mauvais mot. *Instinctus*, en Latin, est le participe passé d'*instinguo* *, j'excite à, je pousse vers, verbe composé du préfixe *in* et de la racine *sting* ou *stig*, heurter, piquer, Ind. STAK, στήλω, All. *steche*, Angl. *stick*, *sting*. Mais il faut pardonner à nos pères d'avoir donné au passif *instinctus*, excité à, le sens actif qu'aurait eu *instinctio*, excitation à : ils n'y regardaient pas de si près, voyez-vous, lorsqu'ils bégayaient entre eux la langue de leurs vainqueurs.

Il faut donc accepter le mot *instinct* tel qu'il nous a été légué par un long usage, j'allais dire un long abus. Remarquons seulement que nos philosophes ont eu grandement tort de ne pas étendre la dénomination d'*instinct* à toutes les facultés, à tous les besoins de la tête humaine : c'est par une impulsion organique qui lui crée un besoin, c'est par instinct que l'enfant nous crie si souvent *pourquoi*? comme c'était par instinct qu'il saisissait le mamelon de sa mère. Mais, encore un coup, le mot est adopté pour exprimer

tout penchant animal chez l'homme, il est adopté et nous le maintenons.

Les organes des facultés instinctives occupent les parties latérales inférieures et postérieures inférieures de la tête. Ces facultés ont pour objet la conservation de l'individu et la propagation de l'espèce.

A la conservation de l'individu se réfèrent :

1. L'amour de la vie,
2. Le choix des aliments,
3. Le penchant à combattre,
4. Le penchant à détruire,
5. Le penchant à acquérir,
6. La tendance à se cacher,
7. La circonspection.

A la propagation de l'espèce se rattachent :

8. L'amour physique,
9. L'amour des enfants,
10. L'attachement.

Voilà les différentes puissances de l'homme animal. Elles poussent à l'action d'une manière égoïste et aveugle. Pour elles, point de choix, point de règle : il est absolument nécessaire qu'elles soient dirigées par les sentiments supérieurs ou éclairées par l'intelligence.

I. — AMOUR DE LA VIE.

Il existe chez tous les animaux une impulsion à fuir le danger ou les apparences du danger, et cela sans le secours de l'expérience et de la réflexion. L'homme animal éprouve aussi ce besoin de conservation, mais pas toujours au même degré. Ainsi tel malheureux, malgré sa misère, se cramponnera pour ainsi dire à la vie; tel autre, malgré tous les plaisirs que lui procure l'existence, ne s'y acoquinera pas ou n'en redoutera pas le terme. D'un autre côté, l'observation montre que l'individu chez qui l'organe de cette

faculté est très-développé n'a d'autre but que lui-même et son plus grand bien-être dans tous ses actes : tout ce qu'il fait est entaché du plus vil égoïsme.

L'affection principale de cet organe est la PEUR. Il y a alors un instant de froide immobilité, nos muscles se roïdissent et nos forces tombent. Souvent aussi le cœur bat plus vite, les membres tremblotent, la convulsion est générale.

Le langage peint ce double état.

Il frappe, il abat avec les labiales : B'Ï, être stupéfait, craindre ; Lat. *paveo*, d'où *pavor*, *pavidus*, Roman-wall. *pave*. *Pavor*, exactement reproduit dans le *pavor* des Espagnols, se modifie légèrement et change de genre dans l'italien *paura* et le français *peur*. On connaît le dérivé *espouvanter*, épouvanter, Ital. *spaventar*. Même effet des labiales dans le *φοβω*, *φοβέω* des Grecs, d'où *φοβός*, crainte, etc. Leur *πτω*, *πτωω*, j'abats par la crainte, doit être rapproché du *πτω* (p. 71), *πιπτο*, je tombe. A *πτω* se rattachent trois autres verbes grecs qui signifient *effrayer*, *faire peur* : *πηγισσω*, *πτωσσω*, *πτύρω*. Ils ont un correspondant aussi beau qu'eux dans le *consterno* des Latins, *je renverse*, *j'abats*, *je consterne*. Ici et là, c'est bien cet état de prostration des forces et de collapsus général que vous rappelle le langage : c'est le symptôme pour l'affection primitive, c'est l'effet pour la cause. On retrouve encore la frayeur peinte par l'abattement qu'elle produit dans l'*εκπλησσειν* des Grecs, *effrayer*, verbe composé du préfixe *εκ* et de *πλησσειν*, frapper, battre.

La consternation (*consterno*) immobile et muette est si bien exprimée par les gestes TAB et STAB qui marquent la fixité ! Articulez et articulez encore :

Stupeo, je suis stupéfait, d'où *stupor* (voyez p. 80), stupeur.

Θαμβέω, je suis frappé de stupeur : *Θαμβός*, stupeur.

L'Hébreu a TÀMA' et l'Arabe TaMiA' ; c'est moins accablant.

A cette première manière de représenter la peur se rapporte encore le germanique *Angst*. Cette expression, dérivée du verbe AÑG, serrer, comprimer, rappelle parfaitement cet état d'oppression où se trouve l'homme lorsque l'inquiétude a accumulé le sang

dans ses poumons. Interrogez vos souvenirs, et dites-nous ce que vous en pensez.

Mais la seconde manière est plus commune. La parole imite alors par les frémissements de la langue le symptôme principal de cette affection, le tremblement des membres, et elle dit :

B'RI, B'RAIS, craindre ; All. *fürchte*.

TRAS, craindre ; *τρεω, ταρασσω* ; le Latin possède aussi son *terreo*, d'où *terror*.

DRAM, agiter, a, dans le *τρεμω* grec et le *tremo* latin, le sens de craindre, être épouvanté.

DerB', craindre ; *ταρβω* ; *trepido*, d'où *trepidus* et *intrepidus*. Nous n'avons conservé que ce dernier nom.

RIK', trembler, d'où RAIKAs, crainte ; All. *schrecke* avec son dérivé *der Schreck*, l'épouvante. L'Hébreu dit également RâGaZ, trembler et avoir peur ; Arab. RaJaZa.

N'est-ce pas que tous ces petits tableaux de la terreur sont palpitants de vérité ?

II. — CHOIX DES ALIMENTS.

Toutes les fonctions de la vie organique sont indépendantes du cerveau. Ainsi, il résulte des expériences de M. Flourens et de plusieurs autres physiologistes qu'un animal peut digérer, respirer et se nourrir après l'ablation des lobes cérébraux. Mais une fois privé de ses lobes cérébraux, l'animal ne cherche plus sa nourriture, il végète dans un état d'assoupissement, et il faut lui fourrer dans le gosier les aliments dont on veut provoquer la déglutition et la digestion. Il y a donc une partie du cerveau qui préside à l'alimentation, au besoin et au choix des aliments. Cet organe, qui fut découvert par le phrénologiste Combe, est constitué par les circonvolutions de la base du lobe moyen dans lesquelles se termine le nerf olfactif.

Quand il fonctionne normalement, cet organe donne à l'homme le sentiment de la faim et de la soif.

Les noms latins *fames* et *gustus* marquent simplement, d'après leur origine verbale, la mastication, la manducation. L'Indien a les mêmes noms dérivés de B'AKS, manger, dévorer, et de G'AS, mâcher, manger. Mais ici encore l'acte extérieur pouvant seul être imité, représenté par le langage, c'est sa dénomination qui sert à rappeler le besoin intérieur, besoin qui n'a pas son analogue dans la nature matérielle. Voilà pourquoi *fames* et *gustus* expriment le mouvement interne qui pousse à ces actes : la faim, Ital. *fame*, Esp. *hambre*, Port. *fome*, et le goût, l'appétit. Ce dernier mot peint un penchant impérieux quelconque : le sens du verbe *appeto* = *ad + peto*, je me meus avec force vers quelque chose, l'explique assez, voyez -PAT, p. 71. *Goût*, pour *goust*, Lat. *gustus*, Ind. G'ASIs, γουσις, Ital. et Esp. *gusto*, Port. *gosto*, est un des noms qui ont le plus varié dans leurs significations. Il a désigné d'abord la manducation, puis l'appétence des aliments, le plaisir qu'on éprouve en mangeant, et, au figuré, toute appétence, toute inclination, tout plaisir. Il servit ensuite à représenter le sens du goût et l'action des molécules sapides sur la langue et le palais : de là cette métaphore hardie qui lui fait exprimer la faculté de juger de la perfection d'une œuvre intellectuelle ou artistique. Nous laissons là les nuances intermédiaires.

C'est à cause de ce qu'il a de pressant et de douloureux que le besoin d'aliments a reçu des Grecs le nom de *πεινα*, gêne, tourment, faim, de *πεινω*, j'afflige, je fais souffrir (Ind. PAIN, briser, Lat. *poena*, souffrance, peine). De *πεινα* dérivent les verbes *πειναω* et *πεινεω*, j'ai faim, je souffre de la faim. Conférez aussi le latin *penuria*, manque, détresse.

Λιμος, faim, marque le désir, l'avidité : souvenez-vous de la racine verbale *λιπω*, *λιπτω*, LUB', désirer, p. 77. Au moyen de la particule intensive *βου*, les Grecs ont fait de *λιμος* leur *βουλιμος* ou *βουλιμη*, que vous retrouverez dans notre français *boulimie*.

Un beau mot, c'est le nom latin *sitis*, soif. Comme il peint l'aridité des voies digestives ! Nous avons vu, p. 87, la racine *CUŠ*, brûler, sécher ; de là *CUŠIs* et *SUŠIs*, dessèchement, Lat. *sitis*, soif, avec

son dérivé *sitio*, j'ai soif, et, par une belle comparaison, je brûle d'obtenir quelque chose. Les langues néo-latines ont bien fait de conserver cette expression dans Ital. *sete*, Esp. *sed*, Port. *sede*, Franç. *soif*.

Le *δρῶ* des Grecs vaut moins, car, au lieu de peindre, comme *sitis*, l'état des organes, il se contente, comme *fames* et *gustus*, de dire l'aete qui satisfait le besoin physiologique qu'on veut représenter. Rappelez-vous *δύρω*, *δύρω*, j'humecte, j'imbibe, Ind. TIP.

Mais le *Durst* allemand, Tud. *thurst*, Angl. *thirst*, Holl. *dorst*, rappelle par son origine verbale TerS, sécher, brûler, p. 85, la même idée que *sitis*, SUŠis, desséchement, soif. L'Indien dit également TerSÂ, la soif.

Restent quelques autres mots servant à désigner l'action anormale ou exagérée de notre organe, tels que la gourmandise, la gloutonnerie, la friandise, l'ivrognerie, etc.; mais tous ces noms dérivent de verbes marquant lécher, mâchier, avaler, dévorer, et ne méritent pas la peine d'une analyse sérieuse. Passons à du moins grossier.

III. — PENCHANT A COMBATTRE.

Voici comment un phrénologiste célèbre définit cet instinct : « C'est, dit-il, une tendance à s'offenser par la résistance, à redoubler d'action pour vaincre l'opposition, à ne pas se laisser abattre, décourager, et, lorsque l'organe est très-prononcé, à déployer d'autant plus d'action que l'organe est plus considérable. Cette impulsion est soutenue, elle agit d'une manière continue sur le caractère, et fournit un fonds de contradiction et d'opposition qui agit toujours du plus au moins. Ce n'est pas l'impulsion colérique du moment, l'emportement passager, mais c'est une hardiesse habituelle, soutenue, qui affronte le danger, qui le contemple sans s'effrayer, et qui puise de nouvelles forces dans les obstacles qu'elle rencontre. »

Les anciens avaient placé le siège et les inspirations du courage

dans le cœur, muscle creux, centre de la circulation, qui n'a rien de commun avec l'organe cérébral de notre faculté. Mais cette erreur de localisation nous servira à expliquer la facture de certains vocables.

Nous connaissons déjà *ánimus* et son équivalent *θυμός* comme désignant, par individualisation de sens, cette partie de l'âme qu'on appelait *irascible*. Eh bien, le courage et la colère appartenaient au *θυμός* et empruntaient son nom. C'est ainsi qu'*ánimus* exprima le courage; c'est ainsi qu'on dit encore aujourd'hui dans toute l'Europe latine : *tu n'as pas d'âme*, pour *tu n'as pas de courage*.

Les Latins dérivèrent *fortis*, courageux, originairement élevé, excellent, de *fero*, B'er, *φορῶ*, p. 69, comme les Indiens firent leur BARAs, fort, et BARAn, fortement, de B'er, élever, soutenir. Il est remarquable que ce *fortis*, d'où *fortitudo*, a perdu chez les Néolatins son sens d'audacieux et de courageux; pour ne plus guère représenter que la *force brute* et la puissance musculaire. C'est un homme *fort*, dit-on chez nous, mais il manque de courage.

Strenuus, en rappelant le verbe STerH, *στερεῶ*, *stringo*, p. 81, donne l'idée de ce qui est serré, étroit, affermi, solide; aussi signifie-t-il *ferme, courageux*. D'où vient-il donc que les Romains n'aient jamais donné à *laxus*, lâche, relâché, par opposition à *strenuus*, le sens métaphorique de lâche, manquant de fermeté? A *lasche, lascheté*, altérés de *laxus, laxitas*, les Français ont très-bien opposé *ferme, fermeté*, reproduits de *firmus, firmitas*.

On a assimilé le courage à la force physique lorsqu'on a dit *viriliter agere*, agir en homme, comme synonyme d'*agir avec courage*. A Rome, la femme courageuse recevait le nom de *virago*, femme-homme. A Athènes, *ανδρεως*, de *ανηρ*, homme, avait le sens de *courageux*. Le verbe WÎR, fortifier, être fort, a donné aux Indiens WÎRAs, homme, guerrier, représenté en Latin par *vir*, et en Grec par *αηρ*, *αηρ*. Vous reconnaissez là l'origine verbale de WÎRYAN, effort, et de *vis, vires, forces*.

Quant aux mots *valeur* et *courage*, il importe de faire observer

que ni l'un ni l'autre ne sont vraiment latins, quoique d'une origine latine. Le nom *valeur*, Ital. *valore*, Esp. et Port. *valor*, accuse la souche verbale *valeo*, WAL, fortifier, p. 70. On comprend que, dans notre sens de *courage*, il a échangé sa signification de puissance matérielle contre celle d'énergie morale. *Courage*, Ital. *coraggio*, Esp. *corage*, Port. *coragem*, marque l'action du cœur, siège supposé du courage ; on disait, on dit encore : homme sans cœur, pour homme sans courage. La désinence romane *atge*, Ital. *aggio*, Esp. *age*, etc., que vous rencontrez ici dans *coratge*, *coraggio*, *corage*, *courage*, est commune à une foule de substantifs, tels que *usatge*, usage, d'*usus* ; *personatge*, personnage, de *persona* ; *ultratge*, outrage, d'*ultra* ; *visatge*, visage, de *visus* ; *viatge*, voyage, de *via* ; *messatge*, message, de *missus*, etc. Ignorant cela, l'auteur des *Soirées de Saint-Petersbourg* a cru trouver dans *courage*, *coratge*, *coraggio*, etc., un composé de *rage* (*rabies*) du cœur, comme il a su découvrir *caro data vermibus* dans *cadaver*. Les vieux Latins ne connaissaient pas de semblables tours de force : ils entendaient leurs voisins de Grèce dire *πτωμα*, cadavre, de leur verbe *πιπτω*, je tombe, et ils firent, pour leur usage, *cadaver*, cadavre, de leur verbe *cadere*, tomber. Pour être juste, nous devons ajouter qu'en faisant ainsi de l'Étymologie sans en connaître l'A B C, M. J. De Maistre avait l'intention bien louable de montrer l'utilité de cette science.

La langue grecque affectionne surtout ces trois dénominations du courage : *θυμος*, *τολμα* et *θαρρος*.

Nous avons dit, dans notre étude préliminaire, que *θυμος*, copie de l'indien D'ŪMAs, vent, vapeur, représentait l'âme tout entière, mais que sa souche verbale ΘΤ = D'Ū, frapper, secouer, agiter, l'avait fait employer pour désigner plus spécialement le trouble et l'agitation de la passion. Voilà pourquoi la colère et la vive énergie, la rage et le courage, ont eu pour expression commune le nom de cette partie irascible de l'âme qu'on supposait leur siège. Apulée appelle le *θυμον* *exandescientiam vel irritabilitatem*, pour le distinguer de la raison et de l'appétit concupiscible. (*De dogmate Pla-*

tonis, lib. I.) Θυμος est pris adjectivement dans αθυμος et αποθυμος, lâche, εκθυμος et ενθυμος, courageux, etc.

Vient ensuite le courage de l'entreprise : τολμα, de τολω *, ταλαω, *tollo*, TUL, lever, soutenir, au propre : action de prendre sur soi, puis entreprendre ; au figuré : la hardiesse, la résolution de celui qui ose ; de là τολμω, je prends sur moi, j'ose, j'ai le courage de...

Θαρρος ou θαρρος est l'expression de l'audace insolente de celui qui attaque. L'Indien dit D'ARŞAs, arrogance, D'erŞTAs, hardi, D'erŞUs, fier, audacieux, Gr. θαρρος et θρασυς, du verbe D'erŞ, oser, braver. En comparant ce D'erŞ avec D'erŞ, blesser, tuer, on comprend facilement qu'il s'agit ici ou du courage du combattant, ou de l'arrogance du vainqueur.

Dans les langues germaniques, nous trouvons le tudesque *muod*, le gothique *mods*, l'anglais *mood*, le hollandais *moed*, l'allemand *Muth*, avec la double signification de *sentiment* et de *courage*, tandis que leur identique indien MAID'As, de MAID', méditer, *meditor*, n'a que le premier sens, celui de *sentiment*. Cette expression nous paraît faible. Nous lui préférons l'allemand *tapfer*, hardi, en Holl. *dapper*, parce qu'il rappelle au moins le combat et l'énergie du combattant ; voyez TUP, *tupfe*, p. 87. A côté de *tapfer*, il faut mettre l'allemand *dreist*, Holl. *driest*, Angl. *trusty*, qui n'est qu'un modifié du sanscrit D'erŞTAs, hardi, dérivé, comme nous venons de le voir, du verbe D'erŞ, blesser, tuer, et oser, braver.

Encore un mot sur un produit germanique.

Le nom latin du cœur a donné aux Français le mot *courage*, d'où *courageux* ; d'un autre côté, le nom germanique du même organe leur a fourni *hardi*, d'où *hardiesse*. C'est toujours, comme nous le disions en commençant, le nom du siège supposé de l'instinct pour l'instinct lui-même. Le sanscrit HerD, MerDAYAn, cœur, du verbe MRÎ, trembler, palpiter, s'est hellénisé en καρδια, καρ, κηρ ; les Romains dirent *cor*, *cordis*, et les hommes du Nord, *hairto*, *hart*, *Herz*, etc. Il est donc évident que *hardy*, *hardi*, Angl. *hardy*, Ital. *ardito*, appartient à l'élément germanique, et qu'il signifie littéralement : *qui a du cœur*.

Nous ne dirons rien des mots qui, dans les langues sémitiques, représentent le courage. Les racines ÂMaS, GâBaR, HâZaQ, BâRaM et QâS'aR, offrent tout simplement la mutation de l'idée de *force matérielle* en celle de *puissance morale*.

IV. — PENCHANT A DÉTRUIRE.

L'homme chez qui l'organe de cette faculté est convenablement développé, porte partout son activité énergique : il est modérément irritable. Quand ce penchant à détruire est faible, trop faible, vous avez alors un caractère mou, redoutant tout ce qui se trahit par le bruit, la vivacité, la violence ou le désastre. Si, au contraire, le penchant à détruire est prédominant, si son développement est exagéré, gare à la bruyante impétuosité des actes, gare à la colère, à la rage, à la fureur !

Ici notre tâche est facile, car les comparaisons et les mutations d'idées qui ont présidé à la formation des mots qui peignent les actes de ce penchant sont saisissables au premier coup d'œil.

Le tapage et la destruction sont les résultats ordinaires des affections de notre organe ; aussi la rage, la fureur, la colère, sont-elles généralement représentées par des mots qui n'ont d'autre valeur native que celle de *détruire*, *tapager*.

Nous trouvons en Indien MAC (Lat. *musso*) et MIC (Lat. *miceo*), retentir, gronder, puis se mettre en colère ; B'ÎM, retentir, et B'ÂM, s'irriter ; KRAD, κραζω, KRUC, κρωζω, crier avec force, et KRUD, être en colère, être furieux ; WÂÇ, crier, ηχew, *tagio*, et WAKS, être en colère.

Les racines RAS et RAÇ, retentir, gronder, ραζω, ρωζω, ont, dans l'allemand *rasc*, Holl. *raze*, le sens primitif de *je tapage*, et le sens permuté de *je suis en colère*. Notre français *rage* est proche parent de ces expressions germaniques : sa forme latine *rabies*, dont le *b* s'est altéré en *g* comme celui de *ruber* dans *rouge*, est un radical du verbe RAB', retentir, gronder, et aussi être en fureur ; on trouve souvent SAnRABD'A, furieux, Lat. *rabidus*.

Plus fréquente encore est la mutation des idées être en colère et détruire, voyez :

RUŞ, détruire et se mettre en colère ; ErKŞ et RUKŞ, être rude, gronder ; RIŞ, blesser, tuer, et ÎRŞ, haïr, se fâcher. A cette dernière racine indienne se rapportent l'*irasci* des Latins, et l'*εμίζειν* des Grecs ; ce verbe, on le sait, a donné ÎRŞÂ, haine ; *εμς*, colère et dispute ; *ira*, colère, ire, *iracundus*, irascible, etc.

Cette manière de peindre la colère par la destruction se retrouve encore dans le tudesque *wuota*, je suis furieux, Ind. WUŦ, frapper, blesser ; All. *wülthe*, d'où *die Wuth*, la rage, la colère, Holl. *woede*.

Il en est de même du *furo* latin, d'où *furor*, fureur et *furia*. Ce verbe est, avec son analogue *foro*, un modifié de la racine verbale B'ARW, frapper, blesser, tuer.

L'allemand *bös*, Ind. BAD'As, mauvais, colère, vient aussi d'un verbe marquant destruction, BAD', frapper, nuire. Ajoutez-y l'allemand *Zorn*, Holl. *toorn*, colère, du verbe TerŦ, rompre, détruire, p. 85 ; le grec *λωσσα*, fureur, du verbe LUŞ, blesser, tuer ; et l'hébreu QàŞaF qui, au sens naturel de *briser*, ajoute celui de *se mettre en colère*.

L'origine de notre français *colère*, Ital. *collera*, Esp. et Port. *colera*, ressemble à celle des mots *courage* et *hardiesse*.

Il ne s'agit plus ici du cœur ; il s'agit du foie et de la liqueur qu'il sécrète. Au dire des anciens, les personnes bilieuses sont plus irascibles que les autres, et, sans bile, pas de colère, pas de haine, pas de fiel dans l'âme ! Voyez chez les Grecs, *χολη*, *χολος*, de *χωω*, MU, signifie aussi bien *colère* que *fiel* ou *bile*. Ils ont même leur *χολερα*, *colère*, et leur *χολωω*, qui n'a d'autre sens que celui de *faire entrer quelqu'un en fureur*. Mais nous préférons *οργη* à *χολερα*.

οργη marque d'abord chez les Grecs la force active de l'âme, son énergie, du verbe ŪRJ, mouvoir, agir, Lat. *urgeo* ; il désigne, en second lieu, un penchant violent, quelque passion turbulente, quelque agitation exaspérée (*οργαω*, *οργασμα*, orgasme) ; enfin, il s'individualise et représente spécialement la colère, le tyran le plus

agitateur de la tête humaine. Son dérivé le plus connu est *αγριζομαι*, traduisant l'*irascor* des Latins.

Θυμος, l'âme, sa partie irascible et l'action de cette partie, la colère. Ce mot, qui a été suffisamment étudié au paragraphe précédent, a eu des dérivés très-usités : *θυμικος*, colérique, *θυμωνα*, je suis en colère, *θυμωω*, j'irrite, etc.

La colère, qui fait bouillir le sang, est parfaitement rendue en Hébreu : *GâRÂ'* et *HâRÂ'*, Ind. *ÇRÂ*, p. 85, *cremo*, brûler, s'enflammer ; puis, se mettre en colère, *flagrare irâ*. Rapprochez encore l'aramaïque *ZGaF*, brûler, de l'hébreu *ZâGaF*, être en colère. Toutefois, la langue sainte, qui dans *GâRÂ'*, *HâRÂ'* et *ZâGaF*, peint si merveilleusement l'orgasme du sang chez l'homme en colère, n'a pas une seule expression qui fasse contraste avec celles-là en marquant le calme, l'absence de toute fièvre ; elle n'a pas son *sang-froid*. Sang-froid ! mot d'une justesse si parfaite pour le physiologiste !

Souvent encore, dans les langues sémitiques, la colère a été rendu par un de ses trois symptômes extérieurs : 1° le tremblement des membres ; 2° une respiration bruyante et précipitée ; 3° l'écume qui remplit la bouche.

1° Aram. *RGaZ*, Hébr. *RâGaZ*, Arab. *RaJaZa*, agiter, trembler ; puis, s'irriter, se mettre en colère, Hébr. *RâG'aM*, Arab. *RaG'aMa*, III^e et V^e conjuguais, être agité, trembler, et encore : se mettre en colère.

2° Hébr. *ÂNaF*, Arab. *ANaFa*, respirer, lancer fortement l'haleine par les narines ; ensuite, être en colère ; *proflare iras*, comme disaient les Latins. De ce verbe dérive le substantif *AF*, qui possède la double signification de nez et de colère.

3° Hébr. *ZâG'aM*, Arab. *ZaG'aMâ*, V^e conjuguais, écumer et être en colère.

Il est une autre action énergique du penchant à détruire, qui se manifeste surtout lorsqu'il y a faible développement de la bienveillance, c'est la *cruauté*.

Arrivons de suite aux dénominations de cette qualité.

Le verbe RUM, naître, croître, a produit RUD'As, cru, natif, sans culture, sans art, représenté en Latin par *rudis*, brut, natif, sans culture, rude, et par *crudus*, naturel, sans apprêt, cru. Ce *crudus*, qui rappelle l'allemand *roh*, a formé *crudelis*, de mœurs rudes et sauvages, *cruel*, d'où *crudelitas*, métamorphosé plus tard en *cruelté*, *cruauté*, *cruauté*, Ital. *crudeltà*, Esp. *crudeldad*, Port. *crueidade*.

Cette assimilation de l'homme cruel à l'animal sauvage et non apprivoisé se retrouve encore dans les expressions indo-romanes *ferus*, *αγριος*, *ωμος* et *immanis*. Un mot sur chacune d'elles.

Ferus, Ind. B'ARAs, *φερρ*, *θηρ*, marque un produit naturel sans éducation, et par cela même farouche ; c'est un radical du verbe B'er, porter, produire, Lat. *fero*, Gr. *φέρω*. Nous n'avons aujourd'hui ni *ferus*, ni *feritas*, ni *efferus*, ni *efferrare* ; mais nous possédons *ferox* et son rejeton *ferocitas* dans *féroce*, *farouche* et *féroce*.

Appliqué aux animaux, *αγριος*, d'*αγρος*, champ, Lat. *ager*, All. *Acker*, désigne leur état sauvage. Appliqué aux hommes, il a le même sens que *crudelis* et *ferox*.

Comme *crudelis* et *ferox*, *ωμος*, en Grec, vient d'un verbe qui signifie porter, produire, *ωω*, *οιω* ; comme eux aussi, il emporte la double idée de *sauvage* et de *cruel*.

La racine MAN, penser, dont il a été question dans notre étude préliminaire, compte parmi ses nombreux dérivés le substantif MANUs, homme, d'où MÂNUSAs, humain. L'adjectif latin *manis*, qui reproduit MÂNUSAs, n'est usité que dans le composé *immanis*, inhumain, cruel. Les dialectes romans n'ont emprunté ni *immanis* ni *immanitas*, mais ils doivent à la même langue latine leurs équivalents moins usités *inhumanus* et *inhumanitas*, conservés dans Franç. *inhumain*, *inhumanité* ; Ital. *inumano*, *inumanità* ; Esp. *inhumano*, *inhumanidad* ; Port. *inhumano*, *inhumanidade*.

Ici viennent se placer, avec la signification de *cruel*, les noms germaniques *hart* et *grausam*.

L'allemand *hart*, Goth. *hardus*, Tud. *harto*, Angl. et Holl. *hard*, dit tout ce qui est *rude*, tout ce qui est *dur*, tout ce qui détruit ou

pénètre un corps moins résistant. Il a eu pour racine verbale l'un ou l'autre des monosyllabes Ğēr, percer, Kēr, fendre, KerŞ, KerT, couper. Au moral, *hart* désigne un cœur dur, qui ne se laisse pas amollir par la compassion, un caractère d'inflexible cruauté. Rappelez-vous ici la valeur première de *durus*, p. 80, et le sens métaphorique qu'il a adopté à l'instar du germanique *hart*.

Grausam, originairement terrible, répandant l'effroi, du verbe *grauen*, *grausen*, trembler, avoir peur; mais l'homme cruel étant redoutable (*grausam*), il prend ici son nom de l'effet qu'il produit sur les autres, et *grausam* dit cruel, malaisant.

L'hébreu KâZâr, briser, détruire, a donné l'adjectif AKZâr, dur, cruel, et le substantif AKZRÎUT, cruauté.

Enfin, lorsqu'il y a défaut d'activité de la bienveillance, l'énergique penchant à détruire, excité par l'orgueil et par la vanité, nous montre cette hideuse expression de la tête humaine qu'on appelle la haine. La haine tend aussi à la destruction de l'objet détesté, elle cherche à nuire; voilà pourquoi le sanscrit MAT', vexer, nuire, se change en haïr, détester, dans le grec κοτεω, κοτεσμαι, et dans le gothique *hata*, Angl. *hate*, Holl. *hate*, All. *hasse*. De là MAT'As, violence, haine, κοτος, Goth. *hatis*, All. *Hass*. Vous reconnaissez sans doute ici l'origine germanique de notre haïr, hainer, haïsser *. Rapprochez de la racine MAT', nuire, les verbes ÇAT', blesser, KAŞ, percer, MIŞ, frapper, et Ç'ID, fendre, p. 84.

De même encore la racine verbale PIJ ou PICC, heurter, blesser, πεικω, πυκτεω, *pugo* *, *pungo*, *pecco*, p. 87, est représentée en Gothique par *fijan*, nuire et haïr, c'est-à-dire chercher à nuire; de là *fijand*, l'ennemi = le haïssant, Allem. *Feind*, Holl. *vijand*.

Un autre verbe indien marquant heurter, frapper, combattre, YUD', en Grec ωδω, ωθεω, prend en Latin le sens figuré de haïr, toujours par la même mutation d'idées : ce qu'on voudrait faire exprimé par ce qu'on fait. *Odi*, je hais, d'où *odium*, haine, *odiosus*, haïssable; Ital. *odio* et *odioso*; Esp. *odio*,; Port. *odio* et *odioso*; Franç., *odieux*. Le Français seul a emprunté à l'allemand *hassen* son haïsser *, haïr, etc.; les autres langues de l'Europe

latine ont tout simplement travesti l'odisse des Romains en *odiare*, *odiar*.

Enfin, il est des exemples de mutation entre les idées *haïr* et *envier* : nous citerons ici l'indien *MIŞAN*, envie, devenant *μισος*, haine, chez les Grecs, d'où leur *μισω*, etc. Nous parlerons plus tard de l'envie et du verbe *MİŞ*, cligner, menacer.

V. — PENCHANT A ACQUÉRIR.

Le besoin de posséder est inné chez l'homme comme chez les animaux. Il existe indépendamment de toute convention sociale, car on l'observe également chez les idiots et chez les aliénés. Tous les hommes savent ce que c'est que le *mien* et le *tien*. Tous, ils ont l'instinct de la propriété, et c'est du développement plus ou moins grand, de l'activité plus ou moins considérable de l'organe cérébral de cet instinct que résulte pour eux la passion plus ou moins forte d'acquérir.

Le penchant à acquérir et à posséder a une tendance aussi égoïste que ceux dont nous avons déjà parlé, et, si sa puissance chez l'individu ne trouve dans l'organisation ou dans l'éducation quelque noble contre-poids, vous verrez apparaître les actes sordides de l'avarice et de la cupidité.

Cupidus et *avarus* viennent également de verbes indiquant le désir : *cupio*, je désire, Ind. KUP, se passionner, p. 86, a produit *cupidus* qui à son tour a donné *cupiditas* ; *aveo*, je désire, je souhaite, Ind. AW, aimer, désirer, p. 77, a laissé *avarus*, d'où *avaritia* ; Ital. *avaro*, *avarizia* ; Esp. *avaro*, *avaricia* ; Port. *avarento*, *avareza*.

Nous possédons aussi *avarus* et *avaritia* dans *avare* et *avarice* ; mais nous avons individualisé le sens des noms *cupidus* et *cupiditas* dans *cupide* et *cupidité*, car chez nous ces mots représentent presque toujours la passion pour les richesses, tandis que, chez les Latins, ils n'ont jamais eu cette signification particulière et ont exprimé indifféremment toute espèce de désir. Formées par indi-

vidualisation de l'idée *désirer*, les expressions *avarice* et *cupidité* sont du grand nombre de celles qui n'ont rien de saisissant.

Le Grec est plus explicite quand il dit *φιλαργυρος*, avare, de *φιλος*, ami, *φιλεω*, aimer, PÂL, soigner, aimer, p. 78, et d'*αργυρος*, argent, Ind. RAJAT, du verbe RAJ, briller, p. 63. Outre un bon substantif, *φιλαργυρια*, avarice, les Grecs ont encore enté sur *φιλαργυρος* un méchant verbe, *φιλαργυρεω*, pour dire je suis avare.

Il y a de la moralité dans leur *ρπαρος*, avare. Dérivé du verbe *ρπω*, enlever, nettoyer, RIP', ce terme signifie proprement sordide, dégoûtant; ses rejets *ρπαρις* et *ρπαροτης* sont encore plus connus pour peindre l'avarice et la basse convoitise.

En Allemagne, deux dénominations remarquables sont infligées à l'avare : on l'y appelle tantôt *geizig*, tantôt *Karg*. La première est formée du substantif *Geiz*, avarice. *Geiz*, Tud. *gite*, est interprété par Adelung : *iede heftige Begierde*, tout désir violent. La définition du célèbre linguiste nous paraît un peu large : *Geiz* et ses identiques sont pris le plus souvent dans le sens de boulimie, c'est-à-dire d'une insatiable avidité pour les aliments, et nous pensons que, par une comparaison toute naturelle, on a assimilé la *faim insatiable* des richesses à la voracité incessante du gourmand. Selon nous, *Geiz* a pour racine probable l'indien G'AS, dévorer, manger, *γεω*, *gusto*.

Karg, Tud. *charch*, Holl. *karig*, nous paraît un produit de la racine verbale HRAG, ramasser, cacher, qu'il faut rapprocher de GerH, saisir, enclorre, *γρω*, *gyro*, et de Mer, saisir, prendre, *χωω*, *gero*. *Karg*, avare, et son dérivé *Kargheit*, avarice, peignent donc l'acte du thésauriseur qui amasse, amasse, amasse; tandis que *geizig* et *Geiz*, comme *avarus* et *avaritia*, rappellent davantage les desirs pressants d'un harpagon.

Les Anglais font comme les Grecs, ils appellent l'avare un *puant*, *stingy*, du verbe *stink*, Tud. *stinchan*, All. *stinken*, puer; voyez plus haut *ρπαρος*. Leur *covetous*, avare, n'est rien autre que notre *convoiteux*, dérivé de *convoiter*, mal fabriqué lui-même de *cum* et de *votum*, vœu, désir; *voreo*, WAC', souhaiter, désirer, p. 60.

Il est une autre qualité qui tient à la prédominance du penchant à acquérir, c'est la parcimonie. On dit alors que l'homme est *chiche*, Lat. *siccus*, maigre, chétif, du verbe ÇUŞ, sécher, brûler, p. 87, par opposition à *crassus*, gras, abondant. A Rome, l'homme chiche s'appelait *parcus*, du verbe *parco*, je comprime, je retiens, j'épargne, Ind. SPerÇ, tenir, serrer, All. *spare*, Holl. *spaar*, Angl. *spare*, Ital. *sparagnare*, Franç. *espargner* *, *épargner*, p. 79. Ce *parcus* fait image en nous mettant sous les yeux la main fermée du parcimonieux. Inutile de faire remarquer que *parcus* a donné *parcimonía*, *parcimonie*, ainsi que le rejeton *parcitas*.

Vous avez déjà rencontré de ces gens qui, devant solder un compte de fr. 50, sont ravis de pouvoir retenir quelque petite chose, deux, trois, quatre centimes, et de ne payer, par exemple, que fr. 49.95. L'action de retrancher ainsi une part minime de ce qui doit être dépensé est représentée en Italien, en Français, en Grec et en Allemand par des noms dérivés de verbes signifiant *couper*, *faire une légère entaille*, *entamer*. Vous trouverez en Italien *lesina*, épargne sordide, le même que notre français *lésine*, d'où *lésiner*, *lésinerie*, formé de *laesum*, supin de *laedo*, LUT, enlever, blesser; cette origine verbale explique comment l'italien *lesina* signifie aussi une alène, sorte de poinçon de fer dont on se sert pour percer le cuir de petits trous. Chez les Grecs, l'ancien *φιδω*, *φιδεω*, *φειδω* *, trancher, Lat. *fido* *, *findo*, B'ID, a donné *φειδομαι*, je retranche, j'épargne, je lésine, et, par lui, *φειδος*, *φειδολος*, chiche, lésineux.

Mais rien de plus délicat que les expressions allemandes *Knicker*, lésineux, et son synonyme *Knauser*. *Knicken*, en Allemand, c'est faire une brèche légère, c'est rogner faiblement, Ind. NAKK, p. 86; cela est moins tranchant que LUT, *laedo*, et que B'ID, *φειδω* *. C'est pour cette raison que *Knicker* et ses dérivés *knickern* et *knickerig*, disent encore mieux que *lesina* et *φειδος* les faibles soustractions d'une épargne minutieuse. *Knauser*, chiche, a une origine semblable : Tud. *chnúsan*, *κνύω*, *κναω*, *κνίζω*, je rogne, je gratte; voyez NAC, p. 86. *Knauser* a produit le verbe *knausern*, lésiner, et l'adjectif *knauserig*, chiche, lésineux.

N'est-il pas étonnant que, dans le vocabulaire d'un peuple ami de l'argent, il ne se trouve qu'un seul verbe avec la signification d'être avare ? L'hébreu BaHaL, primitivement HaL, se traduit par être avare. L'Arabe dit également BaHaLa. Vous comprendrez que la valeur originare de ce HaL est *cacher, enfouir*, lorsque vous aurez mis en parallèle avec lui l'hébreu HaLaL, creuser, en Ind. HAL, creuser, et HUL, couvrir, cacher, p. 10.

VI. — TENDANCE A SE CACHER.

Voici un de nos plus précieux instincts de conservation. Spurzheim l'a fort bien défini *le penchant à être clandestin en pensées, en projets, en actions*. La ruse, le savoir-faire, et trop souvent le mensonge et l'hypocrisie, sont les expressions de cette faculté.

Pour faire tomber dans ses pièges, la ruse emploiera l'amorce, et les Grecs et les Latins diront sans façon l'appât pour la ruse, le moyen extérieur pour la cause interne qui s'en sert. Δολος, ruse, que les Latins ont répété dans *dolus*, Franç. *dol*, n'a d'autre valeur native que celle de représenter une amorce : il vient d'un verbe qui signifie *mordre*, DAL, δαλω, δεδολα, p. 84, comme notre *amorce* est issu lui-même du verbe *mordere*, *morsum*. C'est une bouchée perfide, voilà tout. De leur δολος, les Grecs ont fait δολω, je prends par ruse, je trompe, et les adjectifs δολερος, δολιος, δολοεις, rusé, fin, trompeur. Les Romains ont tiré de *dolus* leur *dolosus*, leur *sub-dolus*, etc.

On a fait trop d'honneur à l'homme rusé en le désignant par des noms qui signifient *exercé, expérimenté* ; car les moyens employés par les hommes-renards pour parvenir à leurs fins sont plutôt de la feinte et de la dissimulation que de l'expérience et du talent de combinaison. Rusé, de *re* augmentatif et de *user, usum, utor*, Ital. *usar*, pratiquer, user, YAT, ne dit-il pas l'homme *pratique*, l'observateur *expérimenté* ? Ruse représenterait mieux, selon nous, le tact fin d'un homme qui se laisserait guider par sa longue *expérience*, par son grand *usage* du monde, que la conduite tortueuse de

l'astucieux qui cède aux inspirations d'une forte tendance à se cacher.

Nous en dirons autant du *callidus* des Latins. *Callus*, cal, durillon, Ind. ÇALLAs, enveloppe, couverture, du verbe ÇAL, couvrir, désigne simplement l'épaisse couche épidermique qui recouvre l'intérieur de la main chez les personnes qui ont beaucoup et rudement travaillé. *Callidus*, dérivé de *callus*, signifie donc *qui a les mains calleuses, qui a beaucoup travaillé, qui a beaucoup expérimenté*, et, par suite, *qui est adroit, qui sait à fond, qui callet*, comme aurait dit une bouche romaine. Nous le répétons, ces mots *rusé* et *callidus* sont trop beaux, beaucoup trop beaux pour peindre les manifestations de l'instinct qui nous occupe.

Le rusé simule, fait *semblant*; cette trompeuse *apparence* est rendue en Allemand par *List*, simulation (apparence), Holl. *list*, du verbe *lysa*, luire, paraître, Ind. LAS, λευσσω; à côté de ce verbe mettez encore *gleissen*, tromper par l'apparence, Tud. *glizen*, et rapprochez-le de *glanzen*, briller.

Parmi les mots qui indiquent l'adresse, la bienséance, il en est dont on se sert parfois pour marquer certaine réserve qui tient de la dissimulation. Sans parler du tudesque *fin*, All. *fein*, Néo-lat. *finus*, Franç. *fin*, délié, délicat, subtil, adroit, rusé, par opposition à *gros*, *grossier*, *lourd*, *lourdier*, nous voulons citer ici quelques expressions fournies par la comparaison du citadin et du villageois, expressions qui, du reste, appartiennent exclusivement à la famille gréco-latine.

L'instruction et l'éducation ont toujours été moins soignées à la campagne que dans les villes. Aussi, sans tenir compte de son étourderie caractéristique, le paysan est presque toujours très-faible sur le chapitre de la civilité. Ceci explique comment des adjectifs à la signification de *bourgeois*, *citoyen*, ont pu devenir synonymes d'*adroit* et de *bienséant*. Le nom grec πολιτικός, bourgeois, rejeton de πολις, ville, nous a prêté *politique*, dont l'une des significations bien connues est celle de *fin*, adroit, rusé. Αστειος, αστικος, αστικός, urbain, du substantif αστυ, ville, n'avaient-ils pas aussi le

sens de fin, spirituel? Souvenez-vous d'*astus*, que les Latins ont pris de là, et dont ils ont fait *astutus* et *astutia*, reproduits dans Ital. *astuzia*, *astuto*, Esp. et Port. *astucia*, *astuto*, Franç. *astuce*, *astucieux*. Le latin *civilis*, de *civis*, citoyen, exprime aussi dans les langues française et italienne l'idée de politesse et de courtoisie; mais il ne reçoit pas plus que son correspondant *urbanus*, *urbanitas*, du nom *urbs*, le sens de finesse ou de ruse. Voyez Ital. *civiltà* et *urbanità*, Esp. *urbanidad*, Port. *urbanidade*, Franç. *urbanité*.

C'est ici que nous devons parler du mensonge et de ses dénominations. Ce vice hideux n'est pas un produit immédiat de la *tendance à se cacher*; mais, lorsqu'il n'est pas contre-balancé par des sentiments supérieurs assez puissants ou par une forte intelligence, cet instinct nous porte à tromper les autres, à donner pour excellent ce qui est mauvais, pour certain ce qui est faux; bref, il nous incite à mentir.

Le génie inventif du menteur a fait représenter l'action de *mentir* par celle d'*inventer*, d'*excogiter*, de forger une histoire, un fait. Vous trouverez en Indien B'AT et B'AD (dire), savoir, penser; puis, tromper, induire en erreur. C'est ce verbe que les Grecs ont reproduit dans leur $\psi\epsilon\theta\omega$, $\psi\epsilon\theta\omega$, $\psi\upsilon\theta\omega$, $\psi\epsilon\upsilon\delta\omega$, je trompe, $\psi\epsilon\upsilon\delta\omicron\mu\alpha\iota$, je mens. De même l'inusité *meno*, parf. *memini*, MAN, penser, p. 61, a donné *mens*, pensée, d'où le verbe *mentiri*, inventer, forger, *mentir*. Outre le composé *ementior*, j'invente, je mens, remarquez encore les dérivés *mendax* et *mendacium*.

Nous avons déjà vu les verbes LAG', LAUK, parler, $\lambda\epsilon\gamma\omega$, *loquor*; nous les retrouvons en Allemand avec le sens de *mentir* dans *lüge*, *log*, Tud. *louga*, *leuke*, Goth. *liga*, *liuga*, Holl. *liege*. On peut observer la même mutation d'idées entre ÇAT', parler, et ÇAT', tromper, induire en erreur. Dites-nous, ce fait d'étymologie était-il connu de l'auteur du célèbre paradoxe : *la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée*?

Souvent l'erreur (*error*, d'*erro*, ÎR, p. 73), a été considérée comme une déviation du vrai chemin : $\alpha\pi\alpha\tau\eta$ désigne d'abord un faux chemin, de $\alpha\nu$, *a* privatif, et de $\pi\alpha\tau\eta$ ou $\pi\alpha\tau\omicron\varsigma$, marche, chemin, Ind.

PAT'As, du verbe PAT', fouler, marcher, p. 73. *απατη* indique ensuite l'erreur, la tromperie, et le verbe qu'il a produit, *απαταω*, possède le sens causatif de *tromper* joint à celui de *faire dévier* de la bonne route. Le *σφαλλειν* des Grecs et le *fallere* des Latins, Ind. SP'AL, p. 71, disent également *faire dévier* et, par assimilation, *tromper*.

Il est encore quelques verbes avec la signification de *tromper* qui font réellement image ; ce sont les verbes indiens qui, marquant l'action de marcher par des chemins détournés, d'user de détours, lui assimilent l'action d'usur d'astuce, de tromperie. Tels sont GRAT', avancer par des circuits et tromper ; KUT et KNAS, marcher en s'inclinant ou par des chemins détournés et user de ruse, agir en caehette, tromper ; TUN, qui porte les mêmes idées que GRAT' et KUT. Faites-y bien attention, et vous verrez que tous les hommes rusés sont portés à louvoyer et à diriger sinueusement leur activité.

A ces belles images qui enrichissent le vocabulaire sanserit, joignons-en une qui appartient au-sémitisme et dont la vérité ne le cède en rien à celle des premières. Nous voulons parler du S'uQRaTon des Arabes qui, au sens primordial de *fard*, rattache si naturellement celui de *mensonge*. Sa racine verbale est S'aQaRa, rougir, farder ; chez les Hébreux, S'aQaR, mentir, d'où S'eQeR, mensonge.

De l'autre côté du Rhin, les expressions de la tromperie sont prises, l'une du commerce : *tauschen*, tromper, de *tauschen*, échanger, commercer ; l'autre de la chasse : *triegen*, Tud. *triuga*, Angl. *trick*, tromper, et primitivement prendre dans des laes ; comparez le latin *-trico*, *tricae*, laes, le hollandais *strikken*, nouer, resserrer, STerH, p. 81. Dans sa fécondité, *triegen* a donné aux Allemands *die Triegerei*, la tromperie, *trieglich*, trompeur, *der Trug*, la fourberie, la fraude, d'où *trügen*, tromper, et le composé *Betrug*, d'où *betrügen*, duper, décevoir, frauder. Notre *tricher* est de même souche, mais nous ne l'employons guère qu'en parlant du jeu.

C'est encore un moyen de chasse qui a donné naissance au latin

decipere et au français *attraper*. *Decipere* = de + *capere*, prendre dans une trappe appelée *decipulum*, et que nous prononçons et écrivons aujourd'hui *décevoir*, avait le double sens de *prendre au piège* et de *tromper*. *Attraper*, prendre à une *trappe*, est une imitation du *decipere* latin et qui reçoit, comme lui, la signification figurée de *surprendre artificieusement*, *tromper*.

Voici maintenant venir l'hypocrisie avec sa collection de masques, car il lui en faut beaucoup.

L'homme est hypocrite quand il affecte quelque vertu ou quelque sentiment louable qu'il n'a pas. Il y a là de la simulation, de la ruse, et cette ruse est le plus souvent provoquée par un grand besoin d'approbation.

Grâce à Ésope, tous les humanistes qui ont fait leur cinquième vous diront qu'*hypocrite* est un mot grec traduit chez nous par *comédien*. Mais, selon leur paresseuse habitude, la plupart d'entre eux en resteront là, et une analyse sérieuse, dont ils ne se doutent même pas, ne viendra point leur révéler le *comment* de la signification de ce vocable. C'est qu'ils ne remontent pas au verbe composé *ὑποκρινω* dont descend *ὑποκριτής*. Ils ne songent pas que *ὑποκρινω* étant formé de *ὑπο*, p. 33, et de *κρινω*, p. 85, couper, séparer, distinguer, son moyen *ὑποκρινομαι* signifiera *je me distingue de moi-même, je me rends différent de moi-même, je me montre sous des aspects divers, je joue des rôles, je suis comédien*. L'hypocrisie, *ὑποκρισις*, est donc l'action de se montrer différent de soi-même en présentant les dehors d'un autre personnage. Vous connaissez sa mauvaise acception.

Pour les peuples germaniques, l'hypocrite est encore une espèce de comédien, c'est un jongleur, un bateleur, un bouffon, un homme qui se déguise. *Heuchler*, en Allemand, Holl. *huichelaar*, est dérivé du verbe *heucheln*, Holl. *huichelen*, faire des gambades, gesticuler, bouffonner ; puis, singer, feindre, contrefaire ; comparez l'indien ÇΑÇ, sauter, bondir, *κηκεω*, et l'allemand *gauckeln*, bouffonner, singer. Quand l'hypocrite feint d'être vertueux, les Allemands le désignent très-bien sous le nom de *Scheinheiliger*, de

scheinen, paraître (wall. *schöner*), Ind. KAN, briller, luire, *canco* (permuté de KAN, retentir, *cano*), et de *heilig*, saint, dont nous parlerons plus tard. Chez eux encore l'hypocrisie du dévot a une expression qu'on ne rencontre pas ailleurs : *Scheinfrömmigkeit* est composé de ce même verbe *scheinen* et de *Frömmigkeit*, piété, rejeton de *frömmig*, *fromm*, pieux.

N'est-ce pas, lecteur, que l'histoire de tous ces noms du mensonge et de l'hypocrisie serait à elle seule capable de nous faire aimer davantage la sincérité? Sincère, *sincerus*, *sine cera*, sans cire, sans fard, mot pittoresque dont s'affublent trop souvent comme d'un manteau la fausse louange et la fausse amitié!

VII. — CIRCONSPECTION.

Cent fois depuis dix ans que nous étudions la physiologie du cerveau, nous avons admiré la prudence, la retenue, la discrétion des hommes à la tête large. Chez eux jamais de précipitation, jamais d'étourderie; l'organe de la circonspection est là bien développé pour suspendre la manifestation trop empressée d'un sentiment ou d'un instinct, et pour permettre ainsi un court mais important moment de réflexion. Si vous y prenez garde, vous observerez constamment chez l'homme circonspect sur le point d'agir cet instant d'hésitation qui lui est si précieux. La région moyenne de l'os pariétal recouvre donc un organe de cohérence capable de maintenir plus ou moins l'inaction des instincts, et de provoquer ainsi l'action de l'intelligence.

La circonspection normalement développée produit la *prudence*, non pas cette prudence qui est le résultat de l'expérience et de la réflexion, mais cette prudence instinctive, ce besoin de précautions que ceux-là seuls comprennent qui l'ont observé ou senti. Et d'abord, voyez cet enfant qui est sur ses gardes; comme il observe, comme il tâte, comme il sonde le terrain! *Cavet*, aurait dit un Romain, *il fait attention à, il prend garde; cautus est, de caveo*,

KAIW, p. 64. C'est le verbe composé *praeceveo* qui a donné *prae-cautus* et *praecautio*, *précaution*, etc.

Le *prudens* des Latins aurait mieux dit un homme prudent par réflexion, car il est un contracté de *providens*, qui prévoit, qui sait d'avance : voyez *pro*, PRA, p. 34, et *video*, WID, p. 63. Ils en ont fait leur *prudentia*, et les Néo-latins ont conservé l'un et l'autre dans Ital. *prudente* et *prudenza*, Esp. et Port. *prudente* et *prudencia*, Franç. *prudent* et *prudence*.

C'est encore cette prudence fruit de la réflexion qu'exprime le *φρονις* des Grecs. *Φρονις*, prudence, avec *φρονιμος*, prudent, sont des rejets du radical *φραν*, *φραν* ou *φρην*, àmc; esprit et primitivement diaphragme. Ici vous avez la ressource de relire, dans notre étude préliminaire, ce que nous avons écrit sur *φρην* et sur son origine.

Les Allemands possèdent le pendant du *prudens* des Latins dans leur *vorsichtig*, Holl. *voorzigtig*, formé de *vor*, Lat. *pro*, *por*-, Ind. PRA, p. 34, et de *sichtig*, rejeton du radical *Sicht*, vue, connaissance, de *sehe*, je vois, Lat. *scio*, Ind. SÛC, p. 63.

Par un même artifice de langage, la racine LAUC, voir, paraître, *λευσσω*, *γλαυσσω* (λ renforcé), *luceo*, a donné le hollandais *kloek*, l'allemand *klug*, le suédois *klok*, avec le sens de *prudent*, c'est-à-dire en valeur étymologique : *qui voit clairement*, *qui discerne bien*. En Allemagne, le rejeton de *klug*, *klugheit*, marque ce coup d'œil sûr, ce sens solide, ce tact fin, résultant d'un grand développement de l'esprit de combinaison. C'est en vous donnant de bien apprécier les objets dans leurs relations de moyens pour arriver à un but que le talent de combinaison vous rend véritablement prudent.

Donc, pour qu'il y ait de la prudence dans la conduite d'un homme, il n'est pas toujours nécessaire que l'organe de la circonspection agisse puissamment ; il peut même ne pas agir du tout alors que vous remarquerez chez lui cette haute prudence intellectuelle dont nous venons de parler, prudence à la vérité bien rare et qui exige de la part de l'intelligence qui ne veut pas être surprise un éveil continu et pénible.

Voici des mots qui peignent mieux l'action de notre instinct.

Le substantif *circonspection*, Ital. *circonspezzione*, Esp. *circunspeccion*, Port. *circunspeccão*, est identique au *circumspectio* des Latins, dérivé du verbe *circumspicere*, sup. *circumspectrum*, de *circum*, autour (*circus*, cercle, du verbe KerÇ, creuser, p. 85), et de *specio*, je regarde, Ind. PAÇ, PAÇY. *Circumspectio* ne rappelle-t-il pas fidèlement ce moment de suspension où l'homme se met sur ses gardes en *jetant les yeux autour* de lui, afin de ne pas s'aventurer et de ne marcher qu'après avoir reconnu la sûreté de son terrain ?

L'adjectif *circonspect*, que possèdent aussi les autres langues du Midi, est gauchement emprunté du participe passé *circumspectus*, qui a, lui, la signification passive, tandis que *circonspect* porte un sens entièrement actif.

Cette manière ingénieuse de représenter la circonspection par sa mimique est commune aux Grecs et aux peuples germaniques. Les premiers disent, en effet, *περισκεμμενος*, *circonspect*, de *περισκεπτομαι*, formé de *περι*, autour, Ind. PARI du verbe *Per*, et de *σκεπτομαι*, je me place la main au-dessus des yeux afin de voir dans le lointain, je regarde avec attention ; la voix active *σκεπω*, *σκεπτω*, a le sens indéterminé de couvrir, placer devant ; comparez KUP, couvrir (presser sur), et SKAB', presser sur, appuyer, p. 76. Chez les Hollandais et les Flamands, on trouve *omzigtig*, *circonspect*, composé de *om*, autour, All. *um* et *umb* *, Lat. *amb-* et *am-*, Gr. *αμφι*, Ind. AB'I, p. 33, et de *zigtig* que nous venons de voir plus haut dans *voorzigtig*. Le rejeton *omzigtigheid* est très-usité.

Il est encore chez les Allemands une expression qui peint à merveille l'homme que meut l'instinct de la circonspection, c'est *behutsam*, Holl. *behoedzaam*, précautionné, qui cherche à se garantir. Cet adjectif est issu du verbe *behüten*, garantir, préserver, composé lui-même du préfixe *be-* pour *bei*, sur, auprès, *επι*, PI et API, p. 34, et de *hüte*, je couvre, Angl. *heed*, Gr. *κευθω*, Ind. KUT', couvrir, contenir, et originairement *creuser*. Voyez, pour le passage de l'idée *creuser* à l'idée *couvrir*, les deux derniers alinéa de la page 84. Du radical *behutsam* provient le rejeton *Behutsamkeit*, *circonspection*, *précaution*.

Les mots *retenue* (*retinere*), *réserve* (*reservare*), représentent bien certains actes de l'instinct de circonspection ; mais leur origine latine est si facile à saisir que nous ne nous y arrêterons pas.

Enfin le Sémitisme ne nous offre ici aucune expression remarquable, à l'exception peut-être de l'adjectif hébraïque G'ARÔM, prudent, et de la voix *hiphil* HeG'eRIM, agir prudemment, du verbe G'ARaM, joindre, coudre, combiner, méditer. La méditation, qui relève surtout de la jonction, du rapprochement, de la comparaison, de la combinaison des idées, devait être représentée par des verbes signifiant *rapprocher, unir, combiner*. Mais nous traiterons plus loin ce sujet intéressant.

VIII. — AMOUR PHYSIQUE. IX. — AMOUR DES ENFANTS.

X. — ATTACHEMENT.

Nous avons deux bonnes raisons de réunir ici ces trois instincts. D'abord leurs organes forment un groupe à la partie postérieure-inférieure de la tête. Ensuite, les dénominations données à leurs actes ont souvent une origine commune. Ces instincts ont pour but la conservation de l'espèce, de la famille et de la société, ce qui les a fait appeler affections familiales. Vous savez que le besoin d'attachement contient dans sa sphère d'activité et l'instinct social qui rapproche et unit les hommes, et le mariage, le premier type de l'association, et enfin l'amour de la patrie, cet attachement pour les lieux où nous avons passé nos premières années.

AIMER, telle est l'expression générale qui résume, chez nous, toutes celles dont nous allons nous occuper ici.

L'homme garde avec soin l'objet qu'il chérit, il le protège, il le défend. Voilà pourquoi *cherir* se dit si fréquemment par *cacher, couvrir*. Commençons par citer l'indien Wer qui, à sa signification première de *couvrir, protéger*, All. *wehre*, a ajouté, par mutation d'idées, celle d'*aimer, chérir*. De ce Wer dérive le nom WARAS qui représente l'amour, mais l'amour physique, le plus impérieux, le plus tyrannique des amours. Vous vous rappelez son identique

grec *ερως*, d'où *ερωτικός*, érotique, et sa souche verbale *ερωω*, le dada d'Anacréon. Wer a légèrement modifié son sens asiatique en se latinisant : *vereor* ne dit guère qu'une respectueuse affection avec prédominance de l'idée de *respect*.

PÂL, p. 78, couvrir, garder, puis aimer, a donné PÂLAKAs, gardien, et PÂLAs, ami. Ce verbe est représenté en Grec par *φυλασσω* avec le sens de garder, et par *φιλεω* avec la signification d'aimer; *φίλος*, ami, traduit PÂLAs, et *φυλαξ*, gardien, répond à PÂLAKAs.

Remarquez encore TAG, couvrir, garder, *tego* (TAY, p. 80), et TAG, aimer.

Plus encore que les langues sanscritiques, les langues sémitiques nous offrent cette mutation entre les idées *cacher* et *chérir*. HâBaB, Arab. HaBBa, est un verbe hébreu qui signifie d'abord *couvrir*, *cacher* (comparez l'hébreu HâBÂ, cacher, et l'indien KUB, couvrir), puis : *défendre*, *protéger*, et par suite : *chérir*, *aimer*. Le même type — B = joindre = couvrir = cacher, se retrouve encore dans cinq autres verbes de la langue sainte :

ÂGaB, aimer, Arab. 'AjiBa, connu chez les Grecs dans *αγαπαω*.

ÂA'B, aimer, Arab. ABBa.

IâAB, aimer.

ÂBA', désirer, et son renforcé TâAB, désirer ardemment, aimer.

Cette dernière mutation entre *désirer* et *aimer* rappelle le verbe indien AW, couvrir, cacher; 2° soigner, aimer; 3° désirer, *aveo*.

Voilà une première manière de peindre l'amour en représentant une action résultat de cet amour : la garde attentive du trésor pour l'affection qu'on lui porte.

S'il est vrai que l'amour tend à la réunion du sujet aimant avec l'objet aimé, n'est-il pas tout naturel de dire *aimer*, *désirer*, par *réunir*, *adhérer*, *attacher*, *lier*, *atteindre*, *obtenir*? C'est là une seconde manière de réaliser l'amour afin de pouvoir l'exprimer par des sons et des mouvements : nous la retrouvons dans les verbes indo-européens SAC, LUB' et KAM, et dans quelques correspondants arabes et hébraïques.

SAC, joindre, adhérer, p. 82, a les dérivés suivants : SAK'Ā, SAK'YAs, ami; SAK'Ī, SAK'YĀ, amie, SAK'ITWAn, trois noms qui, en Latin, n'admettent pas la mutation précitée et ne supportent d'autre valeur logique que celle d'association : *socius, socia, societas*.

LUB', désirer, aimer (voyez p. 77 et comparez avec LAB', atteindre, obtenir, λαβω *, λαμβανω), en Gothique *leibia*, en Tudesque *loibo*, *libe*, en Allemand *liebe*, en Hollandais *lieve*, en Anglais *love*. De là : Tud. *liubi*, *liobe*, *lieb*, amour, All. *Liebe*, Holl. *liefde*, Angl. *love*. Dans le latin *lubido*, LUB' dit spécialement un amour impur. *Lubere* a le sens de *plaire*, et les adverbcs *lubens* et *lubenter* indiquent qu'on fait une chose avec plaisir. Vous savez que ces mots du vieux Latin ont pris un *i* au lieu de l'*u* dans les formes plus modernes *libido*, *libens*, etc. Pour que le groupe soit complet, veuillez y joindre le grec λαπτω, λαπτωμι (λαπω *), désirer, convoiter, souhaiter.

Comparez YAM, tenir, SAM, réunir, ÇAM, unir, p. 77, avec KAM, aimer, et vous serez convaincu que l'idée première et physique exprimée par KAM est celle de *réunion*. Si KAM, aimer, a donné aux Indiens KAMAs, amour, ÇAM, unir, n'a-t-il pas procuré aux Latins leur *comis*, ami? L'Hébreu a aussi son KāMA', aimer, et son RāKaM, chérir, reproduits l'un et l'autre dans le KaMiA' et le RaK'iMa des Arabes. Il est clair que dans RāKaM, RaK'iMa, le R fait l'office de renforcement initial.

L'amour et l'amitié se traduisent souvent en embrassements; ceci explique la mutation entre les idées *embrasser* et *aimer*. Le Grec dit ασπάζομαι, embrasser, Ind. SPAC, serrer, p. 77, puis aimer, chérir.

Nous citons tout à l'heure l'indien Wer, aimer, devenant *vereor*, j'honore, je respecte. Ici, c'est le contraire : les trois verbes dont nous allons parler échangent leur signification d'honorer, respecter, contre celle d'aimer, chérir.

ÇRI, honorer, respecter, a donné le nom ÇRAIYAs, agréable, qu'on aime, qui plaît, en Grec χραεις et en Latin *carus*, d'où le rejeton *caritas*. Nous écrivons aujourd'hui ces mots : *cher* et *charité*; notre *chérir* est un méchant dérivé de *cher*.

AM, en Indien *honorer*, *respecter*, devient, par la même mutation, *aimer*, *chérir*, en Latin ; voyez plutôt *amo*, avec les radicaux *amor*, *amator*, *amabilis*, et les rejetons que vous savez.

Enfin, on trouve WÂS, *respecter*, et WAS, *aimer*.

Nous expliquerons plus loin la formation des mots qui signifient *honorer*, *respecter* ; ajoutons toutefois à ce que nous venons de dire que, s'il y a parfois échange des idées *honorer* et *aimer*, il y a de même échange des idées *mépriser* et *haïr*. *Honorer* et *aimer* ont cela de commun qu'ils marquent une *tendance* vers un objet, tandis que leurs opposés *mépriser* et *haïr* n'indiquent l'un comme l'autre qu'éloignement et répulsion. Vous souvenez-vous de ce beau mot *aversion*, *aversio*, d'*avertere* = *ab* + *vertere*, détourner ?

Autre manière de dire *aimer*, c'est la cinquième. L'homme qui aime un objet se *réjouit* de le voir ou de le posséder. L'homme joyeux *aime* ce qui le réjouit. Voilà déjà un point de contact qui motive assez la mutation entre les idées se *réjouir* et *aimer*. Mais il est plus juste de dire que, l'amour procurant à l'économie un sentiment de bien-être et de bonheur qui se trahit par la joie, on a pu assimiler l'*amour* au *contentement*.

Nous trouvons en Indien : PRÎ, *réjouir* et *aimer*, *plaire*, sans compter une signification première : *manger*, *goûter*.

Un mot sur cette suite d'idées.

Quand il veut exprimer *mâcher*, *goûter*, le langage, nous l'avons vu, dit fendre, détruire, mordre : AD et SWAD, fendre et mâcher, manger, goûter, p. 84. Ainsi encore : *goûter* (*gustare*, GAS, mâcher, manger, goûter) et *savourer* (*sapor*, de *sapere*, saper, couper, puis mâcher, goûter), nés de l'imitation d'un acte physique, expriment ensuite par mutation d'idées le plaisir, la jouissance qui accompagne la mastication. PRÎ part aussi du simple *goûter* pour arriver, par la *jouissance* et la *délectation*, à *plaire*, *aimer*. En cherchant ses identiques dans les langues d'Europe, nous avons trouvé la racine latine FRU ¹ avec le sens de *manger* dans le dérivé *frumentum*, et

¹ FRU n'est-il pas le même que FRI, d'où *frio*, je broie, je réduis en poudre, *friabilis*, friable, *frivulus*, frivole, etc. ?

avec celui de *jouir* dans *fruor*, *fruitus*. Dans les mots suivants : All. *froh*, joyeux ; All. *frei*, Goth. *frija*, content, heureux, libre ; Ind. PRIYAs, prospère ; All. *freue*, je réjouis, d'où *Freude*, joie ; Holl. *vreugd*, PRÎ n'a gardé de sa triple signification que la seconde, celle de *délecter*, *réjouir* ; mais il reparait avec sa troisième valeur, celle d'*aimer*, dans l'allemand *Freund*, ami, ancien participe présent de *freuen*, dans le tudesque *frauwe*, All. *Frau*, Holl. *vrouw*, Ind. PRIYÂ, amante, épouse, ainsi que dans le germanique *Freja*, nom de la Vénus du Nord et élément principal du mot *Freytag* ou *Freitag*, vendredi, *Veneris dies*.

A côté de PRÎ, goûter, réjouir, aimer, nous plaçons SWAD, goûter, savourer, puis aimer, p. 84, Gr. ἄδω, Ion. ἡδω, ἡδομαι. De là SWADUs, ἡδύς, doux et aimable, *suavis*, Tud. *suaz*, All. *süss*, d'où *Süsschen*, amie, Holl. *zoet*, Angl. *sweet*. Ajoutez-y SWARD, goûter et aimer ; DIW, réjouir et aimer ; CULL, égayer et aimer ; JUŞ, *gaudeo*, p. 60, réjouir et aimer.

L'amour de préférence est parfaitement rendu par le *diligere* des Latins, choisir, préférer, aimer. Voyez, à la page 81, ce que nous avons dit du verbe LAG', saisir, atteindre, en Latin *lego* *, d'où les composés *eligo*, *seligo*, *diligio*.

Quant au germanique *Minne*, affection, amour, il doit vous rappeler le verbe MAN dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. MAN a donné MÂNAs, passion, *μανία*, All. *Minne*, affection, amour, d'où *minnen*, aimer, Holl. *beminnen*. C'est le même MAN qui a laissé aux Indiens le composé SUMANAs, amical, littéralement : bien sentant pour quelqu'un.

Comme le plaisir précède, accompagne et suit l'exercice et l'emploi régulier de toutes nos facultés, l'homme a pu dire : j'aime la musique, j'aime les mathématiques, j'aime la poésie, etc., etc., par des métaphores qu'il est inutile d'expliquer ici.

Nous avons dit tout ce que nous avons à dire sur les mots qui peignent les fonctions des organes instinctifs.

II

SENTIMENTS.

Comme les instincts, les sentiments sont des impulsions organiques provoquées en nous par des impressions extérieures. Spurzheim n'a donc pas eu tort lorsqu'il a réuni les uns et les autres sous le titre unique de *facultés affectives*. Toutefois, un élément de distinction se présente, et il est pris, non dans le mode physiologique ou fonctionnel, mais dans la différence d'application. En effet, quel est l'objet des instincts dont nous venons de parler dans le précédent chapitre ? la conservation de l'individu et celle de l'espèce. Quel est le but des instincts supérieurs dont nous avons à parler ici ? de régler les mœurs des hommes et de les porter à la pratique de la vertu. Là c'était la vie animale, ici c'est la vie sociale. Là il y avait plus de la bête, ici il y a plus de l'homme.

L'éducation de ces instincts supérieurs, considérés comme soutiens et régulateurs de l'activité humaine, constitue une des plus belles parties de la philosophie, la morale pratique. Ces nobles sentiments de conscience, de fermeté, de vénération et de bienveillance impriment à toutes nos actions un cachet de haute

moralité, tandis que le sentiment d'espérance nous console du passé pour nous faire vivre dans l'avenir, et que le besoin de l'approbation des autres, joint à une juste estime de nous-mêmes, nous porte à entreprendre et à accomplir de grandes choses.

Nous parlerons des sentiments dans l'ordre suivant :

1. BESOIN D'APPROBATION, vanité, etc.
2. ESTIME DE SOI, orgueil, etc.
3. FERMETÉ, constance, etc.
4. CONSCIENCE, justice, etc.
5. VÉNÉRATION, respect, etc.
6. ESPÉRANCE, projets d'avenir.
7. BIENVEILLANCE, compassion, etc.

Ainsi notre deuxième chapitre contiendra sept paragraphes. Le sujet en est très-intéressant, et, pour vous ennuyer le moins possible, nous serons court. C'est tout ce que nous pouvons promettre.

I. — BESOIN D'APPROBATION.

On a trop souvent confondu le besoin de l'approbation des autres, d'où peut naître la vanité, avec l'estime de soi qui, dans bien des têtes, dégénère en orgueil. Écoutez un parallèle et réfléchissez.

« L'homme orgueilleux est pénétré de son mérite supérieur, et traite du haut de sa grandeur, soit avec mépris, soit avec indifférence, tous les autres mortels. L'homme vain attache la plus grande importance au jugement des autres, et recherche avec empressement leur approbation. L'orgueilleux compte que l'on viendra rechercher son mérite ; l'homme vain frappe à toutes les portes pour attirer sur lui l'attention et mendier quelque peu d'honneur. L'orgueilleux méprise les distinctions qui font le bonheur de l'homme vain. L'orgueilleux est révolté par les éloges indiscrets. L'homme vain aspire toujours avec délices l'encens même le plus maladroitement prodigué. »

Ceci est un alinéa du grand ouvrage de Gall. On y voit en peu de mots le caractère distinctif de l'homme vain : un excessif désir

d'être loué, un besoin désordonné de l'approbation d'autrui. Mais l'organe de ce sentiment n'est pas toujours prédominant jusqu'à la vanité, et telle personne qui ressentira une grande jouissance de la satisfaction du besoin que lui crée l'action de cet organe, n'en sera pourtant point l'esclave.

Voyez cet homme qui cherche tous les moyens possibles de se mettre en évidence ou de fixer l'attention des autres. S'il est doué de hautes capacités intellectuelles, nul doute que son grand besoin d'éloges ne lui soit un stimulant très-utile dans ses labeurs de savant ou d'artiste. Mais, encore un coup, si sa tête est faible d'intelligence et pauvre de sentiments supérieurs, soyez sûr qu'il ne sera qu'un vaniteux, un ridicule amateur de gloriole, et souvent même un grand criminel.

En vérité, nous sommes fâché pour l'honneur du langage humain qu'il ne possède aucune expression qui rende le désir de l'approbation, lorsque celui-ci reste dans les bornes de la raison et de la conscience. Savez-vous ce qui ne manque pas dans les vocabulaires ? des mots courts et longs pour dire ce tapage plus ou moins étourdissant dans un coin plus ou moins resserré du globe, et qu'on appelle la GLOIRE.

Ainsi vous trouverez parmi les produits des verbes ÇÂL et KAL, retentir, proclamer, des noms tels que ÇLÂG'Â, louange, *gloria*, gloire, *celebris*, célèbre. Les radicaux latins *gloria* et *celebris* vivent encore, eux et leurs rejetons, dans les langues du midi de l'Europe. Au Nord, vous rencontrerez le tudesque *ruam*, le hollandais *roem*, l'allemand *Ruhm* avec le sens de gloire, et n'ayant toutefois d'autre valeur originaire que celle de rumeur, Lat. *rumor*, du verbe RU, retentir, p. 17. Δεξα, bonne réputation, gloire, de δεκα, *decem*, je pense, DAÇ, parler, savoir, *doceo* ; fama, fâme, d'où *famosus*, fameux, de *fari*, B'AS, crier, parler, p. 62 ; renommée, renom, renommer, de *nomen*, *noo* *, p. 61, tous ces mots sont d'une origine semblable et appartiennent à la famille RETENTIR = parler = penser. Voyez encore la page 61 où, à côté de LUT, énoncer, *laudo*, vous lirez le dérivé *laus*, *laudes*, dont nos pères ont su

faire *louange* et *louanger*, et la page 62 où les noms κλυτος, επικλυτος, *inclutus*, *inclytus*, renommé, célèbre, sont précédés de leur souche verbale κλυω, *clueo*, retentir, entendre, ÇRU. Il faut y joindre l'indien CAÑAs, célèbre, du verbe CAÑ, retentir, KAN, *canere*.

Après avoir assimilé la gloire au bruit qui se fait autour d'un nom, le langage compara l'homme illustre à un objet brillant qui attire les regards par l'éclat même de sa splendeur. A ce mode d'expression qui, selon nous, vaut bien l'autre, se réfèrent les noms latins *illustris* et *clarus*, le nom grec λαμπρος, etc. Est-il besoin d'ajouter qu'*illustris*, illustre, est un radical d'*illuceo* = *in* + *luceo* (LAUK, LAUC, LAG', LAKŞ, briller, luire, p. 62), en faisant remarquer que ce radical a pour rejeton le verbe *illustro*, je mets en lumière, j'illustre? Répétons-nous, ce que nous insinuions à la page 18, que le latin *clarus*, brillant, *clair*, au propre, et *illustre*, au figuré, n'a gagné son acception de *brillant* que par la mutation de l'idée RETENTIR en celle de BRILLER; voyez ÇÂL, -claro (*declaro*), retentir, proclamer? Ce même λαμπριν, briller, luire (Ind. LAB, LAP, retentir, parler), qui a donné λαμπα, flambeau, emprunté aux Grecs par les Romains et reproduit dans notre français *lampe*, a également poussé la tige λαμπρος, brillant et illustre, avec ses rejetons λαμπροτης, splendeur et gloire, λαμπρυνω, j'illumine, et λαμπρυνομαι, je m'illustre.

Il y a la gloire qui s'attache à de nobles travaux, celle qui est la récompense d'une vie éminemment vertueuse, celle qui vient de l'admiration nécessaire des hommes pour un acte de grand courage ou de dévouement héroïque, la véritable gloire, enfin, si juste, si consolante, si utile au genre humain par l'émulation qu'elle excite.

Il y a la fausse gloire, la gloire des titres mensongers, la gloire de l'intrigant qui veut s'entourer des apparences du savoir et de la vertu, la gloire sans fondement, la gloire vide comme disent les Latins dans leur *vanitas* et les Grecs dans leur κενοδοξα. *Vanitas*, vous le savez déjà, est un rejeton du radical *vanus*, vain, vide, creux, en Ind. ŪNAs, Goth. *wans*, du verbe ŪN, retrancher, ôter.

Quant à κενός, vide, vain, qui entre dans la composition de κενόδοξα, vaine gloire, il se peut que vous n'ayez pas encore rencontré sa racine sanscrite qui est K'AN, creuser, percer ; veuillez la rapprocher de KAS et KAÇ, couper, fendre, p. 86.

Les Grecs et les Romains, en transportant à l'homme dépourvu de mérite et passionné pour l'encens l'idée de vacuité, de vanité, l'ont appelé κενόδοξον, *hominem vanum*, absolument comme nous disons par emprunt : un homme vain, un homme vaniteux. La même image reparait encore dans l'allemand *eitel*, Holl. *ijdel*, Tud. *idele*, gonflé, vide, du verbe AID', gonfler. *Eitel* a un rejeton plus usité que lui, c'est *Eitelkeit*, vacuité, frivolité, vanité, comme synonyme de *Putzliebe*, *Lobzucht*.

Ici, malgré notre fâcherie de tout à l'heure, nous sommes forcé d'avouer que κενόδοξα, *vanitas*, vanité, et *Eitelkeit*, sont de beaux mots, et cela précisément parce qu'ils portent avec eux le blâme du vice qu'ils représentent.

II. — ESTIME DE SOI.

Tous les hommes s'estiment eux-mêmes, et l'observation prouve que l'estime de soi est constamment en raison directe du développement de cette partie moyenne et supéro-postérieure de la tête où celle-ci commence à être déclive. Peut-être serions-nous mieux compris en disant : l'organe de l'estime de soi se dessine à cet endroit du crâne que recouvre ordinairement, chez nos ecclésiastiques, le cuir chevelu dénudé par la tonsure.

Le besoin de commandement, le besoin de supériorité, le besoin d'indépendance ne sont que des résultats de l'action de cet organe dont l'impulsion primitive, comme l'ont fort bien remarqué les phrénologues, est notre propre estime, l'amour de nous-mêmes. Avec un encéphale harmoniquement conformé, c'est-à-dire avec un développement normal de la faculté qui nous occupe, vous aurez une conduite généralement empreinte de dignité. Ainsi orga-

nisé, l'homme saura tenir le rang qui lui convient ; il ne voudra pas plus abaisser les autres qu'il ne souffrira qu'on l'abaisse lui-même. L'impulsion organique trouvera dans les sentiments de conscience, de vénération, de bienveillance, comme dans la réflexion, son compas et son veto. Il n'y aura pas d'excès d'amour-propre : il y aura de la fierté, mais point d'orgueil.

Cette noble fierté de l'homme qui se respecte n'a été dignement représentée par aucune langue. On disait bien à Athènes *μεγαλοφρων*, qui sent et qui pense noblement ; mais ce beau mot était presque toujours pris en mauvaise part pour peindre le sot orgueil. Rarement *μεγαλοφρων*, *μεγαλοφροσυνη* et *μεγαλοφρονειν* reflètent dans les auteurs grecs cette nuance délicate que nous indiquions tout à l'heure : une noble fierté dont le support est un juste sentiment de sa valeur personnelle.

Pour combler cette lacune, on a été forcé de donner une bonne acception à des mots aussi laids que *fier* et *orgueilleux* ; on s'est permis des accouplements de noms que la pauvreté du langage excuse encore moins que l'ignorance de leurs auteurs.

Que le *ferus* des Latins (Ind. B'ARAs, de B'er, produire, *φερω*, *fero*) représente un produit sauvage, sans culture, et, par suite, rude, insolent ; qu'il peigne dans notre *fier*, *fierté*, l'arrogance et les allures brusques d'un orgueilleux renforcé ; rien de mieux, et nous convenons qu'avec ce dernier sens, *fier* est une expression aussi pittoresque que morale. Nous aimons à voir les extravagances du superbe assimilées à la sauvagerie d'un animal non apprivoisé, cela nous fait l'effet d'une satire en miniature. Mais que notre *fier* pose en synonyme de *μεγαλοφρων*, ou qu'on fasse marcher de compagnie des noms tels que *noble* et *fierté*, c'est, il faut l'avouer, d'une maladresse impardonnable. N'importe ici le fameux *si volet usus* !

Et celui qui le premier osa lâcher cette autre juxtaposition de termes incompatibles : un *noble orgueil*, n'avait certes jamais vu l'acte de naissance du mot *orgueil*. *Orgueil*, en Italien *orgoglio*, en Espagnol *orgullo*, en Portugais *orgulho*, n'est qu'une forme augmen-

tative du grec *οργη*, amour-propre déréglé jusqu'à l'insolence, l'*Übermuth* des Allemands. *Οργη* est une tige de la racine *URJ*, pousser, agiter, ce qui lui permet de rappeler les violents efforts d'une passion dominante, et spécialement de la colère et de l'orgueil. Mais à côté de cette affreuse idée : *orgasme de l'amour-propre*, faire figurer celles de dignité et de noblesse, en disant un *noble orgueil*, *orgoglio santo*, etc., voilà ce que réprouvera toujours la vérité étymologique.

L'Allemand n'a guère été plus heureux : à son *Stolz*, orgueil, il a joint l'adjectif *edel*, noble, et, à l'aide de ce correctif, il en a fait *Eitelstolz*, *ευπειρες προνημια*. Malheureusement pour le composé, *Stolz*, par son origine, signifie stupidité, *stultitia*. Nous reverrons ce *Stolz* tout à l'heure.

Il est temps d'aborder cette série de mots ronflants qui redisent si bien les sottes prétentions de l'orgueil. Figurez-vous ici une tête faible d'intelligence, au front fuyant, étroit, écrasé, et avec cela une prédominance très-prononcée de l'organe de l'estime de soi qui laisse la tête regagner de ce côté ce qu'elle perdait de l'autre; ajoutez-y des instincts d'égoïsme ou de conservation individuelle très-actifs, et vous aurez ce type de l'orgueilleux *κατ' ἐξοχήν*, de l'orgueilleux insolent et présomptueux, de l'orgueilleux qui ne pense qu'à lui, qui se ramène sans cesse sur la scène à propos de tout, et qui, selon l'expression de Timon, surcharge tous ses discours du poids fatigant de sa personnalité.

Et d'abord le langage a eu grandement raison de comparer l'orgueilleux à un ballon et son orgueil à l'air dont ce ballon est enflé. Pour peu que vous piquiez cet homme du moindre coup d'épingle, le vent de l'orgueil dont il est bouffi en sort aussitôt sous forme de *je* et de *moi* polysyllabiques, et vous ne sauriez plus le contonir. C'est un *oriflant*, disaient nos pères, de *ori* pour *osi*, *os*, ASU, bouche, rae. AS, souffler, et de *flare*, All. *blasen*, *blühen*, Tud. *blazan*, P'WAL, p. 66. Il a l'âme gonflée, disaient les Romains, *tumet animo*, et ce *tumor animi* supposait le vido et le faux de l'*animo tumidi*. Pour l'orgueilleux qui faisait la roue, ce devait être un

bien rude châtiment que la pitié provoquée chez les spectateurs par des mots aussi sarcastiques.

L'antique idiome des Germains scandinaves, le Normannique ¹, avait aussi son *dramba*, orgueil, dérivé du verbe *drembaz*, s'enfler, gonfler.

Les Allemands et les Hollandais disent encore aujourd'hui *aufgeblasen*, *opgeblasen*, sur-gonflé pour orgueilleux. *Aufgeblasen*, Holl. *opgeblasen*, d'où *Aufgeblasenheit*, Holl. *opgeblasenheid*, orgueil, est le participe passé du verbe *aufblasen*, *opblazen*, composé du préfixe *auf*, *op*, près, sur (Tud. *oba*, *ob*, *op*, Ind. UPA, issu du verbe UB', joindre, p. 33, 77), et de *blasen*, souffler, que nous venons de citer en parlant du mot *oriflant*.

La même idée de gonflement et de vacuité se retrouve dans le grec *ογκος*, Lat. *uncus*, Ind. AÑKAs, voûté, gonflé, du verbe AK ou AÑK, tortuer, courber, qu'il faut rapprocher de la racine AG ou AÑG, *ango*, *αγχω*, p. 81. *Ογκος*, après avoir signifié au physique *bosse*, *turgescence*, *élévation*, représente au moral *orgueil*, *fierté*, *superbe*. De là : *ογκω*, je fais gonfler, et *ογκουμαι*, je m'enorgueillis ; *ογκηρος*, *ογκωδης*, gonflé et orgueilleux, superbe ; sans compter *ογκυλλω*, *ογκυλλομαι*, le même que *ογκω*, *ογκουμαι*, et ce composé *υπερογκος*, gonflé outre mesure et bouffi d'un immense orgueil.

Secondement, le langage dit *orgueil* par *élévation* ; car se mettre au-dessus des autres ou se croire supérieur à tout le monde est un des faibles de l'orgueilleux.

Efferre se était toujours employé chez les Romains dans son acception figurée de *s'enorgueillir*, jamais dans sa signification physique de *se porter au-dessus*.

Chez les Grecs, le verbe *υπερβαίνομαι*, je parais au-dessus, de *υπερ*, *super*, UPARI, p. 33, et de *φαινω*, *φαιω*, B'Â ou B'AS, briller, paraître, p. 63, présente un dérivé très-usité, *υπερβανης*, proprement : qui

¹ Le Norvégien ou Islandais remplaça le Normannique ; mais il tomba lui-même en désuétude au quinzième siècle pour se subdiviser en *Suédois* et en *Danois*.

paraît, qui brille au-dessus des autres, et, dans son sens habituel : superbe, orgueilleux. On trouve également ὑπερῆφανης et ὑπερῆφανος pour ὑπερβανης. Ce radical a laissé deux rejets : ὑπερῆφανεia ou ὑπερῆφανια, orgueil, et ὑπερῆφανεω, je suis orgueilleux, je traite avec mépris.

Ἵπερβιος, supérieur, superbe, se place à côté de ὑπερῆφανος dont il reproduit l'idée de direction en haut dans son premier élément constitutif; φανος est remplacé par βιος, reproduction de l'indien B'UYAs, fort, grand, du verbe B'Û, vivre, croître, etc. Soit dit en passant, les Grecs auraient bien fait de distinguer davantage leur βιος, conservé de B'UYAs, fort, de leur βιος, vie, assez mal reproduit de B'AWAs, existence; voyez p. 67, et mettez en parallèle *vixi* (vigsi, vicsi) et *vigui*, *vigere*, *vigor*, WIJ, p. 74 et 90. Ἵπερβιος a donné ὑπερβη, orgueil. Emprunté par les Latins, ὑπερβη devint *superbia*, et ὑπερβιος, au lieu d'être converti en *superbius* (l'i est essentiel), le fut gauchement en *superbus*, superbe, fier, etc. Une telle étymologie explique assez cette signification d'éclat, de magnificence, de somptuosité, donnée parfois à *superbus* et souvent à *superbe*, Ital. *superbo*, Esp. *soberbio*, Port. *soberbo*, tant dans l'ancien que dans le nouveau Latium. De *superbus* est issu le verbe *superbire*. *Superbia*, ce mot si fréquent dans les vieux livres de nos pères, la superbe, Ital. *superbia*, Esp. *soberbia*, Port. *soberba*, ne devrait pas ainsi tomber en désuétude parmi nous, car il dit parfaitement cette tendance à s'élever soi-même et à abaisser les autres, ce que n'exprime pas le mot *orgueil*, amour-propre à l'état de passion tyrannique, οργη. Voilà pourquoi *superbe*, pris substantivement, est une expression très-utile et qu'il convient de rajeunir.

Autour de *superbia* et de ὑπερῆφανια viennent se grouper plusieurs noms simples et composés dans lesquels l'idée de hauteur se change en celle de fierté, orgueil. Tels sont nos adjectifs français *haut* (*hault*), *hautain* (*haultain*), *altier*, Ital. *altiero*, Esp. et Port. *altivo*, et nos substantifs *hauteur*, *hautaineté* *, tous modifiés de *altus*, participe passé du verbe *alo*, élever, Ind. AL, p. 68. Tels sont encore le *haughty* et le *haughtiness* des Anglais pour dire orgueilleux et

orgueil; ces deux mots sont formés du tudesque *hoog*, élevé, Holl. *hoog*, All. *hoch*, Goth. *auhs*, Ind. UCCAs, haut, élevé, du verbe UC, accroître, augmenter, *augeo*, αυξω, p. 82. Cet adjectif *hoch* prend le sens de notre hautain dans le composé *Hochmuth*, Holl. *hoogmoed*, esprit hautain, orgueil, fierté, arrogance. Vous reconnaissez ici le substantif allemand *Muth*, Holl. *moed*, Ind. MAID'As, issu du verbe MAID', méditer, penser, Lat. *meditor*. Nous verrons plus loin comment ce qui signifie au physique *joindre*, *combinaison* (voyez MAIT' et MID, p. 78), exprime ensuite au moral *penser*, *méditer*.

GÉE', GâBoA', RAM et IâHÎR, dérivés de verbes signifiant *élever*, *s'élever*, ont aussi dans la langue sainte le sens figuré de *superbe*, *orgueilleux*.

GÉE' descend du verbe GâA', croître, s'élever, Ind. GÂ, γαω, γαωω, je m'élève, qu'il faut conférer avec la racine GÂ, aller, mouvoir, p. 73. Cet adjectif est usité avec sa valeur primitive et avec sa valeur permutée : *élevé* et *superbe*.

GâBoA', élevé, et métaphoriquement, superbe, est issu du verbe GâBA', croître, grandir, s'élever. Jules Fürst croit à un renforcement initial dans GâBA' et, selon ce philologue, la racine primordiale est BA' ou BaH qu'on retrouve dans GâBaH, s'élever. BAH est, du reste, une racine sanscrite qui a le sens de *croître*, *augmenter*; voyez-la p. 78.

RâM, élevé et fier, RUM, élévation et orgueil, sont des produits du verbe RUM, élever, s'élever, puis s'enorgueillir, Arab. RÂMa.

IâHÎR, élevé et superbe, est issu de IâHaR, être élevé, rac. HaR, d'où, avec renforcement de la finale, HaRaR, s'élever : comparez l'indien Er, s'élever, croître, *orai*, *oriôr*, p. 69.

Il est encore, pour peindre l'orgueil, une troisième manière dont nous avons déjà vu quelque chose dans *ferus*, *feritas*, *ferox*, *ferocitas*, *fier*, *fierté*. Elle consiste à le représenter par ses inséparables compagnes, l'arrogance, la dureté, l'insolence, etc. Ainsi l'Indien dira D'erŞUs, fier (arrogant), du verbe D'erŞ, blesser, frapper, que vous placerez, p. 83, à côté de Têr, TerH, TerN, TerŞ, TRUŞ, percer, broyer, fendre, etc. De là : D'ARŞAs, D'ARŞITAn, fierté,

arrogance. Ainsi encore du verbe RâHâB, faire un grand tapage, traiter rudement, Arab. RaHiBa, l'Hébreu fera son RâHâB, fier, superbe, comme il a fait ZâDÔN, arrogant, orgueilleux, du verbe ZUD, Arab. ZÂDa, bouillir, agir avec pétulance, All. *sieden*.

Enfin les peuples germaniques possèdent un beau mot où l'orgueil est assimilé à la sottise. ST'ÛLITAs, *stultus*, *stolidus*, massif et stupide, du verbe ST'ÛL, fixer, p. 81, devient chez les Allemands *stolz*, orgueilleux, Sax. *stolt*, Dan. *stolt*, Holl. *stout*, etc. La plus sotte des sottises s'exprime donc chez eux par *stolzen*, *stolzieren*, s'enorgueillir. *Stolz* est également substantif et signifie orgueil.

L'homme qui s'estime beaucoup éprouve certaine tristesse lorsqu'il considère les succès des autres. Dans ce cas, s'il est doué de facultés élevées, vous le verrez travailler de toutes ses forces pour faire mieux ou aussi bien que son rival. Ce sentiment courageux s'appelle *émulation*. On le retrouve chez les petits comme chez les grands enfants, dans les collèges comme dans les académies. Si, au contraire, cet homme n'a que de faibles moyens intellectuels et s'il est pauvre d'instincts régulateurs (conscience, vénération, bienveillance, etc.), soyez sûr qu'il sera tourmenté du noir chagrin de l'envie; peut-être même, s'il est rusé, cherchera-t-il tous les moyens de nuire à son odieux rival. Et si l'envie est concentrée, si elle n'a pas la triste ressource de la calomnie, quelles souffrances! quelles réactions sur les viscères! quelles altérations organiques!

*Pallor in ore sedet, macies in corpore toto;
Nusquam recta acies, livent rubigine dentes;
Pectora felle virent, lingua est suffusa veneno, etc.*

C'est presque une fièvre maligne!

Maintenant ne cherchez pas dans le langage des dénominations heureuses qui distinguent parfaitement la courageuse émulation de cette lâche envie. A peine parviendrez-vous à recueillir deux expressions convenables du premier de ces sentiments.

L'une est sémitique : ŠàRaR, serrer, lutter, et rivaliser, concourir; Arab. ḍaRRa, conjug. III.

L'autre est sanscritique : ἀμύλλασμα (Ind. MALL, comprimer, serrer), Lat. *aemulator*, combattre, lutter, rivaliser, avec le désir d'égaliser ou de surpasser son concurrent. Ἀμύλλητης, combattant et rival, est représenté en Latin par *aemulator*, notre *émulateur*. Il est bien entendu que dans *aemulator*, *émulateur*, l'usage a remplacé l'idée de *lutte* par celle d'un simple *concours*. *Aemulus*, l'émule, ἀμύλλος (Ind. MALLAs, lutteur), est rarement pris en mauvaise part pour désigner le jaloux. *Aemulus* a produit *aemulare*, d'où *aemulatio*, Ital. *emulazione*, Esp. *emulacion*, Port. *emulaçãõ*, Franç. *émulation*. On le voit, ce mot peut, jusqu'à un certain point, rappeler cette activité soutenue de l'amour-propre en face d'une supériorité qu'on veut imiter ou éclipser par des moyens légitimes.

Les Allemands ont un nom qui dit bien le zèle dans la concurrence, mais c'est un nom composé. *Wetteifer*, Holl. *wedijver*, émulation, est formé de *Wett*- du verbe *wetten*, gagner, parier, proprement, s'obliger à, s'engager à, Ind. WAT, attacher, lier, *obligare* (d'où *de wet*, la loi qui oblige, qui lie), et de *Eifer*, zèle, ardeur, etc. Ce nom *Eifer*, Holl. *ijver*, Tud. *eivero*, n'est explicable que dans le Normannique où, à côté de *yfer*, *aefr*, on trouve les verbes *yfa*, bouillir, et *aefa*, agiter, exciter. Avec une telle origine, on comprend que *Eifer* représente à la fois l'empressement chaleureux du zèle (*ζεω*, bouillir) et les emportements de la colère. Si donc vous analysez *Wetteifer*, vous trouverez dans *Wett* un pacte tacite de faire à qui mieux mieux, comme vous reconnaîtrez dans *Eifer* toute l'ardeur des concurrents. Ce n'est pas là un si laid mot.

Avant d'esquisser devant vous les différents portraits de l'envie, permettez-moi, pendant que je broie mes couleurs, sombres et tristes couleurs, de vous adresser une question.

Comment se fait-il que le langage soit si riche en expressions quand il s'agit d'actes répréhensibles? d'où lui vient au contraire sa pauvreté quand il faut peindre des sentiments louables? Voyez, comparez, jugez. Permis à vous de faire usage dans votre réponse

de considérations du genre de celles-ci : les organisations harmoniques, naturellement vertueuses, ont toujours été très-rares ; les hommes vertueux par la force de leur volonté ont toujours été en petit nombre en comparaison de ceux qu'entraînaient leurs passions ; lorsque s'élaborèrent toutes ces dénominations de péchés, la croix n'avait pas encore porté ses fruits, etc.

Ici encore, quelle abondante variété de noms prodigués à l'envieux ! Tantôt on dessine son regard, tantôt on murmure ses chagrins, tantôt on exprime ses désirs ardents, ses œuvres d'iniquité, ses troubles. Ainsi lorsque l'Écriture veut nous apprendre que Saül devint envieux des succès de David, elle emploie cette locution pittoresque : *WaleHI S'ÂUL 'OéIN AT-DàWiD*, c'est-à-dire : et Saül regarda David avec des yeux louches. 'OéIN, envieux, *limis oculis adspiciens*, est le participe ségolé du verbe 'ÂIaN, regarder d'un mauvais œil, formé lui-même du substantif 'AIN, œil. Les Arabes ont emprunté ce mot : ils disent 'AINon, envieux.

En face de son rival, l'envieux n'ouvre les yeux qu'à demi. Les Indiens ont observé cette mimique, car ils ont fait *MİŞAn*, envie, du verbe *MİŞ*, cligner les yeux.

La direction du regard vers l'objet convoité fut assez bien rendue chez les Romains par *invidere*, porter envie. Mais ce mot est faible de couleur à côté de *MİŞAn* et de 'OéIN où se peint si bien le malaise moral. Composé de *videre*, voir, *ειδεν*, *WID*, p. 63, et du préfixe *in*, vers, sur, *ev*, *evi*, *NI*, p. 34, *invidere* n'aurait jamais dû signifier que le désir, la convoitise. Des dérivés *invidus* et *invidia*, le dernier seulement a survécu dans Ital. *invidia*, Esp. *envidia*, Port. *inveja*, Franç. *envie*. C'est au moyen de verbes formés de ces substantifs que les langues du Midi suppléèrent au défaut d'*invidere* qu'elles n'avaient point conservé : elles dirent *invidiar* d'*invidia*, *envidiar* d'*envidia*, *envejar* d'*enveja*, *envier* d'*envie*. Notre *envieux* (*envidieux*), Ital. *invidioso*, Esp. *envidioso*, Port. *invejoso*, n'est autre que l'*invidiosus* latin légèrement déguisé. Mais n'est-il pas étonnant de voir l'*invidia* des Romains, qui à l'idée de convoiter attachait gratuitement celles de souffrir et de haïr, reparaître

chez nous débarrassé de ces idées accessoires et dans sa valeur réelle de désirer, avoir **ENVIE** de, vouloir, être d'intention, avoir besoin ? Et, ce qui est une singularité remarquable chez des langues sœurs, ce sens de notre envie n'appartient ni à l'italien *invidia*, ni à l'espagnol *envidia*, ni au portugais *inveja*.

Le poëte disait encore en parlant de l'envie :

Risus abest : nunquam poteris nisi ferre dolores.

Triste, chagrin, l'envieux cherchera à vous faire de la peine en vous rendant de mauvais services. En Allemand, *Missgunst*, envie, Holl. *misgunst*, du verbe *misgönnen*, envier, Holl. *misgunnen*, représente bien ce mécontentement qui cherche à être défavorable. Analysons ce mot. Le gothique *unnan*, servir, rendre service, faire plaisir, Tud. *onnan*, gionnan, Anglo-sax. *geunnan*, Holl. *gunnen*, All. *gönnen* (avec le préfixe *ga-*, *ge-*, *gi-*), reproduit exactement l'indien **WAN**, venir, servir, faire plaisir, Gr. *οὐνεω* *, *οὐνημι*, *οὐνημαι*, *οὐνησθαι*, Lat. *veneror*. Vous comprenez qu'en faisant précéder *gönnen* de la particule prohibitive *miss*, Goth. *missa*, Franç. *més-* (*més-estimer*, *mésintelligence* = ne pas estimer, défaut d'intelligence), analogue à l'indien **MITA**s, ôté, du verbe **MI**, dissiper, ôter, il était facile aux Allemands de créer leur *missgönnen*, rendre de mauvais services, chercher à faire déplaisir, puis *envier*.

Si je n'avais crainte de devenir par trop ennuyeux, je placerais ici une dissertation à l'effet de prouver que ce **WAN** de tout à l'heure n'est, comme ses synonymes **ÇAN** et **SAN**, qu'une forme renforcée de **AN**, mouvoir, agir ; je rapprocherais de **ÇAN**, agir, servir, le grec *νοεω* et le latin *conor*, comme je prierais le lecteur de conférer le latin *sano* (*sau*) et l'allemand *sühne* avec **SAN**, servir, aider ; peut-être même collationnerais-je d'autres racines verbales telles que **ÇRI**, par exemple, qui, à sa première signification de venir, arriver, ajoute aussitôt celle de servir, faire plaisir, absolument comme **WAN** représente à lui tout seul le *venire* et le *venerari* des Latins. Mais, vous savez, quelqu'un a dit qu'il ne fallait pas tout prouver.

Revenons donc aux portraits de l'envieux. En voici deux qui ne le représentent que par une maladroite extension de sens. L'hébreu QîNĀ', émulateur et envieux, du verbe QĀNA *, Arab. QaNaA, brûler, rougir (comparez les racines indiennes KAN, G'AN, γανωω), est un adjectif qui, disant originairement *excandescent*, avait bien le droit de signifier métaphoriquement zélé, rival ardent, émule, etc.; mais en vérité nous sommes fâché de voir ce nom représenter l'envie et la basse jalousie. Il faut dire la même chose du ζῆλος pour ζεελος, chaleur, ardeur, zèle, désir brûlant. Il y a autre chose dans l'envie qu'un concours chaleureux, que des efforts empressés et soutenus. Voilà pourquoi nous n'aimons pas ζῆλος avec le sens d'*envie*, ni son dérivé ζῆλω avec celui d'*envier*.

De ζῆλω et de sa valeur première sont issus ζῆλωτης, émulateur, et ζῆλωσις, émulation; cela vaut mieux. Mais voilà que les Néolatins, après avoir déguisé ζῆλωσις en *celosia*, *gelosia*, *jalousie*, lui attachent à leur tour deux misérables acceptions qu'il ne connaissait pas chez les Grecs, celle de ζηλοτυπια et celle d'*envie*. Avec cela que *zeloso* en Espagnol, *geloso* en Italien, *jalous* en Français, désignent encore le possédé *di questa rabbia detta gelosia*. Est-il besoin d'ajouter que ζεω, ζωω, JU, d'où ζῆλος, signifie d'abord *agiter*, puis *bouillir*, *cuire*, etc.?

Il arrive parfois que l'envieux méprise les avantages dont il se dépite de ne pas être le possesseur. On comprend ainsi la mutation entre les idées *envier* et *mépriser*.

On trouve en Indien SUKṢY, mépriser et envier.

Une autre racine appartenant à la même langue, NID, mépriser, outrager, Goth. *naitian*, devient en Allemand *neiden*, envier, et son dérivé NINDĀ, mépris, outrage, y est représenté par *Neid*, envie, Tud. *nīdha*, *nīd*, Holl. *nijd*. De là *der Neider*, l'envieux; *neidisch*, jaloux, Tud. *nidik*.

On ne rencontre qu'une seule fois l'échange des idées *haïr* et *envier*, c'est dans la double signification du verbe ÎRṢ ou IRṢY, haïr et envier. Voyez l'histoire de ce mot au § 4 du précédent chapitre.

Enfin, le besoin de nuire qui tourmente l'envieux sert quelquefois à le dénommer : le langage réalise alors ce besoin et il dit nuire, gâter, pour *désirer de nuire*. En Grec, l'ancien φθνω, gâter, nuire, qu'il faut rapprocher de φθνω, φθιω, je détériore, a donné le radical φθνας, envie. φθονος a produit le verbe dérivé φθνεω, je porte envie, et celui-ci, à son tour, a laissé le radical φθνερος, d'où le rejeton φθνερα.

A côté de φθονος se place naturellement le HaSaDon des Arabes, envie, jalousie, dérivé du verbe HaSaDa, envier. Ce verbe est une copie de l'aramaïque HS'aD, frapper, blesser et envier, le même que l'indien SÛD, frapper, détruire. L'Hébreu possède aussi son HeSeD, envie.

En vérité, si nous avions pu découvrir quelque nom de l'envie formé par d'autres mutations d'idées que celles que nous venons d'indiquer, nous l'aurions jeté sur notre tableau qui ne nous paraît pas assez chargé d'ombre pour un sujet aussi triste.

Lorsque l'organe de l'estime de soi n'a pas dans la tête humaine un développement convenable, il y a tendance à l'abaissement et l'homme est naturellement humble. Le langage qui assimile être à s'élever, ne pouvait éviter de dire s'humilier par s'abaisser. Vous trouverez chez les Grecs :

Ταπεινος signifiant bas au physique et humble au moral. Nous le tenons pour un dérivé du verbe ΤΑΙΡ, être abattu, être incliné, n'il faut conférer avec ΤΥΡ, frapper, taper, τυτώ *, τυπτω, All. *tspe, tapsé*, p. 87. Le radical ταπεινος a pour principaux rejets *ταπεινότης*, bassesse, humilité, et *ταπεινωσις*, abaissement, humiliation, humilité. Le composé ταπεινοφρονεω, je suis humble, est opposé μεγαλοφρονεω comme ταπεινοφρων l'est à μεγαλοφρων.

Chez les Romains et les Néo-latins :

Humilis, bas et humble. Le verbe B'Û, vivre, exister, produire, 67, a donné entre autres dérivés le radical B'ÛMIS, sol (productif), terre, en Latin *humus* (comme B'ÛMAN, terrestre, est devenu *HUMANus*, *HOMIN-*, *FOEMIN-*, *HOMON-*, par *H* pour *F*) ; *humus* a produit *humilis*, qui tient au sol, qui touche

terre, bas, vil, commun : de là les expressions *homo humilis*, un homme du commun, *humilis fortuna*, une naissance commune. Le manque d'élévation physique ou morale était représenté chez eux par *humilitas* : ils disaient *humilitas plantae* et *humilitas animi*. Nous avons conservé *humilis* et *humilitas* dans *humble*¹ et *humilité*, mais nous les avons ennoblis. Dans une bouche romaine, *humilitas* marquait un défaut et n'exprimait guère que la bassesse ; dans une bouche chrétienne, *humilité* dit une vertu, un acte de la réflexion qui, par la comparaison de ce que nous sommes avec ce que nous devrions être, nous permet d'apprécier toute notre faiblesse et de réprimer en nous les mouvements désordonnés de notre propre estime. *Humilitas*, comme ταπεινότης, comme *Demuth*, etc., a donc perdu son sens abject et païen pour prendre une signification tout évangélique dans Esp. *humilidad*, Ital. *umiltà*, Port. *humildade*, Franç. *humilité*.

Chez les Allemands et les Néerlandais :

Demuth, par opposition à *Hochmuth*, avec sa valeur originaire de bassesse d'âme et son acception chrétienne d'*humilité*. Il est composé de la particule privative *de-*, Tud. *deo-*, *dio-*, rac. DÎ, enlever, manquer, δέω, et de *Muth*, âme, esprit, MAID'As, de MAID', méditer, penser. Son rejeton *demüthig*, soumis, humble, était déjà usité dans l'ancien Haut-Allemand ou Tudesque sous cette forme : *dionuati*. Le Hollandais le représente par *demoedig*, d'où il forme son *demoedigheid*, *humilité*.

Chez les Hébreux :

S'âFâL, bas et humble, du verbe S'âFêL, tomber, Arab. SaFaLa (orig. FeL ou FaL), que vous rapprocherez de AFêL, Arab. AFaLa, et de NâFaL, deux autres verbes de la langue biblique qui signifient aussi *choir*, *tomber*. S'âFêL vous rappelle sans doute les verbes

¹ Au lieu de dire *hu-mi-lis* en trois syllabes, le Français dit *hum-ble* en deux syllabes seulement ; il laisse la labiale *m* à la première, mais en la convertissant en un simple son nasal ; puis, pour faciliter l'émission du *l* suivant, il place devant lui une autre labiale intercalaire : il dit encore *sembler* pour *simulare*, *trembler* pour *tremulare*, *comblér* pour *cumulare*, etc.

SENTIMENTS.

SP'AL, σφαλλειν, *fallere, faillir*, All. *fallen*, Angl. *to fall*.
 nous avons étudiés à la page 71.
 la fausse humilité, celle que l'orgueilleux rusé sait
 dire, lorsque, pour s'élever ensuite, il commence par
 mais celle-là n'a pas d'expression propre dans le lan-
 gage des hommes.
 développement considérable de la circonspection, de la
 conscience, l'humilité se trahit
 par la modestie. Ce mot de *modestie* s'applique même à
 que nous apportons dans la manière de penser de nous.
 au *modestia* des Latins, rejeton de *modestus*, notre
 dérivé du verbe ΜΑΔ, adapter, puis mesurer, proportion-
 , μεδομαι, μεδος, mesure, *modus* (*moud, muid*), p. 78. Mo-
 son pendant grec dans μετριος, mesuré, modeste, d'où
 modestie. Ici encore vous devez vous souvenir de μετρον,
 verbe dérivé de μετρον, mesure (*mètre*), ΜΑΤΡΑ, Lat.
 rac. ΜΑ ou MAS, rapprocher, mesurer, μεω *, *metior*, All.
 p. 78. Appliqué aux gestes, aux poses, à la tenue, à la
 modestie, on le sait, est synonyme de décence. Il se
 encore dans le sens de *modération*, le *moderatio* des Latins,
 de *moderare*, *modérer*, issu lui-même de ce *modus*, μεδος,
 que nous venons de voir à côté de ΜΑΔ, adapter, propor-
 paragraphe est un peu long; mais le rôle de l'amour-propre
 important dans la république intracrânienne !

III. — FERMETÉ.

que organe cérébral, lorsqu'il entre en fonction, a son besoin,
 desir, son *volitum* qui demande à être satisfait. Cette volition,
 à chaque organe doit être distinguée de la volonté, qui est
 détermination plus ou moins libre prise par l'intelligence
 qu'elle a apprécié le but de l'action.

Un exemple :

Quand l'organe cérébral qui préside à l'alimentation porte le nouveau-né à accepter tel aliment et à repousser tel autre, la nourrice dit bien qu'il *veut* ceci et pas cela, sans savoir et sans s'inquiéter, au surplus, s'il s'agit ici d'un *vouloir* instinctif ou d'un choix raisonné. Mais il est évident qu'il n'y a pas ici de volonté proprement dite. De même encore, à l'homme qui est en péril, l'instinct de conservation fera exécuter une suite de mouvements avec lesquels la réflexion et la volonté qui en est un produit n'auront rien, absolument rien de commun.

Nous parlerons dans notre étude finale des volitions et de la volonté, mais nous devons dire ici que le vouloir, qu'il soit instinctif, moral ou intellectuel, est loin de comporter chez tous les hommes la même durée, la même constance, la même fermeté. La vivacité du désir ou du vouloir tient au volume de l'organe ou des organes fonctionnants, à leur exercice plus ou moins fréquent et à leur vitalité provenant du *consensus* général de l'organisme au moment du vouloir. La durée, le maintien, la persévérance de ce même vouloir tient à un mode particulier de conformation cérébrale, signalé d'abord par Lavater et reconnu ensuite par Gall et ses disciples. Il y a alors un renflement très-prononcé de la partie supérieure postérieure et moyenne de la tête, en avant de l'organe de l'estime de soi. Ce fait, je l'ai vérifié sur une foule de têtes et principalement sur des têtes d'enfants très-opiniâtres.

Tous, nous aimons le *tenacem propositi virum*, mais il faut que cette ténacité soit associée à de hautes capacités intellectuelles et à de nobles sentiments. Nous le voulons à la fois juste et constant.

Le malheur est que ce besoin de persévérance se rencontre aussi chez des individus au front étroit, à la tête écrasée et aux penchants animaux très-énergiques. « J'ai rencontré, dit M. Vinont, l'organe de la persévérance très-développé chez les criminels qui ont fait preuve dans leurs actes d'une grande fermeté. Lorsque cette faculté est accompagnée d'un faible développement des facultés intellectuelles et morales, avec prédominance des facultés

SENTIMENTS.

Il en résulte ces êtres dangereux contre lesquels la nature n'aurait été trop en garde : ni les corrections, ni les punitions ne peuvent modifier leurs actes : constamment sous le poids de mauvais penchants, ce sont de vraies bêtes féroces qui passent la plupart du temps à l'échafaud ¹. »

Avec une obstination désespérante que la gent têtue tient pour des punitions soit criminelles, soit simplement déraisonnables. Comment faire? le moyen de les détromper? Les entêtés veulent toujours avoir raison. Ils veulent. Vous avez beau les contraindre par vos raisons, ils n'en deviennent que plus opiniâtres. Toute la sagesse du monde ne les ferait pas rompre d'une semelle, tant ils ont de bonheur à persister, à persister encore, à persister

maintien d'une détermination prise, cette constance, cette fermeté de caractère ont été partout représentées par des mots comme *fixité, stabilité*, et appartenant par leurs racines verbales à la famille JOINDRE.

L'avons vu, p. 75-83, cette famille de racines présente des branches bien distinctes sous le rapport de l'imitation monosyllabique :

AP, AB, AM = JONCTION.

PA, BA, MA = COMPRESSION.

KR, PR, RK = RESSERREMENT.

DA, TA, STA = FIXER.

AG, ADJ, AK = ADHÉSION.

Ces gestes de resserrement, de compression, etc., peuvent représenter les sept idées génériques PRESSER, FIXER, TENIR, LIER, RÉUNIR, COUVRIR, avec toutes leurs individualités, p. 75.

C'est la branche *DA, TA, STA* = FIXER qui a fourni le plus de racines à l'homme persévérant.

La souche verbale *ST'Â*, être fixé, se tenir, *σταω, ἵστημι*, p. 80,

Vimont, *Traité de phrénologie humaine et comparée*, p. 418, édition de 1836.

cut deux formes chez les Latins : une forme toujours intransitive, *sto*, je suis fixe, et une forme tantôt transitive, tantôt intransitive, *sisto*, je rends fixe, je me tiens fixe, avec redoublement de la consonne initiale, comme dans *bibo* pour *bio*, *vivo* pour *vio*, etc. *Stare* joint au préfixe *cum* dans *constare* dit littéralement *rester fixe* (invariable) avec *soi*, ne pas changer. De là *constans* et son rejeton *constantia*; Ital. *costante* et *costanza*, Esp. et Port. *constante* et *constancia*, Franç. *constant* et *constance*. Si les menteurs et les flatteurs étaient moins répandus, on se servirait plus fréquemment de ces noms unis à la particule négative *in* : *inconstans*, *inconstantia*, Ital. *incostante* et *incostanza*, etc.

En préposant la particule *per* à la forme *sisto*, on a joint l'idée de continuation que comporte ce préfixe (en Indien *PARA*, au delà, de *Per*, avancer) à celle de rester fixe, et l'on a obtenu le composé *persisto*, je continue à demeurer fixe dans mon opinion, je persiste dans mon projet, etc. Nos pères ont fait de là le nom *persistance* qu'ils ont employé comme synonyme de *constance*; mais ils ne se sont pas servis de *persistant* au lieu de *constant*.

La même racine *ST'Â*, en Tudesque *sta* et *standa*, a donné l'adjectif allemand *beständig*, constant, formé de *be* = *bei*, PI, API, *eri*, et de l'adjectif *ständig*, rejeton de *Stand*. *Beständig*, Holl. *bestendig*, rappelle ses équivalents *standhaft* et *standhaftig*, qui tient sa fixité, qui est constant; la terminaison *haft* est dérivée de *haben*, tenir, posséder, Lat. *habere*, Ind. *ÂP*.

Stand, qui marque déjà un état invariable, est encore renforcé par l'adjectif *vast*, All. *fest*, Ind. *PASTAs*, ferme, du verbe *PAS*, fixer, lier, p. 77, dans le hollandais *standvastig*, constant, ferme, Angl. *steadfast*.

Le polonais *stateczny*, constant, est encore issu de la même souche.

Une autre racine, qui ressemble trop à *ST'Â* pour ne pas être placée à côté de lui, *ST'ÂI*, serrer, p. 80, a donné aux Latins leur *stino* *, je serre, je tiens ferme, d'où leurs composés *destino*, j'arrête pour l'avenir, je résous, et *obstino*, je tiens fermement ma résolu-

SENTIMENTS.

stinatus et *obstinatio* ont été conservés dans *azione*, Esp. *obstinado* et *obstinacion*, Port. *ô*, Franç. *obstiné* et *obstination*. Mais ces mêmes *stinare* un verbe réciproque, et elles ont dit *s'obstiner*.

rique DA, TA, STA, p. 80, un peu au-dessus, vous lirez le verbe TAN, le même que son étendre, en Latin *tenéo* et *tendo*. *Teneo*, je com- lonné le radical *tenax*, *tenace*, auquel il faut *tenacitas*, *ténacité*. *Pertinax* = *per* + *tenax*, âtre, a un rejeton, *pertinacia*, rarement pris ue celui d'entêtement.

ille, nous voyons la branche PA, BA, MA = aux Grecs leur *εμμενης*, constant, leur *εμμενη-* t leur *διαμνειν*, persister, d'où *διαμονη*, persévère- rez, p. 78 et 79, MAN, arrêter, serrer, Lat. côté de MÂ, MAD, MAIT', MAL, MÛ, MUR, ner, joindre. Est-il besoin de vous dire que un radical né d'*εμμενω* = *εν* + *μενω*, je reste dans s aussi : un homme arrêté dans ses idées ; cet eipe passé du verbe *arrêter*, *arrester*, *arrestar* = + *stare*), appartient encore à la souche féconde is le composé *διαμενω*, le préfixe *δια* correspond sens à la particule *per* du verbe *persisto*.

t deux racines hébraïques appartenant à la 'M: 'ÂMaD, Arab. 'AMaDa, et QUM, Arab. QÂMa, utre au sens de *stare*, *sistere*, celui de *constans*

t, RK, se rattache la racine verbale Her, *χραω*, prendre. Le latin *haereo* a son composé *inhaereo*, à tel projet, à telle volonté. *Αίρεω*, je tiens, je *τις* pour marquer une résolution ou une opinion en un mot.

lle JOINDRE, fixer, tenir, nous trouvons deux

mots qui méritent une explication : *persévérance* et *entêtement*. Nous n'avons rien à dire d'*opinatus*, qui persiste dans son *opinion*, opiniâtre, dérivé d'*opinari*, penser, opiner.

La coquille osseuse du crâne et, par extension, tout le chef ont reçu de nos aïeux le nom de *test*, *têt* et de *teste*, *tête*, Ital., Esp. et Port. *testa*, identique au latin *testa*, coque, conque, vase, pot. Nous citons ce mot afin de pouvoir mettre à côté de lui et l'adjectif espagnol *testarudo*, et les noms français *têtu* et *entêté*. On sait que l'orgueil et la vanité joints au besoin de constance sont les causes ordinaires de ce vouloir *quand même* qui semble tellement remplir ou préoccuper la *tête* humaine, qu'il n'y reste plus de place pour toute autre pensée. C'est bien là le *pervicax* des Romains qui veut, bon gré, mal gré, faire dominer son opinion. Rappelez-vous le verbe *pervincere* = *per* + *vincere* pour *vicere*, parf. *vici*.

L'adjectif latin *severus* a produit :

Adseverare = *ad* + *severare*, je parle sérieusement à quelqu'un, j'atteste sérieusement, sans rire, et

Persevero = *per* + *severo*, je continue à agir sérieusement, sévèrement, je poursuis rigoureusement (*severe*) mon entreprise. *Persevero* a été conservé avec son radical *perseverans* et le rejeton *perseverantia* dans Ital. *perseverare*, *perseveranza*, Esp. *perseverar*, *perseverancia*, Port. *perseverar*, *perseverança*, Franç. *persévérer*, *persévérant*, *persévérance*.

Oui, *severare* dans *perseverare* vient de *severus*, sérieux, rigoureux ; mais d'où est issu ce *severus*, voilà la question ?

La particule *sed*, en composition : *se-*, marque départ, séparation, privation ; le Tudesque disait *sid*, le Gothique *seithu*, et l'Allemand dit *seit*. Ces particules appartiennent-elles au verbe SAT, diviser, ou au verbe SAD, s'en aller ? Nous l'ignorons.

Mais ce que nous savons, c'est que *verus* représentait à lui seul deux noms sanscrits : WARAs, WARYAs, excellent, aimable, et WÂRAs, WARITAs, garanti, sûr. *Verus* est resté comme reproduction de WARAs, aimable, dans *severus* = *se* + *verus*, qui n'est pas aimable, sans agrément, rigoureux, sévère. Ce terme, vous le

SENTIMENTS.

est inexplicable sans la langue indienne. Car nos dictionnaires ne donnent jamais à *verus* que son second sens, celui de sûr. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de montrer ici que les *VARAs*, *WARYAs*, *WerTAs*, signifient excellent, aimable, et que leurs propres frères *WÂRAs*, *WARITAs*, n'ont que la signification de garanti, protégé. Le verbe *Wer* dit d'abord entourer, protéger, garantir, et c'est avec ce premier sens qu'il a produit *WÂRAs*, *WARITAs*, garanti, fortifié, fort, solide, vrai, All. *wahr*, Tud. *war*, Goth. *war*, Holl. *waar*, Angl. *well* (sûr, fort) : le vrai, souvent exprimé par ce qui est fondé, bien établi, l'est ici par ce qui est fort, solide, bien établi. Le verbe *Wer* dit ensuite, par assimilation d'idées, aimer, et c'est de là *WARAs*, *WARYAs*, *WerTAs*, bon, aimable, excellent. — *verus*, aimable, agréable, All. *werth*, excellent, Angl. *worthy*. Voyez sur la mutation entre les idées protéger et aimer ce que nous avons écrit p. 131. Vous ferez bien aussi de mettre en regard *Wer*, tourner, entourer, protéger, garantir; garder, entourer, aimer, choisir, avec le verbe *WAL*, tourner, entourer, fortifier; garder, conserver, aimer, choisir, vouloir : Lat. *vallare*, valere, velle, p. 70; c'est par individualisation de l'entendement que *Wer*, *WerT*, *WAIL*, *WALL*, *WAL*, signifient entourer, tourner, p. 69, Famille *LANGER*.

IV. — CONSCIENCE.

Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix !... Juge infailible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi, je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle, et d'une raison sans principes.

J. J. ROUSSEAU.

Conscience, c'est-à-dire ici le sentiment du bien et du mal,

du juste et de l'injuste, est indépendante des calculs de la froide raison. Un homme peut être très-ignorant et posséder une grande délicatesse de conscience; il peut n'avoir jamais rien étudié en matière de droit et avoir un sens moral très-sûr. Je sens que j'ai mal fait, vous dira-t-il, et, pour justifier son assertion, il ne saura que vous répéter : Je souffre au souvenir de mon action. D'un autre côté, j'ai rencontré des érudits très-forts en morale spéculative et pourtant fort peu consciencieux. C'est que ce sentiment, comme tous les autres, a son organe particulier dont le développement et la vitalité varient chez les individus de notre espèce. Nous devons à Spurzheim la localisation de cette faculté. Ce grand observateur et après lui tous les phrénologues se sont assurés que la puissance du sens moral coïncide toujours avec la puissance de cette région du cerveau que recouvre la partie latérale de la voûte du crâne, au-dessus de l'organe de la circonspection et des deux côtés de la fermeté.

Il est vraiment noble cet instinct régulateur qui donne à l'homme le sentiment du devoir, qui lui fait éprouver une douce satisfaction lorsqu'il s'y conforme, et qui lui sert d'accusateur, de juge et de bourreau lorsqu'il ose agir sans le consulter !

Il importe cependant que les facultés réflexives viennent seconder le sentiment de conscience, surtout lorsque nous voulons juger par nous-mêmes de la moralité de nos actions. Cette coopération de la réflexion a presque toujours été comprise sous la dénomination *conscience*. Il y a plus : on a vu des moralistes faire abstraction complète de l'influence du sens moral et définir la conscience : un acte de l'intellect décidant chez l'homme de la bonté ou de la malice de son action au moment où il va la poser.

Penser avec soi, se juger soi-même, telle est l'idée que représentent les verbes d'où sont issus les noms de la conscience.

En Latin, *conscientia*, de *conscire* = *cum* + *scire*, dit proprement science avec soi, connaissance pour soi. Rappelez-vous ici, pour l'intelligence des deux éléments constitutifs de ce mot, les préfixes Gr. *συν*, Lith. *su*, Gr. *σύν*, Lat. *cum*, *con-*, *co-*, Goth. *ga-*, All. *ge-*,

SENTIMENTS.

SA, des verbes SAM et ÇAM, réunir, joindre, p. 77.
 nous également du verbe SÛC, voir, discerner, Lat. scio,
 p. 63. Conscientia s'écrit coscienza chez les Italiens,
 et conciencia chez les Espagnols et les Portugais, et
 chez les Français.

xe gen, ge-, identique à con-, co-, et de leur verbe wissen,
 entique au video des Latins et au WID des Indiens, p. 63,
 ands ont fait le composé Gewissen, le savoir avec soi, le
 de soi-même, la conscience. Gewissen est évidemment
 r conscientia. Nous oublions de dire que la forme néer-
 de ce vocable est geweten.

rees, qui écrivaient εἶδος le WAIDAS, connaissance, des
 avaient aussi leur συνειδός, conscience, et συνειδέναι,
 rec soi. Εἶδω, εἶδεν, je distingue, je vois, d'où le parfait εἶδα,
 ai vu), je connais, ne diffère pas du sanscrit WID, discer-
 voir, Goth. wait, wita *, Tud. wiza, Lat. video; il faut le
 her des verbes WID' et WYAD', séparer, distinguer, Lat.
 livido). Outre leur συνειδός, les Grecs possédaient encore
 s, témoignage de la conscience.

Polonais, c'est encore le même préfixe qui, joint au nom
 s, pensée, connaissance, Gr. μανανη, Ind. MANAN, donne
 posé sumnienie, conscience. Vous reconnaissez ici un nou-
 produit de cette souche féconde MAN, penser, dont nous
 vons longuement entretenus à la fin de notre étude prélimi-
 p. 104.

ntons que l'antique idiome des Brahmes avait fourni le modèle
 ces dénominations dans son SANWID, conscience, com-
 du préfixe SAM, SAN-, et du verbe WID, distinguer, savoir.
 sentiment de l'obligation morale, du juste et de l'injuste, du
 et du mal, étant donné par la conscience, c'est bien ici qu'il
 tudier les expressions devoir, justice, péché, etc.

peut considérer le devoir de deux manières : dans son objet
 etivement) et dans le sujet qui le remplit (subjectivement).
 etivement considéré, le devoir n'est que le droit, c'est-à-dire

ce qui doit être, ce qu'il faut. De là les expressions *devo*, *debere*, *devoir*, *on doit*, *il faut*, etc. Sous le rapport subjectif, le devoir est le besoin pour l'homme de réaliser le droit ou ce que sa conscience éclairée par sa raison lui indique comme devant être. Et ce besoin de réaliser le droit est si pressant, qu'il semble nous enchaîner et nous contenir. De là le *Pflicht* des Allemands, l'*obligatio* des Latins, etc. Reprenons.

Il faut est synonyme de *il manque* ; voyez *fallere*, *falloir* et *faillir*, p. 71. Le langage dit ainsi ce qui est à faire par ce qui n'est pas fait, ce qui est nécessaire par ce qui est en défaut, ce qu'on doit par ce qu'on n'a pas. SP'AL, dévier, manquer, tomber bas, All. *fallen*, *fehlen*, devint chez les Romains *fallere*, tomber, faire dévier, induire en erreur ; les Néo-latins le traduisirent par *faillir* et *falloir* ; et de leur *defallere*, manquer, être en défaut, ils dérivèrent *defultus*, *-defalt*, *défault*, *défaut*. On sait que *falta*, chute, *faute* *, *faute*, est un radical de *fallo*. De même SK'AL, dévier, manquer, p. 71, est devenu en Tudesque : *sculan*, *solan*, *sulan* ; en Gothique : *skulan*, *skallan* ; en Anglo-saxon : *seeculan*, *seecaldan* ; en Anglais : *shall* ; en Allemand : *sollen*, être nécessaire, falloir, et avec la signification transitive, devoir, être tenu de faire. Quand les Allemands disent : *etwas zu thun schuldig seyn*, être obligé de faire quelque chose, ils forment leur *schuldig* du substantif *Schuld*, Goth. *skuld* (ce qui manque), dette et devoir, en Indien : SK'ALAT, manque, défaut.

Le russe *DOLG* possède aussi le double sens de *dette* et de *devoir*.

Nous trouvons la même mutation d'idées dans le *debere* des Latins. En préposant au verbe *habere*, avoir, p. 76, leur préfixe *de* marquant départ, absence, privation, p. 33, ils ont fait *debere* pour *dehabere* (comme *præbere* contracté de *præhabere*), ne pas avoir, manquer, falloir, et transitivement, devoir, etc. L'infinitif *debere* a été pris substantivement dans Ital. *dovere*, Esp. *deber*, Port. *dever*, Franç. *devoir*. Les Normands ont porté ce mot en Angleterre où l'on trouve aujourd'hui le verbe *due* et le nom *duty*, devoir.

SENTIMENTS.

même idée de privation dans le *deon* des Grecs
 . DI, diminuer, manquer, p. 84, et dans le *deon* de la, il
 faut, il est nécessaire, d'où *to deon*, le devoir, ce qu'il

Premier point de vue, le devoir est donc une dette (dette,
 le *debere*) à payer ou une lacune à combler.
 ement, le devoir étant pour l'homme le besoin pressant
 er ce qui doit (*doibt* *, *deibt* *, *debet*) être, on comprend
 le nom d'*obligation*, action de lier, donné aux exigences
 moral. Voyez-vous l'homme retenu au physique par des liens
 devoir assimilé à l'homme retenu au mouvement ? Chez les
 lui permettent pas toute espèce de mouvement ? Chez les
 nds, *die Pflicht*, Holl. *de pligt*, le devoir, est dérivé du verbe
 indre, lier, Lat. *ligare* et *plicare*, Anglo-sax. *plihtan*, p. 81.
 ne verbe a procuré aux Romains le composé *obligare* = *ob* +
 obliger, lier, d'où *obligatio*, *obligation*, devoir, ainsi que le
 sé *religare* = *re* + *ligare*, lier fortement, d'où *religio*, lien
 able, devoir sacré. Ces mots : *hoc est mihi religioni* dans une
 ne romaine signifiaient : je m'en fais une obligation de con-
 ce. *Religio*, qui doit son énergie au *re* augmentatif, était surtout
 en parlant des devoirs qui naissent de nos rapports avec Dieu.
 pas qu'on a fait injure aux plus belles pages du païen
 en donnant à son *relligio* la généalogie biblique que voici ?
 gare, a-t-on dit, veut dire lier de nouveau ; c'est pour cela que
 qui rattache à Dieu l'homme séparé de lui par la faute
 sinelle a reçu le nom de *religio*, *religion*, *quasi religatio*. Cette
 rprétation est sûrement très-belle ; elle pourrait être vraie,
 elle ne l'est pas. Elle fait du reste peu d'honneur aux connais-
 s philologiques de ses inventeurs ; car le préfixe *re* n'a jamais
 ces dans *religare* le sens itératif, il y équivaut à l'adverbe forte-
 nt.
 Reste le mot *officium*, office, devoir. Il est dérivé du verbe
officere = *ob* + *facere*, se mettre devant quelqu'un pour lui barrer
 passage, empêcher ; d'où il suit que les *officia* ont été assimilés

à des obstacles imposés à la liberté par la conscience. Et cela est bien motivé, car cet *OFFICIUM quod OFFICIT nobis* est une barrière, mais une barrière posée sur les bords du précipice.

Excités et soutenus par le sentiment de conscience, nous étudions nos rapports avec nous-mêmes, avec Dieu, avec le prochain et avec le reste de la création. De ces rapports résultent les principes qui doivent régler nos actions et servir de base à nos habitudes. Or, les Latins ayant donné aux habitudes le nom de *mores*, leurs philosophes ont appelé *moralem doctrinam* l'ensemble des principes qui doivent présider à la formation de ces habitudes ou de ces mœurs = *mores*. Plus tard, au lieu de répéter constamment la *doctrine morale*, on a dit la *morale* tout court, en faisant un substantif de l'adjectif *moralis*.

Un mot sur l'origine de *mores*.

Ce nom latin, ainsi que ses correspondants dans les autres langues, a été formé par la mutation de l'idée habiter en celle d'être habitué; la persévérance dans certains actes et leur répétition habituelle dans la vie ont été assimilées à l'habitation continuelle de certain lieu, à la fréquentation de tel endroit.

Le verbe MUR, obstruer, enclorre, p. 79, a laissé aux Romains *murus*, mur, et *mora*, point d'arrêt, demeure (*demorari*, rester), auxquels il faut ajouter *mores*, nom. sing., *mos*, les mœurs, les habitudes, les coutumes. Dérivé de *mora*, *moratus* signifie qui demeure, qui reste quelque part; dérivé de *mores*, *MOR-*, *moratus* veut dire qui a telles habitudes, qui habite telle sphère d'actions; rappelez-vous l'expression *bene moratus*, qui a de belles habitudes, et l'adjectif *morosus* (*mora*), qui s'arrête à une seule idée.

En Grec, *ἦθος*, Ion. *ἔθος*, signifie à la fois habitation et habitude. Il est constamment employé par Hérodote dans le sens de demeure habituelle. Hésyche explique ainsi sa signification d'habitude : « *ἦθεα, τοὺς συνήθεις τόπους, καὶ διατριβὰς*; *ἦθεα*, c'est-à-dire les lieux habités et les occupations habituelles. » Ce nom du reste est identique au latin *aedes*, demeure. De même que *moralis*, l'adjectif relatif aux mœurs, se prit substantivement pour désigner

SENTIMENTS.

écrit dans l'éthique, que les Latins empruntèrent
 et écrire.
 Dans l'allemand *bauen* et dans le hollandais *bouwen*, B'
 67, a le sens causatif de je fais exister, je produis, je
 ère et je m'élève. Outre son sens de construire, *BAU* signifie
 ore habiter, comme *der Bau* dit la construction et la d'
 ment. Il en est de même du gothique *baua*, je constr
 d'où sont issus les noms *biuths*, habitué, et *biuthi*, habitude.
 vocabulaire lithuanien offre aussi, parmi les dér
 racine, les substantifs *bute*, habitation, et *budas*, habitude,

me.
 naissez-vous le *Gewohnheit* des Allemands? ce mot exprime
 habitude, du verbe *gewohnen*, s'habituer, formé du préfixe *ge-*
wohnen, habiter. Toujours la comparaison du cercle dans
 tournent et se succèdent, sans jamais en sortir, nos actions
 chaque jour, de chaque semaine, de chaque mois, de chaque
 avec les limites de l'habitation dans l'intérieur desquelles
 notre existence. Non contents de leur *Gewohnheit*, les Alle-
 ont encore fait *die Sitte*, les mœurs, du verbe *sitten* *, *sitzen*,
situn, Angl. *sit*, Lat. *sedere*, Ind. *SAD*, asseoir, s'asseoir,
 s'assurer. Le Tudesque disait également *sid*, *site*, *sito*, *sido*, *situ* ;
 glo-saxon, *sida*, *sitha*, *sido*, *sidu* ; le Hollandais dit *zede* et le
 lois *sed*.

mutation entre les idées *habit* et *habitude* ressemble beaucoup
 que nous venons de voir entre *demeure* et *mœurs*. *Habitus*,
teneo, je tiens, j'occupe, signifie *costume* *, *habit*, tenue (*teneo*) ;
 prime ensuite, avec son remplaçant *habitudō*, la coutume et
 mœurs.

puisque la morale est l'ensemble des principes qui règlent nos
 mœurs, il est clair que la moralité d'un acte sera sa conformité ou

En Roman : *costum*, syncope certaine quoique étrange du latin *CONsueTU-*
um, rejeton du verbe composé *consuesco*, *consuevi*, *consuetum*. *Costum* a donné
costumar et *acostumar*, Ital. *costumare* et *accostumare*, Esp. *costumbrar* et
acostumbrar, Port. *costumar* et *acostumar*.

sa non-conformité avec ces principes. En général, on appelle juste, bon, honnête, un acte conforme aux lois de la morale, tandis qu'on désigne sous le nom de mauvaise ou d'injuste une action qui n'est pas conforme à ces mêmes lois.

Rien n'égale la variété des métaphores employées par le langage pour représenter le bien et le mal.

Tantôt le bien ou le bon est représenté par ce qui, au physique, est *net, pur, sans tache*; le mal ou le mauvais, au contraire, est figuré par ce qui est *souillé, terni, taché*. Ainsi PUNYAs, pur, du verbe PÜ, nettoyer, purifier, p. 67, devient *bonus* chez les Latins : pris substantivement, *bonum* veut dire le bien, Esp. *bueno*; le reste de l'Europe latine remplace *bonum* par la forme adverbiale de *bonus, bene, ben, bein, bien*. Quelle blancheur, quelle pureté dans les expressions latines *candor* et *candidus*, *candeur* et *candide*, dérivées du verbe *candeo*, je brille, je suis blanc, en Indien CAND ! C'est l'indien ÇUDD'As, pur, *καθαρος, castus*, du verbe ÇUD', purifier, *καθεν*, qui devint *gods*, bon, chez les Goths, *goed* chez les Hollandais, et *gut* chez les Allemands, d'où leur *das Gute*, le bien. Puis, pour contraster avec ces idées de blancheur et de pureté, vous avez le noir *malum*, mal, malvais*, mauvais, MALAn, tache, faute, et sa forme masculine *malus*, MALAs, terni, souillé, dérivés du verbe MAL, couvrir, ternir, p. 79; MALAs, souillé, prit le sens individualisé de noir dans le *μελας, μελαινα, μελαν* des Hellènes.

C'est sans doute une fort belle métaphore que celle qui représente le péché par une tache, une noireur, une impureté dont l'âme est souillée; mais ce n'est qu'une métaphore, et l'on ferait parfois bien d'en avertir.

Tantôt le bien moral est assimilé à ce qui est physiquement complet, intègre, achevé, parfait. On connaît la valeur des expressions *vita integra, integer vitae*. Cet *integer*, notre *intègre*, est composé de la négation *in*, AN, *av*, et de *teger*, de *tago**, *tango*, TAG, heurter, toucher; il signifie donc *qui n'a pas été touché*, qui n'a rien perdu; il a pour rejeton *integritas*, Ital. *intégrité*, Esp. *integridad*, Port. *integridade*, Franç. *intégrité*. Nous disons : C'est un

omme intègre, c'est un homme d'une intégrité reconnue. Avez-vous déjà remarqué que le même *integer* est devenu notre *entier*, Ital. *intero*, Esp. *entero*, Port. *enteiro*, en subissant la mutilation de sa principale consonne? Les Allemands, qui disent *entier*, intègre, complet, par *heil*, Goth. *hails*, Anglo-sax. *hal*, Holl. *heel*, *geheel*, du verbe K'AL, *κλειω*, ramasser, renfermer, en ont formé leur *heilig*, saint, bon, vertueux, d'où *Heiligkeit*, sainteté, vertu.

Le mal, au contraire, est ce qui est incomplet, morcelé, imparfait. Ainsi le latin *mancus*, raccourci, MANÂC, de MAN, restreindre, n. 79, a produit le néo-latin *mancare*, manquer, avec son double sens d'être en défaut et de faire mal, d'où *manque*, ce dont il s'en suit qu'une chose soit entière, intègre, et *manquement*, faute, éché, etc. Qu'est-ce encore qu'un défaut, sinon un manque d'intégrité? Le *Fehler* de nos voisins de l'Est n'est-il pas lui-même dérivé du verbe *fehlen*, manquer? Et notre français *faute*, *faute**, du verbe *falloir* = manquer, ne dit-il pas le manque, le déficit, mais le manquement, le mal, le péché? Enfin, le SK'ALAT des Indiens, le manque, le défaut, n'est-il pas devenu le *scelus* des Latins, d'où *scolestus*, *sceleratus*, scélérat, Ital. *scellerato*? Voyez les verbes SP'AL et SK'AL, p. 71.

Tantôt le bien est assimilé à ce qui est ferme, stable, solide. Le latin dit *sanctum*, *sacrum*, de *sacio**, *sancio*, je rends ferme, je rends stable, Ind. SAH, tenir, fixer, p. 81, pour désigner ce qu'on ne peut ni renverser ni violer en aucune sorte. On trouve dans ce sens *lex sancta* (*sancita*, *sanctionem habens*), *fides debet esse sancta*, etc. Mais le plus souvent cet adjectif signifie intègre, bon, vertueux, parfait : *homo sanctus*, *vita sancta*, *opus sanctum*. De là *sanctitas*, inviolabilité, sainteté d'une chose ou d'une personne, mais intégrité, piété, vertu. Les langues du Midi ont conservé l'un ou l'autre dans Ital. *santo* et *santità*, Esp. *santo*, *san* et *santidad*, Port. *santo* et *santidade*, Franç. *saint*, *sainct** et *sainteté*, *saincté*.

Par contraste, le mal fut assimilé à ce qui est caduc et débile. On dit : les faiblesses, les infirmités, les chutes de l'homme

pêcheur. Les Romains avaient également dit *lapsus*, faute, de *labi*, *lapsus*, LAIP, se précipiter, tomber, p. 73.

Tantôt le bien est ce qui rend gai, heureux : ce B'AD ou B'AD, briller et se réjouir, qui a produit B'ADRA, brillant et prospère, p. 64, a aussi donné B'ATTA, B'ATTARAS, excellent, Goth. *bats*, Holl. *beter* (employé comme comparatif de *goed*), All. *besser*. Mettez côte à côte l'un de l'autre l'indien TAP, darder, briller (cfr. TIP, DÎP, DIW, p. 62), et l'hébreu TêB, TÔB ou lâtâB, briller, resplendir ; puis, se réjouir, réjouir, être agréable ; puis enfin, être bon. Le bien moral, dans la langue de David, s'exprime par TÔB, et le bien agir par HeTÎB.

Tantôt le bien est ce qui soutient, ce qui fortifie, et le mal, ce qui abat, ce qui détruit. Vous trouverez, parmi les tiges qu'a poussées la racine WAL, couvrir, soutenir, Lat. *velo*, *valeo*, le gothique *waita*, bien, Tud. *wala*, *wola*, Anglo-sax. *wael*, *wel*, All. *wohl*, Holl. *wel*. Les germanisants savent que *das Wohl* remplace souvent *die Kraft*, *die Gesundheit*. Parmi les dénominations du mal dont le fond est un verbe marquant destruction, nous citerons :

1° L'indien DUŞ, DUR, mal, mauvais, du verbe DÛ ou DUŞ, nuire, gâter, p. 84 ;

2° Le grec κακος, mauvais, d'où το κακον, le mal, reproduit de l'indien KAÇAT, malfaisant, du verbe KAÇ, couper, fendre, p. 86 ;

3° Le latin *peccatum*, Ital. *peccato*, Esp. *pecado*, Port. *peccado*, Franç. *péché*, du verbe *pecco*, en Indien PICC, heurter, blesser, p. 87 ;

4° Le latin *culpa*, Franç. *coulpe*, dérivé avec *colpus*, *coulp* *, *coup*, du verbe KLAP, battre, frapper, κολαπτειν, p. 87 ;

5° Le latin *offendere* = ob + *fendere*, heurter, blesser, et dont le supin *offensum* fournit à nos pères *offensar*, offenser, faire une offense. Reste à savoir si, dans *peccatum*, *culpa* et *offensio*, les Romains voyaient l'outrage fait à la personne ou l'outrage fait à la loi. Votre avis, lecteur, s'il vous plaît ?

6° Le hollandais *kwaad* et le polonais *khoudui*, mal, mauvais, dérivés du verbe ÇAT', blesser, nuire, κηδω, *caedo*, p. 84 ;

7° L'allemand *bös*, méchant, mauvais (*das Böse*, le mal), l'anglais *bad* et le lithuanien *bėda*, représentants du BAD'As indien, malaisant, dérivé lui-même du verbe BAD', frapper, nuire, *πατασσω*, *patuo*, p. 87;

8° Le germanique *suddon*, *sundia*, *sunde*, *Sünde*, *zonde*, péché, et le latin *sont-*, *sons*, pécheur, coupable, All. *Sündler*, Tud. *sundar*, Holl. *zondaar*, dérivés probablement du verbe SÛD ou SUT, frapper, détruire;

9° L'allemand *Verbrechen*, faute, péché : il n'est pas différent du verbe *verbrechen*, briser, composé du préfixe *ver-* = *per*, p. 34, et de *brechen*, Goth. *brikan*, Lat. *fragere* *, *frangere*, Gr. *πρᾶν*, Ind. Berç;

10° L'hébreu RaG', mauvais et mal (*το κακον*), du verbe RâG'aG', être violemment agité, détruire.

Tantôt le bien est assimilé à ce qui est respectable, et le mal à ce qui est bas et digne de mépris. Ainsi du verbe AG, honorer, respecter, *αγαω* *, *αγαμαι*, les Grecs ont dit *αγαθος*, honnête, respectable, bon, d'où leur *το αγαθον*, le bien. D'un autre côté, les hommes de Germanie ont exprimé ce qui est mauvais par ce qui est vil et méprisable : chez eux, *leeg*, *slegt*, *slecht*, *schlecht*, signifiant d'abord *bas*, *commun*, *plat*, reçoit, par une mutation toute naturelle, le sens de *vil*, *méprisable*, *mauvais*. De cet adjectif, les Allemands et les Néerlandais ont formé leurs noms *Schlechtigkeit*, *slechtigheid*, malice et méchanceté. Quant à l'origine verbale de *leeg*, il suffit de vous rappeler ce que nous avons dit, p. 81, du verbe LAG sous la rubrique AG, ADJ, AK = EFFORT, PRESSION, ADHÉSION. LAG, adhérer, approcher, a donné aux Goths leur *lagia*, j'approche de, je pose sur, plus leur *liga*, je suis couché sur, je suis étendu, deux verbes que possédait également le Tudesque dans *lege*, *ligge*, et qui ont été conservés par les Allemands modernes dans *lege*, je place sur, j'étends, je couche, et dans *liege*, je suis étendu sur, je suis couché, je suis bas. Il est donc clair que LAG a dans *leeg*, *slegt*, *slecht*, *schlecht*, le sens du latin *jacere*, l'opposé d'*extolli*.

Tantôt le langage dit le bien ou le juste par ce qui est droit, et

le mal ou l'injuste par ce qui est de travers. Une bonne action, une bonne vie recevaient chez les Romains le nom de *recta*, et nous traduisons par *bien agir* leur *agere recte*. La conscience ou la loi qui en contient les données, s'appelait à son tour *regula morum*, la règle des mœurs. *Rectus*, *recte* et *regula* sont des formes de la racine RAG, mouvoir, diriger, et spécialement, mouvoir en ligne droite, Lat. *regere*, All. *regen*. C'est le verbe composé *dirigo* = *dis* + *rego*, qui a laissé *directum*, d'où le *dreict* * = *dreit* * = *droit* des Français. N'appelons-nous pas un homme qui est ce qu'il doit être un *homme droit*, ou, avec madame de Sévigné, un *homme dont le cœur est aussi droit qu'une ligne*? Et notre *droit*, pris substantivement, n'est-il pas souvent synonyme de *règle*? Ajoutons ici que le vrai et le faux ont été, comme le juste et l'injuste, assimilés à droit et à tortueux; on a dit et l'on dit encore : *habes directum*, tu as droit; *habes tortum*, tu as tort, etc. L'allemand *recht*, Tud. *reht*, *riht*, Goth. *raiht*, Angl. *right*, Holl. *regt*, identique à *rectus*, est né de la même souche; les Allemands disent *das Recht* comme nous disons le *droit* et avec les mêmes significations. L'ῥεϑος des Grecs est une copie de l'ErDD'As des Indiens, élevé, droit, du verbe ErD', élever, accroître, Lat. *ordior*, p. 69. Outre son sens physique de *se tenant debout*, *droit*, ῥεϑος; a encore le sens métaphysique de *juste*, *bon*, *stable*.

Voici maintenant du tortueux pour dire du mauvais. *Pravus*, en parlant d'un pieu, d'un arbre, équivalait chez les Latins à notre *tortu*, *oblique*, *de travers*; mais il était plus usité en parlant du moral de l'homme, et alors il signifiait *méchant*, *mauvais*. La langue hollandaise traduit bien *pravus* par son *krom*, au physique : *tortu*, *crochu*, et au moral : *mauvais*, *pervers*; *krom*, Lat. *curvus*, est un radical du verbe HWer, courber, *κρῶω*, p. 79.

Les langues sémitiques présentent les mêmes métaphores : Hébr. IAS'aR, AS'aR, être droit et être juste, bon; Hébr. ŠaDaQ, Arab. ŠaDaQa, être droit, d'où ŠaDÎQ, juste.

Enfin, le langage, qui a donné les noms de règle (*rego*) et de droit (*dirigo*) au sentiment et à la connaissance de ce qui doit être, a parfaitement désigné la bonne action (le bien) par l'expression de

conforme à la règle. L'accord du fait avec le droit, **la** concordance de l'action avec le précepte, et le droit lui-même **se** nommaient à Rome *JUS*, Ind. YÛTIs, accord, du verbe YÛ, joindre, p. 88. Puis, la chose conforme à la règle s'appelait *justa*, et l'homme qui la faisait, *justus*. L'habitude de poser des actes justes reçut le nom de *justitia*, mot qui représenta d'abord toutes les vertus ¹ et qui s'appliqua plus spécialement ensuite à la justice qui rend à chacun ce qui lui est dû. Au surplus, *justus* a gardé dans les langues de l'Europe latine et son sens physique de bien joint, adapté, ajusté, et son sens métaphorique de juste, vertueux, équitable.

Cette conformité du fait avec le droit fut également indiquée chez les Latins par l'adjectif *aiquum* *, *aequum*, *aequus*, semblable, égal, sans inégalités, Ind. AIKÍYAs, Gr. αἰκός, εἰκώ, formé des pronoms I, Lat. *Is*, et KAs, Lat. *QUIs*. *Aequus* signifie donc le même que, ne différant pas de. Son pendant *aequalis*, *equal*, égal, lui adjoint la terminaison *lis* sans changer sa signification. Prenez garde que les noms *aequus*, *aequitas*, et leurs composés *iniquus*, inique, et *iniquitas*, iniquité, sont encore plus employés que *justus*, *justitia*, *injustus* et *injustitia*, lorsqu'il s'agit de la vertu qui rend à chacun selon son droit. Dans *iniquus* = *in* + *aequus*, la diphthongue *ai*, *ae*, se change en *i* long comme dans *existimo* pour *exaestimo*.

Malgré notre répugnance bien prononcée pour les conjectures en général, nous ne pouvons nous empêcher de considérer le grec ὅσιος, juste, comme issu d'une origine semblable à celle d'*aequus*, c'est-à-dire d'une origine pronominale. Nous croyons que ὅσιος est composé du relatif ὅς et du déterminatif ἰος, et qu'il équivaut à *is qui*, le même que, conforme à. Ο'σιος dit le juste par excellence, et ὁσια représente le droit divin, la justice céleste; il est souvent opposé à δικιός, conforme au droit humain, à la doctrine des hommes, τη δική, du verbe ΔΙC, δεικω *, enseigner, montrer.

Au souvenir d'une bonne action, l'organe du sentiment de conscience entre dans un état d'excitation agréable : nous sommes

¹ Voyez Cicéron, de *Officiis*, lib. II, cap. 10, et de *Finibus*, lib. V, cap. 23.

alors contents de nous-mêmes. Si, au contraire, la mémoire ne nous retrace qu'une action mauvaise, ce même organe souffre de la non-satisfaction de son besoin, et rien n'égale le malaise qu'éprouve alors un homme très-conscientieux. Une plume féminine a reproché à nos dictionnaires d'être entièrement dépourvus d'expressions pcignant les jouissances de ce sentiment au souvenir d'une action louable : ce reproche est fondé. En effet, la conscience n'est pas toujours un bourreau intime ; elle a d'autres œuvres à exprimer que le remords et le repentir.

Remords, Lat. *remorsus* ¹, du verbe *remordere* * = *re* + *mordere*, MerD, briser, broyer, p. 86, est un mot de toute beauté et qui vaut bien le *conscientiae stimulus* des Romains. Jointe à l'idée de *mordre*, broyer, la particule itérative *re* dit à merveille ce tourment opiniâtre qui renaît sans cesse dans la tête du criminel. Le *stimulus* de la langue latine signifie piquant, aiguillon, du verbe *stigo* *, *stinguo*, *στέγω*, STAK, heurter, piquer. Mais *remorsus* vaut mieux. Il a été conservé dans Ital. *rimorso*, Port. *remorço* ; *remordeo*, par la désinence *mentum*, a donné l'italien *rimordimento*, doublure de *rimorso*, et l'espagnol *remordimiento*.

La langue allemande possède aussi ce mot pittoresque dans son *Gewissensbiss*, remords de conscience, formé du génitif *Gewissens* et du substantif *Biss*, action de mordre, dérivé du verbe *beisse*, je mords, Tud. *bize*, *pizze*, Anglo-sax. *bite*, Angl. *bite*, Dan. *bide*, Holl. *bijte*, Ind. B'ID, trancher, rompre, Lat. *fido*, *findo*, Gr. *φάω*, *φάζω*, p. 84.

On a singulièrement abusé au moyen âge du mot *synderesis*, syndérèse, qu'on avait transcrit du grcc *συντηρησις*, action de garder près de soi. *Συντηρησις*, de *συντηρεω* = *συν* + *τηρεω*, D'er, p. 80, je tiens auprès de moi, je conserve avec soin, pouvait bien désigner cette persévérance du repentir ou de la satisfaction qui suit le crime ou la bonne œuvre ; mais comment lui faire signifier exclusivement soit le remords, comme dans la syndérèse de nos pères, soit

¹ *Remorsus* et *remordere* sont des composés inconnus à la haute latinité.

SENTIMENTS.

le sens moral lui-même, comme dans la *synderesis* de quelques théologiens ?

V. — VÉNÉRATION.

Veneratio est virtus qua reverentiam exhibemus majoribus in corporis humillatione, gestu, nutu, et verborum emissionem.
CICÉRON.

Reverentia est virtus aliqua praelationis sublimitatis debitae honorificationis cultum exhibens.

LE MÊME.

Observantia est per quam homines aliqua dignitate antecedentes, cultu quodam et honore dignantur.

LE MÊME.

We find a secret awe and veneration for one who moves above us in a regular and illustrious course of VIRTUE.

ADDISON.

Je pourrais aller ainsi d'épigraphe en épigraphe jusqu'à parfaite préparation de mon terrain étymologique, mais j'aime mieux y arriver autrement. Écoutez une histoire.

C'était pendant les premières années de mon cours d'humanités. Je ne savais rien alors en phrénologie ; mais j'avais dessiné et moulé beaucoup de têtes, des têtes de saints surtout. Les portraits de saint François-de-Sales, de saint Vincent-de-Paule, de saint Jean-de-Dieu, etc., m'avaient souvent étonné par la grande élévation de la partie supérieure de la tête. Cela me mit à même de faire un singulier rapprochement. Deux de mes condisciples étaient incomparablement plus dévots que les autres ; leur tenue à l'église était empreinte d'un caractère profondément religieux, sans compter qu'ils étaient beaucoup plus respectueux que nous lorsqu'ils parlaient de M. le professeur ou de M. le surveillant. Eh bien,

¹ Cfr. S. Thomas, *Summa theol.*, Part. 1, Quaest. LXXIX, Artic. XIII.

vous en croirez ce que vous voudrez, mais plus d'une fois, en contemplant leurs têtes si fortement renflées au sommet, je me surpris à répéter tout bas : Comme ces deux petits saints-là ressemblent à ceux que j'ai dans mes images ! J'étais en rhétorique lorsque je lus, pour la première fois, un manuel de phrénologie. Or, il y avait au bout de ce manuel une planche, et cette planche représentait une tête modèle sur laquelle étaient circonscrites et numérotées les différentes régions du cerveau correspondant aux diverses facultés morales de l'homme. Jugez de mon bonheur lorsque je m'aperçus que la portion cérébrale indiquée comme siège du sentiment de vénération, était précisément celle dont j'avais reconnu l'énorme développement chez mes deux condisciples.

Mais j'aime encore mieux, lecteur, que vous voyiez la chose de vos propres yeux. Partout, vous reconnaîtrez le même mode de conformation chez les hommes doués d'un grand penchant à vénérer : un renflement très-prononcé du cerveau à l'endroit de la fontanelle antérieure et supérieure.

Encore un mot, et je reprends mon métier d'étymologiste.

La tendance à vénérer tout ce qui nous est supérieur doit être considérée comme un des principaux liens de la société. Elle s'adresse non-seulement à Dieu, à nos parents et à nos maîtres, mais encore aux vieillards et à tous les objets qui réveillent de grands souvenirs. La vénération entre pour beaucoup dans l'acte de l'adoration. Cette précieuse faculté a pourtant ses abus, car l'ignorance et la crainte peuvent la faire dévier de son but et la convertir en superstition ou en idolâtrie. N'est-ce pas la peur jointe à la plus aveugle tendance à vénérer qui a créé chez les peuples du Nord toutes ces divinités monstrueuses, horriblement avides de chair et de sang humain ? Il faut de la pâture au besoin de vénération, sans doute, mais malheur à l'homme qui ne reconnaît ici d'autre guide que sa faible raison !

I. Lorsque vous vous trouvez en face d'une personne ou d'une chose à laquelle vous voulez donner un témoignage de respect, vous vous inclinez plus ou moins profondément. Cette mimique

de la vénération se retrouve partout : partout aussi *vénérer* se dit par *s'incliner*.

La langue des Brahmes disait B'UJ, rompre, *fléchir*, et PUJ, respecter, honorer; B'ÂJ, briser, courber, et B'ÂJ, SB'ÂJ, honorer, respecter. Prenez garde que le langage exprime *ployer, courber, incliner*, de deux manières : par briser, rompre, et par resserrer, comprimer; B'UJ, B'ÂJ, Goth. *biuga*, All. *beuge*, Angl. *bow*, appartiennent à la première manière; HWer, *χωρῶ*, *curvo*, AK, AÑK, AG, AÑG, *αρχω*, ErC, *arceo*, *arcus*, etc., se rapportent à la seconde.

Le Sanscrit dit encore AK ou AÑK, s'incliner, s'affaïsser, et AC ou AÑC, respecter, vénérer; ErC, *arceo*, comprimer, ployer, et ARC, vénérer; NAM, se courber, d'où PRANAM = PRA, pro, *πρὸ* + NAM, vénérer, et AB'INAM = AB'I, amb-, *αμφι* + NAM, honorer, respecter.

L'hébreu BâRaK, Arab. BaRaKa, a, pour signification primitive, la même valeur que PâRaQ, *frag-, brek-*, briser, fléchir. De là le substantif BeReK, le genou ¹. Il signifie ensuite *fléchir le genou, vénérer*, particulièrement dans sa forme *piel*, BêRêK. La langue biblique se sert plus rarement de Hi'STaHaWA', se prosterner, vénérer, conjug. *hithpal*, du verbe S'âHA', déprimer, abaisser.

II. Nous élevons, nous exaltons l'objet de notre vénération. De là l'échange entre les idées *élever, grandir* et *respecter, vénérer*. A côté de MAH et de MAC, augmenter, élever, d'où MAHAT, *μεγας*, *magnus*, p. 78, le vocabulaire sanscrit nous offre MAH et MAC, vénérer, respecter. On y trouve en outre MIW, grandir, et MAIW, respecter; PiW, grandir, augmenter, et PAIW, respecter, honorer; en Grec, ce qui est gros, riche, puissant, prend le nom de *πικρ*, Ind. PiWAN; en Latin, celui qui honore et respecte ce qu'il doit respecter s'appelle *pius*, Ind. PAIWAN, vénérant. *Pius*, Ital. et Esp. *piò*, Port. *piedoso*, Franç. *pieux*, permutait parfois son idée de vénérer contre celle d'aimer avec respect, lorsqu'il s'appliquait

¹ L'indien JÂNUs, genou, est également issu d'un verbe signifiant rompre, fléchir, *jàn* Vous connaissez ses identiques *genu*, Lat. *genu*, All. *knîe*, Angl. *knee*.

aux devoirs de la parenté : *puer pius erga parentes, pietas filii erga matrem, etc.* Nous disons aussi : la *piété filiale*. *Pietas*, rejeton de *pius*, fut conservé dans Ital. *pietà*, *pietute* *, Esp. *piEDAD*, Port. *piedade*, Franç. *piété*, *pitié*; mais il adopta encore une nouvelle permutation d'idées. Il assimila compatir à aimer, avoir de la tendresse pour, *pius esse*, et il eut ainsi un troisième sens, celui de *compassion*, *commisération*, *pitié*.

Une autre racine, AID', augmenter, croître, devint chez les Grecs αἰδέω *, αἰδομαι, αἰδομαι, je respecte, d'où αἰδουσι, la considération, et αἶδος ou αἰδως, le respect, la pudeur. J'aime beaucoup le nom de respect, αἶδος, donné à cette honte honnête provoquée par le sentiment de conscience à la seule appréhension de ce qui pourrait le blesser : je le préfère au latin *pudere*, *pudor*, reproduction pure et simple de l'indien B'UD, cacher, retenir, et qui ne me rappelle d'abord autre chose que la tenue décente de l'individu pudibond. Comparez avec B'UD, cacher, *pudere*, le sanscrit WRUD, serrer, cacher, et WRID, être retenu, modeste, timide, honteux, d'où WRIDITA, pudibundus.

Après avoir pris *considérer* comme grand pour exprimer *respecter*, il était tout naturel de se servir de *regarder* comme petit pour dire *mépriser* (de mé = mes, mal, et priser = *pretiare*, de *pretium*, *prix*). C'est ainsi que de leur ολιγος, petit, les Grecs ont fait ολιγοειν, *je méprise*. C'est encore ainsi que de leur vilis, vil, bas, et de *pen- dere*, peser, estimer, les Latins firent *vilipendere*, *vilipender*. Les peuples slaves ont de même plusieurs verbes au sens de *méprise* issus des noms *nekas*, rien (*ne quid*, pas une chose), et *paikas* mauvais, vil, abject. Le Sanscrit passe tout simplement d'une idée à l'autre : il dit SUT, CUT, CUTT, être petit, être débile, et SUT, CUT, CUTT, mépriser, *vilipender*.

III. Il y a encore le respect qui garde soigneusement une chose et c'est ainsi que des verbes signifiant d'abord garder, conserver prennent ensuite le sens de *respecter*, *honorer*. Nous avons p. 80, la racine TAY, couvrir, protéger, puis *respecter*, *honorer*. Les Grecs l'écrivirent τωω, je respecte, et les Latins tuer, t

garde, et je regarde. *Tuo* a poussé la tige *τιμη*, **respect**, honneur, et de là un nouveau verbe, *τιμαω*, j'apprécie, j'ai **de la considéra-**tion pour, etc.

Comme nous le faisons remarquer plus haut, le **sanscrit** *Wer* a passé de son premier sens *couvrir*, *protéger*, à **deux autres sens** corrélatifs, celui de *respecter*, *honorer*, et celui d'*aimer*, *chérir*. Nous le retrouvons intact dans le *vereor* des Romains, **je respecte**, **je crains**, et légèrement modifié dans l'allemand *ehre*, Holl. *eere*, j'honore, je rends hommage. *Vereor* dit surtout le respect pour les mœurs dans *verecundus*, d'où *verecundia*, *verecundor*. J'admire que les Romains aient vu du tremblement et de la peur dans *vereor*, mais si volet *usus*.... Un radical de *Wer*, l'adjectif *WerTas*, excellent, respectable, a été conservé dans Tud. *wert*, Goth. *wairths*, Anglo-sax. *weorth*, *vordh*, *wurth*, Angl. *worth*, *worthy*, Holl. *waard*, *waardig*, All. *werth*, Lith. *wertas*, respectable, précieux, cher, estimable. Vous trouverez l'allemand *Werth* pris substantivement pour dire la valeur, l'excellence, comme représentant du sanscrit *WerTis*, Lat. *virtus*, Goth. *wairthi*.

Vous souvient-il de ces vers du quatrième livre des *Géorgiques* où Virgile exalte la vénération des abeilles pour leur roi :

*Præterea regem non sic Aegyptus et ingens
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaspes,
OBSERVANT.*

Eh bien, voilà *servare*, garder, devenant dans *observare*, garder à vue, prendre garde à, le synonyme des *Wer* et des *TAY*, en permutant comme eux son sens de *garder*, *faire attention à*, contre celui de *respecter*, *honorer*.

Luis de Leon, poète espagnol, a parfaitement analysé l'*observant* du poète latin :

Pero nunca el Egito,
Hidaspes, Lidia, Parto ó Medo,
A su rey en distrito,
Obsequios hizo con respeto y miedo,
Cual a su rey la abeja.

de l'Italien Arici, et nous semble préférable au

Lydians, nor Medes, so much their king adore,
Nor those on Nilus' or Hydaspes' shore,

de l'Anglais Warton.

Ajoutons qu'au sens de *respecter profondément*, *observare* rattache encore celui d'*obéir*.

Voici une dernière mutation entre *garder* et *vénérer* : elle nous est offerte par l'hébreu S'âMaR, enelore, garder, qu'il faut rapprocher de l'indien MUR, murer, enelore, et de son identique S'âMaR, vénérer, respecter.

Ici se placent les verbes signifiant au moral *mépriser*, parce qu'ils signifient au physique *rejeter*, *détruire* : ils font antithèse avec *respecter* représenté par *garder*, *conserver*. Vous connaissez *τεμνω*, je coupe, je rejette, et *temno*, je méprise, plus son composé *contemno*, d'où *contemptio*, le mépris. Vous pouvez faire connaissance avec TUD, détruire, et TÛD, vilipender, avec SP'IT, KUTT, trancher, détruire, et SP'IT, KUTT, mépriser.

IV. Une vénération très-profonde ressemble beaucoup à la crainte, du moins par ses effets. Dites, n'avez-vous jamais ressenti une sainte frayeur en entrant dans une église vaste et majestueuse ou en mettant le pied dans le sanctuaire? N'est-ce pas qu'alors l'accès de vénération produit, en réagissant fortement sur toute l'économie, certaine stupeur analogue à celle qui est provoquée par le besoin de conservation? Les mots qui peignent cette vénération-frayeur sont surtout usités en parlant de Dieu et du respect qui lui est dû. La Bible dit ÎRAT IEôVA', qu'il aurait fallu traduire par *reverentia erga Dominum*, et non par *timor Domini*; ÎRA', crainte, respect, ne diffère pas de l'infinifit du

erbe IARÉ, il a tremblé, il a craint ¹. Cette vénération pour Dieu des choses sacrées, le Grec l'exprime par *σεβόμεαι*, je crains, je vénère, moyen de *σεβω*, j'effraye, proche parent de *φείβομαι*, s'il n'est pas son identique. Le radical *σεβας*, vénération, a fourni *σεβάζομαι*, j'adore, d'où *σεβασμα*, l'hommage, *σεβασις*, l'adoration, et *σεβαστος*, vénéré et vénérable. Ce dernier nom a été reproduit dans *Sebastianus*, Sébastien. Joint à la particule approbative *ευ*, Ind. SU, *σεβω* a donné *ευσεβης*, pieux, Eusèbe, d'où *ευσεβεια*, piété; uni à la particule privative *α*, Ind. AN, Lat. *in*, ce verbe a laissé *ασεβης*, impie, d'où *ασεβεια*, impiété.

V. Nous considérons avec attention ce que nous respectons; nous détournons, au contraire, nos regards de l'objet méprisé, nous le négligeons. De là une nouvelle mutation entre les idées *faire attention à*, *s'occuper de*, et *respecter*, *honorer*. *Specio*, j'examine, je considère, a eu sa forme fréquentative *specto*, j'examine longtemps ou à plusieurs reprises, d'où *spectaculum*, spectacle, ce que l'on considère à loisir; de même le composé *respecio* = *re* + *specio*, je me retourne pour voir, présente aussi son fréquentatif *respecto*, je me retourne habituellement vers quelque chose, j'y fais attention, je m'en occupe. Eh bien, ce *respectare* des Latins est devenu notre *respecter*, Ital. *rispettare*, Esp. *respetar*, Port. *respeitar*. *Respectus*, radical né de *respecio*, *respectum*, a pris, en se francisant dans *respect*, l'idée de *révérer*, *honorer*, et nous en avons fait *respectueux* et *respectable*, Ital. *rispettoso* et *rispettabile*, Esp. *respetoso* et *respetable*, Port. *respeitoso* et *respeitavel*.

Le sanscrit *AN*, dire, Lat. *ajo*, puis briller, d'où *AMAn*, jour ², a été conservé avec le sens de *voir*, *regarder*, dans le gothique *ahian*, Tud. *ahon*, *ahton*, et avec celui de *faire attention*, *respecter*, dans l'allemand *achten*. *Achten*, *respecter*, a donné *die Achtung*, le respect, la considération respectueuse, d'où les composés *ach-*

¹ C'est à la troisième personne sing. du parfait qu'on cite ordinairement les verbes hébraïques, arabes, etc.

² *DIWAs*, jour, Lat. *dies*, dérive également de *DIW*, briller, récréer. Voyez la famille *BRILLER*, p. 62.

tungsvoll, respectueux, plein de re
würdig, respectable, digne de respe

Ansehnlich chez les Allemands équi
est, comme notre respect, dérivé d'un
faire attention, avoir égard à, anse
ANU, *ava*, après, sur, et de *sehen*, voir
suihwan, Holl. *zien*, Ind. SÛC, p. 63. Il
même se prend parfois substantivement
das *Ansehen*.

Dans la langue des Brahmes, KAIW,
originellement briller, voir, p. 64, disen
Conservé dans le *cavere* des Latins, KA
faire attention à, avoir égard à. Singulier
minaisons casuelles! chez eux, *caveo te*,
gardes en ta présence, et leur *caveo tibi* se
égards pour toi, j'ai soin de ta personne.

Il est bon de comparer ici cette manière
regarder avec la mutation entre les idées écou
c'est l'attention du regard; de l'autre, c'est
Auscultare (de *ausis*, *auris*, Goth. *auso*, All.
verbe UŞ, percer, et de *culto*, fréquentatif
placer la main autour de l'oreille pour recu
ascoltare, Franç. *escouter* *, *escouter* *, écoute
obedire = ob + *audire*, le double sens d'*entend*
d'obéir, *obéir* *. Outre son CÂI, entendre, écou
respecter, le Sanscrit nous offre encore ÇRU,
obéir. Rappelez-vous le grec ἀκούειν, entendre c
ἡ ἀκρόασις, l'audition et l'obéissance. Il n'y a que
qui prête une oreille attentive aux ordres de soi
c'est commencer d'obéir.

VI. *Vénérer* se dit encore par *servir*. Songez à
serviteur vis-à-vis de son maître, et vous aurez l
échange d'idées. Une racine sanscrite que nous av
WAN, servir, chérir, devint en Latin *veneror*, je respec

de cette source dérivent *veneratio*, vénération, *venerabilis*, vénérable, et *venerabundus*, plein de respect. Une autre racine de la même langue, ÇRI, a pour signification première se mouvoir promptement (efr. CAR, *curro*), d'où le sens de servir, *ministrari*, auquel se rattachent enfin ceux de *chérir* et de *vénérer*.

Il faut en dire autant du latin *colo*, Goth. *holo*, Ind. HAL, je creuse, je laboure, je cultive; puis, par extension, je travaille à, je pratique, je besogne, je sers; d'où, enfin, je respecte, j'honore. *Colere* a donné *cultor* et *cultus*. C'est le sentiment de vénération qui pousse l'homme à ces pratiques respectueuses dont l'ensemble, vous savez, se nomme le *culte*.

VII. Nous avons encore remarqué la mutation entre les idées adresser la parole et respecter dans le sanscrit WAD, apostropher et vénérer, et dans le latin *adorare*, composé du préfixe *ad* et du verbe *orare*, parler, dérivé lui-même du substantif *os*, *oris*, bouche, Ind. ASU, souffle, bouche, de la racine AS, souffler, lancer¹. Nous pensons que le *honos* des Latins, d'où *honorare*, notre *honorer*, est identique à l'indien KWANAs, chant, retentissement (gloire), dérivé du verbe KWAN, retentir, résonner, et qu'il se rapporte ainsi à cette septième et dernière manière d'exprimer les actes du sentiment de vénération.

VI. — ESPÉRANCE.

Cette émotion *sui generis*, qui accompagne et suit l'idée d'un projet ou d'un avenir prospère, est, comme tous les sentiments, comme tous les instincts, quelque chose qu'on ne peut définir et qui n'est aucunement susceptible de description. Il n'y a que ceux qui ont du bonheur à rêver l'avenir, il n'y a que ceux qui espèrent qui peuvent, non pas comprendre, mais sentir ce que c'est que l'espérance. Ce sentiment est un de ceux dont la minique est le plus fortement caractérisée. J'ai souvent remarqué cette tête légè-

¹ La même racine signifie (souffler, respirer) vivre, exister; voyez p. 66.

SENTIMENTS.

SENTIMENTS.

rement portée en haut et doucement reposée sur le côté, ces yeux qui cherchent le ciel et cette expression de béatitude répandue sur tous les traits de la figure. C'est surtout dans la jeunesse qu'on espère d'une espérance sans bornes ; car alors, vous savez, l'expérience des hommes et le maniement des affaires de ce bas monde ne sont point encore là pour présenter des entraves possibles à la réalisation de nos rêves et faire tomber nos illusions.

Il y a deux choses dans l'espérance : l'idée d'un fait futur et le sentiment provoqué par cette idée.

Le langage ne peut peindre l'avenir : il l'assure, il le fait voir de loin.

Il y a deux choses dans l'espérance : l'idée d'un fait futur et le sentiment provoqué par cette idée.

Le langage ne peut peindre que l'idée ou la vision intellectuelle de l'avenir : il l'assimile à la vision physique et il dit espérer par voir de loin et voir au loin, voir au fond.

L'hébreu S'aBaR, Arab. SaBaRa (rac. BaR), creuser, pénétrer (Ind. BARW, foro, p. 86), puis voir à fond, voir au loin, signifie ensuite espérer, attendre.

Le sanscrit PRATīva, PRATI-,

Le latin *expectare* = *ex* + *spectare* = attendre, espérer, est composé du préfixe *ex* (hors, au loin, signifie) et du verbe *spectare* (regarder, voir, regarder).

[illegible]

encore un gros verbe hollandais signifiant *attendre, espérer* ; c'est *verwachten* dont il s'agit. Vous venez de voir l'espérance en observation assimilée à la sentinelle, à la garde attentive ; le même échange d'idées se représente dans *verwachten*. Le germanique *wachen*, agir, être éveillé, ne pas dormir, a donné *die Wacht, die Wache*, la garde, la sentinelle, Holl. *wacht*, d'où *wachten*, faire la garde, observer, attendre. C'est ce dernier verbe qui, joint au préfixe *ver* = *per*, marquant progression, persistance, durée, a fourni le composé *verwachten*, regarder longuement, attendre, espérer. De là le *verwachting*, l'attente, l'espérance. Si, maintenant, vous me demandez des représentants indo-européens de *wachen*, agir, veiller, je vous citerai les racines indiennes **WAJ** et **WIJ**, d'où le nom latin *vigil*, sentinelle, origine nominale de *vigilare*, Ital. *vegliare, vegghiare*, Esp. et Port. *velar*, Franç. *veiller*.

Les parleurs du temps passé ont eu l'immense tort de confondre le désir avec l'espérance. Chaque faculté fondamentale présente plusieurs degrés d'action : depuis l'*attention*, c'est-à-dire depuis la mise en rapport de l'organe cérébral avec l'objet perçu, jusqu'à la complète satisfaction du besoin créé par l'action de cet organe, on peut distinguer la *tentation*, sorte de désir moins pressant, le *désir* proprement dit et la *passion*, cette tyrannie du désir. Le désir n'est donc qu'un degré d'action propre à chaque organe instinctif, sentimental ou intellectuel, tandis que l'espérance est une faculté distincte, fondamentale, offrant, lorsqu'elle domine, un mode spécial de conformation.

Le sanscrit **SPerH** signifiait d'abord presser, poursuivre, comme on peut le voir encore par sa copie grecque *σπερχω*, je presse, *σπερχομαι*, je me hâte. Rien de mieux que l'assimilation d'un désir à l'ardeur d'une poursuite. Mais voici que les Latins, en reproduisant **SPerH** dans *spero*, permutent sans façon son sens de *désirer* contre celui d'*espérer*. Les langues du Midi, à l'exception de l'Italien dans son *speme*, n'ont point conservé le latin *spes, spem* ; en revanche, elles se sont forgé les noms *speranza, speranza, speranza*, *esperança, espérance*, de leurs verbes *sperare, esperar, espérer*.

SENTIMENTS.

Nous voyons encore le KUP des Indiens, sionner, désirer vivement, devenir dans les 1 *espérer, attendre* : le Gothique a dit *hwopan*, 1 le Hollandais *hopen*, l'Anglais *hope* et l'Alle *Hoffnung*, l'espérance. Nous ferons dans noi toire des expressions du désir et de la passio

Deux verbes, à notre connaissance, ont e la crainte ou l'inquiétude :

B'RÛN, craindre, être inquiet (cfr. B'RI attendre, espérer ;

Et chez les Grecs :

Ελπω, ελπομαι, je fais craindre , j'èpou j'attends. Ελπω a donné ελπις , crainte , i opinion, attente, espérance. Dérivé du encore *craindre* et *espérer*.

Pour éviter les longueurs et l'ennui, mots formés au moyen de particules n espoir.

VII. — BIENVEIL

L'homme bienveillant veut le bon ce qu'il peut pour le leur procurer. 1 souffre de leurs souffrances. Il est pl constamment porté vers tout ce qui leurs ou multiplier leurs jouissance

Tel est l'homme bienveillant.

Avec une grande bienveillance ment de la région du cerveau que supérieure de l'os frontal, ordi cheveux jusqu'à la fontanelle. L limité en haut par celui de la vé la comparaison. C'est un fait bie

Nous avons déjà parlé de be

bonus, PUNYAs, bon, vertueux, du verbe PÛ, purifier ; nous avons vu également, p. 70, le verbe WAL, *velle, volo*, vouloir, All. *wollen*. Vous connaissez donc à fond les éléments du composé *benevolus*, et vous ne vous ferez pas dire que du participe inusité *benevolens* on a formé *benevolentia*, Ital. *benevolenza*, Esp. et Port. *benevolencia*, Franç. *bienveillance*. Ajoutons que le latin *bonus* nous a, par *bonita s*, procuré notre bonté, Ital. *bontà*, Esp. *bondad*, Port. *bondade*, sans compter notre *débonnaire* et le *benignus* des Romains, Ital. et Port. *benigno*, autres produits de *bonus*, *bene*.

Le *Wohlwollen* des Allemands est une traduction fidèle de notre *bienveillance* : *wohl*, Tud. *wola, wala*, est issu de la racine WAL, *valeo*, voyez le § V de ce chapitre, et *wollen* est identique à *velle, volo*, vouloir. Nous ferons plus loin une étude approfondie du mot vouloir.

Les Grecs dirent bien-pensant, ΕΥΠΡΟΣ, dans le sens de *benevolus*, et ils en firent les rejets ΕΥΠΡΙΑ, *bienveillance*, ΕΥΠΡΕΙΝ, *favoriser*, et ΕΥΠΡΟΙΚΟΣ, *favorable*. ΝΟΣ vous est assez connu par notre étude préliminaire (p. 101) pour que nous ne répétions pas ici sa généalogie.

FAVere et FOVere sont deux verbes latins appartenant à la famille BRILLER, et qui sont arrivés à représenter des actes du sentiment de bienveillance. Voici comme : B'AS ou B'Â, *briller*, brûler, garda dans φαω, φαωω, son sens de briller. Comme JWAL, *briller, brûler*, p. 63, a donné *gilvus, giallus, jaulne, jaune*, de même B'AS ou B'Â a produit *favus, jaune, miel*, etc., et comme B'AD, *briller, se réjouir*, p. 64, a laissé le radical B'ADRA, φαιδρος, *brillant et prospère*, B'AS ou B'Â a fourni aux Latins leur *faustus, fausta, faustum*, *brillant et heureux*, après avoir été reproduit toutefois dans *faveo, fautum*, *rendre brillant, rendre prospère*, et dans *foveo, folum*, *briller, brûler (fomes) et chauffer, réchauffer (fomentum)*. Favilla, la cendre ardente, prouve assez que *faveo* partagea avec *foveo* la signification de *briller, brûler, chauffer*. Voilà pour les métamorphoses de sens et de son.

De *favere*, *rendre prospère*, est issu *favor*, la *faveur*, Ital. *favore*, Esp. et Port. *favor*. C'est de ce nom que les langues de l'Europe

SENTIMENTS

latine ont fait leur *favoriser*, Ital. *favori*
et leur *favorable*, *favorevole*, *favorable*,
fautor et *fautrix* n'ont pas été oubliés ; on
et *fautrice*, Ital. *fautore*, *fautrice*, Port. *fau*

D'un autre côté, la femme qui réchauff
sein de mère, la poule qui réchauffe sous :
poussins, ont pu suggérer aux Romains l'i
favoriser, par *fovere*, réchauffer.

Rappelez-vous une locution triviale : Jea
Pierre que pour Paul ; autrement pour le f
de bienveillance pour Pierre que pour Paul.
tendance du favorisant vers le favorisé s'ex

verbes au sens d'*incliner*, se porter vers, se rap
L'allemand *Neigen*, Ind. NAY, mouvoir, inclin
passé *geneigt* (incliné vers), bienveillant, favora

Dans la même langue, *wegen*, mouvoir, WA
gewogen, bienveillant, d'où *Gewogenheit*, bienve
L'indien NADD'As, proche, du verbe NAM,

Holl. *naderen*, rapprocher, se retrouve dans
faveur, Suéd. *nad*, Tud. *genade*, *ginada*, *gnada*,
genade, *Gnädig*, bienveillant, est un rejeton de

Chez les Latins, l'usage *propeto*, je me porte
petere, PAT, p. 71, a laissé *propitius*, porté pou
même langue emploie *pronus* dans le sens de

pronus ne présente à l'analyse d'autres élém
préfixe *pro*, vers, pour, et la racine *NUo*, Ind. N
nominatif. On voit par les dérivés *nutus*, num
annuere, incliner la tête en signe d'affirmation,
dualise son sens large de *mouvoir* en celui de *mouv*

L'hébreu *HāNāN*, être porté vers, qu'il faut
HāNā', incliner, Ind. HAN, rompre, signifie être p
favoriser, et même avoir pitié. Dans l'arabe *HaNā*
seulement être touché de compassion.

La bienveillance rend service. WAN, servir, se rendre utile, Goth. *unnan*, *geunnan*, d'où *anst*, faveur, est représenté en Tudesque par *unnen*, faire plaisir : c'est le composé *gunnen* pour *geunnen* qui a produit l'allemand *Gunst*, faveur, bienveillance, Holl. *gunst*.

La bienveillance est protectrice de sa nature : cela explique la mutation entre *couvrir*, *protéger* et *favoriser*, *avoir pitié*. HUL, couvrir, Lat. *culo*, Goth. *hulia*, All. *hülle*, p. 19, a fourni aux Goths leur *hulths*, propice, bienveillant, et aux Allemands leur *Huld*, faveur, bonté.

WAL (tourner, entourer), couvrir, Lat. *velo*, *vallo*, ελειν, ελειν, p. 70, a donné aux Grecs leur ελεος, faveur, compassion, d'où le verbe nominal ελεεω, je prends pitié.

HÛS est un verbe hébraïque présentant la double signification de *couvrir*, *protéger* et d'*agir avec bonté* ou avec *commisération*.

Nous joignons à ces expressions de la bonté tutélaire le nom latin *clemens*; mais nous ne saurions dire au juste si l'élément *cle*, qui précède ici *mens* = penseur, appartient à la racine ÇAL, κλειω, Lat. *celo*, je *cèle*, ou à la racine ÇLIŞ, enfermer, garantir. Peut-être y verrez-vous plus clair que nous.

Plus d'une fois en méditant l'Évangile, j'ai réfléchi sur le sens admirable que le Christ donna au HUBO de la Palestine. HUBO, du verbe HaB, aimer, Hébr. HâBaB, Arab. MaBba, p. 131, ne représentait, avant les prédications de l'Homme-Dieu, que l'amour ou l'attachement, et le voilà qui devient tantôt le nom de cette jouissance intellectuelle qui accompagne et suit la contemplation des perfections divines, tantôt l'expression de cette bienveillance, de cette charité envers le prochain qui nous fait lui désirer tous les biens que nous désirons pour nous. Ce HUBO que saint Paul interprète par αγαπη, la Vulgate, et l'Église latine avec *elle*, l'a traduit par *charitas*; mais αγαπη, mais *charitas* présentent, ainsi que l'original araméen, le sens premier d'*aimer* devenant *aimer d'un amour de bienveillance*. Prenez garde aussi, pour l'intelligence complète du sens chrétien de *charitas*, que la bienveillance évangélique repousse tout motif de vanité : c'est pour plaire à Dieu que

SENTIMENTS.

la charité veut et fait du bien à ses semblables
 saint Augustin : « *Pascit esurientes charitas, et
 ritas, ut Deus laudetur; superbia, ut ipsa laude-*

En face du malheureux, son cœur est souffrant, i
 reuse, *miseretur*; son cœur est souffrant, i
misericors est. MISer, misérable, d'où *miseror*, i
 les racines verbales *MUS*, *MAŞ*, rompre, mutiler
 germanique *arm*, malheureux, dénué de tout, l
 les racines *ARW*, *ARB*, détruire, enlever, ravir
 et l'unipersonnel *miseret* et *miseror*, d'où *miser*
 compassion, et *commiseror* qui nous a donné *com-*
misericors, d'où *misericordia*, composé de *-cors*, qu
 sent (cfr. *discors*, *concors*, *excors*, *socors*, *vecors*), et
 pitié.

Les premiers apôtres du christianisme dans la C
 vant dans ce pays peu d'expressions pour peindre le
 traduisirent parfois littéralement les expressions
 avoir pitié, formé de *arm*, pauvre, malheureux, en
 frappant, car il est exactement calqué sur le *miserer*
 Dans la traduction de l'Évangile que fit au quatrièm
 que des Goths de Mésie, Ulphilas, nous voyons *miserer*
 par *armahirthida*, composé du verbe *arman*, avoir
hirthida, rejeton de *hairthei*, le cors, cordis des
hairtho, cœur, comme cors l'est de cor. Nous sav
 le sanscrit *MerD*, *MerDAYAn*, du verbe *MR*
 piter, s'est hellénisé en *καρδια*, *καρ*, *καρ*, et qu'il de
 chez les Romains, et *hairtho*, *hart*, *hert*, *Herz*, che
 Nord.
 Le Tudesque eut aussi son *armihertzida* dérivé d'*a*
 ricordieux. De la jonction du préfixe *be* = *bei*
 sur, auprès, et du verbe *armen*, naquit le *com*
 prononcé et orthographié plus tard *barmen*, d'où *ba*
 ricordieux, et *Barmherzigkeit*, miséricorde. Les Alle
 posèrent le composé *barmen*, et ils firent *erbarne*

avoir pitié, et die *Barmherzigkeit* fut souvent remplacé par *das Erbarmen*.

À côté du latin *misereri* et du germanique *armen*, *barmen*, *erbar-men*, il faut placer l'indien KerP, être faible et avoir pitié, d'où KerPAYÂ, miséricorde.

Restent les expressions si justes *compati*, συμπαθεῖν et *mitleiden*, souffrir avec quelqu'un, compatir.

Le préfixe *cum* = ξυν = συν = SAM vous est connu, mais connaissez-vous aussi bien le verbe PUT' des Indiens qui seul peut rendre compte de la signification de *patior*, παθω, παθεω, je souffre? PUT', frapper, blesser, qu'il faut conférer avec BAD', frapper, nuire, πατασσω, batuo, p. 87, signifie également en Sanscrit *supporter des douleurs, souffrir*. C'est là exprimer la souffrance par sa cause physique.

Dans l'allemand *mitleiden*, compatir, Holl. *medelijden*, le préfixe *cum* est remplacé par son correspondant *mit* = *med* = μετα, du verbe MID, réunir, et *patior* y est représenté par *leiden*, être blessé, souffrir, en Latin *laedere*, blesser, et en Indien LUT, enlever, nuire. On dit en Allemagne *das Mitleiden* de même qu'on y dit *das Erbarmen*.

Le langage applique au cœur tendre et débonnaire de l'homme bienveillant les expressions *doux*, *généreux*, etc., par des métaphores qui n'ont pas besoin d'explication. Il nous tarde d'entrer dans le domaine de l'intelligence, car c'est là surtout qu'on peut admirer le génie des premiers parleurs.

III

INTELLIGENCE.

Trois ordres de facultés composent le domaine intellectuel de l'homme :

- I. Facultés perceptives, par lesquelles nous connaissons les attributs des corps.
- II. Facultés réflexives : comparaison générale, rapports de cause à effet et des relations des moyens.
- III. Facultés artistiques : talents de construction.

Tels sont les titres, tel est l'objet des trois parties du chapitre troisième.

I. — FACULTÉS PERCEPTIVES.

Ne craignons pas de le répéter : la perception du corps est dévolue aux régions antérieures inférieures. Ces mots percevoir, perception, représentent chaque nouvelle comme une acquisition. En effet, percepire c'est, pour les philosophes, saisir par l'intermédiaire

begreifen, comme disent les Allemands dans leur *Begriff*, perception, idée.

Ne confondez pas l'action des extrémités nerveuses avec la perception. N'oubliez pas que l'œil le plus sain et le mieux ouvert peut recevoir sur son expansion sensitive (rétine) l'impression des rayons lumineux, sans que pourtant le cerveau perçoive ou connaisse cette impression. Non, ce n'est pas l'œil qui voit, ce n'est pas l'oreille qui entend, ce n'est pas la main qui apprécie la résistance, ce n'est pas la langue qui savoure, ce n'est pas l'expansion du nerf olfactif qui odore. Tous ces cordons nerveux des sens externes sont des canaux d'invasion, des moyens de transmission, rien de plus.

On doit à la patiente observation des phrénologistes la connaissance des fonctions et du siège des principaux organes de l'appareil de perception.

Un mot sur cet appareil.

La phrénologie a découvert des rapports constants entre le degré de développement de certaines régions de la partie inférieure du front et le degré de puissance de telle faculté perceptive.

Ainsi, les personnes qui sentent vivement les moindres nuances des tons, qui analysent, à la première audition, les accords les plus compliqués, qui ont les intonations sûres, qui saisissent et reproduisent facilement les mélodies, ont toujours la portion du cerveau située au-dessus de l'angle orbitaire externe très-prononcée, soit en pyramide, soit sous forme arrondie¹.

La région cérébrale que protège l'extrémité externe de l'arc sourcilier est fortement développée chez tous les calculateurs ha-

¹ Avant d'avoir pris du goût pour la phrénologie, dit Broussais, j'étais un jour en consultation chez un marchand de musique. J'étais placé dans une salle, au milieu de quarante portraits de musiciens; dans toutes les têtes, l'organe était prononcé. Cela me fit une impression si forte, que j'y rêvai toute la journée. Je me dis : Gall n'est pas un fou ! Et, en effet, il y a peu d'organes qui soient aussi prononcés que celui-là.

INTELLIGENCE

INTELLIGENC
biles, chez les arithméticiens passionné
barons des mathématiques qui raisonne
multiplient ou ne divisent des valeurs
savez, il y a tant de sots qui sont d'exce
tant de raisonneurs qui ne savent calculer
La facilité à saisir et à reproduire
ulés dépend du développement
epose sur la

La facilité à saisir et à reproduire les énoncés dépend du développement de cette partie supérieure de l'orbite. Partout, cet organe déprime ordinairement la joue, ou il le fait sortir de l'orbite, ce qui est un défaut dans mon école paroissiale, au cours des répétitions, au cours des calculs, etc. A ces héros d'école, peu importe la façon dont ils écrivent la page à apprendre par cœur, ils vous récitent la même page, puis ils vous la récitent, voilà tout. On s'est aperçu que sur le même organe furent écrites les phrases analogues de la phrénologie et son célèbre docteur Galton lorsqu'ils ont rapporté à l'organe en question les facultés réfléchies et du linguiste. Ce sont les grammairiens, les étymologistes et les logiciens. L'admirable langage n'est que trop souvent lettre close pour le sage et de locutions.

La facilité à saisir les nuances et à les reproduire coïncide avec la capacité du cerveau que nous possédons.

Voyez !

La facilité à saisir les nuances les plus délicates de la partie moyenne de l'œil, visitez les ateliers de Wappers; Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Gros coloristes; faites mieux, vous les jeunes élèves sont à l'académie au moment où les toiles avec les têtes vous comparerez à loisir les inférieure du cerveau, La région moyenne inférieure du cerveau, est fortement développée chez les primates.

ont un sens rapide et juste des formes des objets. Chez elles, les yeux sont poussés de côté vers l'extérieur comme chez les Chinois. Vous remarquerez ce mode de conformation chez les dessinateurs dont la ligne est toujours pure et correcte, et en général chez les hommes à qui il suffit d'un coup d'œil pour saisir et retenir longtemps les configurations, les contours, les physionomies.

Au-dessus du précédent organe se dessine celui des localités ou du sens des rapports dans l'espace. A cette puissance d'apercevoir la disposition relative des objets se rattachent, selon nous, les facultés que les phrénologistes ont désignées sous les noms de *sens de l'ordre* et *sens de l'étendue*.

Autre question :

La faculté de percevoir la substance des êtres est-elle différente de la faculté de distinguer leurs formes ? En d'autres termes : faut-il admettre un organe de l'*individualité* distinct de celui de la *configuration* ? Nous ne le pensons pas, et cela pour des motifs que nous pourrions déduire ailleurs.

Ce n'est pas tout : nous regardons encore comme douteuses la localisation du pouvoir de sentir la durée ou le temps par la succession de nos impressions et celle de la faculté d'apprécier la pesanteur et la résistance des corps. Ajoutez à cela qu'on ne sait rien sur le siège des organes perceptifs des odeurs et des saveurs.

Mais on connaît la partie de l'appareil de perception par laquelle nous acquérons la connaissance des actions et des modifications des corps ; elle a reçu de Spurzheim le nom d'organe du *sens des événements*. Voyez la prééminence de la partie moyenne du front chez les enfants qui vous retiennent jusqu'aux plus petits détails d'une histoire et qui excellent à les raconter : leur éducation est si facile que Gall lui-même avait donné à cette région cérébrale le nom d'*organe de l'éducabilité*.

Quoi qu'il en soit des progrès futurs de la physiologie du cerveau, il est certain que chaque organe perceptif a sa sphère d'action. L'organe des tons ne compare que des tons, ne retient et ne reproduit que des tons ; l'organe du calcul ne compare que des

entre ton et ton, entre couleur et couleur, etc.

Apprécier ainsi les différences entre les attributs des corps est assimilé, dans le langage, à l'action physique de *trancher*, *couper*, *diviser*, *séparer*.

A côté de l'indien WID', diviser, distinguer, Lat. *VIDo*, *divido*, Gr. *ΕΙΔω* (cfr. B'ID, fendre, *FIDo* *, *findo*, *ΕΙΔω*, *φειδο*), vous trouverez WID, discerner, distinguer, puis savoir ; de là WAIDANAN, perception, WAIDAS, connaissance, et WAITTer, connaisseur.

Le Gothique écrit *witan*, le Hollandais *weten*, l'Anglais *wit*, le Tudesque *wizzan*, et l'Allemand *wissen*.

Par une singularité remarquable, les langues gréco-latines ne se servent guère de WID que pour marquer les perceptions visuelles : Lat. *VIDeo*, *je veids* *, *je vois* *, *je vois*, Gr. *ΕΙΔω*, *ειδω*. Cela se conçoit pourtant, car les perceptions visuelles, ou les idées acquises par le sens de la vue, sont les plus nombreuses et les plus importantes. Toutefois *ειδω* rappelle une perception quelconque dans le parfait *οιδα*, *je connais*, et dans le substantif *ιδεα* ou *ειδεα*, Néo-lat. *idea*, *idée*, mais c'est après avoir représenté originairement les perceptions visuelles ou, comme disait la philosophie du temps passé, les images des objets imprimées dans le cerveau ¹.

Ιδεα, *idea*, *idée*, est, comme *spiritus*, comme *ratio*, l'un de ces mots qui ne valent plus grand'chose, précisément parce qu'on leur

¹ L'homme, dit fort bien Broussais, après avoir vu un objet, et après en avoir détourné les yeux, remarqua qu'il croyait encore l'apercevoir ; qu'il avait même quelquefois la faculté de représenter cet objet par les couleurs comme par les formes, par la peinture, le dessin et la sculpture. Il conclut de ces remarques qu'il avait dans son esprit (il n'était pas question de cerveau) des images des corps. Voilà la table rase d'Aristote ; voilà les images des corps qui viennent s'imprimer dans l'esprit, vraie tablette de cire, etc.

a fait dire trop de choses. Que voulez-vous ? le peuple, qui ne fait pas son cours de philosophie, a besoin tous les jours, aussi bien que les doctes, d'exprimer quelque acte instinctif, moral ou réflexif. Voulez-vous qu'il distingue ? mais s'il lui semble que le mot *idée*, indéfini pour lui, désigne toutes les opérations de sa tête entre lesquelles, du reste, il ne trouve ni ne cherche aucune différence ! Amour, aversion, orgueil, vanité, justice, bonté, projets bons ou mauvais, réflexion, volonté, désir, passion même, c'est toujours avoir l'idée, avoir une idée pour ou contre quelqu'un, tenir à une idée, avoir dans l'idée, etc., etc. Ah ! si les anthropologistes seuls parlaient des actes de la vie cérébrale, le langage humain ne serait peut-être pas aussi confus lorsqu'il s'agit de l'homme. Il en serait des mots *idée, pensée, jugement, affection*, etc., comme il en est des termes techniques et scientifiques : ils ne se gêneraient pas parce que le commun des parleurs n'y toucherait point. Je me trompe en faisant tant d'honneur aux philosophes en général ; mais n'allez pas le leur dire. Il s'est trouvé et il se trouve encore des savants, maîtres passés en fait de philosophie, confondant, sous le même nom d'*idées*, les perceptions et les affections sentimentales ou instinctives. Ils distinguent pourtant entre la vue d'un malheureux et l'émotion qui accompagne cette perception sensitive, cette *idée* ; car ils disent que la *compassion* est une *idée innée*, pour la distinguer des perceptions ou des *idées acquises* par les sens. Parlez-leur du remords, cette souffrance de l'organe du sens moral, et ils vous diront : Le mot remords représente une *idée innée*. Parlez-leur des autres émotions ou impulsions des autres organes du sentiment et de l'instinct, et vous entendrez répéter gravement cette double fausseté philosophique et étymologique : l'amour, la haine, la vengeance, l'avarice, l'orgueil, l'espérance, la justice, etc., sont des *idées innées*. Ou plutôt, ne leur en parlez pas, car ils recommenceraient leurs éternelles disputes sur une question qui n'en est plus une aux yeux de l'anthropologie. Revenons à notre WID.

Cette racine eut aussi, dans les langues slaves, la double valeur de discerner, connaître, et de voir, regarder ; voyez Rus. *VIED* voir,

puis je *discerne*, a été conservé par les langues du Midi ; elles en firent leur substantif *discernimento*, *discernimiento*, *discernement*. On sait que, chez les Latins, *cernere* marquait plus spécialement la perception par le sens de la vue.

La racine Mer ou Mër, trancher, Gr. ΜΕΙΡΕΙΝ, prit un renforcement initial dans SMer, penser et se souvenir, et un renforcement final dans MerÇ, percevoir, observer. MerÇ est surtout usité dans les langues germaniques : vous rencontrerez souvent *merkan*, *markan*, *merken*, *bemerken*, remarquer ; il va sans dire que le *marcare*, *marquar*, *marquer* des Néo-latins est une pure importation d'Allemagne.

Comme Kër et Mër ont produit KerÇ et MerÇ, de même Dër, couper, ΔΕΡΩ, ΔΕΙΡΩ, a donné DerÇ, distinguer, voir, ΔΕΡΝΩ ; mais ce mot ne s'applique qu'aux perceptions visuelles.

L'Indien dit encore : SAG', fendre, et SÛC, discerner. Mettez en parallèle avec ces deux racines :

Chez les Latins :

SECo, je coupe, je scie ; SAGio, je discerne, d'où *sagax* et son rejeton *sagacitas*, sagacité, pénétration d'esprit ; SAUCio, je coupe, je blesse ; SCio, je connais, d'où *sciens* et son rejeton *scientia*, science.

Chez les Allemands :

SEHe, Goth. SAIHWa, je vois ; SCHAUe, je vois, je regarde, je contemple.

De leur *scheiden*, couper (Wall. *schetter*), σχιζειν, *scidere* *, *scindere*, *scinder*, Ind. C'ID, nos voisins d'outre-Rhin ont fait *gescheid*, intelligent, sensé, d'où *gescheidheit*, intelligence, discernement. A l'aide du préfixe *unter*, entre, Lat. *inter*, Gr. εντος, Ind. ANTAR, p. 33, ils ont formé du même verbe leur *unterscheiden*, discerner. Leur *urtheilen*, discerner, juger, offre encore une origine semblable. Il est composé du préfixe *ur*, originairement le même que *er* et *aus*, Goth. *us*, *ut*, Lat. *ex*, Gr. εξ, Ind. UT, et du verbe *theilen*, tailler, diviser, Tud. *teilan* et *deilan*, Goth. *dailyan*, Holl. *deelen*, Lat. *dolare*, Gr. διαλεσθαι, Ind. DAL, couper, fendre, renforcé de

Ital. *tagliare*, Esp. *tallar*, Port. *talhar*, Franç. *tailler*.

Sans être d'aussi bons tailleurs de mots que les Allemands, les Romains possédaient des expressions composées qui valent les *urtheilen* et les *unterscheiden* ; nous voulons parler de leur *distinguo* et de leur *intelligo*, sans compter le *discerno* dont nous avons fait l'histoire.

Distinguo = *dis* + *stinguo*, je fixe ou je pose séparément, je distingue, je ne confonds pas les sensations, je les discerne, j'apprécie leurs différences ; voyez *stinguo*, p. 105.

Intelligo = *inter* + *lego*, je prends parmi, je sépare ou je distingue une perception des autres ; voyez *LAG'*, saisir, *λαγχανω*, *lego*, p. 81. Ne confondez pas ici *LAG'*, parler, Lat. *LEGere*, prononcer, lire, avec *LAG'*, saisir, Lat. *LEGere*, prendre, d'où *eligere* = *ex* + *legere*, *seligere* = *sed* + *legere*, *diligere* = *dis* + *legere*, *intelligere* = *inter* + *legere*. Du participe présent *intelligens*, discernant, est issu le rejeton *intelligentia*, discernement, connaissance approfondie, intelligence, puis aptitude à bien discerner, à bien juger. Faites attention qu'*intelligere* et ses dérivés impliquent tous la notion de réflexion, car les anciens ne savaient pas que percevoir et réfléchir sur les perceptions fussent deux ordres distincts de fonctions cérébrales. Pour eux, combiner les idées, saisir les analogies entre les perceptions de nature différente, rechercher les causes, tout cela était compris sous la dénomination générale d'*intelligere*. Le nom *intellectus* (génit. *intellectus* pour *intellectuis*) indique encore l'ensemble des facultés perceptives et réflexives ; on le rencontre toutefois avec le sens de *perception*. Les langues romanes l'ont conservé dans Ital. *intelletto*, Esp. *intelecto*, Port. *intellecto*, Franç. *intellect*. *Intellectualis*, intellectuel, rameau de la tige *intellectus*, n'appartient pas à la bonne latinité, mais il mérite cet honneur : ce rejeton dit parfaitement tout ce qui a rapport à l'intellect et aux facultés artistiques qui en sont le complément.

Vous connaissez maintenant la racine sanscrite PÛ, souffler (PAWAs, souffle, PÂWANAn, ventilation) et nettoyer, d'où PUNYAs, pur, vertueux, et PÛTAs, net. PÛTAs, exactement reproduit dans le latin *putus*, a donné naissance au verbe nominal *putare*, nettoyer, monder, purifier, puis élaguer, tailler, enlever¹. *Putare*, tailler, a laissé *putatio*, élagage; *putator*, élagueur; *putamen*, chose enlevée pour le nettoyage, enveloppe, écaille, coquille; *amputare* = *amb* = *am* = AB'I + *putare*, couper autour, amputer; *deputare*, tailler, détacher, députer. Après avoir signifié *dégager les pois de leurs gousses*, *tailler un arbre*, *couper une jambe*, *putare* devint de droit et de fait synonyme des *discernere*, des *distinguere*, des *intelligere*. Il marqua surtout l'opinion, la manière personnelle de considérer une chose. Les Latins en ont fait quatre verbes composés très-connus : *computare*, compter, conter; *disputare*, disputer, disserter; *imputare*, imputer; *reputare*, réputer.

Une autre racine qui revient fréquemment dans la Bible et les écrits des Rabbins, BÎN, mérite encore notre attention. La valeur première de BÎN est *séparer*, cfr. Arab. BÂNa, être séparé, d'où BaINon, intervalle, séparation. Avec cette valeur toute physique, BÎN a donné BaIN ou BÊN, entre, Arab. BaINa. Mais, au moral, BÎN signifia distinguer, discerner, percevoir, entendre, voir, comprendre.

Il est donc clair que les premiers parleurs ont fort bien saisi ce qui caractérise la perception cérébrale : la distinction nette des attributs des corps.

Après ces dénominations générales des actes perceptifs, viennent tous les verbes qui, désignant en particulier l'action des cinq sens, ne s'appliquent que par métaphore aux autres opérations de l'intelligence ou aux fonctions des organes affectifs.

¹ N'oubliez pas que nous appelons nominal tout verbe issu d'un nom. Le verbe nominal est toujours un rejeton, jamais un radical; exemple : racine DAM, tenir, dompter, Lat. *DOMare*; tige ou radical *DOMINus*; rejetons *DOMINari*, dominer, *dominium*, domaine, etc.

INTELLIGENCE.

SENS DU TOUCHER.

Les nerfs du tact, nés de la moelle épinière ou de la base du cerveau, viennent se distribuer à la peau et lui communiquent ainsi la sensibilité appelée tactile. Le toucher est ce qui est devenu actif dans la main qui tâte ou explore un objet à volonté les points de contact avec lui. HEURTER et FOULER sont les actes physiques que peint le langage lorsqu'il veut rappeler le toucher. Vous devinez déjà que la perception des impressions faites sur ce sens n'aura pas d'autres dénominations que celles du mouvement de la main sur l'objet touché. Mais ce que vous ne devinez peut-être pas aussi promptement, c'est que ces verbes *heurter, fouler*, en passant par *toucher*, en viennent jusqu'à s'appliquer à toutes les perceptions et, qui plus est, à toutes les émotions ou impulsions tant instinctives que sentimentales. Ne vous effrayez pas, vous allez comprendre cela avec votre attention de tous les jours.

1° TOUCHER par HEURTER. — Nous ne dirons rien de ce heurt, de ce choc rendu partout par TIK, TAK, TOK : Ind. TAG, TIG, heurter, piquer, toucher, Gr. *θηω, θιγγανω*, je heurte, je touche, Lat. *tago* *, *tango*, *teTIGi*, je touche, j'atteins, Goth. *tekan*, Ang. *to take*, etc., etc. Nous aborderons une souche plus féconde, la souche SET ou SENT, Ind. SAT', SATT', heurter, piquer, blesser, d'où le nom latin *sentis*, épine, piquant, et le verbe *sentio*, je touche.

SENTIRE, c'est donc heurter, assaillir, atteindre, toucher physiquement : voilà son premier sens chez les Latins. Mais tous les objets extérieurs agissant sur nos sens par contact, soit immédiat comme dans le toucher, le goûter et le flairer, soit médiat comme dans la vision et l'audition, il n'est pas étonnant que les Romains aient fait dire à *sentire*, toucher, la perception d'une impression quelconque faite sur l'une ou l'autre de nos extrémités nerveuses externes. Une fois admis à signifier percevoir, *sentire* put représenter les suites de la perception, tout ce que l'homme éprouve dans

sa tête et dans ses entrailles. Aussi, depuis le simple contact organique jusqu'aux pensées les plus sublimes, *sentio* et *sensus* ont-ils tout signifié et signifient-ils encore tout dans l'Europe latine. On a dit et l'on dit encore :

1. *Sentio*, je sens = je touche ;
2. *Sentio*, je sens = je perçois ;
3. *Sentio*, je sens = j'éprouve, je ressens ;
4. *Sentio*, je pense, j'opine.

Il va sans dire que la tige *sensus* participait aux diverses significations du verbe :

1. *Sensus*, sens = instrument de contact ;
2. *Sensus*, sens = faculté perceptive ;
3. *Sensus*, sens = pouvoirs instinctifs et moraux ;
4. *Sensus*, sens = raison, jugement ;
5. *Sensus*, sens = signification ;
6. *Sensus*, sens = appréciation, opinion ;
7. *Sensus*, sens = direction.

Ce n'est pas tout : les Néo-latins ont fait de *sensus* le verbe *sensare*, *sensar*, d'où leur *sensation*, Ital. *sensazione*, Esp. *sensacion*, port. *sensação*. Puis, tout en conservant le dérivé *sententia* avec ses nombreuses acceptions principales, ils ont forgé, au moyen de la désinence *-atum*, *-mento*, *-ment*, leur lourd *sentimentum*, *sentimento*, *sentimento*, *sentiment*, pour signifier encore et toujours *perception*, *disposition*, *appréciation*, *avis* ou *opinion*. C'est trop large, c'est trop vague, tant que vous voulez, mais c'est ainsi. Prenez-vous les verbes composés *adsentire*, donner son assentiment, *consentire*, consentir, d'où *consensus*, *consensio*, *consentaneus* ; *opposé à consentire* ; *persentire*, percevoir fortement ; *presentire*, pressentir ; et dites si nous avons raison d'appeler la tige *SENT* une racine féconde. Encore ne disons-nous rien de *sensus* dans les langues slavonnes et germaniques. Les racines latines *FED*, *FEND*, *FID*, *FIND*, Ind. *BAD'*, *B'ID*, *blesser*, forment le pendant de *SET*, *SENT*, Ind. *SAT'*, vous connaissez l'*offendere* des Latins, formé du préfixe *ob*

INTELLIGENCE.

et de *sendere* *, heurter, frapper, proche parent de *findere*,
 Eh bien, cet *offendere*, heurter contre, rencontrer, toucher, etc.,
 quelques idiomes d'Allemagne, un correspondant fait à son tour.
 Nous voulons parler du tudesque *antfindan*, toucher, sentir, etc.,
 posé du préfixe *ant* = *anti* = *ante* et de *findan*, Goth. *findan*,
finden, Angl. *find*, Holl. *vinden*, heurter, atteindre, rencontrer,
 trouver. La langue allemande a conservé *antfindan* qu'elle rencontre,
 et qu'elle écrit *empfinden*; mais l'idée de heurt ou de rencontre
 physique a complètement disparu pour faire place à celle de per-
 ception, de sentiment ou d'émotion quelconque.

2° TOUCHER par FOULER. — A la branche *PA*, *BA*, *MA* =
 COMPRESSION, se rattachent entre autres les verbes *PIL* et *PUL*,
 comprimer, fouler, entasser, amasser et leurs représentants euro-
 péens, p. 78. Il faut y ajouter :

Le latin *palpare*, comprimer à plusieurs reprises, fouler en variant
 les points de contact, toucher, palper.

L'anglo-saxon *pullian*, presser et toucher légèrement, tâter.

Le tudesque *fualen*, All. *fühlen*, Holl. *voelen*, fouler, et palper,
 toucher.

Ce dernier verbe joue un rôle important dans les langues ger-
 maniques, car à sa signification de *palper*, *toucher*, il rattache,
 comme *sentio*, celles de *percevoir* et de *sentir*. Ainsi, tout ce qui
 est palpable ou perceptible reçoit en Allemand le nom de *fühlbar*;
 le sens du toucher et, par extension, tout phénomène de la sensi-
 bilité y est appelé *Gefühl*, et la même langue inflige l'épithète de
fühlos, *gefühllos* à tout ce qui ne sent pas; de là *Fühllosigkeit*,
 insensibilité. Les mêmes observations s'appliquent au hollandais
voelen, à l'anglais *feel*, au bas-saxon *foelen*, et au danois *føle*.

Au type *DA*, *TA*, *STA* = *PRESSION*, se réfèrent *TAS* et *TAN*.
 presser, étendre, p. 80.

Le premier de ces verbes se rencontre dans le germanique
tasten, reproduit par les Italiens dans *tastare*, et par les Français
 dans *taster* *, *tâter*.

Le second, *TAN*, vit tout entier dans le latin *TENeo*, je presse, je
 14

fixe, je tiens. De *tenere*, presser, les Romains firent le fréquentatif *tentare*, presser à plusieurs reprises, tâter, et l'on conçoit que, les *digitus tentantes* étant un de nos meilleurs moyens d'exploration, le verbe *tentare* ait pu signifier *explorer, essayer, éprouver, tenter*. Nous reviendrons sur ce verbe en parlant de la *tentation*.

Au même type *DA, TA, STA*, se rapporte encore le verbe grec *αισθεω*, je presse, je foule, d'où *αισθησεις*, foulées, empreintes du pied, vestiges. *Αισθησεις* avec le sens de foulées est un de ces mots qui n'ont jamais été compris par les lexicographes, et cependant, c'est lui, lui seul, qui nous révèle la signification originale du verbe grec *αισθεω*. *ΑΙΣΘΕΩ* dit donc *je foule, je presse*, et ensuite *je touche, je sens, je perçois, je comprends*. De là *αισθησις*, perception, connaissance; *αισθητικός*, apte à recevoir des impressions (*αισθησεας*); *αισθημα*, la sensation perçue; *αισθητος*, sensible, et *ανααισθητος*, insensible, d'où *ανααισθησια*, insensibilité, manque d'intelligence et absence d'esprit. Le verbe *αισθεω* s'employait ordinairement à la voix moyenne : on trouve *αισθησομαι*, je toucherai, je sentirai, etc.; le présent *αισθανομαι* suppose l'existence de l'ancienne forme *αισθανω*.

SENS DU GOUT.

La langue est le siège principal du sens du goût.

La langue, véritable faisceau de muscles, est mise en jeu par les nerfs de la onzième paire, mais sa sensibilité gustative lui vient d'un rameau de la branche maxillaire inférieure du nerf trifacial¹. Une bonne partie de ces petites éminences qu'on observe

¹ Le nerf trifacial, ou nerf de la cinquième paire, prend naissance au sommet de la moelle épinière, et ce n'est qu'à sa sortie du crâne qu'il se divise en trois branches principales, dont l'une se rend à la mâchoire supérieure et à la joue, une seconde, à l'appareil de la vue, et une troisième, à la mâchoire inférieure et à la langue. Plusieurs physiologistes pensent que l'arrière-bouche, outre la sensibilité tactile qui lui vient des nerfs de la neuvième paire, possède aussi certaine sensibilité gustative qui lui sera it communiquée par ces mêmes nerfs. Une chose certaine, c'est que la section du tronc nerveux de la cinquième paire (trifacial) entraîne avec

INTELLIGENCE.

sur la surface de la langue est formée par les extrémités du rameau qui a reçu le nom de *nerf lingual*. Dès que ces papilles nerveuses reçoivent le contact des molécules dissoutes soit par la salive, soit par un autre liquide, la gustative existe, elle est perçue.

Le langage dit percevoir les saveurs de trois manières :

1° Par LÉCHER ;

2° Par TÂTER ;

3° Par MÂCHER.

C'est exprimer partout le moyen matériel de la savourer pour la perception elle-même.

1° GOÛTER par LÉCHER. — La langue indienne qui, dans LIM, peint si merveilleusement le mouvement de la langue qui lèche, se sert du même verbe pour rappeler la perception des saveurs : LIM, en Sanscrit, a la double signification de lécher et de goûter. Les autres langues n'admettent pas cette mutation d'idées, et le sens de lécher est seul conservé aux identiques d'Europe et aux analogues d'Asie : Gr. *λεγω*, Lat. *lingo*, Goth. *laigo*, Tud. *lecho*, All. *lecke*, Anglo-sax. *licca*, Angl. *lick*, Ital. *lecco*, Franç. *liche* *, *lèche*, Rus. *LIZ'U*, Gael. *ligham* ; Hébr. *LaMaK*, *LiMeK*, *LaQaQ*, Syr. *LHaK*, Arab. *LaMiKa*.

2° GOÛTER par TÂTER. — Les Anglais, et les Anglais seuls, ont eu la bonne idée d'exprimer par *taste*, Franç. *taster* *, ces mouvements répétés de la langue délayant contre le palais la substance dont nous voulons percevoir la saveur. *Taste*, après avoir désigné la perception des saveurs par le *tâter* de la langue, exprima non-seulement l'essai, l'épreuve, mais encore l'action de percevoir en général, et, qui plus est, la jouissance attachée à la perception. En citant des passages justificatifs, Samuel Johnson expose ainsi cette suite d'acceptions du mot *taste* chez les Anglais :

1. To perceive and distinguish by the palate.

elle la destruction du sens du goût, tant dans la langue que dans les autres parties de la bouche.

2. To try by the mouth; to eat at least in a small quantity.
3. To essay first.
4. To obtain pleasure from.
5. To feel, to have perception of.
6. To relish intellectually; to approve.

To *taste*, de même que l'allemand *schmecken*, fut usité comme verbe intransitif (subjectif), pour indiquer l'action des corps sapides; vous rencontrerez souvent dans les conversations germaniques cette locution : *cette viande goûte bien pour cette viande a bon goût*.

3^e GÔTER par MÂCHER. — Nous avons déjà dit que l'indien G'AS échange, dans le grec γεωω, son sens de *mâcher*, *manger*, contre celui de *goûter*. Η γεωω, l'action de goûter, Ind. G'ASIS, l'action de manger, correspond exactement au latin *gustus* qui cumule, lui, les deux significations de G'ASIS et de γεωω. Il faut ajouter ici que la même racine G'AS a été répétée par les peuples slaves et germaniques non-seulement avec la signification des *gustare* et des γεωω, mais encore avec son sens indien de *mâcher*, *manger*. Voyez plutôt Tud. *costen*, All. et Holl. *kosten*, Goth. *kausan*, Russ. *KUSZAIU*, je mange, *WKUSZAIU*, je goûte. Comme le *taste* des Anglais, *kosten* rattache à l'idée de *goûter* celle d'*essayer*, *éprouver* (*versuchen*).

Le suédois *smaka*, Tud. *smeka*, *smeccha*, Anglo-sax. *smæca*, Angl. *smack*, Holl. *smake*, All. *schmecke*, permute aussi son sens de *mâcher* avec celui de *goûter*. Ce verbe rappelle le MAKŞ, détruire, et le MAC, briser, des Indiens dont il faut rapprocher BAKŞ, manger, et le *macsa* ou *maxa* * des Latins, dimin. *maxilla*, mâchoire, Ital. *mascella*, Roman-wall. *massalle*.

Der *Geschmack*, le goût, de *schmecken*, et les représentants néo-latins de *gustus* indiquent tantôt l'action du cerveau percevant, tantôt la saveur perçue.

Reste le latin *sapere*.

Sapere, avec le sens transitif de *goûter* (percevoir les saveurs), est inusité dans les auteurs latins. Mais on y trouve ce verbe avec la signification intransitive d'*avoir de la saveur* : *cibus sapit*, etc. De là

INTELLIGENCE.

sapor, la saveur, origine nominale du saporar, saporar, savourer de l'Europe latine. De là encore *sapidus*, qui saveur, sapide, et *insipidus*, insipide. Toutefois, lorsqu'on a sur la mutation d'idées qui fit donner à *sapere* le sens de comprendre, savoir, apprécier les choses à leur juste valeur, on reste convaincu que la signification première de ce verbe était purement transitive : mâcher, goûter, apprécier les saveurs. Voyez p. 63.

Le sens du goût est si promptement et si vivement impressionné par les mille et une nuances des saveurs, qu'on lui a comparé le sens du beau dans les arts, cette faculté que possèdent plus ou moins tous les hommes d'apprécier la perfection d'une œuvre ou de juger de l'accord entre la pensée et les formes les plus délicates de son expression. Nous reviendrons sur cette mutation d'idées.

SENS DE L'ODORAT.

Les fosses nasales, séparées entre elles par une cloison verticale, reçoivent l'air extérieur par les narines et sont en communication directe avec le gosier, la trachée-artère, les bronches et les poumons. Elles sont tapissées par une membrane muqueuse, appelée membrane pituitaire, dans le tissu de laquelle sont répandus les filets du nerf olfactif et quelques rameaux de la cinquième paire. Cette tapisserie sensible laisse sécréter un liquide visqueux nommé *mucus nasal*¹. Lors donc que vous respirez un air chargé de molécules odorantes, une partie de celles-ci s'attache au mucus nasal qui s'en imbibe et leur permet ainsi d'agir sur les extrémités du nerf olfactif.

Tel est, en peu de mots, le mécanisme de l'olfaction. Deux moyens se présentaient à l'homme pour exprimer oralement l'action de flairer :

¹ Le nom latin *mucus*, ce qui est exprimé, ce qui est épreint, est un dérivé de la racine verbale MUJ ou MUNJ, exprimer, Lat. *MUNGO*, *emungo*, *emunctum*, Franç. *moucher*; le Wallon l'altère en *moquion*. Voyez MÛ et les autres racines, p. 79

1° Dire cette action par l'aspiration qui la précède ;

2° La rappeler par des verbes signifiant *exhaler une odeur*, condition indispensable de l'olfaction.

L'homme a usé de ces deux moyens d'expression. Il a dit *flairer* par *respirer*, *souffler* et par *exhaler*, *fumer*.

1° FLAIRER par RESPIRER. — C'est ainsi que l'infinitif latin *flare*, Ind. P'WAL, All. *blasen* et *blahen*, s'est métamorphosé en substantif français *flair*, odorat, dont a été formé le verbe *flairer*, percevoir par l'odorat, sentir les odeurs. Quelques patois romans emploient *flairer* comme verbe subjectif et disent : *ça flaire bon* pour *cela répand ou exhale une bonne odeur* ; mais le Français écrit et prononce, dans ce cas, *fleurer* et non *flairer* : *cela fleure bon*.

Nous trouvons la même chose dans les langues germaniques. *Rieche*, *roch*, Holl. *ruik*, *rook*, je flaire, je flairais, puis intransitivement ou subjectivement : je fleure, je fleuraux, signifiait originairement je ronfle, je souffle, je respire. Cette imitation de la respiration stertoreuse se retrouve dans l'hébreu RUaH, respirer, p. 67 et 99 (cfr. les racines hébraïques NUaH et PUaH, respirer, souffler, ainsi que le tudesque *huch*, *huchen*, souffle, souffler, All. *Hauch*, *hauchen*) ; cette belle onomatopée n'a, dans sa conjugaison *hiphil* ERlaH, d'autre sens que celui de *riechen*, *ruiken*, flairer. *Riechen*, flairer, devenant *riechen*, fleurer, on conçoit que *der Geruch*, son dérivé, signifie non-seulement l'odorat ou l'action de flairer, mais encore l'odeur, l'exhalaison, la puanteur.

2° FLAIRER par FUMER. — Nous savons déjà que la racine B'Û, Lat. *FU* ou *FI*, souffler, a donné *FUmus*, fumée, d'où *FUmare*, fumer, et *fumigare*, faire de la fumée. De la même racine est issu le composé *sufFIRE* = *sub* + *FIRE*, fumer, d'où *suffimentum*, le parfum (*perfumare* *, parfumer). C'est là, comme nous le disions p. 67, assimiler la fumée ou l'exhalaison au souffle ou à l'haleine.

Mais il est une autre manière de dire *fumer*, c'est en l'exprimant par *brûler*, c'est en peignant l'ignition cause, pour ne rappeler que la fumée effet.

Ainsi, la racine D'ÛP, briller, brûler, produisit D'ÛPAs, fumée,

INTELLIGENCE.

parfum, Gr. *ρυπος*, et fut conservée par les Grecs dans *ρυπος*, je b. et par les Allemands dans *duften*, s'évaporer, s'exhaler, d'o. *Duft*, la vapeur fine, l'exhalaison, et *duftig*, odorant.

De même encore la racine verbale **UL** (darder, briller), je brûle, devint le latin *OLere*, avoir un fumet, exhale une odeur, elle garda son sens de brûler dans *adOLere*, allumer, et dans le choatif *adOLEsco*, je brûle. Au lieu de convertir simplement le subjectif *OLEo* en un verbe objectif signifiant flairer, les ont fait mieux, ils ont formé de la racine **OL** et de *facio* le *olfacio*, je perçois les odeurs, je flaire, d'où *olfactus*, olfaction, *olfato*.

Enfin, la racine **AS** (darder, briller), brûler, ne dit plus dans le grec *αἶω* que s'évaporer, s'exhaler, puis répandre une odeur, une exhalaison. *ὀῶ*, parf. *ὀσάω*, Dor. *οσάω*, a donné le dérivé *ὀσμή*, une odor, odeur. *ὀσφύρεσις*, olfaction, est formé d'*ὀῶ*, *οσάω*, comme *olfactus* l'est d'*oleo*. Inutile de faire remarquer que le latin *odorari*, flairer, est issu du substantif *odor*, et qu'il a produit *odoratus*, notre odorat, Ital. et Esp. *odorato*.

Il est des esprits sagaces qui, tirant parti des moindres indices, des plus insignifiantes données, vous présagent tel événement futur et en parlent déjà comme si c'était de l'histoire. On dit de ces personnes à pressentiments qu'elles ont le nez fin, qu'elles ont bon nez, ou, avec les Romains, qu'elles ont les narines bien mouchées. Ce transport de l'idée pressentir, prévoir, à l'idée flairer, appartient non-seulement à *riechen*, *ruiken*, à *odorari*, à *olfacere* et à *flairer*; mais encore au sémitique **ERlaH**, *odoratus est*, *praesagivit*. Et cela par analogie avec la facilité que possèdent certains hommes de reconnaître, à l'odeur particulière qu'ils exhalent, des corps soustraits à l'action des autres appareils sensitifs.

SENS DE L'OUÏE.

La perception des sons se fait par l'intermédiaire du sens de l'ouïe.

Ce sens se compose du nerf acoustique et de l'oreille dans laquelle il se termine. Nè de la moelle allongée, le nerf de la huitième paire, ou nerf acoustique, pénètre dans l'os des tempes par un canal osseux et vient s'épanouir dans des poches membraneuses pleines d'eau et suspendues à leur tour dans le liquide aqueux de l'oreille interne. Cette cavité de l'oreille interne, contenant les filets terminaux du nerf acoustique, est la véritable oreille, l'oreille essentielle à l'audition.

L'oreille moyenne est une caisse osseuse constamment remplie de l'air extérieur qui lui arrive par un canal très-étroit s'ouvrant dans le haut du gosier. Cette caisse présente trois ouvertures recouvertes par trois peaux ou membranes : une de ces membranes est tendue au devant de son ouverture dans l'oreille externe et figure un tambour, un *tympan*, *tympanum* ; deux autres membranes bouchent les deux petites fenêtres, une ovale et une ronde, ouvertes du côté de l'oreille interne. Figurez-vous maintenant une petite chaîne de quatre osselets qui, s'appuyant sur la membrane de la fenêtre ovale (donnant sur l'oreille interne), s'étend jusqu'à la membrane du tympan, et vous aurez quelque idée de l'organisation de l'oreille moyenne.

On connaît généralement mieux l'oreille externe, son pavillon, sorte d'entonnoir assez long chez les ânes, et son conduit auriculaire, que les gens nerveux bourrent de coton.

Quelque imparfaite que soit cette description, je puis dire avec espoir d'être compris de tous :

Les vibrations du corps sonore arrivent au tympan par l'intermédiaire de l'air contenu dans le conduit de l'oreille externe ; le tympan vibre, et ses vibrations transmises à la chaîne d'osselets, aux parois de la caisse et à l'air qu'elles contiennent, se communiquent au liquide de l'oreille interne et, par lui, aux sacs membraneux qui recèlent les extrémités du nerf acoustique. Et déjà l'impression est transmise et le cerveau la perçoit.

Percevoir les sons, c'est d'abord, pour le langage, recevoir par l'oreille.

dénote que l'audition, tandis que *auscultare* peint l'audition très-attentive et en quelque sorte laborieuse¹.

Dans la famille germanique, à côté des noms *auso*, *oro*, *oor*, *Ohr*, nous trouvons les verbes nominaux *hausian* en Gothique, *horen* en Tudesque, *hooren* en Hollandais, *hören* en Allemand, *to hear* en Anglais, etc. On sait que *das Gehör* correspond chez les Allemands à notre ouïe, le sens de l'audition.

Oyez encore un mot grec, c'est le dérivé de l'*ακουη* de tout à l'heure : *ακουειν*, entendre, d'où *ακουσις*, l'audition, *ακουσμα*, la chose entendue, *ακουστης*, celui qui entend, *ακουστικος*, qui a rapport à l'audition, acoustique.

Secondement, *entendre* se dit par *retentir*, comme *voir* se dit par *briller*; voyez p. 61. C'est que ces deux idées sont corrélatives et que l'une suppose l'autre.

Vous trouverez avec cette mutation :

GRU, retentir, résonner, *κρουω*, et GRU, entendre, Gr. *κλωω*, d'où GRUTIS, l'ouïe. A côté de *κρω* *, *κρουω*, je fais du bruit, il faut placer *ακρωω* *, *ακρωωμαι*, j'entends, j'écoute, d'où *ακρωσις*, *ακρωμα* et *ακρωτης*. Il y a de la parenté entre les racines GRU, *κρουω*, et GÉR ou GRĪ, résonner, crier, *γερωω*, *garrō*; or le Lithuanien dit *girru*, je crie, et *girdziu*, j'entends, j'écoute.

Notre *entendre*, copie du latin *intendere* = *in* + *tendere*, tendre sur, appliquer à, n'exprime rien autre chose que la tension cérébrale chez l'homme qui est attentif à ce qu'il voit, à ce qu'il entend. *Entendre* individualise donc la signification d'*intendere*; mais il a, ce que n'a pas son identique latin, le sens permuté de comprendre, être intelligent.

SENS DE LA VUE.

L'œil est un admirable instrument d'optique. Cette petite *chambre*

¹ Un doute : Le diminutif d'*AUSis*, *ausicula* * (plus tard : *auricula*) n'aurait-il pu donner un primitif *ausculare* d'où le fréquentatif *auscultare*, recevoir par l'oreille? Rien du reste contre la thèse qui termine la page 208.

noire est remplie d'humeurs transparentes. En y entrant par la partie postérieure, le nerf optique s'épanouit en une mince membrane nerveuse que les rayons de lumière viennent tracer l'image des objets extérieurs qui les réfléchissent. Et c'est pour les rapprocher, ces rayons lumineux, et les rassembler sur un point quelconque de la rétine, qu'ils sont brisés ou réfractés par les parties convexes (cornée et cristallin) de la région antérieure du globe de l'œil.

Donnons quelques lignes aux termes qui dénotent les actes de la vision.

Le langage, qui exprime entendre par *retentir*, est confondu avec lui-même lorsqu'il dit voir par *luire*, paraître. Il n'y a ni vision sans lumière qu'il n'y a d'audition sans retentissement sans bruit, sans son.

Dans notre étude sur la famille BRILLER, nous avons vu que *luire* s'assimilait à *retentir* ou à *darder*. Mais c'est entre *luire* et *retentir* que la mutation est la plus fréquente, et qu'elle conçoit : rien n'est plus naturel que la comparaison des effets produits par l'éclat du son avec ceux que produit l'éclat de la lumière. Ainsi LAUK, LAG', parler, retentir, λεγω, λαλῶ, *lego, loquor*, paraître, par assimilation d'idées, LAUK, LAUC, LAG', LAUC, λυω, *liqueo* *, *luceo*, et avec renforcement initial, B'LAG, brûler, *luire*, paraître, voir, regarder.

L'indien LAUK, Lat. *LU*Cere (gardez-vous de prononcer *lu* comme un *S*), a, dans le saxon *locan* et dans l'anglais *to look* sens de voir, regarder, joint à celui de paraître. Je pourrais dire les noms des populations wallonnes qui ont préféré le mot *louki*, regarder (*locan, look*), au germanique *waiti videre*, (WID); mais je vous laisse à chercher la raison de cette préférence. Un fait certain, c'est que nos patois refusent à *luire* le sens de voir, paraître, et lui substituent invariablement le dernier sens son identique latin *lucere*, qu'ils prononcent d'hui *lire, luire*. Il va sans dire que nos parleurs ne sont ni obligés de savoir que LAUK, habillé à la romaine et à la

dans *LUCere*, *lûre*, *luire*, est essentiellement le même terme que LAUK habillé à l'allemande dans *LOCan*, *LOOK*, *louki*. C'est l'habit qui fait le mot.

BLÂÇ, briller, a dans les verbes germaniques *blekan*, *blickan*, *blicken*, *blikken*, le sens d'apparaître et celui de jeter un regard, *einen BLICK werfen*, comme disent les Allemands ; mais cette racine conserve sa valeur originelle de *briller* et de *brûler* dans les verbes gréco-latins *φλεγειν*, *fulgere*, *flagrare*, ainsi que dans l'allemand *blinken*, *blinkern*, briller, Angl. *to blink*, Holl. *blinken*.

LAP, parler, retentir, devint chez les Grecs λαπω *, λαμπω, je brille, et, avec renforcement de la liquide initiale, Ωλεπω, je vois, je regarde.

Cet échange de l'idée *retentir*, *parler*, contre l'idée *luire*, *voir*, est très-sensible dans deux mots de la langue grecque quoiqu'il n'ait pas encore été senti :

ΕΠω, je dis, Ind. AB; et ΟΠω, je vois, je regarde;

Et dans leurs dérivés respectifs :

ΟΠς, ΟΥ, parole, voix ; et ΟΠς, ΟΥ, vue, œil.

De l'ancien verbe ΟΠω sont issus, outre οπη, fenêtre, ouverture qui donne passage à la lumière, les formes verbales οπτω *, οπτομαι, je vois, et οπω, οπιπτω, οπιπτειω, je regarde souvent ou avec attention.

Vous connaissez déjà DIW, retentir, et DIW, briller. Ce dernier a laissé DIWAs, jour, Lat. *DIEs* ; DIWYAs, céleste, Gr. *διος*, Lat. *dius* (*sub dio*) ; DAIWAs, dieu, *θεος*, *deus* ; DAIWÎ, déesse, *θεα*, *dea* ; DAIWAs, DAIWAKAs, divin, *θειος*, *θεικος*, *divus*, etc. Les Grecs doivent à la même racine verbale leur ΘΕα, chose brillante (DAIWÂ), objet de contemplation, spectacle, dont ils ont fait θεωρμαι, je contemple, j'admire ; θεωατρον, lieu de la contemplation, théâtre ; θεωρος, contemplateur, et ses rejetons θεωρεω, θεωρημα, θεωρια, théorème, théorie.

Au surplus, cette origine nominale de θεωρμαι a ses analogues dans la langue latine. D'où vient *siderare* *, contempler (*considerare*, *desiderare*), *sinon* de *sidus*, *sidera*, astre, chose brillante ? Quelle est, je vous prie, la source de *templari* * (*contemplari*), si ce n'est le nom *templum*, partie éclairée de la voûte céleste ?

INTELLIGENCE.

Peut-être cette traduction du mot *templum* vous paraîtra-elle quelque peu étrange ; elle est exacte cependant, et comme il s'agit ici d'un verbe important dans les langues romanes, nous vous le reprendrons *ab ovo*. Vous serez juge.

La racine sanscrite TAP, 1^o frapper, tourmenter; 2^o chauffer, Lat. *TEPere*, a produit entre autres dérivés :

Avec sa première valeur : Lat. *TEMPus*, le frappement, le poul (pulsus de pello) de l'artère temporale, puis la tempe, de la tête siège de ce frappement; les Grecs, eux aussi, disent *κροταφος*, coup de marteau et poul de l'artère temporale. Lorsque vous vous êtes mis au lit au moment de la digestion intestinale, vous avez dû remarquer ce battement de l'artère des tempes, à moins que vous n'ayez l'habitude de vous coucher sur le dos. Le même TAP, frapper, tourmenter, a laissé *tempestas*, tourmente, tempête.

Avec son second sens : TAPAs, lumière, chaleur, Lat. *TEMPus*, le ciel, le jour, le temps; *tempestas*, l'état du ciel, la bonne ou mauvaise journée, le temps. Ce *tempus*, ciel, a donné le diminutif *templum*, partie du ciel dans les limites de laquelle devait être observé le vol augural des oiseaux. De là *templari**, *contemplari*, regarder attentivement et religieusement ce *templum*, préalablement indiqué par l'augure. Par son origine, *contemplari* a donc le droit de représenter toute observation attentive ou respectueuse : Ital. *contemplare*, Esp. et Port. *contemplar*, Franç. *contempler*. Inutile d'ajouter que l'édifice d'où l'on observait le *templum* prit lui-même le nom de *templum*, Ital. *templo*, *tempio*, Esp. et Port. *templo*, Franç. *temple*.

Le nom de l'oreille a fourni plusieurs verbes signifiant entendre ; le nom grec de l'œil, *οσος*, duel *οσσε*, a donné *οσσομαι*, je vois. *Οσος* est identique à l'indien AKṢAs, AKṢI, œil, Lat. *oculus**, *oculus*, *Oculus*, Goth. *augo*, All. *Auge*, du verbe AKṢ, pénétrer. Vous le voyez, pour les langues indo-européennes, l'œil n'est qu'une fenê- tre, une ouverture.

Rappelez-vous ici les WID, les SÛC, les M'erÇ et les autres

verbes dont le sens large de *discerner* s'individualise dans plusieurs langues d'Europe en celui de *voir, regarder*.

II. — FACULTÉS RÉFLECTIVES.

Réfléchir, penser, méditer, tel est l'acte le plus élevé de la tête humaine.

Penser, c'est saisir les rapports de convenance ou de disconvenance entre les idées, les notions, les sentiments et les instincts (COMPARAISON).

Penser, c'est apercevoir les rapports de cause à effet entre les objets perçus (CAUSALITÉ).

Penser, c'est apprécier la convenance ou la disproportion des moyens par rapport au but (COMBINAISON).

Les organes des facultés réflexives sont situés à la partie supérieure du front. Nous étudierons d'abord quelques expressions propres aux fonctions de chaque organe en particulier ; nous verrons ensuite celles qui s'appliquent indifféremment à tous les actes de la pensée.

COMPARAISON.

Par cette faculté, l'homme découvre les points de contact, les analogies qui existent entre ses notions, ses idées et ses affections. La puissance de cette sagacité comparative, comme dit Gall, s'annonce par le développement de la région moyenne et supérieure du front, immédiatement au-dessus de l'organe du *sens des événements* et au-dessous de celui de la *bienveillance*. Le penseur chez qui la faculté de comparaison prédomine abonde en allégories, en sentences, en paraboles. Il explique tout par des comparaisons. S'il lui faut exposer quelque précepte de morale, il vous broche sur-le-champ deux, trois, quatre apologues bien dramatisés. S'il lui faut démontrer quelque vérité, et que chez lui la causalité soit moins forte, vous n'avez que des similitudes plausibles au lieu de raisonnements. Ainsi sont organisés, ainsi procèdent la plupart des peuples orientaux.

INTELLIGENCE.

Voyons les principales dénominations des actes et des produits de cette faculté.

Et d'abord quelle est la généalogie de *comparer*, Lat. *comparare*, mais il y a, en Latin, deux verbes *comparare*, de forme semblable, mais de sens différent. Il y a le *comparare* formé de *cum* et de *parare*, fournir, pourvoir, puis disposer, préparer, Ind. Pêr et *parare*, *comparare* signifie se fournir de, pourvoir à, préparer pour. Il y a ensuite notre *comparare*, comparer, issu, lui, de *compar*, *parare*, proportionné, et, substantivement, compagnon, camarade. Le verbe nominal *comparare* *aliquem* ou *aliquid* *alicui* ou *cum* *aliquo* dit donc regarder deux personnes ou deux choses comme égales, semblables, pareilles, les assimiler (*similis*, semblable). Qu'est-ce maintenant que ce *par* qui forme le composé *compar*? Voyons.

Par, puissant, capable, est la copie latine de l'indien PAT, puissant, fort, dérivé du verbe PÂ, nourrir, soutenir, fortifier, d'où encore le nom PAs, maître. Les Latins se servent surtout de *par* pour dire être en état de résister à, être de force à. De là l'emploi de *par* pour indiquer une partie adverse, un antagoniste et, en particulier, la réunion de deux objets d'égale force ou d'égale dimension. Nous avons conservé *par* avec ce dernier sens dans notre *paire*, Ital. *paio*, Esp. et Port. *par*. Vous savez que *par*, pair, se prend comme synonyme d'égal, même abstraction faite du nombre deux.

En ajoutant l'idée de *parité* ou de similitude exprimée par l'adjectif *par* à celle de jonction ou de rapprochement représentée par le préfixe *cum*, vous aurez le sens de *compar* et vous comprendrez à fond *comparare*, d'où *comparatio*, comparaison, et *comparabilis*, comparable.

Les Grecs disent *παραβαλλω*, je jette auprès, je rapproche, je compare, d'où *παραβολη*, comparaison, parabole. Voyez PAL, lancer, *παλλω*, *βαλλω*, Lat. *pello*, p. 68. *Παραβαλλω* est souvent remplacé par *παρατίθημι*, je place auprès, je compare : *θεω*, forme primitive de *τίθημι*, est identique au D'Â, poser, des Indiens, p. 80. De leur *αναλεγω*, j'approche de, je mets ensemble (*ανα* et *λεγω*, placer sur,

Ind. LAG, approcher, p. 81), ils ont fait leur *αναλογος*, conforme, d'où *αναλογια*, conformité, analogie. C'est également d'une racine au sens de réunir, rapprocher, SAM, Lat. *SUMo*, qu'est issu le latin *similis*, semblable, d'où *similitudo*, similitude.

Nous avons cité plusieurs fois les verbes LAUK, LAUC, LAG', LAKS, briller, luire, paraître. Parmi les dérivés de LAKS, nous voyons LAKS et LAKSYAs, apparent, ressemblant (qui paraît, qui semble le même), Goth. *leiks*, et, avec le préfixe *ga*, *galeiks*, Tud. *gelich*, Angl. *like*, Holl. *gelijk*, All. *gleich*, ressemblant, semblable. De *gleich* est issu le verbe nominal *gleich*en, ressembler, dont il fut facile de faire le composé *vergleichen*, assimiler, donner comme ressemblant, comparer, Holl. *vergelijken*. Le verbe subjectif (neutre) *gleich*en devient objectif (actif) dans *vergleichen*; voyez p. 56.

Un des effets les plus remarquables de la comparaison, c'est l'assimilation de nos actes instinctifs, moraux ou intellectuels à quoi?... à des substances, à des corps animés ou inanimés! Quand je dis : la colère, la bonté, l'intelligence, je prononce trois mots qui me rappellent des fonctions du cerveau vivant; mais je sépare, j'abstrais (*abstraho* = *traho ab*), j'isole les fonctions des organes fonctionnant, je néglige ces derniers pour ne m'occuper que des premières. Par ma faculté de comparaison générale, je puis traiter les abstraits *colère*, *bonté*, *intelligence*, comme des corps : je ferai bouillir et refroidir la colère, j'épuiserai la bonté, je mesurerai, je parquerai ou je développerai l'intelligence. Cette réalisation des abstraits, que l'éducation nous rend familière, est du meilleur effet dans le langage.

Mais elle a ses inconvénients, et ils sont dangereux.

Il est des hommes qui semblent ignorer que l'abstrait n'est qu'une formule, un moyen facile et prompt d'énoncer un fait; car, en anthropologie, ils méditent beaucoup trop sur les abstractions (termes abstraits) et pas assez sur les vérités physiologiques observables et observables que ces abstractions représentent.

Un exemple :

ant que vous dites : les lobes antérieurs du cerveau vivant per-

çoivent les attributs des corps, les comparent, les combinent, etc., je vous comprends. Vous appelez *intelligentem*, intelligent, l'homme chez qui ces organes fonctionnent convenablement ; soit, je vous comprends encore. Vous réalisez les fonctions et vous dites : Cet homme a de l'intelligence, une intelligence vaste, petite, profonde, pénétrante, obtuse ; faites-en un sac à idées plus ou moins grand, un mineur ou un forgeron plus ou moins infatigable, un couteau de discernement plus ou moins tranchant, allez, je vous suis, cela m'amuse, car je vous comprends, je comprends vos comparaisons, je défais et je refais vos réalisations et vos personnifications d'abstraites ; il y a plus : j'ai du plaisir à les refaire. Mais si fantaisie vous venait de désigner l'homme tout entier, l'homme animal, l'homme moral, l'homme intelligent, moins son organisation, sous la dénomination unique et abstraite d'*intelligence*, je vous le déclare en toute sincérité, je ne vous comprendrais plus, même lorsque vous ajouteriez quelque fausseté physiologique et que vous définiriez le chef-d'œuvre de la création : une intelligence servie par des organes. J'aime peu les mots qui éblouissent jusqu'au point de rendre aveugle sur les choses.

CAUSALITÉ.

Saisir la filiation des idées et des notions, leurs rapports génésiques de cause à effet ; rattacher à un premier fait certain (principe) tous les faits secondaires qui s'en déduisent nécessairement (conséquences), voilà ce que fait l'homme par la faculté que les phrénologistes ont nommée *causalité*, *esprit philosophique*.

L'organe de l'appréciation des causes est situé des deux côtés de la sagacité comparative ¹. Bien développé, il élargit le haut du front. Jamais un enfant au front déprimé, rétréci, ne vous fatiguera

¹ Le cerveau étant composé de deux hémisphères semblables, tous les organes cérébraux sont doubles. On pourrait même dire qu'il y a deux cerveaux, comme on dit qu'il y a deux yeux, deux oreilles, etc.

de ses *donc* et de ses *pourquoi*. Voyez, au contraire, les fronts renflés de ces petits curieux, infatigables chercheurs des causes de tout ce qui les frappe, de ces argumentateurs en herbe qui vous étonnent, qui vous effrayent même par la justesse de leurs raisonnements. Mais, entre ces deux extrêmes, que de médiocrités ! que de nuances !

C'est à l'exercice de la causalité que se rattachent les notions de

RAISON et de RAISONNEMENT.

Raison, Ital. *ragione*, Esp. *razon*, Port. *razão*, Lat. *ratio*, est issu du verbe *REor*, *Ratus sum*, je pense, Ind. RÂI, RAṬ, résonner, parler, Gr. *ῥέω*, All. *rede*, Holl. *rede*. Nous rencontrons encore ici le passage de l'idée *parler* à l'idée *penser* ; mais cette mutation vous est connue, avançons.

Ratio, raison, désigna donc la faculté de causalité et les actes qui en procèdent. La faculté fut réalisée et l'on répéta : La raison éclaire et dirige l'homme. Il est bon de remarquer que les philosophes mirent sur le compte de la raison l'influence si déterminante des sentiments régulateurs. Ce fut un tort : le sens moral, la vénération, la bienveillance, le besoin d'approbation, etc., ne sont pas de la réflexion, de la pensée, de la raison.

Ratio disait et dit encore les produits de la causalité : le motif, la raison d'un fait, ce qui l'explique, ce qui le justifie. De là *rationari*, raisonner, énoncer les raisons ou les preuves de ses assertions ; vous reconnaissez dans le déponent *-cinari* une forme de *-cinere*, énoncer, proclamer, Ind. KAN, Lat. *CANere*. Le verbe *ratiocinari* n'a pas été gardé par les peuples romans : ils ont fait leur *ragionar*, *razonar*, *arrazoar*, raisonner de leur substantif *ragione*, *razon*, *razão*, raison. Ils ont pourtant conservé *rationalis*, qui est conforme à la raison, rationnel ; mais ils le confondent maladroitement avec leur *raisonnable*, qui peut ou qui sait raisonner.

Pour compléter l'histoire du mot *raison*, nous ajouterons : *REri*, penser, *Ratus*, a produit *ratio*, compte, mesure (ration), *me putare*, penser, a donné *computare*, computer *, compter,

d'où *computus*, comput, compte, calcul. C'est ce qui explique la seconde signification du latin *rationari*, celle de *faire un compte*.

Enfin *ratio* dit le moyen, la manière, le procédé ; mais alors ne représente-t-il pas l'indien *ReTis*, marche, procédé (*pro* + *cedere*, marcher), du verbe *Re* ou *Er*, aller, diriger, de même que *ReTus*, frère jumeau de *ReTis*, a été représenté par *ritus*, rit, manière, méthode (*odos*, marche), procédé ?

Nous verrons plus loin l'allemand *vernehmen*, saisir, et son dérivé *Vernunft*, raison ; nous étudierons, sous la rubrique *PENSER*, le grec *λογος*, raison, et son rejeton *λογίζομαι*, je raisonne.

COMBINAISON.

Composé du préfixe *cum* et du néo-latin *binare*, accoupler (verbe nominal dérivé de *bini*, deux à deux, de *bis* = *dis*, deux fois), *combiner* joignit à son sens de réunir par paire celui de disposer, coordonner. Mais cette coordination des choses ayant toujours un but quelconque, *combiner* signifia disposer, arranger les choses de manière à produire certain résultat. En se servant du mot *combinaison*, action de combiner, pour représenter la faculté d'apprécier LES OBJETS DANS LEURS RELATIONS DE MOYENS POUR ARRIVER A UN BUT, les phrénologues ne rappellent l'action primitive de l'organe qu'indirectement : car ils se contentent d'énoncer l'une de ses applications extérieures. Elles sont nombreuses les applications de cette faculté réflexive. C'est elle qui, bien développée, donne à l'homme cette prudence intellectuelle et ce don de prévoir dont nous avons parlé en traitant de la circonspection (p. 128). C'est elle qui porte l'homme à provoquer le rire en mettant en relief toute l'inconvenance qu'elle saisit entre le but et les moyens ¹. C'est elle qui donne cette présence d'esprit, cette prestesse d'à-propos, ces reparties promptes et cette abondance d'expédients dont abusent

¹ Plusieurs phrénologues, n'envisageant que cette application de notre organe, l'ont appelé *organe de la causticité*, *organe de la gaieté*.

INTELLIGENCE.

tant de Rabelais de première force. C'est elle surtout
t du neuf dans les arts et mène aux découvertes dans les
car elle nous donne de combiner de mille manières
les moyens qui sont à notre disposition en mécanique,
e, en peinture, en poésie, dans l'art oratoire, etc., c'est
mot qui constitue le talent d'invention, le génie.
de la faculté de combinaison occupe les parties laté-
érieures et supérieures du front, des deux côtés de la

5.

us n'avions suffisamment parlé du mot *esprit* dans notre
réliminaire, nous placerions ici sa généalogie, car c'est
pour représenter les actes de la faculté de combinaison,
ils s'exécutent rapidement, qu'on répète tous les jours : Cet
a beaucoup d'esprit ; M*** est très-spirituel, mais c'est un
e logicien (la combinaison l'emporte de beaucoup trop sur la
lité).

ssons là l'esprit, parlons du génie.

talent inventif portait chez les Romains le nom d'*ingenium*,
-à-dire faculté innée, talent qu'on peut développer, mais qui
'acquiert point. *Ingenium* est sorti d'*inGENo* * (*ingigno*), *in-*
nitum, composé du préfixe *in*, dans, et de la racine *GENo*,
duire, Ind. JAN, Gr. ΓΕΝΩ *, γεννω, γιγνομαι. Rapprochez du
mitif *GENo* la forme inchoative latine *GNAscor* ou, avec aphé-
e du G, *NAscor*, je commence à être produit, je nais ; part. passé
Natus, *Natus*, net *, né, d'où *GNatura* *, *Natura*, nature, ce
ii est inné, le naturel. L'*inGENium*, nous aimons à le répéter,
ait une aptitude naturelle à de hautes conceptions, ce qui le
istinguait de toutes les qualités acquises par l'expérience et la
éflexion.

Mais, outre ce dérivé dû au composé *inGENo*, les Romains
aient redevables au simple *GENo* d'un nom que les modernes, à
exception peut-être des Italiens, ont tous plus ou moins confondu
ec *ingenium*. C'est *GENius* dont il s'agit. *Genius* était le démon
ou mauvais dont chaque homme était accompagné depuis sa

naissance jusqu'à sa mort. Nos pères, au lieu de dire avec les Latins : *un homme d'un INGÉNIE extraordinaire*, c'est-à-dire : *un homme doué d'un rare talent de combinaison*, *un homme éminemment ingénieux* (*ingeniosus*), dirent : *un homme d'un GÉNIE extraordinaire*, ou tout simplement : *un génie extraordinaire*. Sur le sol d'Italie, il est vrai, on ne s'est jamais trompé de la sorte, et l'*ingegno*, talent inventif, existe là à côté du *genio*, génie ou démon protecteur.

Il y a donc en France :

1. Le génie = *genius* ;
2. Le génie = *ingenium*.

Si ce dernier se trouve réuni dans une même tête aux facultés qui font le musicien-né (*Tons, Temps, Talent de construction*), vous aurez le véritable génie musical, s'annonçant par la richesse et la variété des combinaisons harmoniques, mélodiques et rythmiques. Avec les facultés qui font le peintre (*configuration, coloris, etc.*), il produira le génie de la peinture. Avec la tendance au merveilleux, le sentiment du beau, le talent d'imitation et un développement convenable des facultés perceptives et de la comparaison, il donnera le génie poétique. C'est encore lui qui fait le génie ou le talent inventif du mécanicien, du géomètre, etc.

PENSER, MÉDITER.

Ces mots, et leurs synonymes dans les différentes langues, rappellent l'action des facultés réflexives.

Ils assimilent la pensée à un acte extérieur analogue : PESER, MESURER, JOINDRE, etc.

Ils disent *penser* par la formule ordinaire de la pensée : PARLER, PRONONCER.

PENSER par PESER. — Pour apprécier le poids d'une chose, nous la soulevons ; aussi *peser* s'exprime-t-il par *soulever*, *suspendre*. Outre le verbe TUL, soulever, peser, *TOLLere*, *TULi*, d'où *TULÁ*, balance, vous trouverez :

INTELLIGENCE.

, WAH, porter, supporter, reproduit dans le germanique *wägen*, avec le sens de *peser*. De là *erwägen*, examiner, hollandais *overwegen*, repeser, examiner attentivement,

'Dere, être suspendu, Ind. PAT, tomber, p. 71, et suspendre, peser. De là *perPENDO*, je pèse avec scrupule, je considère avec attention. De *PENSum*, supin de *pendere*, peser, issu le fréquentatif *PENSare*, peser et repeser, puis examiner scrupuleusement les rapports que les idées ont avec la valeur des raisons pour ou contre une chose, *apprécier* la valeur des raisons pour ou contre une chose, *penser*, en un mot; Ital. *pensare*, Esp. et Port.

ceptions et les notions que nous avons considérées avec leurs rapports soit de ressemblance ou de dissemblance, soit de moyen, soit d'effet ou de cause, prennent à juste titre le nom de *PENSatae*, pesées ou *PENSées*. Nous nous servons du mot *pensée* pour dire l'action de penser; mais c'est une gaucherie que l'usage seul peut autoriser, car *pensée*, sont des participes passés désignant purement et simplement le résultat du *pensare*.

ER par MESURER. — Cette image diffère peu de la précédente, la parole, vous le savez, exprime *mesurer*, proportionner, adapter, *adapter*. En Sanscrit, MÂ (adapter), mesurer, devient *raisonner* dans le composé ANUMÂ.

SER par RÉUNI. — Cette troisième manière d'exprimer le lien de la pensée nous a toujours paru la plus juste, la plus conforme à la nature de l'acte cérébro-mental. Oui, penser c'est tout réunir ou lier des idées, et l'on peut dire que les perceptions sensibles sont l'étoffe dont se font les pensées. Il est par conséquent l'assimilation de la pensée à l'action de lier ne se fait pas aussi fréquemment que dans les langues sémitiques; prenons nos exemples dans la langue sainte :
 HâS'aB (rac. S'aB), joindre, nouer, d'où HÉS'eB, ceinture,
 HaSaBa, HaS'aBa, combiner; et HâS'aB, penser, méditer, lier

des idées. Cfr. Ind. SAP, joindre, combiner, d'où Lat. *SEPes*, *septum*, p. 76.

2. KâZaB (rac. ZaB), joindre, lier, et KâZaB, excogiter, inventer, mentir, Arab. KaD'aBa. Vous avez vu, p. 124, comment le *MENT*iri latin était issu de *MENT*-, *mens*, pensée, dérivé lui-même du verbe *MEN*o, Ind. MAN, penser. Est-il besoin d'ajouter que notre KâZaB est proche parent de HâS'aB ?

3. HâŞaB (rac. ŞaB), combiner, nouer, et HâŞaB, penser, méditer, *machinari*, *moliri*. Cfr. HâS'aB et KâZaB.

4. ZaMaM (rac. ZaM), joindre, lier, tisser, Arab. ZaMma; et ZâMaM, combiner des idées, méditer un projet, penser. Comparez avec ZâMaM l'hébreu ŞaMaM, nouer, Ind. SAM, joindre, et ÇAM, réunir et méditer, p. 77. Ajoutons que les noms ZaM et ŞaM signifiaient souvent l'artifice et le mensonge.

5. 'ARaM, réunir, rattacher, puis unir des idées, penser, méditer.

Il en est de même pour les verbes indo-européens qui suivent : tous, ils nous représentent la méditation comme une combinaison d'idées.

1. Ind. ÇIL, réunir, ramasser, et ÇÎL, méditer. Cfr. ÇLIŞ, enfermer, et HUL, KUL, réunir, κλειω.

2. Ind. ÇAM, réunir, et ÇAM, méditer.

3. Ind. MAIT', adapter, réunir, MAD ou MID, joindre, adapter, Gr. ΜΕΔω, μεδομαι, d'où MADYan, Lat. *MED*ium, ce qui joint le commencement à la fin, ce qui unit le point de départ au but, le médien *, le moyen; et MAID ou MAID', penser, concevoir, Gr. ΜΗΔω *, μηδομαι, Lat. *MED*o * et son fréquentatif *MED*itor, Goth. *MIT*o, Lith. *mislis*, pensée, et *misliju*, je pense, Russ. *MYSL'* et *MYSLIU*. Les langues romanes ont gardé *meditari* dans *meditare*, *meditar*, *méditer*, comme elles ont reproduit le dérivé *meditatio* dans Ital. *meditazione*, Esp. *meditacion*, Port. *meditação*, Franç. *méditation*.

Cette réunion des idées accessoires autour d'une idée principale, cette *MÉ*ditation, en un mot, eut encore en Latin une magnifique expression dans *cogitare*, fréquentatif de *cogere*, *coegi*, *coactum*,

INTELLIGENCE.

r, formé de *cum*, avec, ensemble, et de *agere*, pousser, ou AJ. J'aime beaucoup cet AGere dans *cogere*, *cogitare* : appelle cet effort de tête, cette tension cérébrale, cette action de la sensibilité que nécessite la vraie méditation. C'est le radical *cogitatio*, pensée, méditation, que nos pères ont conservé dans *cogitation*, et que nous avons grand tort de vieillir.

ER par REPLIER. — Replier quoi ? replier l'esprit, l'appliquer à une chose et l'appliquer encore, y revenir à plusieurs reprises, *mentem reflectere* ; autrement pour le physiologiste : par ses facultés de comparaison, de causalité et de combinaison sur les idées acquises par la région inférieure du front et les notions obtenues par des actes réflexifs antérieurs. Pour les Français, les Français auraient dû dire : *Réfléchir son esprit* ou *attention sur quelque chose* ; mais non, ils ont préféré sous-entendre le complément direct du verbe et n'exprimer que son élément indirect ou terminatif : *Réfléchir à*, *réfléchir sur*. Il faut maintenant de comparer entre elles les formes *reflectere*, *réfléchir*, *reflectere*, notre *réfléchir*, avec *PLEcto*, *PLEXum*, *amPLEXum* = *amb + plexus*, je plie, je plie autour, j'embrasse, *LICo*, je plie. En tenant compte du renforcement de L par une ale, renforcement qui vous est connu, il vous sera facile de voir que *PLEcto*, je fléchis, vient du primitif LAG', resserrer, unir, Lat. *LEGo*, comme *PLICo*, je plie, est sorti du primitif *li*, rapprocher, Lat. *LIGo*, je lie.

Voyez du reste le tableau comparatif de ces racines, p. 81.

Le supin de *reflectere* est *reflectum* *, *reflectum*, d'où le nom *reflectio* *, *reflectio*, action de réfléchir, réflexion.

PENSER par SAISIR. — Il s'en faut de beaucoup que nous ayons toujours les auteurs des pensées ou des combinaisons d'idées et nous nous nourrissons nos organes réflexifs : nous ne faisons que repenser les pensées des autres. Voici, par exemple, un orateur qui emploie tous ses moyens d'expression pour faire écouter par son auditoire certaines relations d'idées telles qu'il

les a aperçues lui-même. Sa pensée vole avec sa parole à l'adresse de toutes les têtes, mais toutes ne la saisissent pas. Telle phrase est pour Pierre la formule d'une pensée, pensée qu'il *saisit*, qu'il appréhende au corps et qu'il fait aussitôt sienne ; tandis que son voisin Paul n'entend là dedans qu'une suite de sons plus ou moins cadencée, mais dont le sens lui *échappe* complètement. On dit alors que Pierre *comPREND* et que Paul ne *comPREND* pas, et l'on dit fort bien.

Du verbe D'er, fixer, saisir (p. 80), et du préfixe UPA = *ὑπο* = *sub*, l'Indien composa son UPAD'er, comprendre, avoir l'intelligence de. Il fit encore de la racine KlerP, atteindre, saisir, et du préfixe WI, Lat. *ve*, hors, le composé WIKlerP, concevoir, penser.

Les langues d'Europe ont des composés analogues.

Les racines latines *PREND*o et *CAP*io (cfr. *PerC*, *PRESS*er, et *KUP*, *ocCUP*er), je prends, je saisis, forment à l'aide du préfixe *cum* les composés *comprendo*, *comprehendo*, je comprends, et *incipio* = *cum* + *cipio*, je conçois. Il y a plus : le simple *CAP*ere lui-même est fréquemment employé pour dire comprendre (*intelligere*), et il a laissé avec ce sens le nom de *CAP*tus, *captis* *, *captus*, la capacité de comprendre dans chaque tête ; de là cette locution : *ad captum populi verba facere*, dire des choses que le peuple puisse comprendre. Les Italiens donnèrent à *cipio*, je comprends, la forme inchoative *capisco*, et cette forme est restée.

Vous vous souvenez du *STEH*en des Allemands, identique à l'indien *ST*Â, au grec *STA*ω et au latin *ST*Are, être fixe, se tenir. Eh bien, ce verbe subjectif devient objectif dans *verstehen* = *ver* + *stehen*, tenir, saisir, comprendre, Holl. *verstaan*. *Verstehen* a produit der *Verstand*, l'action et, plus souvent, la faculté de comprendre, l'entendement.

Le Normannique dit *nema*, je prends, Lat. *EM*o, p. 77, et *naemi*, la faculté de comprendre, l'entendement. Chez les Allemands la même racine s'écrit *nehme*, je prends, d'où le composé *vernehmen*, saisir fortement, comprendre. De ce *vernehmen* est issu *die Ver-*

nunft, l'action ou la faculté de comprendre. La valeur originaire de *Vernunft* est donc évidemment la même que celle de *Verstand*; mais, tandis qu'ils abandonnent à ce dernier la signification vulgaire d'*entendement*, les philosophes d'outre-Rhin se battent depuis longues années pour savoir qui donnera le véritable sens de *Vernunft*. La bataille n'étant pas terminée, je me contenterai de dire ici que ceux-là me paraissent plausibles qui, consentant à céder à *Vernunft* le sens du latin *ratio*, distinguent la raison théorétique (*die theoretische Vernunft*), c'est-à-dire les facultés réflexives, de la raison pratique (*von der praktischen Vernunft*), c'est-à-dire du concours des facultés réflexives et des sentiments régulateurs pour la direction de l'homme dans le sentier du devoir.

Chez les Slaves, la racine YAM, saisir, retenir, p. 77, Lith. *immu*, je tiens, Russ. *IMU*, *IMAIU*, Pol. *imam*, a donné le lithuanien *UMAS*, entendement, Russ. *UM*.

Avez-vous compris?

PENSER par PARLER. — Vous êtes sans doute familiarisé avec cette manière de rendre les actes de la vie cérébrale par les mots qui peignent leur manifestation ou leur apparition au dehors. La parole est le moyen ordinaire de manifestation pour la pensée. Il y a plus : ordinairement, pas toujours, nous pensons notre parole avant de parler notre pensée, comme dit M. de Bonald. Rien donc de plus facile, ce nous semble, que le passage de l'idée *penser* à l'idée *parler*. Voici les faits les plus intéressants.

1. Ind. TARK, parler, dire, et TARK, considérer, penser. De là PRATARK, considérer d'avance (PRA = πpo = *pro*), connaître, et ANUTARK, considérer de nouveau (ANU = *ava*), se rappeler, *recordari*.

2. Ind. BARRH et BALH, parler; et BARRH, BALH, penser, se souvenir.

3. Ind. ÇANS, parler, raconter; et Lat. CENSeo, je pense, d'où CENSor, censeur, et les composés reCENSeo, je revoise, *accenseo*, etc.

Ind. ÇAC, dire, expliquer; et ÇAK, penser, opiner, qu'il ne

faut pas confondre avec $\zeta\alpha\kappa$, pouvoir, être fort, Gr. $\kappa\iota\kappa\tau\omega$, Lat. *QUEo*, ne*QUEo*.

5. Ind. $\mathbf{MAN}$, résonner, $\mathbf{M\AA N}$, dire, Lat. *MONeo*; et $\mathbf{MAN}$, $\mathbf{MN\AA}$, penser, Lat. *MENp* *, *meMINi*, et sa forme inchoative *MENiscor* *, *reMINiscor*; Gr. $\mathbf{MEN\omega}$ *, $\mathbf{MNA\omega}$, $\mathbf{MNA\omicron\mu\epsilon\iota}$; Lith. *MENu*, je pense, Russ. *MNIu*; Goth. $\mathbf{MAN}$, All. *MEINe*, j'opine. Voyez les pages 61 et 103.

6. Ind. $\mathbf{K'Y\AA}$, parler, $\mathbf{K'Y\AA MI}$, je dis, Lat. *QUAM* *, *inQUAM*, *inQUIs*; et $\mathbf{KI}$, penser, savoir.

7. Gr. $\mathbf{\Delta E\Gamma\omega}$, je dis, Ind. $\mathbf{LAG'}$, parler; et $\mathbf{\Delta E\Gamma\omega}$, je pense. $\mathbf{\Delta E\Gamma\omega}$ a donné $\lambda\omicron\gamma\omicron\varsigma$, parole, et $\lambda\omicron\gamma\omicron\varsigma$, pensée, raison, d'où $\lambda\omicron\gamma\kappa\omicron\mu\epsilon\iota$, je pense, je raisonne, et son dérivé $\lambda\omicron\gamma\iota\kappa\omicron\varsigma$, bien pensé, conforme à la raison, logique.

8. Gr. $\mathbf{\Phi P\AA Z\omega}$, je dis, Ind. $\mathbf{PRAC'}$, dire, énoncer, Lat. *PREces*, paroles, demandes, d'où *PRECari*, prier; et $\mathbf{\Phi P\AA Z\omega}$, je pense, $\phi\rho\alpha\delta\eta\varsigma$ et $\phi\rho\alpha\delta\mu\omicron\nu\omega\nu$, intelligent, $\phi\rho\alpha\delta\mu\omicron\sigma\sigma\upsilon\nu\eta$, intelligence.

9. Ind. $\mathbf{DI\zeta}$, dire, enseigner, Lat. *DICere* (prononcez *DIKere*), Tud. *DINGen*, parler, d'où *Ding*, chose, ce dont on parle, Norman. *thingan*; et All. *DENKen*, penser, Anglo-sax. *THINCan*, Angl. *to think*, penser, raisonner, juger.

Nous vous laissons le soin d'analyser les divers composés de ces verbes lorsque vous les rencontrerez.

PENSER par **PRONONCER** une sentence. — Le latin *judicare*, Ital. *giudicare*, Esp. *juzgar*, Franç. *judger* *, *juger*, est un verbe dérivé du nom *judex*, *judicis*, juge; il signifie faire les fonctions de juge, prononcer dans une cause, puis penser, conclure, raisonner.

Reste l'étymologie de *judex*, *judge* *, *juger*.

Judex est composé de *jus*, droit, et de *dex* = *decs* = *dicens*, disant, prononçant, du verbe *DICo*, Ind. $\mathbf{DI\zeta}$. Il est bon de remarquer ici que le *jus* des Latins représentait à lui seul les noms indiens $\mathbf{Y\ddot{U}s}$, mélange, et $\mathbf{YUTIs}$, accord, dérivés du verbe $\mathbf{YU}$, joindre, p. 83. Nous l'avons déjà dit, la convenance, l'accord, la concordance d'une action avec la loi, du fait avec ce qui doit être, s'appelait en Latin *jus*, dénomination qui fut appliquée au droit en

INTELLIGENCE.

tout ce qui lui était conforme. Celui qui prononçait *ius juris* était donc appelé à juste titre le *judex*, et il parfaitement rappelée par le rejeton *judicium*, juge- le verbe nominal *judicare*, juger. C'est par une belle qu'on donna le nom de *judicium* à l'acte intellectuel par apprécions les rapports de convenance ou de discon- tre les idées, ainsi que leurs relations de cause à effet cipe à conséquence.

irons ce paragraphe en faisant observer à nos lecteurs Latins formèrent de MENT-, *mens*, esprit, pensée, leur *μενοειν*, cogiter, mentir, les Grecs firent de leur *νοος*, esprit, intel- p. 101), le verbe *νοεω*, je pense, et ses composés *επινοεω*, c.

III. — FACULTÉS ARTISTIQUES.

pouvoirs de la tête humaine dont nous allons parler sont ipalement ceux qui constituent l'artiste, soit mécanicien, soit tecte, soit peintre, soit musicien, soit poète. Leur action, me celle des facultés réfléchives, des instincts et des senti- its, est secondaire à la perception sensitive. Ils sont au nombre quatre :

1. TALENT DE CONSTRUCTION.
2. SENS DU BEAU.
3. PENCHANT AU MERVEILLEUX.
4. TALENT D'IMITATION.

Les organes de ces facultés sont contigus à ceux des facultés de erception et de réflexion, et forment la partie externe du front.

TALENT DE CONSTRUCTION.

Plusieurs animaux font des nids et des habitations. Les castors construisent des cabanes; le lapin, le mulot et la marmotte creusent des terriers, et l'homme a inventé l'architecture. Le sauvage élève des buttes, et les nations civilisées bâtissent des palais et des temples.

VOISIN.

On sait aujourd'hui que l'aptitude à construire ne dépend pas plus de la perfection de la main chez l'homme qu'elle ne dépend de la forme du bec et des ongles chez les animaux constructeurs. Lorsqu'on vous montrera l'un ou l'autre de ces enfants qui s'amuse à bâtir de petites maisons, à modeler des statuettes ou à tailler de mille manières des morceaux de bois pour en faire de petites machines, ne vous contentez pas de sourire en disant : Que vous êtes adroit ! oh ! que vous êtes adroit ! Non, donnez-vous la peine d'observer la prééminence extraordinaire des tempes à la partie externe et inférieure de l'os frontal ; comparez ensuite ces organisations avec les têtes d'enfants maladroits, et vous reconnaîtrez le siège de la portion encéphalique que les phrénologistes appellent *organe de la constructivité*.

J'aurais fait volontiers quelque joli paragraphe d'Étymologie sur ce talent de construction ; mais j'ai cherché en vain des mots qui rappelassent son influence en peignant quelques-uns de ses résultats. Il est bien vrai que toutes les langues ont des **verbes** au sens de *construire, fabriquer* ; mais c'est l'œuvre de la **main** que ces termes indiquent et nullement celle de la tête.

SENS DU BEAU.

Immédiatement au-dessus de l'organe du talent de *construction* se prononce l'organe du *sens du beau* dans les arts.

INTELLIGENCE.

lecture, en musique, en peinture, en poésie, dans la
le beau se sent et ne se définit point. L'impulsion primi-
rgane est, suivant nous, un besoin de perfectionnement
ormes de la pensée, d'où résultent pour l'artiste les modi-
qu'il apporte chaque jour à son œuvre, jusqu'à parfaite
on de ce qu'il appelle son *beau idéal*.
exigences ordinairement très-capricieuses de notre organe
it assimiler au sens du goût dont les susceptibilités délicates
en connues. Partout vous retrouverez cette métaphore : *Ce*
le goût sûr; le goût de ce peintre est exquis. Pour nous éviter
edites, vous voudrez bien relire ici ce que nous avons écrit
formation des mots représentant les actes du goûter.

PENCHANT AU MERVEILLEUX.

Imagination.

Il existe chez l'homme un besoin d'étonnement et d'admiration
il le porte plus ou moins vers tout ce qui est merveilleux, infini,
irnaturel, sublime ou grandiose. Pour satisfaire ce besoin,
homme, à l'aide de son talent de combinaison, crée des images
extraordinaires de toutes pièces rapportées en accumulant sur un
objet réel ou fictif des attributs empruntés aux divers corps de la
nature. Cette création d'images factices, de formes agrandies et de
qualités exagérées porte le nom d'IMAGINATION.

Souvent aussi, dans le but d'exciter et de satisfaire l'organe du
merveilleux, nous usons de notre faculté de comparaison, soit pour
réaliser des abstraits, soit pour personnifier des êtres insensibles.
L'artiste fera des abstraits *paresse, discorde, folie, sagesse*, etc., des
emmes qu'il habillera et qu'il décorera, à sa guise, de toutes les
nalités observées chez les grands paresseux, les sages célèbres, etc.
donnera une âme et des passions au fleuve de la vallée, à l'écho
montagnes, au chêne de la forêt. Ce deuxième et puissant
en de nourrir et d'exciter le sentiment du merveilleux porte
le nom d'IMAGINATION.

Nous voudrions qu'on ne confondit point le besoin de merveilleux avec le travail intellectuel de *fiction* qu'il sollicite. Cependant, comme feindre ou imaginer des choses merveilleuses suppose l'existence du penchant au merveilleux, il est permis, ce nous semble, de conserver à notre organe le nom d'*imagination* que lui décerna le fondateur de la phrénologie. Nous n'ignorons pas que la représentation par les organes perceptifs des choses absentes porte aussi le nom d'*imagination*; mais, dans ce cas, ce mot n'est-il pas purement et simplement synonyme de *mémoire des objets perçus*? Quant à nous, nous ne pouvons y découvrir l'ombre de cette fiction (*FINGere*, *FICTum*, faire) que suppose l'imagination dans la sphère des beaux-arts et principalement dans la poésie.

En étudiant chez les différents peuples les expressions du ravissement extatique et de l'admiration contemplative, nous avons trouvé au fond de toutes l'une ou l'autre de ces trois idées :

1. Être frappé de l'éclat d'un objet splendide.
2. Être étourdi par un bruit soudain.
3. Rester immobile ou muet.

Voici quelques faits : vous y rattacherez tous les autres.

1. La racine DIW, resplendir, Gr. ΘΑΤ-, a donné ΘΑΤμα, chose éblouissante, chose merveilleuse, miracle, d'où le composé θαυματουργος, faiseur de miracles, thaumaturge. De θαυμα dérivent le verbe nominal θαυμάζω, j'admire, je contemple, θαυμαστος et θαυμασιος, merveilleux, admirable.

Dans les langues slaves, la même racine DIW a laissé le nom lithuanien DIWas, merveille, Russ. DIW'o, etc.

Comparez encore le latin MIRus, admirable, étonnant, avec le grec ΜΑΙΡΙΝ, briller. MIRus, vous savez, a donné mirari, admirer, être étonné, d'où miraculum, ce qui excite l'admiration, et mirabilia, choses merveilleuses, Ital. maraviglia, Esp. maravilla, Port. maravilha, Franç. merveille. De ce dernier nom dérive l'adjectif néo-latin maraviglioso, maravilloso, maraviloso, merveilleux. Le composé admirari, admirer, est plus usité chez nous que le simple

miror, dont le sens s'est affaibli en celui de *regarder avec attention dans je mire*, Ital. et Esp. *miro*, j'observe.

2. Nous avons tous éprouvé cette suspension momentanée de nos fonctions sensibles lorsqu'un coup de canon ou quelque autre bruit violent et inattendu semblait nous arracher à nous-mêmes. Les vieux Germains ont eu raison d'assimiler à cet état d'étourdissement toute admiration forte et absorbante. De la racine indienne *STUN*, retentir, gronder (cfr. *TAN*, *TONare*), ils dirent *STUNon*, *stunnian*, abasourdir, puis être étonné, être plein d'admiration. Les Allemands disent encore *STAUNen*, et les Anglais *to stun*. Les Français en firent *estonner* *, *étonner*. Pour le germanique *das Staunen*, *das Erstaunen*, nous disons l'étonnement; vous savez comme.

3. L'immobilité et le silence de l'admiration sont parfaitement peints dans *l'obstupescere* des Latins et le *TâMaM* des Hébreux. *Obstupere* *, *obstupescere* = *ob* + *STUPere*, Ind. *STUB'*, fixer, condenser, p. 80, nous montre l'homme sans mouvement et sans respiration en face d'un objet qui agit puissamment sur son organe du merveilleux. *TâMaM*, admirer, doit être rapproché de *TâMA'*, que nous avons vu, p. 107, en parlant de la frayeur, dont les effets ont beaucoup d'analogie avec ceux de l'admiration.

On comprend que la faculté de causalité soit l'antagoniste le plus puissant du penchant au merveilleux. Un homme positif, un homme de méditation et de logique se laisse rarement bercer par les fantasmagories de l'imagination, à moins que l'organe ne soit prédominant; car, alors, il relira à cinquante ans les *Contes irlandais* et les *Mille et une nuits* avec un bonheur inénarrable, et ses voyages aériens, ses visites à la lune lui feront presque autant de plaisir qu'aux jours de son enfance. Heureux mortel qu'attriste plus rarement que nous la pâle et froide réalité!!!

TALENT D'IMITATION.

Avez-vous vu Bouffé? Avez-vous remarqué cette espèce de plate-

forme qui surmonte et couronne son front intelligent ? Apprenez que les têtes des Talma, des Garrick, des Debureau et de tous les mimes célèbres présentent, comme celle de l'admirable Bouffé, ce développement extraordinaire de la partie antéro-supérieure de la tête, au-dessus et des deux côtés du front, entre l'organe du penchant au merveilleux et celui de la bienveillance. La circonvolution cérébrale occupant la place que nous indiquons a reçu le nom d'*organe du talent d'imitation*.

C'est encore chez les enfants qu'il vous sera le plus facile d'étudier l'influence de cette faculté fondamentale. Examinez les têtes de ceux que vous trouverez d'une condition plus *singeresse* que tous les autres, gesticulant plus qu'ils ne parlent pour exprimer ce qu'ils éprouvent, et copiant, même sans le vouloir, les manières et jusqu'aux défauts des personnes avec lesquelles ils causent pour la première fois.

C'était chose aisée de rappeler l'imitation par des verbes composés : il suffisait de préposer aux verbes *former, faire, suivre*, etc., un préfixe signifiant *après, d'après, selon*. Voyez, chez les Allemands, *nachbilden*, imiter, composé de *nach*, d'après (NAH, joindre, p. 82), et de *bilden*, former ; *nachmachen* = *nach* + *machen*, faire d'après, imiter ; *nachfolgen* = *nach* + *folgen*, marcher après, suivre la même voie, imiter.

La racine indienne IMW (JOINDRE), tenir, est représentée en Latin par *EMo*, je tiens, je prends, et par *IMor* *, j'ajuste, je proportionne, d'où *IMago*, ce qui a des formes proportionnées à celles d'un modèle, une image, une similitude ¹. *IMor* * a laissé le fréquentatif *IMitor*, je m'attache à faire dans les mêmes proportions, j'imité, Ital. *imitare*, Esp. et Port. *imitar*.

En redoublant à leur manière la consonne de la racine IMW, les

¹ Similitude, Lat. *similitudo*, rejeton de *similis*, semblable. Faites attention que la racine *SIMo* * ou *SUMo*, Ind. SAM, p. 77, d'où est issu *similis*, possède la même signification que notre IMW, *IMor*. Remarquez en outre que si IMW a produit *μμος*, mime, *SIMo* *, de son côté, a laissé *SIMius*, singe, et l'on sait pourquoi.

Grecs en firent *μῖμος*, qui rend dans des proportions semblables, mime, imitateur. *ΜΙΜΩ*; leur fournit ensuite le verbe nominal *μιμωσμαι*, j'imité, d'où *μιμημα*, imitation, etc.

De même chez les Allemands, un nom signifiant mesure, proportion, *Ahm*, a donné le verbe *ahmen*, mesurer, d'où *nachahmen*, imiter.

Nous finirons notre paragraphe sur les facultés artistiques en faisant remarquer que ces quatre pouvoirs de la tête humaine, talent de construction, sens du beau, penchant au merveilleux et talent d'imitation, sont une sorte de complément, une ampliation des facultés intellectuelles, et que c'est à ce titre que nous les avons placées dans ce troisième chapitre à la suite des facultés de perception et de réflexion.

Nous pourrions clore ici notre travail, car nous avons examiné rapidement et par forme d'essai tous les pouvoirs fondamentaux qui constituent l'homme animal, l'homme moral et l'homme intelligent, sous le double rapport de la physiologie et de la linguistique. Mais il est certains caractères généraux communs à tous ces pouvoirs et dont nous n'avons rien dit : nous leur consacrons volontiers une étude supplémentaire.

DÉSIR, JOIE, VERTU,

011

Étude finale.

Pour procéder avec ordre et clarté dans l'étude physiologique du cerveau, il importe de bien distinguer les caractères généraux communs à toutes les facultés des facultés elles-mêmes. Expliquons-nous.

Dans les précédents chapitres, nous avons pris un à un chaque organe cérébral pour en étudier la fonction spéciale et le besoin qui naît de cette fonction. Mais nous n'avons pas considéré ce que la vie de cet organe présentait de commun avec la vie de tous les autres ; nous n'avons rien dit de l'attention, du désir, du contentement et de la mémoire, qui sont autant d'attributs ou caractères également propres à toutes les facultés de la tête humaine. Notre but est de parler ici de ces caractères généraux des fonctions de l'encéphale tant sous le rapport de la physiologie que sous celui de l'analyse étymologique.

ATTENTION.

Le premier degré d'action d'un organe cérébral provient du rapport qui s'établit entre lui et son objet corrélatif : ce réveil de chaque faculté porte le nom d'attention.

DÉSIR, JOIE, VERTU.

i, lorsqu'il est mis en relation avec une suite d'accords, e des tons est excité, il est *attentif*. Vous m'exposez un projet épend mon bonheur dans l'avenir : vous provoquez non-ent l'*attention* de plusieurs organes de l'appareil de percep-mais encore celle de l'organe de l'espérance. Si votre projet à la gloire, vous exciterez l'*attention* de mon organe du n d'approbation ; s'il présentait du danger, les organes de la nspection et de l'instinct conservateur seraient bientôt atten-et les symptômes de la crainte ne tarderaient pas à se mani-er.

Après ces exemples, nous répéterons encore : l'*attention* n'est une faculté fondamentale, comme l'avaient cru les philosophes, mais un attribut commun à toutes les facultés cérébrales. Toutefois, dans l'intention des parleurs, le mot *attention* ne s'applique qu'à l'exercice des facultés intellectuelles. Il vous sera facile de rectifier cette erreur, même avant que l'Académie ne corrige sa définition. Voici les faits étymologiques.

De leur *TENDere*, tendre, Ind. TAN, p. 80, et de leur préfixe *ad*, vers, Ind. AD'I, p. 33, les Latins firent *atTENDere*, tendre vers, se porter avec effort, avec tension, vers quelque chose, être attentif à. On s'aperçoit aisément que la signification première d'*atTENDere* était celle de *porter un regard soutenu sur quelque chose* ; on y reconnaît la mimique de l'œil curieux, scrutateur. Sont issus de là : *attentus*, attentif, Ital. *attento*, Esp. *atento*, Port. *attento*, et *attentio*, attention, Ital. *attenzione*, Esp. *atencion*, Port. *atençaõ*, sans compter l'adverbe *attente*, attentivement, et les superlatifs *perattentus*, *perattente*.

C'est de la même image, c'est-à-dire du coup d'œil observateur, que naquit le tudesque *opmerchen*, être attentif, formé du préfixe *op* = API = EN = ob, p. 34, et du verbe *merchen*, All. *merken*, voir, *reMARQuer*, Ind. MerÇ, observer, p. 196. L'Allemand écrit *aufmerken*, faire attention à, Holl. *opmerken*, d'où l'adjectif *aufmerksam*, attentif, Holl. *opmerkzaam*, avec son rejeton *Aufmerksamkeit*, attention, Holl. *opmerkzaamheid*. Pour notre *attentif*,

synonyme de soigneux, les Allemands disent *achtsam*, Holl. *achtzaam*, du verbe *achten*, Tud. *ahon*, *ahton*, regarder, p. 178.

Le grec *προσέχειν*, tendre vers, dit, comme *attendere*, la direction du regard attentif. Il est composé du préfixe *προσ* = PRATI = *προτι* = *pro* = *prod-*, vers, en avant, et du verbe *Εχειν*, tenir, Ind. *ἴϛ*, p. 83. *Προσέχειν* nous paraît moins pittoresque que l'*atTENDere* des Latins : il y a dans ce *TENDo* tout ce qu'il faut pour rappeler le côté pénible de l'attention. Les dérivés *προσέχης*, attentif, *προσέξις*, attention, et *προσέχως*, attentivement, sont beaucoup plus usités que leur souche verbale *προσέχω*.

DÉSIR.

Aussitôt qu'un organe cérébral a été excité par le rapport qui existe entre lui et son objet corrélatif, il réagit sur cet objet, il fonctionne, et de sa fonction naît un besoin qui demande à être satisfait : ce besoin, c'est le DÉSIR.

Vous montrez une belle pêche à deux frères. L'un, avec un développement très-prononcé de l'organe du coloris, ne présente pas la base de la tête très-large à l'endroit du besoin d'alimentation. L'autre, avec de faibles facultés perceptives, est né gourmand, grand gourmand, car, chez lui, l'organe qui préside au besoin et au choix des aliments est d'une puissance et d'une activité peu communes. Le premier, le coloriste, veut contempler à loisir les nuances si bien fondues du vert, du jaune et du rouge, dans la peau veloutée de ce beau fruit. Le second, le gourmand, ne s'arrête et ne peut s'arrêter à cette contemplation, il est inquiet, il éprouve le besoin pressant de manger, de manger vite vite le bon fruit : son *désir* est beaucoup plus tyrannique que celui de son frère, parce qu'il appartient à la vie animale dont tous les organes sont incomparablement plus volumineux et d'une activité plus énergique que ceux de la partie antérieure du front.

Oui, sans l'expérience, sans la volonté réfléchie, sans le secours particulier de Dieu, le poëte a raison, *trahit sua quemque voluptas*.

DÉSIR, JOIE, VERTU.

Le mot BESOIN, Ital. *bisognio* *, *bisogno*, est dérivé du verbe composé *bisogniare* ou *bisognare* = *bi* + *somniare*, songer à, rêver à, se préoccuper de, être inquiet touchant, avoir de la sollicitude sur, *besoigner* *, *besogner*. Nous appelons *besogne* tout ce qui demande nos soins, nos *SOMNIA*. En traduisant *opus*, *operis*, ouvrage, *besogne*, *besoin*, par *bisogno*, les Italiens ont pu dire *bisognare* pour falloir, être d'obligation, être nécessaire, comme les Latins disaient *oportere*, falloir, de leur nom *OPERis* pour *OPORis* (*opus*), *besogne*, *besoin*. Aussi leur *bisogno* remplace-t-il *opus est*, comme *bisogna* remplace *oportet*, il manque, il faut, il est *besoin*. Ajoutons que *somniare*, songer, rêver à, soigner, d'où *somnium*, songe, soin, n'est qu'un simple dérivé de *somnus*, somme, sommeil, radical de la souche *SOPire*, Ind. SWAP, dormir, p. 78.

Nous insistons : le DÉSIR est un BESOIN créé par l'action d'un organe cérébral quelconque, et ce besoin sera d'autant plus pressant, plus exigeant, plus querelleur, que l'organe fonctionnant sera plus développé, plus actif ou plus habitué à la satisfaction.

Voyons la face étymologique du DÉSIR.

1° Avant tout, le langage assimile le *désir* à une *poursuite*, et il dit DÉSIRER par POURSUIVRE, *chercher*. Cette mutation d'idées me plaît parce qu'elle me rappelle tout l'empressement que nous apportons dans la recherche de l'objet désiré. Pesez bien les rapprochements qui suivent :

Î, lancer, mouvoir (cfr. I, aller, Lat. *Ire*), Gr. ἰμ; et Î, rechercher, désirer, d'où ÎYAMÂNAs, passionné, Gr. ἱεμενος.

WÎ, lancer, mouvoir, renforcé de Î (cfr. WI, aller, passer, Lat. *Vio* *); et WÎ, désirer, souhaiter. WAIWÎ, redoublé de WÎ, présente aussi l'une et l'autre signification.

IS, lancer, poursuivre, et IS, désirer, souhaiter. De là ISÎIs, désir, Gr. ἰστης, désir, volonté; ISMAs, passion.

IC' ou ICC', poursuivre et rechercher, désirer, Rus. *iszczu*, je recherche, Lat. *EGeo*, *indIGeo*, je désire, j'ai besoin de, je suis indIGent, Tud. *eisko*, *eische*, All. *eische* *, *heische*, Holl. *eische*, je veux, j'exige. Il faut mettre côte à côte du verbe IC', pour-

suivre, désirer, son parent IK', aller, se mouvoir, Gr. $\text{IK}\omega$, *inavw*.

Lat. *PETo*, je me précipite sur, Ind. *PAT*, se lancer sur, tomber, p. 71; et *adPETo* = *ad* + *PETo*, je poursuis avec impétuosité, je désire ardemment. De là *apPETitus*, le désir, l'appétit, et, spécialement, le désir des choses qui flattent les sens; *apPETitio* et *apPETentia*, le désir, l'appétence.

2° Le langage dit DÉSIRER par ATTEINDRE. Ce n'est pas la première fois que nous voyons l'acte moral exprimé par le mot qui peint sa réalisation dans le monde matériel : nous avons vu *je fais grand*, *j'agrandis* pour *j'estime*; *je rapetisse* pour *je mésestime*; *je suis fort* pour *je puis*, *je suis capable*, etc. Ici nous trouvons *j'attein*s, *j'obtiens* pour *je cherche à atteindre*, *je veux obtenir*. Voyez :

SARJ, obtenir, acquérir, et *SARJ*, chercher, désirer. *SARJ* nous paraît être un renforcé de *ARJ*, amasser, réunir. Cfr. *ErC*, *PerC*, *serrer*, *resserrer*, p. 79.

LAB', atteindre, obtenir, Gr. $\text{AAB}\omega$ *, AAMBaw , $\text{AHB}\omega$ *; et *LUB'*, désirer, aimer, d'où *LAUB'As*, désir. Souvenez-vous du latin *LUBere*, *LUBido*, p. 132.

All. *LANGen*, atteindre, *erLANGen*, obtenir, Ind. *LAG'*, atteindre, saisir, Gr. AAXen *, AANXawen , Lat. *LEGere*, saisir, prendre; et *verLANGen*, désirer, souhaiter. Le préfixe allemand *ver-*, *Tudfer-* ou *far-*, est identique au latin *per*, au français *par*, à l'indien *PARâ*, p. 34.

3° Le besoin du boire et du manger étant un des plus querelleurs en même temps qu'il est un de ceux qui se représentent le plus souvent, on conçoit l'antique assimilation de tout désir impérieux à une faim ou à une soif urgente. Or, nous l'avons vu, la parole dit avoir faim par manger, dévorer : elle rappelle le besoin par l'acte qui le satisfait, le désir par sa réalisation. Comparez.

Gér et *GRAS*, dévorer, manger; et *GerD'* et *GARD'*, désirer ardemment, Goth. *gredo*, je suis affamé, je suis avide, Angl. *greed* *, dévorer, avoir faim, être passionné pour. De ces verbes sont sortis *GARD'As*, désir, et *GerD'Us*, avide, Lith. *gardus*, Goth. *gredags*, Sax. *graadig*, Dan. *greetig*, Angl. *greedy*, d'où *greediness*, voracité,

DÉSIR, JOIE, VERTU.

1. passion. La langue allemande ne reproduit point le *D'* final la racine indienne dans son *GEH*ren *, *beGEH*ren, désirer emment, d'où le nom *die GIER*, la passion ; mais cette finale arait dans les substantifs *die Gierde*, *die Begierde*, le désir violent, la passion.

L'Indien dit encore *G'As*, manger, et *GAIS*, désirer ; *GLAS*, aler, Lat. *GLUTio*, et *GLAIS*, désirer, convoiter ; *LIH*, lécher, *χω*, et *LUH*, désirer, *λχνεω* *, *λχνευομαι*.

Enfin, le verbe lithuanien *alkstu*, Rus. *ALZU*, présente encore cette mutation entre *j'ai faim* et *je désire*.

4^e *DÉSIRER* se dit souvent par *AIMER*. Il faut relire ici ce que nous avons écrit, p. 130 et 131, sur la mutation entre les idées *cherir*, *aimer*, et *protéger*, *défendre*. Vous y trouverez *Wer*, couvrir, protéger, et, par mutation, *aimer*, choisir ; vous placerez à côté son analogue *WRİ*, *aimer*, préférer ; puis vous les mettrez tous deux en parallèle avec *WAL*, couvrir, protéger, *WAL* et *WLİ*, *aimer*, préférer, choisir. Vous considérez ensuite ces racines sanscrits, *WAL* et *WLİ*, dans leurs représentants européens et sémitiques ; dans le grec *ελδομαι*, je désire ; dans le latin *VOLO*, j'aime, je désire, je *VEULx* *, je veux ; dans les verbes gothiques *walia*, je choisis, All. *wahle*, et *wilia*, j'aime, je veux, All. *will*, Angl. *will* ; dans le lithuanien *weliju*, je veux, Rus. *wolau*, Pol. *wolę* ; enfin dans l'hébreu *WĀL* *, *ĀWAL*, vouloir, désirer, être fou.

Nous insistons, car il s'agit de racines dont les pousses verbales et nominales sont d'une application très-étendue. Veuillez donc vous rappeler que *WAL*, *aimer*, *désirer*, *vouloir*, *préférer*, etc., appartient à la famille *LANCER*. Nous disions, p. 69 : *tourner* est toujours une individualisation de *lancer* ; il s'exprime aussi par les syllabes qui imitent si bien la projection rapide, par *AL*, *IL*, *AR*, *IR*. Là nous avons présenté :

I. *WAIL* ou *WAILL*, *lancer*, *tourner*, Lat. *VOLare*, *voler*, et *VOLVere*, Gr. *ΕΙΛειν*, *tourner*, *entourer*. Ainsi *LANCER* devient *TOURNER*, et *TOURNER* devient objectif dans *ENTOURER*. De là

WALL, tourner, envelopper, et son dérivé latin *VELum*, voile, ce qui entoure, ce qui enveloppe, d'où *VELare*, voiler, couvrir, cacher.

II. ENTOURER, couvrir, n'est, pour l'ordinaire, qu'un moyen de protection, une manière de fortifier ou de conserver. De là WAL, couvrir, fortifier, être fort, Lat. *VALere*, d'où *VALidus*, *inVALi-dus*, et WAL, garder, garantir, Lat. *VELle*, assurer et tenir pour certain.

III. Viennent ensuite WAL et WLÎ, aimer, préférer, choisir. Car, vous savez, nous ne gardons soigneusement que ce qui nous plaît, nous rejetons ce qui nous cause du déplaisir.

A ces trois alinéa nous pourrions ajouter comme terme de comparaison les trois alinéa suivants :

I. Wer (PARIWer) et WerT, tourner (entourer), Lat. *VERTere*, *VERSum*, d'où *VERsari*, Gr. *ΕΡΔειν*.

II. Wer (ÂWer, SÂnWer) et WÎR, entourer, couvrir, protéger, garder, Goth. *WARIan*, All. *beWAHRen*, GARantir, *WEHRen*, protéger, défendre, ARmer (WARMan, *ARMure*, Lat. *ARMum*).

III. Wer, WerT, WAR, WRI, aimer, choisir, préférer.

Nous voudrions, en effet, que tous les penseurs reconnussent une bonne fois cette suite de mutations si naturelles :

TOURNER, ENTOURER, COUVRIR,

Comme moyen de

PROTÉGER, GARDER, GARANTIR,

Comme effet de

CHÉRIR, AIMER, DÉSIRER.

Ne nous occupons plus maintenant que du latin *VELle*. *VELle* pour *VELere*, indic. *VOLo*, appartient, par son double sens de garantir et d'aimer, au second et au troisième anneau de la chaîne d'idées que nous figurons ici par nos trois lignes d'infinitifs. *VOLo* se traduit par je garantis, j'assure, j'affirme, je donne ou je tiens pour vrai (vrai, Lat. *VERus*, garanti, certain, du verbe Wer, garantir). *VOLo* se traduit aussi par j'aime, je désire, je veux.

Mais *VELle* et son dérivé *VOLuntas* ont surtout reçu le sens de

DÉSIR, JOIE, VERTU.

cepté par les *facultés réflexives*. Ils désignent donc ordinairement le vouloir réfléchi, intelligent, ou, comme dit un philosophe moi voulant l'action du SOI sur l'extérieur ou la cessation de l'extérieur sur soi.

la volonté ainsi entendue, il y a :

impulsion vers l'objet perçu, désir, tendance, besoin ;

s :

Appréciation par les facultés réflexives de la portée de ce ou de cette impulsion.

est donc pas une faculté fondamentale en exercice ou en s que désigne le mot abstrait *volonté*, mais bien l'ensemble actions de plusieurs organes ou de plusieurs facultés. Cette pluralité d'actions dans les actes que nous appelons *volontaires* plique les qualités si diverses de la *volonté* chez les différents jets, considérée sous le rapport de son énergie, de sa persévérance et de sa liberté.

Un exemple :

Cet écolier étudie une page d'histoire qu'il doit raconter demain devant tous ses condisciples ; un prix est attaché à la meilleure narration. Dans la tête de cet enfant, les organes des facultés réflexives et du sens des événements sont trop peu développés pour lui créer à eux seuls un grand besoin de l'étude des faits historiques. Il veut pourtant, il veut savoir sa leçon mieux que tous les autres, parce que son organe de l'estime de soi le pousse à ne pas se laisser surpasser par tel et tel condisciple ; parce que son organe du besoin d'approbation le porte fortement à faire tous ses efforts pour mériter le prix et les éloges du maître ; parce que ses organes de l'attachement et de la bienveillance l'incitent à se rendre digne d'une couronne qui fera tant de plaisir à la bonne maman, qui ne manquera pas de faire les galettes au jour du triomphe. Et, si l'organe de la fermeté ne manque pas de puissance, le vouloir sera constant, le travail opiniâtre et le succès presque assuré. Faites-y bien attention, le contingent de désir fourni par chaque organe est compris dans le JE VEUX de notre élève.

L'intensité du vouloir dépend du volume et de la vitalité des organes fonctionnants.

La constance du vouloir dépend du plus ou moins de puissance de l'organe de la fermeté.

Quant à la liberté du vouloir, elle résulte toujours de la domination plus ou moins complète des facultés réflexives sur les autres pouvoirs de la tête humaine, au moment de la détermination volontaire. Rien n'est plus vrai, tous les hommes n'agissent pas avec la même liberté de vouloir. L'idiot cède à ses impulsions sans pouvoir jamais en calculer la portée, ni en apprécier la moralité. On ne peut le réputer coupable parce qu'il ne veut pas librement.

Le passage de l'idée *aimer* à l'idée *désirer* se rencontre encore dans l'indien AW, couvrir, cacher, 2 soigner, aimer, 3 désirer, Lat. *A Veo*, je souhaite; dans l'hébreu *ÂA'B*, Arab. *A'BBa*, aimer et désirer; cfr. *ÂBA'*, désirer, vouloir, et *TâAB*, désirer ardemment, p. 131.

5° Lorsque le désir résulte de l'action d'un organe prédominant de la vie instinctive ou sentimentale, il est toujours impérieux, exclusif, tyrannique. En même temps, cette violente excitation du cerveau réagit fortement sur les nerfs ganglionnaires et sur les principaux appareils de la vie de nutrition, comme ceux-ci réagissent à leur tour sur le cerveau pour le faire souffrir de toute leur souffrance. Les mouvements du cœur se précipitent ou se ralentissent, le sang se refroidit ou s'échauffe, etc., etc., il y a imminence morbide.

Le langage a fort bien rappelé ces états de fièvre et de souffrance par des verbes signifiant *être agité*, *être exalté*, ou *être souffrant*, *pâtir*.

En Sanscrit, nous voyons KAK, heurter, agiter, et KAK, être passionné pour.

Dans la même langue, à côté de KAP, être agité, et de GUP, heurter, troubler, nous trouvons KUP, se passionner et, spécialement, être en colère. KUP a donné KAUPAs, passion, et KUPITAs, passionné. Cette racine est représentée en Latin par *CUPio*, je suis

passionné pour, je désire ardemment, d'où *CUPido*, le désir violent; le composé *conCUPisco* dénote encore un désir plus ardent que le simple *CUPio*; son participe *conCUPiscens* a produit *conCUPiscentia*, concupiscence, beau mot qui désigne parfaitement la tyrannie d'un désir concentré.

En Grec, *MANeis*, *MANης*, fortement agité par une passion exclusive, fou, maniaque, et *MANiz*, exaltation, *MANie*, passion, sont des représentants des noms indiens *MÂNIN*, exalté, et *MÂNAs*, passion, dérivés l'un et l'autre du verbe *MAN*, penser, dont nous nous sommes occupés plus d'une fois, voyez p. 103. De là encore le verbe *μανεσθαι επι τιμι*, être passionné pour un objet.

Nous avons dit, p. 188, que la racine indienne *PUT'*, frapper, blesser (cfr. *BAD'*, battre, *πατασσω*), signifie encore *supporter des douleurs, souffrir*, et que cette racine, avec ce dernier sens, avait été conservée par les Grecs dans *ΠΑΘω*, et par les Latins dans *PATior*. Nous ajouterons ici que les dérivés de ces deux verbes, *παθος* et *passio*, représentent non-seulement la souffrance physique, mais encore la souffrance morale de la *passion*. Le mot *passion* ne peut donc convenir qu'aux désirs violents et despotiques. Et remarquez bien que cette tyrannie du désir ne se rencontre pas uniquement dans les tendances immodérées des organes instinctifs, chez l'amoureux, l'avare, le colérique ou le gourmand, mais qu'on la retrouve souvent dans le domaine du sentiment et de l'intelligence. Il n'est pas rare de trouver des personnes littéralement esclaves du besoin qu'elles éprouvent de rendre service aux autres *contra fas et nefas*; j'en connais que les exigences de leur sentiment de conscience ne laissent jamais tranquilles; j'en ai vu qui se laissaient entraîner à leur insu par leur besoin de merveilleux, par leur excessif amour de la musique, du dessin, etc.

Le mot *passion* a son correspondant exact dans les langues germaniques. L'allemand *LEIDen*, Tud. *LIDan*, être blessé, souffrir, Ind. *LUT*, blesser, nuire, *LUŞ*, couper, blesser, Lat. *LAEDere*, blesser, faire souffrir, compte parmi ses dérivés le nom *Leidenschaft*, passion, ce qui engendre la souffrance, car la terminaison

schaft est due au verbe *schaffen*, Tud. *scaffan*, Goth. *skapān*, faire, produire.

A cette manière de peindre la passion par l'agitation et la souffrance se rattache encore le *ἔτος* des Grecs, avec son sens de désir ardent, passion. En effet, la racine *ἔτω*, Ind. D'Ū, d'où *ἔτος*, signifie frapper, secouer, agiter (efr. KUP, GUP et PUT'). Ce *ἔτος* marquait la passion et la partie de l'âme qui était supposée le siège des passions (poumons et cœur, intestin, foie, etc.). Il a donné le verbe nominal *ἐπιἔτω*, j'éprouve de la passion pour, je désire ardemment, d'où les substantifs *ἐπιἔτωμα*, désir, passion, *ἐπιθυμητής*, désireux, et *ἐπιθυμητικός*, désirable.

6° Nous avons observé trois cas d'assimilation du désir à une inelination, à un penchant. Ils appartiennent au sémitisme. Les voici :

Hébr. *HāFaṣ*, plier, ineliner, Arab. *HaFaṣa*; et *HāFaṣ*, désirer, vouloir, d'où *HēFeṣ*, désir, volonté.

Aram. *ṢBĀ*, être incliné, et *ṢBĀ*, désirer, vouloir.

Hébr. *ṢāBA'*, être penché vers, et *ṢāBA'*, désirer, vouloir.

7° L'objet désiré absorbe notre attention. Nous ne voyons que lui, nous ne rêvons que lui. Aussi la parole exprime-t-elle souvent *désirer* par *voir*, *regarder*.

De son verbe *DerÇ*, distinguer, voir, Gr. *ΔΕΡΚω*, p. 196, l'Indien forma son *DIDerKṢĀ*, désir.

De *siderare* *, contempler, verbe nominal formé de *sidus*, *sideris*, astre (cfr. *considerare*, considérer, p. 212), le Latin fit *desiderare*, désirer une chose dont on n'a pas assez joui, la regretter. Ce verbe fut conservé par les Néo-latins avec le sens large de *désirer*, souhaiter, dans Ital. *desiderare*, Esp. *desear*, Port. *desejar*, Franç. *désirer*. Il faut en dire autant de sa tige *desiderium*, Ital. *desiderio*, Esp. *deseo*, Port. *desejo*, Franç. *désir*.

Conférez encore *LAKṢ*, voir, regarder, p. 211, et *LAṢ*, désirer, aimer; l'allemand *sehen*, voir, p. 196, et l'allemand *sehnen*, désirer; le grec *οπτομαι*, je vois, p. 212, et le latin *opto*, je désire.

8° Nous avons rencontré des exemples de mutation entre *parler*

et *souhaiter*. Mettez en parallèle **WÂÇ**, crier, $\eta\chi\epsilon\omega$, *voco*, **WAC**, parler; et **WAÇ**, **WAC'**, *souhaiter*, *désirer*, Gr. $\epsilon\tau\chi\omega$ *, $\epsilon\tau\chi\omicron\mu\mu\iota$, Lat. *VOVeo*, je *VOUe*, je *désire*, je *fais des vœux*. **WAÇ** a donné **UÇÎ**, le *vœu*, le *souhait*, Gr. $\epsilon\tau\chi\gamma$, et **WAC'** a produit **WÂNC'Â**, *désir*. Les langues germaniques ont conservé ce dernier nom dans leur *wensch*, *wunsc*, *Wunsch*, d'où elles ont dérivé le verbe *wenschen*, *wunscen*, *wünschen*, *désirer*, *souhaiter*.

JOIE.

Dans l'économie humaine, aucun appareil ne peut fonctionner normalement sans donner un sentiment de bien-être. Les organes cérébraux comme tous les autres sont soumis à cette loi. Si vous avez cette région antéro-supérieure de la tête, d'où dépend le sentiment de bienveillance, fortement développée, vous éprouverez un plaisir indicible en cédant à ses exigences, en rendant service à votre voisin; comme vous éprouverez un grand plaisir en faisant un acte de justice, en recevant des éloges, en contemplant des couleurs bien nuancées, en comparant ou en combinant vos idées, si, dans votre tête, les organes de la conscience, du besoin d'approbation, du coloris et des facultés réflexives sont convenablement développés, et si rien ne s'oppose d'ailleurs à leur libre exercice.

Oui, chaque organe a son besoin, son désir, et le plaisir, le contentement, la joie, le bonheur, sont attachés à la satisfaction de ce besoin, de ce désir, comme la douleur, la peine, le chagrin, le malheur, sont inséparables de sa non-satisfaction.

Le contentement se manifeste ordinairement de deux manières: par le rire ou le tapage, et par les sauts ou l'agitation. Le chagrin ne rit pas, il est tranquille, il est morne. Aussi trouverez-vous *être content*, *être joyeux*, rendu par *rire*, *se réjouir*, *badiner*, *jouer*, *sauter*; encore le *signe* extérieur pour le sentiment *signifié*.

1° C'est **JAKS**, *rire*, *badiner* (cfr. **KAKAK'**, **KAK'**, $\kappa\alpha\chi\alpha\zeta\omega$, *ca-*

chinnor), représenté en Latin par *JOCarī*, qui nous a donné *joie*, Ital. *gioja*, et *joyeux*, Ital. *gioioso*, par les noms latins *JOcus*, badinage, rire, JEUC*, jeu, et *JOcosus*, rieur, railleur, réjoui. De là encore l'adjectif *JUCundus*, qui plait, Ital. *giocondo*. Les Latins disaient de même *hoc arRIDet mihi*, cela me sourit, cela provoque mon sourire, pour *hoc est mihi jucundum*, cela m'est agréable.

Comparez encore :

GAJ, tapager, et GAJ, se réjouir, être content.

GUS, crier, et JUŞ, se réjouir, aimer, faire volontiers ou avoir coutume, Lat. *GAUDere*, *gawisus*, se gaudir, se réjouir, être joyeux ; d'où *GAUDIum*, réjouissance et joie. Le Grec dit γαίω, je me réjouis. Souvenez-vous ici de nos substantifs gai (*gawisus*) et *gaieté* qui n'ont que la première signification du *gaudium* latin.

RAB', faire grand bruit, et RAB', se réjouir.

LAS, LAD, jouer, folâtrer, Lat. *LUDere*; et MLAD, être gai, être joyeux, être content, Lat. *LAETari*, se réjouir, être plein de joie, d'où *LAETitia*, réjouissance, joie. Cfr. Hébr. 'ALaŞ, sauter de joie, se réjouir.

Lat. *SALTare*, fréquentatif de *SALire*, sauter, Ind. SAL, Gr. Ἀλλομαι, je bondis ; et son composé *exSULTare*, *exultare*, sauter de joie, être plein d'allégresse.

Ind. LAG'As, léger, et Lat. *aLACer*, *aLACris*, léger, agile, puis gai, *allègre*. Le rejeton *aLACritas* est devenu notre *allégresse*.

Ind. HIL, folâtrer, jouer ; et Lat. *HILaris*, gai, content, d'où *exHILarare*, rendre gai, réjouir. Cfr. Hébr. GIL, tourner, danser en rond, puis se réjouir, se gaudir.

L'indien HerŞ, jouer, badiner, a donné HerŞTAs, joyeux, Gr. χαρτος. Ce verbe est représenté en Grec par χαρω, χαρῶ, χαίρω, je me réjouis, je suis content. De là χαρᾶ, χαρµα, χαρµη, joie, contentement, satisfaction.

Si le rire et la danse annoncent la joie, les pleurs et les gémissements trahissent la douleur, la peine, le chagrin. Voyez quelques mutations entre *pleurer*, *gémir*, et *souffrir*, être triste.

Ind. KRAD, se plaindre, murmurer, et KRAD, souffrir, être

chagrin. Et encore : Ind. **KLAD**, résonner, gémir et être triste; cfr. **ΚΑΛΙΩ**, je pleure et je suis malheureux.

Lat. **GEMere**, gémir, se plaindre, Ind. **G'U**, Tud. **KUMen**, Holl. **kuimen**; et Tud. **kumber**, chagrin, All. **Kummer**, d'où *bekümmern*, chagriner, faire de la peine.

All. **murren**, gémir, soupirer, Gr. **μυρω, μυρομαι**, je murmure, je me plains (cfr. *μυρμυρειν*, Lat. *murmurare*, All. *murmeln*); et Lat. **MOERere**, gémir, être triste, avec sa forme participe **MOESus**, triste, d'où **MOESitia**, tristesse. **Murren** a donné *mürrisch*, chagrin.

2° Dans notre étude sur la famille **BRILLER**, nous avons signalé le passage si remarquable de l'idée *luire, briller*, à l'idée *rendre gai, réjouir*. Un beau soleil de printemps vous réjouit; un ciel sombre vous rend sombre, mélancolique, chagrin ou du moins plus sérieux (*serius*), triste comme le soir (*serus, sero*). Voici des mutations curieuses :

B'AD ou **B'AD**, briller, récréer, et être heureux, être content. De là **B'ADPRas**, brillant, prospère, Gr. **φαιδρος**, heureux, joyeux, d'où *φαιδρων* et *φαιδρυνω*, je brille et je me réjouis.

B'Â, briller, Gr. **ΦΑω**; et Lat. **BEo**, je réjouis, je rends heureux. De là **BEatus**, heureux, et ses rejetons **BEatitudo** et **BEatitas**, bonheur, félicité, **BÉatitudo**. De son côté, **ΦΑω**, je brille, a produit **ΦΑος**, splendeur et joie.

NAD, briller, resplendir (origin. *retentir*, comme **B'AD** et **B'Â**), et **NAD**, égayer, rendre content. Cfr. **NAT**, briller, Lat. **NITere**.

ID' ou **IND'**, briller, compte parmi ses dérivés l'adjectif **ÂIN-D'RAs**, brillant, céleste, Gr. **αιθριος**, All. *heiter*; mais, chez les Allemands, *heiter* a encore le sens de *gai, content*; il le conserve dans son rejeton *Heiterkeit*, brillant, clarté, joie, gaieté.

RUC, briller, resplendir, et **RUC**, être gai, être content.

Ind. **LAKS**, **LAUC**, briller, paraître, voir; et Gr. **λευκος**, brillant, blanc, gai, joyeux.

KAN, luire, et **KAN**, égayer.

Si, pour rehausser l'éclat de ces rayons, vous vouliez les entou-

rer de quelques ombres, sachez que tous les vocabulaires tiennent à votre disposition les épithètes de la sombre mélancolie et du noir chagrin, avec tout ce qu'il y a de lugubre dans le deuil, cette douleur habillée. Surtout n'oubliez pas le *TRÜBen* des Allemands, Lat. *TURBare*, Ind. *TURW*, secouer, troubler, d'où *Trübe*, eau trouble (eau agitée), *trübes Wetter*, temps sombre, brouillard, *trübe Gedanken*, pensers tristes, et le composé *beTRÜBen*, brouiller, assombrir, avec son dérivé *Betrübniß*, tristesse, chagrin.

3° Quelques verbes désignant originairement la manducation et, par suite, les jouissances du palais, furent reçus pour exprimer tout plaisir, toute délectation. Citons les principaux :

PRÎ, nourrir, goûter, puis délecter, réjouir, et, enfin, aimer, chérir, Lat. *FRUi*, jouir, éprouver de la joie de la possession d'un bien, All. *FREUen*, réjouir, d'où *FREUde*, joie, Holl. *vreugde*, Ind. **PRÎTis**. L'Allemand doit encore à **PRÎ** = *FREUen* l'adjectif *froh*, content, d'où *Frohheit*, contentement. (Cfr. **B'RI**, Per et B'er, nourrir.)

Comparez encore :

Per, nourrir, qu'il faut rapprocher de **PRÎ**, et **SPer**, réjouir, rendre content.

SWAD, mâcher, goûter, savourer (cfr. **SWAD**, fendre, couper, p. 84); et Gr. $\Lambda\Delta\omega$, $\text{'H}\Delta\omega$, $\text{'A}\Delta\epsilon\omega$, $\text{'AN}\Delta\alpha\omega\omega$, je plais, je délecte, je suis agréable, d'où $\text{'A}\Delta\omicron\varsigma$, joie, $\text{'H}\Delta\omicron\varsigma$ et $\text{'H}\Delta\omicron\nu\gamma$, joie, jouissance. **SWÂDUs**, doux, nous l'avons vu, a été conservé dans Gr. $\text{'}\sigma\delta\upsilon\varsigma$, Lat. *suavis*, All. *süss*, Holl. *zoet* et Angl. *sweet*.

Partout, le plaisir, c'est le miel avec ses douceurs; la douleur, c'est l'absinthe avec son amertume.

4° Il est d'autres verbes qui, pour rappeler le plaisir, personnifient l'objet désiré, en font un oiseleur et lui donnent un son de voix qui nous appelle, nous allèche, nous enchante et nous pipe comme autant d'oiselets. En voilà de la poésie !

Mettez en parallèle l'indien **LAUK**, parler, crier, appeler, Gr. $\text{A}\text{H}\text{K}\epsilon\omega$, $\text{A}\text{A}\text{K}\epsilon\omega$, Lat. *LOQuor*, *LOCutus*; et le latin *LACio* *, j'appelle, je pipe, j'attire dans le piège, d'où *allICio* = *ad* + *LACio*, je crie vers, j'appelle, j'allèche; *deLICio*, j'enchante, je plais, avec

son dérivé *deLICia*, *deLICiae*, plaisir, déLICES, et le fréquentatif *deLEcto*, je dÉLECTe, *deLEctari*, je fais mes délices, d'où *delectatio* et *delectamentum*. Il faut y joindre le composé *obLEctare*, attirer par le plaisir, rendre joyeux. Nous pensons que *plACere*, notre plaisir et notre plaisir, n'a pas une origine différente; les Latins disaient: *hoc placet mihi*, cela a de l'attrait pour moi, cela me plaît, et encore: j'aime cela, je le veux. Quant au renforcement de la liquide initiale, cfr. *plico* pour *lico* *, *ligo*, *plecto* et *flecto* pour *lecto* de *lego*, *placo* pour *laco* *, *λαχω* *, *pluo* et *fluo* pour *luo*, etc.

5° Voici deux expressions qui, nous en sommes sûr, feront plaisir à tous les amis de la liberté. Dans l'antique idiome des Brahmes, on trouve *être content* rendu par *être libre*. Le Sanscrit dit *GRANT'*, détacher, lâcher (cfr. *GRAT'*, trancher, diviser), et *GRANT'*, rendre joyeux, rendre content. Et encore: *GRAT'*, être libre, puis se réjouir. Cela me rappelle que les hommes de guerre des rives du Danube et du Rhin disaient, eux, *un homme heureux* pour *un homme libre*; vous verrez l'indien *PRIYAs*, content, du verbe *PRÎ*, se délecter, devenir chez les Goths *FRIJa*, libre, Tud. *fria*, *fri*, *vri*, All. *frei*, Holl. *vrij*, Anglo-sax. *freat*, *fry*, Angl. *free*, d'où le nom *Freiheit*, *vrijheid*, etc., liberté, indépendance.

6° Nous n'avons rien à dire des noms composés *ευδαιμονια* et *ευφροσυνη*, joie, contentement, qui marquent, par leur origine, une situation agréable (*ευ*, bien) de l'esprit (*δαιμων*, *φροσυνη*). Nous n'analyserons pas non plus les expressions toutes païennes *heur*, *bonheur*, qui traduisent les noms germaniques *luck*, *geluck*, *geluk*, *glück*, bon moment, hasard favorable, sort prospère, et leurs équivalents latins *sors*, *fors* *, *fortuna* (cfr. *forte*), *felix*.

7° L'adjectif latin *volupis* *, *volupe*, est un mot qui, par sa singularité même, nous paraît mériter un alinéa spécial. *Volupe* est signifie *cela me plaît*, *j'aime cela* ou *cela me satisfait*. *Volupis* a un rejeton beaucoup plus usité que lui, c'est *voluptas*, plaisir, *volupté*. Il est à peu près inutile de vous indiquer la racine verbale de ce nom, qui est *VOLO*, j'aime, je veux, dont nous avons fait l'histoire au précédent paragraphe.

8° Nous avons laissé pour la fin les meilleurs portraits de la joie, ceux qui la montrent telle qu'elle est, c'est-à-dire comme la satisfaction d'un besoin, d'un désir. Or, pour le langage, *satisfaire*, c'est *combler la mesure*. Les Latins disaient *avoir assez, satis habere*, pour être content, et *faire assez, satis facere*, pour contenter. *Satisfacere* = *satis* + *facere*, faire assez au gré de quelqu'un, soit pour lui payer son dû, soit pour le rendre content, pour le *satisfaire* ou lui donner de la satisfaction. *Facere* est le causatif de *Fio, FUo*, Ind. B'U, vivre, exister, être. Quant au *satis* latin, c'est une copie de l'indien SÂD'U, complètement, pleinement, dérivé du verbe SÂD', combler, comme *satur* est une reproduction de SÂD'Us, comblé. Les Français, vous savez, ne disent pas *satz* *, *sez*, mais *assatz* * (*adsatis*), *asSEZ*.

C'est du latin *contINere* = *cum* + *tenere*, contenir, qu'est issu le participe passé *contENTus*, rempli, comblé, et satisfait, *content*. Les langues romanes ont non-seulement gardé *contENTus* dans *contento*, *contente*, *content*; elles en ont encore fait leur verbe *contentare*, *contentar*, *contenter*, rendre content, satisfaire. *Contentare* est le père du lourd *contentamento*, *contentamiento*, *contentement*.

Mais il nous reste à voir la douleur morale assimilée à la douleur physique et rendue comme elle par des mots qui peignent une oppression, une blessure, un mal quelconque.

Dans la plupart des maladies, nos forces motrices tombent, se détraquent; nous ne pouvons nous remuer sans grande difficulté; il nous semble qu'un poids énorme pèse sur notre corps naguère si alerte, si léger. Comme il est à peu près certain que les malades du temps passé sentaient ce que sentent les malades d'aujourd'hui, nous croyons que tous ceux qui ont beaucoup souffert peuvent, sans trop de présomption, se constituer juges compétents de la justesse des expressions suivantes :

Gr. ΤΑΛΑειν, ΤΑΑειν, porter, supporter, Ind. TUL, Lat. *TOLLere*, soulever un poids, p. 69; et souffrir, éprouver de la douleur. De là ΤΑΛας, souffrant, ΤΑΛασις, souffrance, peine, et ΤΑΛαος, malheureux.

Ind. DUL, proche parent de TUL, soulever, supporter; et Lat.

DOLere, souffrir, se douloir, d'où *DOLor*, Ital. *dolore*, Esp. *dolor*, Port. *dor*, Franç. *douleur*, et son rejeton *dolorosus*, Ital., Esp. et Port. *doloroso*, Franç. *douloureux*. DUL se retrouve encore dans le tudesque *dolen*, *thulten*, le gothique *thalan*, l'allemand *dulden*, etc., avec le sens de tolérer, souffrir, être patient.

TUL forme le parfait *susTULi* = *sub* + *TULi*, j'ai souffert, dans *sufFERre*, Ital. *soffrire*, *sofferire*, Esp. *sufrir*, Port. *soffrer*, Franç. *souffrir*, composé du préfixe *sub* = *ύπο* = UPA, p. 33, et de *FERre*, *FERo*, élever, soulever, porter, Ind. B'er, Gr. $\Phi\epsilon\rho\epsilon\omega$, $\Phi\omicron\pi\epsilon\omega$, p. 69. Ici et là, c'est le poids de la douleur (le poids du poids) qui pèse sur nous et que nous supportons (*portare*).

Vous connaissez TU, frapper, Tuer, et DÛ, détruire, p. 84; veuillez en rapprocher ðU, être tourmenté, souffrir, puis être triste. Il en est de même pour les mots qui vont suivre; ils présentent tous cette succession d'idées :

1. FRAPPER, BLESSER,

Cause ordinaire de

2. SOUFFRIR, ÉPROUVER DE LA DOULEUR;

A quoi l'on assimile

3. ÊTRE TRISTE, AVOIR DU CHAGRIN.

TRUT, rompre, blesser, p. 83, Gr. ΤΡΥω, Lat. *TERo*, *trituro*, d'où TRUTis, plaie, est représenté en Gothique par *thriutan*, blesser, souffrir, et dans la langue allemande par *DRIESSen* dans *verDRIESSen*, souffrir, avoir de la peine, être triste, d'où le dérivé *verDRUSS*, chagrin. Cfr. *TRISTis*, triste, d'où *tristitia*, tristesse.

Ind. PAÏN, frapper, détruire, et Lat. *POENa* (*poina* *, ancienne orthographe), douleur, peine, d'où *poenitere* avec ses dérivés *poenitens*, pénitent, *poenitentia*, pénitence. De *se poenitere*, l'Italien a fait *pentirsi* et, au moyen de la particule *re*, *ripentirsi*, l'Espagnol, son *arrepentirse* (*ad* + *re* + *poenitere* + *se*), le Portugais, son *arrependerse*, notre *se repentir*.

Le tudesque *SERen*, blesser, a donné les nouns *ser*, douleur, et *serge*, *sorge*, *sorgo*, *sorga*, Anglo-sax. *sorg*, Angl. *sorrow*, Holl. *zorg*, All. *sorge*, peine, chagrin, tristesse, inquiétude, souci.

Le latin *torquere*, *tortum*, signifie tordre, plier en tous sens et faire souffrir. C'est lui qui a fourni et le nom du bourreau, *TOR-tor*, et le nom du supplice *TORmentum*, tourment, d'où le néo-latin *tormentare*, *tormentar*, tourmenter. Les Latins disaient déjà : *doloribus animi torqueri* ; nous disons aujourd'hui les *tourments de l'esprit* pour faire entendre de fortes douleurs morales.

Le sanscrit AG', frapper, nuire, a produit AG'An, mal, Gr. *αχος*, *αχυνς*, douleur, ehagrin, d'où les verbes nominaux *αχρω*, *αχυνω*, *αχουμεν*, je suis souffrant et je suis' ehagrin, auxquels il faut ajouter *ααχρω*, je fais souffrir, et son passif *ααχουμεν*, je suis triste.

MÉMOIRE.

Gall a dit le premier que la mémoire n'était point une faculté isolée, mais qu'il y avait autant de mémoires que d'organes ou de facultés. Un fait certain, c'est que tel homme, qui se rappelle parfaitement les formes des objets, ne peut que très-imparfaitement se souvenir des couleurs ; que tel autre, doué d'une forte mémoire des événements, ne peut se rappeler la moindre suite d'accords, la moindre mélodie ; que celui-ci, retenant si exactement les gestes, ne sait pas retrouver son chemin dans la campagne ; que celui-là, si remarquable par sa mémoire des saveurs, est incapable de retenir des nombres et des rapports numériques, etc., etc.

Quoique la mémoire soit un phénomène inexpliqué, on possède quelques données importantes sur les conditions de son existence. Ainsi, le degré de puissance mémoriale d'un organe correspond en général au degré de développement et d'activité de cet organe. Si les impressions sont vives, profondes, leur reproduction sera facile, même après un très-long laps de temps ; si elles sont faibles, leur mémoire sera faible et peu tenace, à moins qu'elles ne soient souvent répétées.

Voyons d'abord quelques particularités d'expression.

Dans notre langue, le mot *souvenir* indique parfaitement la spontanéité de reproduction des idées et des pensées analogues à

celles qui nous occupent : elles nous arrivent (*veniunt*) comme une dépendance (*sub*, p. 33) de ces dernières ; elles *viennent* comme *secondairement* et sans que nous soyons obligés de faire quelque effort de tête pour les rappeler ; *idea subveniunt ideis*. Cette image du SOUVENIR * (*subvenire*) des idées est fort belle et fait honneur à la langue française. Malheureusement, au lieu de se contenter du substantif *souvenir* et de l'impersonnel *il me souvient*, l'Académie reçut l'inexplicable, l'absurde *se souvenir*, *je m'en souviens*, si bien que la foule des parleurs ira jusqu'à préférer *vous souvenez-vous ? à vous souvient-il ?*

Plusieurs langues germaniques nous peignent l'homme qui veut se rappeler une idée comme cherchant, comme fouillant dans son intérieur. De leur *IN*ner, dans, dedans, intérieur (cfr. Lat. *in*, Gr. *εν*, All. *ein*, *in*, Ind. NI), et du préfixe *er-*, elles ont formé le verbe *erIN*ner, faire rentrer quelqu'un dans son intérieur, le faire rentrer en lui-même, l'admonester, et le pronominal *sich erIN*ner, rentrer en soi-même, revenir sur ses pensées, se souvenir, enfin, puisque le mot est reçu. Le Hollandais écrit *zich herinneren*.

Le *reCORD*ari des Latins, repasser dans son cœur, voir dans son intérieur, a, ce nous semble, la même physionomie que le *sich erinnern* des Allemands. Faut-il répéter ici que le radical *CORD-*, cœur, Ind. *MerD*, *MerDAY*an, Gr. *καρ*, *καρδια*, Goth. *hairtho*, All. *Herz*, est issu du verbe *HRÎ*, trembler, palpiter, p. 74 et 113 ?

Mais les actes de la mémoire, sont le plus souvent et le plus généralement exprimés par des verbes composés d'un préfixe itératif et d'une racine signifiant *penser*, *méditer*, ou tout simplement par des verbes au sens de *penser*. Voyez :

De la racine indienne *TARK*, considérer, penser, p. 226, et du préfixe *ANU* = *ana*, après, sur, de nouveau, p. 33, fut formé le verbe *ANUTARK*, se rappeler, se souvenir.

De la racine *SMer*, penser, méditer, p. 196, et du préfixe *ANU*, est sorti le verbe composé *ANUSMer*, se souvenir. Il faut ajouter que *SMer*, 'penser, signifie encore *se souvenir*, même sans préfixe itératif, et c'est ainsi qu'il a donné *meMOR* aux Latins ; *meMOR*,

qui se souvient, eut deux rejets : le verbe nominal *meMORari*, se souvenir, et le nom *meMORia*, mémoire. On sait que l'expression latine *revocare ad memoriam* fut d'abord traduite chez nous par *rappeler dans la mémoire*, et que nous avons fini par sous-entendre le complément *dans la mémoire* pour dire *rappeler* ou *se rappeler* tout court. Les Anglais ne tronquent pas ainsi leur imitation latine *to call to mind*, rappeler dans l'esprit, locution, du reste, qui ne vaut pas leur *to recollect*, se souvenir, où nous voyons la mémoire assimilée à la convocation des idées éparses ou absentes. Il est bon aussi de ne pas oublier le vieux *se remembrer*, *sibi rememorare* *, Ital. *remembar*, Angl. *remember* ; c'est de là que vient notre *remembrance*, Ital. *rimembranza*, souvenir.

Vous venez de voir, p. 227, le grec ΜΝΑω, ΜΝΑομαι, μμΝΗΣκω, je fais penser. Ce verbe a aussi le sens de faire souvenir, surtout lorsqu'il est joint au préfixe itératif *ανα* dans *αναμμΝΗΣκω*, d'où le moyen *αναμμΝΗΣκομαι*, je me souviens, et dans *αναΜΝΑω*. De ce dernier composé est issu *αναΜΝΗΣις*, mémoire, souvenir, et par elle cette locution : *εις αναμνησιν ερχεσθαι*, avoir souvenance. Le simple ΜΝΑω a produit ΜΝΗμι, mémoire, souvenir, et *μνημων*, qui se souvient, d'où *μνημονικος*, *μνημονευω*, etc.

Le MAN, penser, des Indiens, comme le *MENo* * (*aMENs*, *deMENs*, ne pensant pas) des Latins, est souvent pris dans le sens de *se souvenir*, *repasser dans son esprit* : *MAMANA*, je me souviens, Lat. *meMINi*. La forme inchoative *MENiscor*, je pense un peu, je commence à réfléchir, a laissé, par son union avec le préfixe itératif *re*, le composé *reMINiscor*, je me souviens, mais d'une manière un peu confuse, j'ai *reMINiscence* de.

C'est aussi d'un verbe signifiant *penser*, *DENKen*, *ich habe geDACHt*, que les Allemands dérivèrent leur *Gedächtniss*, mémoire, souvenir, d'où *Gedächtnisskraft*, synonyme de *Erinnerungskraft*, la mémoire considérée comme puissance de l'homme.

Les dénominations de l'oubli ne sont pas aussi nombreuses que celles de la mémoire.

Et d'abord, dire *oublier* par *ne pas se souvenir* ne présente rien

de très-ingénieux. L'Indien dira *SMer*, se souvenir, et *WISMer* = *WI* = *ve* + *SMer*, oublier. L'Italien opposera *scordarsi* = *ex* + *cordari* + *se* au latin *recordari*, et son *amemorare*, autre verbe au sens d'oublier, sera la négation de *memorare*, etc., passons.

J'aime infiniment mieux le *fargatan* des Germaines, Holl. *vergeten*, All. *vergessen*. Ce verbe, composé du préfixe *far* = *ver* = *per* = *par*, au delà, et de *gatan*, *geten* *, *gessen* *, se hâter, passer (cfr. GÅ, *gehen*), signifie d'abord passer outre, laisser derrière soi, négliger, puis oublier, ne plus se souvenir.

Hors de là, OUBLIER s'exprime par EFFACER et par CACHER. A la première manière se rattachent, outre les verbes indiens *ST'URC* et *SP'URC*, les verbes latins *oblivisci*, oublier, et *obliterare*, faire oublier. A la seconde appartient le verbe grec *λῆθω*, *λᾶθω*, je cache, et j'oublie.

Quelques détails.

La forme inchoative *obLIVisci* suppose l'existence de la forme primitive *obLIVere*, *obLItum* pour *obLIVitum*, d'où *obLIVio*, oublier, source nominale des *obliviare*, des *obliare* et des *oublier*. Le simple *LIVere*, *LItum* *, trancher, Ind. LÛ, a laissé *LItura*, creux, rature, effaçure, et *LItera*, signe creusé dans le bois, les tablettes, etc., lettre en un mot. Le verbe nominal *LIterare* *, rayer, dans *obliterare*, effacer et faire oublier, prouve assez que son radical *LItera* était originellement le même que *LItura*. Nous sommes convaincu que les deux verbes *obLIVisci*, *obLItus*, oublier, et *obLIterare*, faire oublier, ont pour racine commune LÛ, *LIVere* *, et nous pensons que leur facture ne fut pas étrangère à l'opinion qui regardait l'esprit comme une table rase sur laquelle venaient se graver les images des objets extérieurs.

Les Grecs ont dit *ΛΗΘω*, *ΛΑΘω*, *ΛΑΝΘανω*, je cache, j'ensouis, je fais perdre de vue, je fais oublier, d'où le composé *ἐπιΛΗΘω*, *ἐπιΛΑΝΘανω*, je cache entièrement, je fais oublier, et le moyen *ἐπιλανθάνομαι*, j'oublie. *ΛΗΘω*, je cache, est une copie du sanscrit *LUP*, couvrir, cacher et, originellement, trancher, creuser, comme le prouvent les analogues LÛ, LUS et LUT, trancher, couper, blesser.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit, dans notre note de la page 209, sur le passage de l'idée trancher, creuser, à l'idée enfouir, cacher : vous devez être maintenant familiarisés avec ces ressources de la parole humaine.

Ici, dans mon premier manuscrit, se trouvait, en guise de péroraison, une longue suite de considérations sur la physiologie du cerveau envisagée au point de vue de la morale. Mais, vous le savez aussi bien que moi, l'homme n'est heureux que lorsqu'il est maître chez lui, ce qui n'a jamais lieu sans la haute domination des facultés réfléchies et des sentiments régulateurs sur les exigences immodérées des instincts animaux. Vous ne m'eussiez point pardonné ma dissertation, à l'exception peut-être du dernier alinéa. Dans ces dernières lignes, en effet, usant jusqu'au bout de mes droits d'étymologiste, et pour ne pas trop avoir l'air de sortir de mon sujet, j'attaquais à coups de vocabulaire Rousseau et quelques autres penseurs qui se sont avisés de faire du nom *VIRTUS*, vertu, un descendant de *vir*, et d'y chercher les notions de lutte, de force et de victoire. Je leur prouvais que *VIRTUS* n'avait pas, chez les Latins, un sens aussi noble, aussi profond ; qu'il était une simple reproduction de l'indien *WerTis*, excellence, mérite, du verbe *Wer*, aimer, préférer (p. 130 et 241), Gr. Ἀγαπή, Goth. *wairthi*, All. *Werth* ; qu'il signifiait donc, par son origine, un produit excellent, une qualité éminente ; enfin, qu'il était réservé au christianisme de faire dire au mot *veru* les actes de courage que nécessite la lutte sublime de l'homme supérieur éclairé par la révélation sur l'homme instinctif et égoïste, de l'esprit sur la chair, comme le dit énergiquement la sainte Écriture.

Mais j'ai voulu rester dans ma spécialité, ne prenant de l'anthropologie spéculative que ce qui m'était nécessaire, et laissant à d'autres le vaste champ de l'anthropologie morale et des réflexions pratiques.

FIN.





TABLE.

PRÉFACE.	1
------------------	---

PREMIÈRE PARTIE.

DU MOT.

I. ÉLÉMENTS DU MOT.	1
I. — Sons.	<i>ib.</i>
II. — Lettres.	8
II. <u>FORMATION DU MOT.</u>	15
<u>Rapports entre les sons des racines verbales et les actions qu'elles</u> <u>représentent.</u>	17
III. <u>DÉVELOPPEMENT DU MOT.</u>	23
I. — <u>Dérivation.</u>	24
<u>a. Radicaux.</u>	27
<u>ε. Rejetons.</u>	31
II. — <u>Composition.</u>	32
<u>Préfixes.</u>	33
<u>Verbes composés.</u>	35
<u>Noms composés.</u>	36
IV. <u>VARIATIONS DES SONS DANS LES MOTS.</u>	41
I. — <u>Renforcement du son.</u>	42
II. — <u>Mutation des sons.</u>	45
III. — <u>Altération des sons.</u>	50
V. <u>VARIATIONS DU SENS DANS LES MOTS.</u>	55
I. — <u>Famille RETENTIR.</u>	59
II. — <u>Famille BRILLER.</u>	62
III. — <u>Famille COULER.</u>	65

IV. — Famille SOUFFLER.	66
V. — Famille LANCER.	68
VI. — Famille ALLER.	72
VII. — Famille JOINRE.	75
VIII. — Famille DÉTRUIRE.	85

SECONDE PARTIE.

DES MOTS QUI EXPRIMENT LES ACTES INTELLECTUELS ET MORAUX.

VIE, ÂME, ESPRIT, ou étude préliminaire.	89
I. INSTINCTS.	105
I. — Amour de la vie.	106
II. — Choix des aliments.	108
III. — Penchant à combattre.	110
IV. — Penchant à détruire.	114
V. — Penchant à acquérir.	119
VI. — Tendance à se cacher.	122
VII. — Circonspection.	127
VIII. — Amour physique.	150
IX. — Amour des enfants.	<i>ib.</i>
X. — Attachement.	<i>ib.</i>
II. SENTIMENTS.	155
I. — Besoin d'approbation.	156
II. — Estime de soi.	159
III. — Fermeté.	152
IV. — Conscience.	158
V. — Vénération.	172
VI. — Espérance.	180
VII. — Bienveillance.	185
III. INTELLIGENCE.	189
I. — Facultés perceptives.	189
Sens du toucher.	199
Sens du goût.	202
Sens de l'odorat.	205
Sens de l'ouïe.	207
Sens de la vue.	210
II. — Facultés réflexives.	214
Comparaison.	<i>ib.</i>
Causalité.	217
Combinaison.	219
Penser, méditer.	221
III. — Facultés artistiques.	228
Talent de construction.	229
Sens du beau.	<i>ib.</i>
Penchant au merveilleux.	250
Talent d'imitation.	252

TABLE.

261

DÉSIR, JOIE, VERTU, ou étude finale.	235
Attention.	<i>ib.</i>
Désir.	237
Joie.	246
Mémoire.	253

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page	5, ligne 10, au lieu de	Nasale N,	lisez	Nasale Ñ.
— 15, — 14, —		ἡμῖν et de σοι,	—	ἡμῖν et σοι.
— 31, — 27, —		inc-hoatifs,	—	inchoatifs.
— 60, — 22, —		celle qui reproduit,	—	celle que reproduit.
— 63, — 6, —		LAUC,	—	LAUC.
— 64, — 22, —		ÇAIW,	—	CAIW
— 81, — 7, —		éteindre,	—	étreindre.
— 81, — 13, —		αγγω,	—	αγγω.
— 82, — 20, —		αιξω, αυξω,	—	αιξω, αυξω.
— 84, — 26, —		ÇAT,	—	ÇAT'.
— 84, — 27, —		HAT,	—	HAT'.
— 107, — 16, —		πειρω,	—	πειρω.
— 146, — 10, —		aemulare,	—	aemulari.





EN VENTE :

CHEZ MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

ÉLÉMENTS D'ARITHMÉTIQUE, par *M. Bourdon*. Un vol. in-8°.

ÉCONOMIE POLITIQUE CHRÉTIENNE, ou Recherches sur la nature et les causes du paupérisme, en France et en Europe, et sur les moyens de le soulager et le prévenir, par *M. le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont*. Un vol. grand in-8°, papier vélin.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE PHYSIQUE, par *Desprez*, professeur de physique au collège royal de Henri IV. Un vol. in-8° à deux colonnes, orné de planches.

NOUVEAU TRAITÉ DE PHARMACIE THÉORIQUE ET PRATIQUE, par *Soubéiran*. Un vol. in-8° à deux colonnes.

TRAITÉ DE CHIMIE, par *J. J. Berzelius*, traduit par *Esslinger*. vol. in-8°, avec cartes.

DICTIONNAIRE DE L'INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE, COMMERCIALE ET AGRICOLE. Ouvrage accompagné d'un grand nombre de figures intercalées dans le texte; par *Baudrimont, Blanqui aîné, Colladon, D'Arct, Parent Duchâtelet, Soulange Bodin, etc., etc.* 4 vol. grand in-8°, imprimés à deux colonnes, renfermant la matière de 10 vol. in-8°.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA BOTANIQUE, ou Traité élémentaire de cette science. contenant l'organographie, la physiologie, la méthodologie, la géographie des plantes, un aperçu des fossiles végétaux, de la botanique médicale, et de l'histoire de la botanique, par *Alph. de Candolle*,

professeur de l'Académie de Genève. Un vol. in-8° à deux colonnes, orné de planches.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE DES MUSICIENS, et Bibliographie générale de la musique, par *F. J. Fétis*, maître de chapelle du roi des Belges et directeur du Conservatoire de Bruxelles. 8 vol. in-8°, ornés de planches, papier vélin, caractères neufs. édition de luxe.

TRAITÉ DES GASTRALGIES ou maladies nerveuses de l'estomac et des intestins, par *J. P. T. Barras*. Un gros vol. in-18.

COURS DE PHYSIQUE de l'école Polytechnique, par *Lamé*. 2 vol. in-8°, ornés de planches.

NOUVEAU SYSTÈME DE PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE ET DE BOTANIQUE, accompagné d'un atlas de 60 pl. d'analyses, dessinées d'après nature, gravées en taille-douce; par *F. V. Raspail*. Un gros vol. in-8° à deux col. et un atlas de 60 planch. grav.
MANUEL GÉOLOGIQUE, par *Henri T. de la Bèche*. Un gros vol. in-8°, accompagné d'un grand nombre de figures intercalées dans le texte.

CLINIQUE HOMÉOPATHIQUE, à l'usage des médecins et des gens du monde, par *Louis Malaise*. Un vol. in-8°.

APPLICATION DES PRINCIPES DE MÉCANIQUE AUX DIVERSES MACHINES, par *Taffé*. Un vol. in-8° et planches.

MANUEL COMPLET DES ASPIRANTS AU BACCALAURÉAT ÈS LETTRES, par *A. Delarigne*. Un gros vol. in-18.

